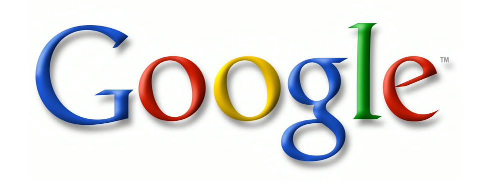
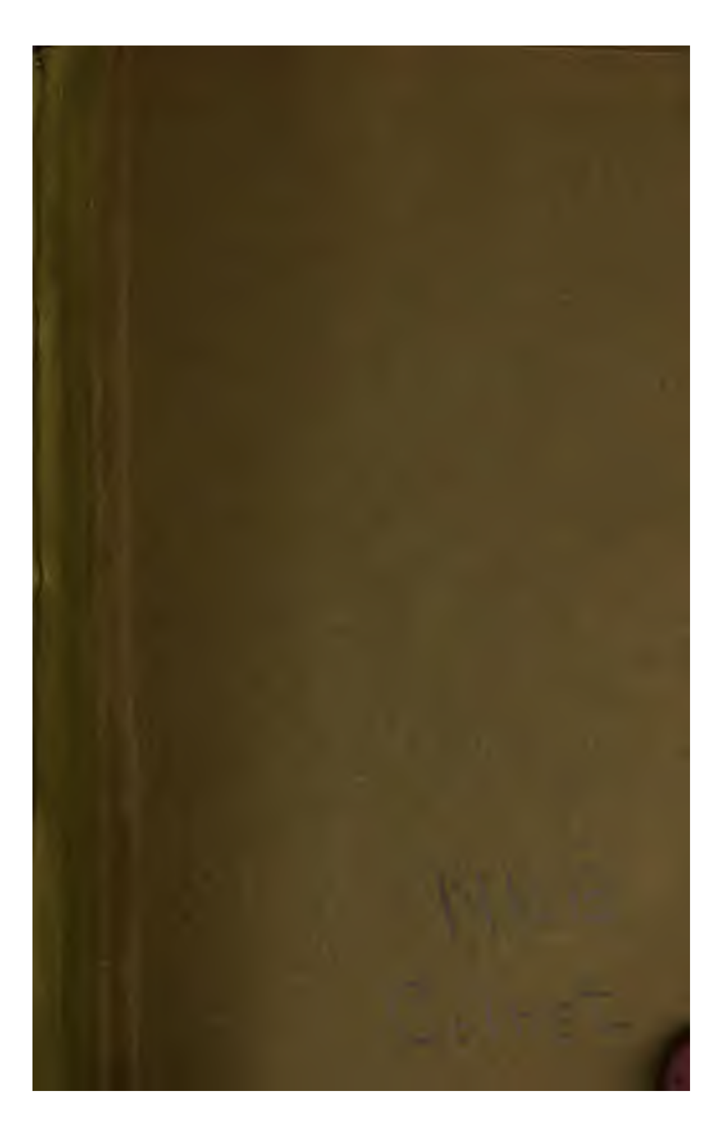
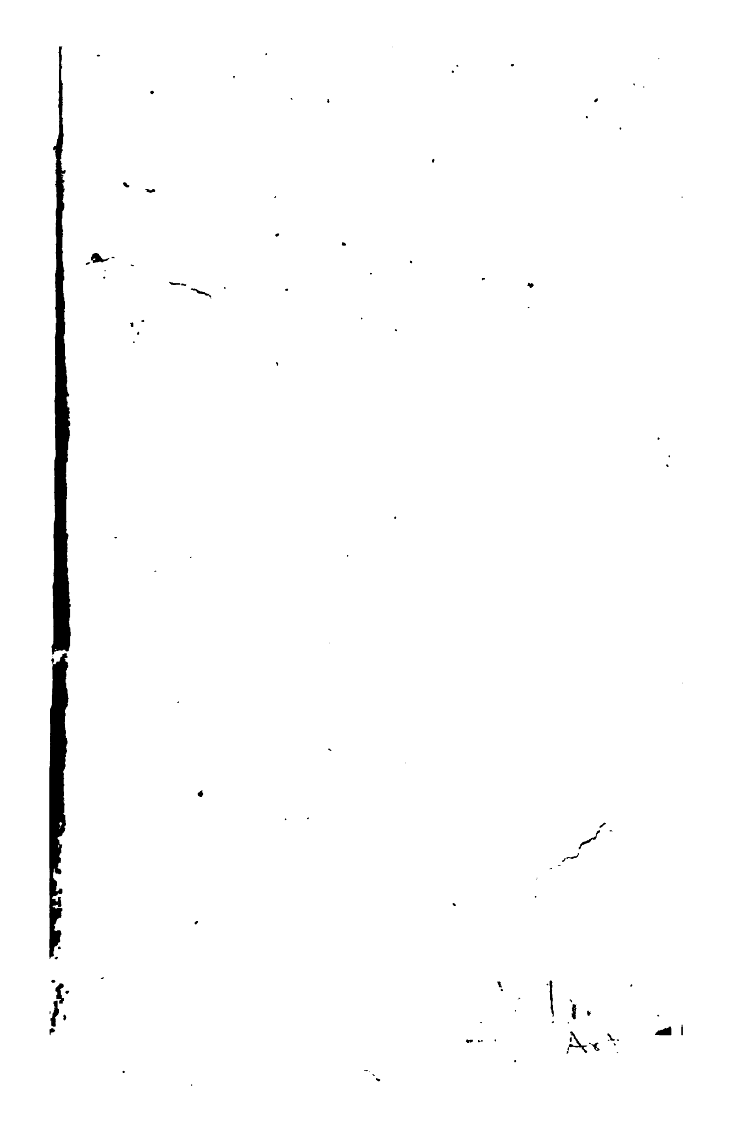

Google





L'ART

DE

DINER EN VILLE

LE PARASITE MORMON.

SALMIS DE VERS ET DE PROSE.

Paris. Imprimerie Guiraudet et Jouaust, 338, r. S.-Honoré.

L'ART

DE

DINER EN VILLE

A L'USAGE

DES GENS DE LETTRES

POÈME EN IV CHANTS

SUIVI DE LA BIOGRAPHIE DES AUTEURS MORTS DE FAIM

PAR COLNET.

> Savant en ce métier, si cher aux beaux-esprits,
> Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.
>
> BOILEAU, Sat. I.

LE PARASITE MORMON.

SALMIS DE VERS ET DE PROSE.

PARIS

BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

28, RUE DES BONS-ENFANTS

1853


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE.

Quoi ! vous allez faire une préface ?

— Pourquoi pas ?

— Vous m'avez toujours dit que les préfaces vous ennuyaient.

— Cela est vrai ; je veux prendre ma revanche.

— Mais le public ?

— Est-ce qu'on s'embarrasse aujourd'hui du public ? Les auteurs se moquent de lui. Le public ! Si on l'en croyait, on ne ferait que de bons ouvrages, sans préface et sans notes.

— Il n'a pas tout à fait tort ; on lui en donne tant de mauvais, précédés de si longues préfaces et de notes qui ne finissent pas !

— Que mon ouvrage soit mauvais, c'est ce dont je ne conviendrai jamais : je suis auteur. Quant à la préface et aux notes, elles grossissent merveilleusement un volume. Les libraires les exigent avec rigueur, et, quand on les leur refuse, ils les font eux-mêmes, et elles n'en sont pas plus mauvaises.

— Mais ce sujet a déjà été traité.

— Je vous attendais là, pour entrer en matière.

— Vingt-quatre ans avant J.-C., Horace disait :

Nil intentatum nostri liquere poetæ.

Depuis Horace, que de poëmes ont été publiés ! Cependant le sujet que je traite est vierge encore. Je sais qu'un poëte plein d'esprit et de gaîté a chanté les plaisirs de la table, et a décrit dans des vers charmants tous les mets qui doivent composer un bon dîner. Je rends hommage à son talent ; mais son poëme ne peut être utile qu'aux riches, et ces gens-là ne dînent que trop bien. N'ont-ils pas d'ailleurs, je ne dis pas dans leurs bibliothèques, mais dans leurs salles à manger, le *Cuisinier impérial* et les traités profonds du savant Grimod, maître en l'art de la gueule ?

J'ai consacré mes veilles à une classe plus intéressante. Je me suis occupé du bonheur des gens de lettres, de ces hommes précieux qui embellissent et éclairent la société. Puisque malheureusement ils ont plus d'appétit que de dîners, je veux les rapprocher de ceux qui ont plus de dîners que d'appétit. Cette heureuse réunion servira les écrivains et les lettres.

— Les lettres ? Et comment ? je vous prie.

— Depuis que les auteurs dînent mal, la littérature a dégénéré d'une manière sensible. Un mauvais dîner éteint l'imagination, énerve les ressorts de l'âme et glace tous les sens. Le vin de Suresne peut-il inspirer un poëte ? Le fromage de Brie peut-il échauffer un orateur ? Je prie nos philosophes, qui connaissent si bien l'influence du physique sur le moral, de faire un traité sur ce sujet ; mais qu'il soit court et point ennuyeux, si cela leur est possible.

— Vous vous adressez mal. Est-ce que l'on peut les comprendre ? C'est d'eux qu'il faut dire ce que

Scaliger disait des Basques : *On croit que ces gens-là s'entendent ; moi je n'en crois rien du tout.*

— Je vais donc rendre un service essentiel aux lettres, en enseignant à nos écrivains l'art important de dîner en ville, d'y dîner tous les jours, toute l'année, toute leur vie. L'influence d'une bonne table se fera bientôt sentir dans leurs écrits ; on trouvera de la poésie dans leurs poèmes, sauf à n'en plus trouver dans la *Gazette de Santé ;* leurs tragédies réussiront sans le secours d'un parterre bien composé, et sans coups de bâton ; leurs comédies de bon ton n'atteindront pas sans doute à la gloire du *Départ pour Saint-Malo,* mais du moins elles seront moins tristes et moins fades, et, en se prêtant un peu à la plaisanterie, on rira quelquefois au Vaudeville aussi volontiers que l'on pleure à la Gaîté.

Vous le voyez, mon poème va changer la face de la littérature. Entreprise eut-elle jamais un but plus utile ? Pourquoi Boileau ne l'a-t-il pas tentée ? Au lieu d'insulter ce pauvre Colletet *qui mendiait son pain de cuisine en cuisine,* que ne lui enseignait-il les moyens de faire de bons dîners ? Au lieu de cet art poétique, qui a du bon, j'en conviens, mais dont Colletet se serait fort bien passé, pourquoi le législateur du Parnasse n'a-t-il pas traité un sujet si digne de son talent ? J'en suis faché pour le siècle de Louis XIV : ce poème manque à sa gloire.

Cependant, il faut l'avouer pour l'honneur de la littérature, les écrivains du dix-huitième siècle semblèrent avoir deviné la *parasitique,* et, sans doute, ils durent encore cette belle découverte aux progrès des lumières et à la perfectibilité de l'esprit humain.

A cette époque à jamais glorieuse, des hommes se sont rencontrés, d'un appétit incroyable, gourmands raffinés, autant qu'habiles philosophes, capables de

tout entreprendre et de tout oser pour se faire ouvrir les meilleures tables, également actifs et infatigables pendant le dîner et pendant le souper, si adroits et si prêts à tout, qu'ils ne refusaient aucune invitation, eussent-ils dû dîner deux fois en un jour.

Quel grand, quel intéressant spectacle ! Qu'il était beau de voir tous les écrivains assis aux tables des grands et des financiers, de tout ce qui avait un nom et de l'argent ! Que ces hommes furent heureux de naître dans un siècle où tout favorisait leur appétit !

C'est par eux que nous l'avons appris ; c'est dans les mémoires de leur vie qu'ils nous font connaître à combien de tables ils avaient leur couvert mis. C'est là que leur reconnaissance a éternisé les noms à jamais fameux des La Popelinière, des Beaujon et de tant d'autres qui ont laissé si peu d'imitateurs. C'est là, enfin, que des femmes devenues célèbres reçoivent les honneurs de l'apothéose, parce qu'une fois par semaine elles les invitaient à leurs banquets. Grâce à leurs dîners, l'immortalité de ces honnêtes bourgeoises est aussi assurée que celle de la mère des Gracques. Voilà, riches du jour, voilà ce que l'on gagne à traiter les gens de lettres. Vous vivez ignorés : donnez-nous à dîner, et votre nom traversera les siècles, à côté de celui de Mécène. Nous ne sommes point avares de nos éloges ; les comparaisons les plus brillantes ne nous coûtent guères, et je vous jure que nous divinisons les gens à bien bon compte.

On devine, sans que j'aie besoin de le dire, que la littérature n'a point dégénéré à cette époque, comme l'ont prétendu quelques esprits chagrins. Le *Tableau littéraire*, que l'Institut doit couronner dans quelques jours, prouvera bien au delà de l'évidence que le dix-huitième siècle a, sinon surpassé,

du moins égalé son devancier. Or, que répondre à un discours couronné par l'Institut?

La décadence de la littérature date du jour où la révolution renversa toutes les tables et dispersa les amphitryons et les convives. C'est sans contredit le plus grand malheur qu'elle ait produit.

Mais ne cherchons point à approfondir un si triste sujet; et, puisque le mal est connu, hâtons-nous d'appliquer le remède convenable.

Chamfort comparait ingénieusement les gens de lettres, et surtout les poètes, à des paons à qui on jette mesquinement quelques graines dans leurs loges, et qu'on en tire quelquefois pour les voir étaler leur queue; tandis que les coqs, les poules, les canards et les *dindons* se promènent librement dans la basse-cour, et remplissent leur jabot tout à leur aise.

Hommes de lettres! osez enfin rompre les barreaux de vos loges; osez vous présenter à ces tables somptueuses qui vous sont interdites depuis trop long-temps. Qui peut vous arrêter? Ah! je le vois, c'est l'ennui que vous redoutez.

Heureux les sots! partout ils sont à leur aise; partout ils se trouvent en famille.

C'est comme frère Lourdis, en entrant dans le temple de la Sottise :

> Tout lui plaisait, et même en arrivant,
> Il crut encore être dans son couvent.

Tout leur sourit, tout les amuse, tant ce qu'ils entendent ressemble à ce qu'ils disent!

Le sort des gens d'esprit n'est point aussi agréable : ce n'est point chez leurs pairs qu'ils peuvent aller dîner; il faut donc qu'ils supportent la sottise de leurs amphitryons. A la vérité, l'ennui ressemble au sup-

plice des damnés; mais, comme a dit notre La Fontaine : *J'aime à croire qu'on finit par s'y accoutumer.*

Au reste, ces pauvres riches ne sont si ennuyeux que parce qu'ils sont eux-mêmes très ennuyés : l'ennui est une contagion. Amusez-les, c'est votre lot; entretenez-les d'idées agréables; descendez à leur portée; faites-vous petits, afin de vous mettre à leur niveau. Vous ne leur donnerez pas d'esprit, on ne fait plus de miracles; mais vous leur ferez croire qu'ils en ont, et c'est un service dont ils vous sauront gré. Enfin, s'ils ne peuvent devenir aimables, vous verrez qu'à la longue, et à l'aide de leurs dîners, ils deviendront très supportables.

Bientôt, étonnés de leur propre métamorphose, ils sentiront que c'est à leurs hôtes qu'ils doivent toute leur gaîté et le charme de leur nouvelle existence; et ils vous diront, dans leur langage, ce que dit le cocher de fiacre aux courtisanes dans le *Moulin de Javelle :* « Vous autres et nous autres, nous » ne pouvons nous passer les uns des autres. »

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. J'ai souvent été effrayé par les difficultés de l'entreprise que j'exécute aujourd'hui; mais les conseils, l'exemple de feu *** et le manuscrit qu'il m'a légué, ont soutenu mon courage chancelant. Trois mois se sont à peine écoulés depuis sa mort, et déjà le public ingrat ne pense plus à lui. L'amitié m'impose le devoir de payer un juste tribut de reconnaissance à cet écrivain distingué.

*** naquit à **, petit hameau de la Gascogne; ses parents nous sont inconnus. Si une mort prématurée ne l'eût enlevé aux lettres dont il faisait l'ornement, il aurait sans doute publié les mémoires de sa vie, et nous y lirions avec attendrissement des détails précieux sur son père, sur sa mère, sur ses petits

frères et ses petites sœurs. C'est une perte dont la littérature ne se consolera pas aisément.

Quoi qu'il en soit, *** arriva à Paris avec une provision de vers fort honnête pour un poëte de province, et, dès les premiers jours, il débuta avec éclat dans l'*Almanach des Muses*, par un distique que l'on citait encore dans ma jeunesse. Ce distique était modestement signé : M. de ***. L'année suivante, il s'éleva à la gloire du quatrain, et signa : Le chevalier de *** ; enfin, la troisième année, il mit le comble à sa réputation par vingt bouts rimés qui parurent avec la signature du comte de ***.

Ce n'était pas par vanité qu'il agissait ainsi ; mais il avait remarqué qu'on jugeait avec indulgence les productions des gens de qualité, et, quoique les siennes fussent de véritables chefs-d'œuvre, une sotte méfiance de son talent lui faisait employer cet innocent stratagème. « J'ai fait, m'a-t-il dit cent fois avec » naïveté, j'ai fait des fables bien supérieurs à celles » de M. de Nivernois ; les siennes ont été applau- » dies, parce qu'il était duc et pair, et les miennes » ne seraient pas lues. D'ailleurs les Français sont » toujours engoués de leur La Fontaine. »

La sensation que ses pièces insérées dans l'*Almanach des Muses* avaient produite lui suscita bientôt de nombreux ennemis. L'envie, toujours acharnée contre les grands talents, s'efforça de détruire une réputation qui l'effrayait. Elle trouva des longueurs dans le distique, un pied de trop dans un des vers du quatrain ; mais les bouts rimés, semblables à la lime qui use les dents du serpent, furent vainement attaqués. Les connaisseurs les placent encore au dessus de tout ce qui a paru dans ce genre.

*** ne crut pas avoir assez fait pour sa gloire. Toujours avide de succès, il entra dans la carrière

épineuse du théâtre; c'était là que ses ennemis l'attendaient pour lui faire expier ses premiers triomphes.

Un grand nom est un poids difficile à porter.

*** l'éprouva. Peu de poètes, de nos jours, peuvent se vanter d'avoir eu autant de pièces sifflées. Deux tragédies, qu'il composa avec une rapidité qui tient du prodige, ne purent être achevées à la première représentation. Aux Italiens, il tua sous lui trois musiciens; les autres, épouvantés, prenaient la fuite à son approche, et refusaient de travailler sur ses paroles. Quelques jours après, il fut reçu dans une célèbre académie, et son discours de réception fut encore sifflé, en dépit des règlements, et malgré le respect dû à la majesté du lieu.

Je l'avais félicité sur ses succès; je le consolai dans ses chutes, en lui montrant dans le lointain la postérité qui le vengerait de l'injustice de ses contemporains. Nous nous voyions tous les jours; mais jamais nous ne dînions ensemble. Il recevait chaque matin une invitation. Son esprit, son bon ton, ses manières agréables, le faisaient désirer à toutes les tables. Aussi avec quel mépris superbe il parlait des traiteurs! comme il plaignait mon sort d'être obligé de payer chez ces gens-là (il ne les appelait pas autrement) un dîner détestable, tandis que toute l'année il savourait, aux dépens d'autrui, des vins exquis et des mets délicieux! « Mon ami, me dit-il un jour, j'ai perdu ma journée. » Il n'avait pas dîné en ville. Je l'ai connu trente ans; c'est la seule fois qu'un pareil malheur lui soit arrivé. Je lui demandais souvent par quels moyens il avait su se procurer une existence aussi agréable? « C'est mon secret, me répondait-il;

vous ne le saurez qu'après ma mort. » Il m'a tenu parole.

La nuit du 3 au 4 septembre, nuit désastreuse! nuit effroyable! il fut enlevé à la littérature et aux tables dont il faisait les délices.

Par son testament, après une longue énumération de ses dettes, dont il assigne le remboursement sur le produit de ses pièces de théâtre, il me lègue un petit manuscrit de deux feuillets, intitulé :

MOYENS QUE DOIVENT EMPLOYER LES GENS DE LETTRES POUR ALLER DINER EN VILLE.

C'est ce manuscrit qui m'a fourni les traits principaux de mon poème.

L'ART

DE

DINER EN VILLE

A L'USAGE

DES GENS DE LETTRES.

CHANT PREMIER.

J'enseigne dans mes vers comment un pauvre auteur
Peut des banquets du riche atteindre la hauteur.
Je dirai par quels soins, par quel heureux manége,
Il saura conserver un si beau privilége,
Et, sans prendre jamais un verre d'eau chez lui,
S'asseoir, un siècle entier, à la table d'autrui.
Toi qui laisses à jeun tes favoris fidèles,
Savant régulateur du chœur des neuf pucelles,
Apollon, Dieu des vers, viens inspirer mes chants :
Ma Muse engraissera tes malheureux enfants.
Hélas ! sur le Parnasse ils font maigre cuisine ;
On y dîne fort mal, si pourtant on y dîne.
Quoi ! n'est-ce donc, grand Dieu, n'est-ce que pour les
Que le ciel bienfaisant créa les bons morceaux ? [sots
Mais, si Phébus est sourd à mon humble prière,
Jette sur mon sujet quelques traits de lumière,
Toi qui dans un seul jour dînais souvent trois fois,

O mon maître ! ô Montmaur[1] ! daigne écouter ma voix.
Descends de ton donjon ; communique à ma Muse
Les secrets importants qu'Apollon lui refuse ;
Ouvre-moi tes trésors ; dis comment d'un bon mot
A ceux qui te traitaient tu payais ton écot.
Age heureux ! siècle d'or ! où le poète à table
N'avait d'autre souci que celui d'être aimable.
Ah ! ce bon temps n'est plus. D'insensibles traiteurs
Osent, leur carte en main, poursuivre les auteurs.
Il faut rester au lit : tant il est difficile,
Dans ce siècle de fer, d'aller dîner en ville !
Jamais jusqu'à l'échine un poète crotté
A d'illustres banquets ne sera présenté.
De ces mets savoureux qu'un art brillant enfante
Il ne connaîtra point l'odeur appétissante.
C'en est fait ; qu'il renonce à ces vins que Bordeaux
Voit naître tous les ans sur ses brûlants coteaux.
Non, ce n'est pas pour lui qu'une liqueur mousseuse,
Et de sa liberté follement amoureuse,
Frémit dans sa prison, s'indigne de ses fers,
Et lance en pétillant son bouchon dans les airs.
Vous qui, le nez au vent, et la mine affamée,
D'une bonne cuisine épiez la fumée,
Vous à qui, dans ses dons, le ciel ne départit
Que l'ardeur de rimer et beaucoup d'appétit,
Sachez que, dans ce siècle où règne la sottise,
Mieux vaut Pradon couvert qu'Homère sans chemise.
Un sot, mis à la mode, est toujours fort bien vu.
Le mérite n'est rien ; on rit de la vertu,
Et l'honneur tant vanté, l'honneur est peu de chose ;
Mais, aux yeux du vulgaire, un habit en impose.
J'ai vu de vils laquais, échappés du Perron,
Recevoir, sans rougir, les honneurs du salon ;
Tandis que, condamné sur sa mauvaise mine,
L'interprète des Dieux mangeait à la cuisine.

Ainsi donc, de la mode étudiant les lois,
Il faut vous habiller pour la première fois.
Rejetez loin de vous ces étoffes grossières
Que Beauvais prépara pour le dos de vos pères ;
J'aime ce drap moelleux que Sedan a tissu
Pour embellir Mondor, jadis si mal vêtu ;
J'aime ce drap léger, dont la Tamise est fière,
Ce casimir soyeux, honneur de l'Angleterre,
Que chacun veut porter, depuis qu'il est proscrit....
Mais commençons d'abord par trouver un habit.
O toi, dont l'art a su réunir nos suffrages,
Toi qui fis d'Alembert et d'autres bons ouvrages[2],
Bienfaisante Tencin ! tu n'es plus ; ta bonté
Jadis de nos auteurs voilait la nudité ;
Les *chausses de velours*[3], chères à leur mémoire,
Non moins que tes romans, éternisent ta gloire.
D'un riche et doux tissu nos poètes couverts
Affrontaient, grâce à toi, la rigueur des hivers.
Tu n'es plus. Ah ! permets qu'en ce burlesque ouvrage
D'un tendre souvenir je consacre l'hommage :
Les lettres et l'amour te pleureront long-temps.
Il suffit ; poursuivons nos travaux importants.
Suivez-moi. Voyez-vous cet ouvrier qu'on vante
Pour sa dextérité, pour sa coupe savante ?
D'un salut amical chatouillez son orgueil :
Les gens de cet aloi c'est le fatal écueil.
Approchez ; dites-lui que tous les arts sont frères,
Et doivent alléger leurs communes misères ;
Dites-lui, s'il le faut, pour attendrir son cœur,
Dites-lui qu'autrefois Apollon fut tailleur.
Les artistes du jour ont beaucoup de génie,
Mais ne sont pas très forts sur la mythologie.
Enfin, vous publiez un livre merveilleux,
Un poème en vingt chants ; faites luire à ses yeux
Son nom pompeusement cité dans la préface :

Un bon habit, je crois, vaut une dédicace.
Victoire! il est coupé! — Quoi? — Parbleu, votre [habit.
Allez-vous marchander? on le donne à crédit.
Mais comment le payer ? Question inutile !
Il est de s'acquitter un moyen très facile,
Infaillible, et pourtant qui n'est pas très nouveau.
Ce soir, à Montansier, le spectacle est fort beau,
La pièce qu'on y joue est de vous tout entière :
Donnez à ce tailleur deux billets de parterre ;
Qu'il admire le plan, le sujet et les vers,
Et que pour son paiement il fredonne vos airs.
Peut-être des huissiers la sinistre cohorte
Viendra-t-elle un matin assiéger votre porte.
Que craignez-vous ? Riez de leur vaine fureur :
A-t-on jamais saisi les meubles d'un auteur ?
Ne redoutez donc pas la justice importune :
J'ai trouvé votre habit, j'ai fait votre fortune.
Quittez cet air timide, il n'est plus de saison,
Et venez sur mes pas chercher l'amphitryon.
Archiviste fameux des meilleures cuisines,
Conduis-nous, cher Grimod, aux tables les plus fines.
Dans des temps plus heureux, on trouvait à Paris [4]
Des cercles renommés, où tous les beaux esprits,
Chassant les noirs chagrins, la sombre inquiétude,
De plaire et de manger faisaient leur seule étude.
Geoffrin les accueillait [5].... Cette bonne Geoffrin
Qui voulut réunir les *bêtes* de Tencin [6],
Geoffrin, que Marmontel pieusement honore,
Que célébrait Thomas, qu'un autre pleure encore.
Mais, quand, malgré les cris des auteurs gémissans,
La parque osa couper la trame de ses ans,
Une autre déité, la tendre Lespinasse [7],
Les recueillit encor, non loin de Bellechasse.
Son heureux abandon et ses douces langueurs,
Son air mélancolique, attiraient tous les cœurs.

ès d'elle on éprouvait un charme irrésistible ;
us jeune que Geoffrin, elle fut plus sensible,
sut, reine adorée en sa nombreuse cour,
tiver à la fois les lettres et l'amour.
urtant, jusqu'à sa mort on crut qu'elle était sage.
me tais ; mais Guibert en dirait davantage.
Bien d'autres, désirant vous entendre et vous voir,
disputaient entre eux l'honneur de vous avoir.
es repas se pressaient pour la semaine entière ;
ous dîniez aujourd'hui chez La Popelinière[8],
t demain chez Beaujon.... jamais chez le traiteur.
atigué de ses pairs, souvent un grand seigneur,
rès connu par sa table et peu par ses ouvrages,
our le fauteuil vacant demandant vos suffrages,
ous invitait en corps à dîner avec lui.
e sa sombre grandeur vous dissipiez l'ennui ;
os bons mots réveillaient sa langueur ennemie,
ar vous êtes fort gais... hors de l'académie.
uelle époque pour vous, ô fortunés auteurs !
ous étiez à la mode, autant que les vapeurs.
aris, dans ces beaux jours gravés en ma mémoire,
is était pour vous un vaste réfectoire.
us souvient-il enfin que, dans un certain lieu,
n dînait bien, pour peu qu'on ne crût pas en Dieu ?
Agréables banquets ! tables hospitalières !
harmants amphitryons ! aimables douairières !
ous avez disparu... Chez qui dînerons-nous ?
Un auteur ne doit pas, facile au rendez-vous,
'un bourgeois économe, amphitryon vulgaire,
artager tristement le très mince ordinaire.
egardons en pitié des mets si peu coûteux.
elui qui dans l'Olympe, à la table des dieux,
S'enivre tous les jours d'une liqueur choisie,
Ne boit que le nectar, ne vit que d'ambroisie,
Pourrait-il, sur la terre, ignoble dans ses goûts,

Déroger en mangeant d'insipides ragoûts?
Un dîner sans façon et sans cérémonie,
On l'a dit avant moi, *n'est qu'une perfidie.*
Mais surtout évitons la soupe des rentiers,
Et tendons nos filets chez de gros financiers.
Dans cette classe encore il est un choix à faire :
L'un est mesquin, avare, et fait très maigre chère ;
L'autre tient table ouverte et vit avec honneur.
Celui qui se ruine est toujours le meilleur.
Ainsi donc chez Mondor faites-vous introduire ;
Le hasard, un ami, pourra vous y conduire.
Mondor, ancien laquais, aujourd'hui financier,
De l'odeur de sa table embaume son quartier.
Jadis, quand il quitta son toit et son village,
Un modeste bâton formait son équipage.
A Paris débarquant, sans argent, sans amis,
Parmi la valetaille empressé d'être admis,
Il brigua chez un grand l'honneur de la livrée:
Tant son âme à la honte était bien préparée!
Bientôt la scène change: audacieux fripon,
Conduit par la fortune, il s'élance au Perron ;
Au fond d'une taverne y fixe sa demeure,
Et gagne, sans bouger, deux mille écus par heure.
Ce n'est pas tout: son front d'un honteux bonnet vert,
Au mépris de nos lois, s'étant trois fois couvert,
De l'aveugle Fortune il dirige la roue,
Relève un nom flétri qui traînait dans la boue ;
Au défaut de l'estime, usurpe la faveur,
Et d'une éponge d'or lave son déshonneur.
Dans un palais superbe, embelli par ses maîtres,
Oubliant l'humble chaume où vivaient ses ancêtres,
Il couchait sur la paille, il dort sur l'édredon,
Sur le crin élastique il jette à l'abandon
Ces membres vigoureux qui remuaient la terre
Et maniaient le soc fabriqué par son père.

Là, bercé dans les bras de son oisiveté,
La douce illusion flatte sa vanité.
Bientôt à son réveil un brillant équipage
De son faste insolent fait voler l'étalage,
Ebranle tout Paris, éclabousse les gens,
Met en feu le pavé, renverse les passants;
L'un tombe, l'autre crie et la foule murmure :
Noble délassement d'un faquin en voiture. [exquis;
Son goût n'est pas très pur; mais ses vins sont
Sa table est tous les jours ouverte aux beaux esprits,
Parasites lettrés, errants chez l'opulence,
Et véritable impôt sur les gens de finance.
On l'écoute et jamais on ne le contredit;
Plus il est ennuyeux, plus chacun l'applaudit.
Qu'il prononce à son gré sur la pièce nouvelle,
Du couple débutant qu'il juge la querelle,
Son arrêt, sans appel, est celui d'Apollon :
Quand on donne à dîner, on a toujours raison.
Au défaut de savoir, il a cette impudence
Que donne aux maltôtiers leur subite opulence.
Entendez-le : « Messieurs, je vous l'ai déjà dit,
» Ce Voltaire, entre nous, n'était pas sans esprit.
» Je le voyais souvent et le trouvais aimable;
» Il m'a lu son Irène : elle est fort agréable.
» Sa Lettre à l'archevêque est un joli morceau.
» Je n'en disconviens pas, je fais cas de Rousseau.
» Son Émile a du bon, sa Mérope est fort belle;
» Mais pourquoi publier cette horrible Pucelle?
» Je vous le dis encore : à tous nos grands auteurs
» Je préfère Piron... Il respecte les mœurs.
» Estimable écrivain! Sa Didon, ses cantiques,
» Ne peuvent offenser les oreilles pudiques.
» Hé! messieurs, sans les mœurs, les mœurs du bon [vieux temps,
» Que deviendrait la Bourse? un affreux guet-apens,

» Et des spéculateurs la ruine commune;
» Il faudrait quatre mois pour y faire fortune;
» Le sucre et le café se vendraient bien moins cher;
» Les rentes sur l'état s'éleveraient au pair:
» Déjà pour en avoir, voyez comme on se presse!
» Alors tout est perdu, car je joue à la baisse.
» Les mœurs! messieurs, les mœurs! répétons-le [cent fois.
» Ainsi qu'Helvétius dans son Esprit... des lois. »
Tel est Mondor; j'ai peint ses travers, ses caprices;
Mes pinceaux indulgents n'effleurent pas ses vices.
Je vous vois à ces traits sourire de pitié;
Ah! si vous connaissiez sa bizarre moitié!

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

O mes amis ! fuyez, fuyez le mariage :
C'est un état fort triste et peu fait pour le sage.
Que de troubles secrets, que de soins, que d'ennui,
Sombre tyran des cœurs, il entraîne après lui !
A son joug odieux sachez donc vous soustraire ;
Laissez faire les sots, ils peupleront la terre.
Mais si tous les démons, contre vous déchaînés,
Vous ont, dans leur fureur, à l'hymen condamnés,
Méfiez-vous du moins d'une femme savante :
Mieux vaudrait mille fois une femme galante.
Ah ! le nouveau phénix, le plus rare trésor,
La femme qui pour vous vaudrait son pesant d'or,
C'est celle dont l'esprit, sans art et sans culture,
Est tel qu'il est sorti des mains de la nature ;
Qui, bornant son savoir à nourrir ses enfants,
Les couve avec orgueil de ses yeux triomphants ;
Qui jamais en public, Philaminte nouvelle,
Ne déclamant ces vers qu'un autre a faits pour elle,
Des bravos que prodigue un cercle adulateur
Repousse avec orgueil le flétrissant honneur.
Du financier Mondor telle n'est pas la femme ;
A de plus nobles soins elle a livré son âme.
Son cœur cosmopolite et de bonté pétri
Aime tous les humains, excepté son mari.

Loin d'elle les devoirs et le titre de mère ;
Ce sont des préjugés réservés au vulgaire.
Que d'autres à sa place élèvent ses enfants ;
Elle éclaire son siècle... elle fait des romans,
Embrasse d'un coup d'œil toute la politique,
Sonde les profondeurs de la métaphysique,
Analyse notre âme et ses affections,
Dans leurs détours obscurs poursuit nos passions,
Et prouve, d'après soi, que la mélancolie.
Est le type certain d'un sublime génie.
Elle a pris pour devise : *A l'Immortalité* ;
Sur son voile est écrit : *Perfectibilité*.
Elle résout d'un mot, en plaçant sa fontange,
Ces grandes questions qui terrassent Lagrange.
On voit sur sa toilette un Euler, un Pascal,
Salis et barbouillés de rouge végétal.
Elle trouve en Newton je ne sais quoi d'aimable,
Et l'algèbre a pour elle un charme inexprimable.
Le soir, dans un donjon, d'un regard curieux,
Au bout d'un astrolabe interrogeant les cieux,
Son œil observateur y poursuit la comète ;
Lalande tous les ans lui vole une planète.
A cette femme auteur, sophiste en cotillon,
Sachez plaire, ou bientôt, chassé de sa maison,
Il vous faudra sans bruit, pressé par la famine,
Porter votre appétit à quelque autre cuisine.
Vantez donc son mérite, et, menteur effronté,
D'éloges imposteurs flattez sa vanité.
« Du cercle d'Apollon c'est la dixième muse ;
» Elle efface Tencin, La Fayette et La Suse ;
» Sévigné n'eut jamais ce talent enchanteur,
» Ce style dont la force enlève le lecteur.
» On dirait que Vénus, dès qu'elle veut écrire,
» Aime à guider sa plume, et que Pallas l'inspire.
» Tout cède à son génie, et son roman nouveau

» De Genlis pâlissante éteindra le flambeau. »
Courage ! mon ami, courage ! Le scrupule,
Quand on n'a pas dîné, devient un ridicule.
Célébrez ses appas et même ses vertus ;
Vantez tous ses romans que vous n'avez pas lus,
Et les vers qu'elle emprunte et les vers qu'elle achète.
Qui mentira, morbleu ! si ce n'est un poète,
Un poète affamé ?... Mais déjà dans son cœur
Le poison par degrés s'insinue en vainqueur.
Elle croit prendre place au temple de mémoire,
Et dans un songe heureux tend les bras à la gloire.
A sa table aussitôt vous serez invité :
Peut-on payer trop cher son immortalité ?
N'acceptez pas d'abord ; par une adroite amorce,
Résistez mollement, afin que l'on vous force :
Un ancien fournisseur vous attend chez Méot ;
Mais qui dit fournisseur a presque dit un sot.
Vous n'aimez pas ces gens dont l'esprit est vulgaire ;
Ils ont l'art d'ennuyer : dînez chez l'art de plaire.
Enfin, mon cher auteur, votre couvert est mis.
On se range, on se place, et je vous vois assis.
Respirons un moment et reprenons haleine.
Nous sommes arrivés, mais ce n'est pas sans peine.
De l'étroite mansarde où vous loge Apollon,
A cette illustre table, à ce brillant salon,
Mesurez le trajet, et du ciel, en silence,
Bénissez, mon ami, la douce Providence.
Oublier un bienfait, c'est un crime odieux !
Qu'un poète qui dîne en rende grâce aux dieux.
Payez d'un souvenir cet artisan utile,
Cet honnête tailleur, à vos vœux si docile :
Sans lui, sans cet habit dont il vous fit présent,
Vous dîneriez chez vous... et vous savez comment.
Mais un ventre affamé n'aura jamais d'oreilles ;
Le vôtre, déjà prêt à faire des merveilles,

S'afflige du retard, et demande, tout bas,
Pourquoi, le couvert mis, le dîner ne vient pas.
On a servi... Des mets le pompeux étalage
Provoque sa fureur et l'excite au carnage.
A cet empressement, à cette noble ardeur,
Qui ne reconnaîtrait l'appétit d'un auteur?
Eh bien donc! j'y consens, il faut le satisfaire.
Pourtant il est encore un avis nécessaire.
Devez-vous manger peu? mangerez-vous beaucoup?
Boirez-vous sobrement? boirez-vous coup sur coup?
Recevez sur ce point d'une haute importance
Les utiles leçons de mon expérience.
Vous dînez aujourd'hui; mais est-il bien certain
Que la Fortune encor vous sourira demain?
On ne le sait que trop, la déesse est volage :
Mangez donc pour deux jours, c'est un parti fort sage.
Je sais bien que Salerne en décide autrement;
Son école vous dit : Mangez peu, mais souvent.
Ce précepte est fort bon; sans vouloir le combattre,
Vous mangez rarement, mangez donc comme quatre.
N'êtes-vous pas auteur? Cette profession
Vous a mis à l'abri d'une indigestion.
C'est un bienfait du ciel; sa bonté secourable
Daigne nous garantir des dangers de la table.
Par lui tout ici-bas est si bien ordonné,
Qu'auteur jamais n'est mort pour avoir trop dîné.
N'allez pas cependant vous gonfler de potage,
Sur un bœuf insipide assouvir votre rage;
Aux yeux des vrais gourmands vous passeriez bientôt
Pour un de ces bourgeois qui toujours de leur pot
Offrent à leurs amis la fortune mesquine,
Et dont la ménagère, en sa triste routine,
Ne sait rien qu'apprêter la soupe et le bouilli,
Et n'ose se permettre un très maigre rôti
Qu'à ces jours solennels qu'on nomme jours de fêtes.

Un enfant d'Apollon a des goûts plus honnêtes.
Gardez-vous d'imiter cet auteur campagnard
Chez un nouveau Crésus invité par hasard,
Qui parmi ces trésors qu'un art divin apprête
Ne trouvait rien de bon et détournait la tête.
Que dis-je? environné de mets délicieux,
Qui flattaient l'odorat, qui séduisaient les yeux,
Il regrettait tout haut sa rustique cuisine,
Son vin du cabaret et sa chère mesquine,
Et, du malin convive excitant le brocard,
Demandait qu'on lui fît une omelette au lard.
Choisissez vos morceaux. D'un appétit vulgaire
Modérez la fureur pour mieux la satisfaire.
Allons, préparez-vous. J'aperçois les laquais
Chargés de mets nouveaux, succombant sous le faix.
Mais que vois-je, bon Dieu! vous diriez que la terre,
Des plaisirs de Mondor esclave tributaire,
Pour réveiller les sens de ce nouveau Broussin,
A doublé les trésors qui naissent dans son sein.
Quelle profusion! mais ses goûts exotiques
Dédaignent ce qui plaît à nos palais rustiques:
Pour se le procurer il faut trop peu de soin;
Rien ne lui semble bon que ce qui vient de loin;
Et sa table, admirant sa parure étrangère,
Se couvre des présents d'un nouvel hémisphère.
En vain la politique, habile en ses ressorts,
D'une chaîne d'airain veut enceindre nos ports;
L'intérêt se les ouvre, et, traversant les ondes,
Rapporte chez Mondor les produits des deux mondes.
Ah! que fais-je? insensé! par un vers importun
J'irrite l'appétit de quelque auteur à jeun.
Olympis, au teint blême, à la gueule affamée,
Du haut d'un galetas hume cette fumée
Dont l'agréable odeur, parfumant le quartier,
Monte, et va le trouver au fond de son grenier.

De ces mets inconnus la saveur nourrissante
Semble avoir ranimé sa verve languissante.
Il invoque sa muse ; il prend un *Richelet.*
Ses traits sont altérés ; son délire est complet.
Sur une chaise usée il trépigne, il s'agite ;
On dirait qu'Apollon et le presse et l'irrite :
Telle sur son trépied, pleine d'un saint transport,
Une vieille sibylle interroge le sort.
Il compose... Messieurs, craignons de le distraire,
Mais plaignons ses lecteurs, et surtout son libraire.
Quel bruit vient me frapper? Entendez-vous sa voix
Exhaler tristement ces plaintes sur les toits :
« Quoi! cet obscur Mondor, Turcaret méprisable,
» Savourant sous mes yeux les douceurs de sa table,
» Tranquille, jouissant de son heureux destin,
» Sans cesse irritera mes désirs et ma faim !
» Et moi, fils d'Apollon, moi qui, sur le Parnasse,
» Suis l'égal de Delille et marche auprès d'Horace,
» Moi, dont la verve heureuse, et qui ne peut tarir,
» Embellit le papier qu'elle fait renchérir ;
» Pour prix de tant de vers, pour tant de renommée,
» Je vivrai tristement de gloire et de fumée !
» J'irai dans l'antre obscur d'un sale gargotier
» Prendre un maigre dîner qu'encore il faut payer!
» Dois-je donc le souffrir? Non... Par cet Athénée
» Où, douze fois par an, ma tête couronnée
» Au dessus du public s'élève avec orgueil ;
» Par l'Institut enfin qui me tend un fauteuil,
» Je jure que, bravant la fortune contraire,
» Je cesse dès ce jour un jeûne trop austère.
» Qu'à sa table Mondor se prépare à me voir ;
» Sans crainte, à ses côtés, je vais, je vais m'asseoir ;
» Et, dévorant ces mets dont l'odeur m'importune,
» J'aiderai ce traitant à manger sa fortune. »
Il dit, et, revêtu d'un habit tout poudreux,

Que les vers acharnés se disputent entre eux,
Aussi prompt que l'éclair il traverse la rue ;
La porte de Mondor déjà s'offre à sa vue.
Cependant l'appétit lui servant d'Apollon,
Il a, chemin faisant, de son Amphitryon,
Dans un sonnet pompeux improvisé l'éloge.
Il frappe.... Le portier, qui ronfle dans sa loge,
Se réveille en sursaut et tire le cordon.
Le poète s'élance....— Arrêtez ! votre nom ?
— Olympis ;... un avis d'une importance extrême
Exige qu'à Mondor je parle à l'instant même.
Il y va de ses jours.—Montez ; c'est au premier ;
L'on vous introduira. Le vigilant portier
A ces mots se rendort ; mais sa femme indiscrète
Par un coup de sifflet annonce le poète.
Malheureux Olympis ! tu pâlis de frayeur.
Ce fatal instrument a déchiré ton cœur.
O triste souvenir ! Tu crois que le parterre,
Qui toujours à tes vœux s'est montré si contraire,
Au son de ses sifflets te poursuit en ces lieux !
Mais un nuage obscur déjà couvre tes yeux.
Il chancelle ; bientôt ses membres s'engourdissent,
Sa force l'abandonne, et ses genoux fléchissent ;
Au pied de l'escalier, sans chaleur et sans voix,
Il tombe... Il tombe, hélas ! pour la dernière fois.
Plaignons son sort ; mais vous que le ciel secourable
Veut bien initier aux douceurs de la table,
Prolongez par vos soins un plaisir incertain ;
Je vous le dis encor : songez au lendemain.
De tous les animaux que l'appétit irrite,
Les auteurs, on le sait, digèrent le plus vite.
Quoi ! dans leur estomac le ciel a-t-il donc mis
Cette active chaleur qui manque à leurs écrits ?
Ou d'un pylore étroit l'indulgente nature
A-t-elle pour eux seuls élargi l'ouverture ?

Je l'ignore. Buffon, qui n'était pas un sot,
Dans ses savants écrits n'en a pas dit un mot.
Qui pourrait à nos yeux dévoiler ce mystère ?
Lacépède lui seul... mais il a mieux à faire.
Gardons-nous de traiter un si grave sujet ;
Nous connaissons le mal, prévenons-en l'effet.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

Ingénieux enfants des bords de la Garonne,
Venez, que sur vos fronts je tresse une couronne.
Votre gloire, il est vrai, remplissant l'univers,
N'attend pas, pour briller, le secours de mes vers.
Dès long-temps vous savez, sur la scène comique,
Faire rire aux éclats le plus mélancolique.
Vos mensonges fameux, vos combats, vos bons mots,
Et surtout vos bons tours, impôt mis sur les sots,
Remplissent vingt recueils, œuvres récréatives,
De la gaîté gasconne immortelles archives.
En quoi pourraient mes vers accroître un tel renom?
Chers amis, je le sais ; mais de votre beau nom
Puis-je ne pas orner les pages d'un poème,
Où, pour nos écrivains, moderne Triptolème,
J'enseigne le grand art de dîner chez autrui ?
Jamais Gascon ne prit un verre d'eau chez lui.
Parasites que Rome et la Grèce ont vus naître,
Tombez à ses genoux, connaissez votre maître ;
Et toi, poète à jeun, dont le ventre affamé
Attend pour bien dîner ce poème imprimé,
Pour te mettre bientôt au nombre des adeptes,
Son exemple vaudra mieux que tous mes préceptes.
À de nobles festins veux-tu te maintenir ?

Le premier des talens est celui de mentir.
D'un rustre, d'un faquin encense les sottises ;
Comme des traits d'esprit vante ses balourdises ;
A ses fades bons mots, à ses grossiers lazzis,
Accorde, pour lui plaire, un aimable souris.
Dès qu'il ouvre la bouche, applaudis-le d'avance,
Et, s'il ne parle pas, admire son silence.
De ce manége adroit le succès est certain :
Mondor, se rengorgeant, t'invite pour demain.
Mais si des préjugés la voix se fait entendre,
Au rôle de flatteur si tu crains de descendre,
Retourne, philosophe, en ton sale grenier ;
Avec les rats voisins partage un mets grossier,
Et, pour le juste prix de ton noble courage,
Mange avec dignité ton pain et ton fromage.
Tu reviens : je poursuis mes utiles leçons.
Tous ces vains préjugés sont de vieilles chansons.
D'un chimérique honneur ne fais point étalage :
L'honneur, tyran des sots, est le jouet du sage.
A quoi bon conserver une sotte pudeur ?
L'usage a décidé : tout poète est menteur,
Horace le premier... Sais-tu pourquoi, dans Rome,
Mécène obtint jadis un brevet de grand homme,
Et, placé près d'Auguste, au siècle des beaux vers,
Partageait avec lui l'encens de l'univers ?
Pourquoi les beaux esprits, lui consacrant leurs veilles,
D'un rhythme adulateur chatouillaient ses oreilles,
Célébraient ses talents, vantaient tous ses aïeux,
Et le faisaient monter au rang des demi-dieux ?
Sais-tu pourquoi son nom, éloge magnifique,
Aux protecteurs des arts même aujourd'hui s'applique?
C'est que Mécène avait un fort bon cuisinier,
Un cuisinier artiste, expert en son métier ;
Des mets les plus friands sa table était fournie.
Horace, bien repu, s'écriait : Quel génie !

Ce que chez lui surtout il trouvait de divin,
Crois-moi, ce n'était pas ses aïeux, mais son vin.
Sans cet heureux nectar qu'à grands flots il fit boire,
Mécène aurait perdu tous ses droits à la gloire.
Des poètes à jeun les muses aux abois,
Alors, pour le chanter n'auraient plus eu de voix ;
Plus de vers, plus d'encens ; à des tables nouvelles
Horace eût récité ses odes immortelles.
Au-dessus de Mécène élève ce traitant
Dont le rare mérite est en argent comptant.
Tu peux même au besoin le proclamer Auguste,
Et la comparaison lui paraîtra fort juste !
Que ton esprit, fertile en prose comme en vers,
Célèbre ses vertus et ses talents divers.
Que de son nom gravé les lettres majuscules
D'un brillant frontispice ornent tes opuscules,
Et qu'un pompeux éloge offre à sa vanité
L'avant-goût savoureux de l'immortalité.
Peut-être voudra-t-il enlever cette crasse
Qui d'une croûte épaisse enveloppe sa race :
Caresse cette idée, et, d'Hozier à la main,
Dénature à l'instant quelque vieux parchemin.
A ses yeux éblouis exhume avec adresse,
Écrits en vieux gaulois, ses titres de noblesse ;
Et, nourrissant l'orgueil d'un rustre ambitieux,
Pour prix de ses dîners donne-lui des aïeux.
Ils tenaient autrefois un rang considérable :
L'un d'eux par Pharamond fut nommé connétable ;
A la chambre des pairs ils étaient tous assis
Auprès des Mortemarts et des Montmorencis.
Dans mille endroits divers nos plus vieilles chroniques
Racontent leurs exploits en termes magnifiques ;
Mais, sous Philippe-Auguste, une intrigue de cour
Les forçant de quitter ce perfide séjour,
Ces nobles exilés, amis de la nature,

Allèrent de leurs champs contempler la verdure,
Et, depuis, renonçant à de tristes honneurs,
Nouveaux Cincinnatus, dégoûtés des grandeurs,
Ils ont laissé dormir leur gloire héréditaire,
Et, par philosophie, ont labouré la terre.
Le sot ! il croira tout ; mais, pour mieux réussir,
Il est d'heureux instants qu'il faut savoir choisir.
Ne va point dès l'abord, en entrant sur la scène,
Crier à ce nigaud : Vous êtes un Mécène.
Attends que, des buveurs menaçant la raison,
Le pétillant Aï bouillonne en sa prison,
Et, prompt à terminer ses folâtres conquêtes,
Fasse, avec son bouchon, sauter toutes les têtes.
Alors tu peux tout dire ; alors tout est souffert :
Tel doute à l'entremets, qui croit tout au dessert.
Il est enfin venu le moment favorable
De payer ton écot par un couplet aimable ;
Que notre financière en soit l'unique objet :
Où pourrais-tu trouver un plus digne sujet ?
Dirai-je par quel art tes vers sauront lui plaire?
Ton intérêt l'exige, il faut le satisfaire.
De Boileau suranné dédaigne les avis :
Des préceptes nouveaux de nos jours sont suivis.
Ne dis rien comme un autre.... Offres-tu cette rose
Qui toujours, pour la rime, est fraîchement éclose ?
Dans un couplet galant étale ce jargon
Qui charme, qui ravit nos femmes du bon ton.
« *Madame*, diras-tu, *je vous rends à vous-même.*»
Ce qui ne s'entend pas, voilà ce que l'on aime.
Un style entortillé cause certain plaisir
Qu'on ne définit pas, qu'on ne peut que sentir.
Ah ! que le naturel est une horrible chose !
Je le hais à l'excès. Je veux que sur la rose
Ton esprit bien tendu fasse cent calembours
Qu'on n'entendra jamais, qu'on redira toujours,
Qu'enfin ton nom fameux, jusqu'au rivage sombre,

D'un célèbre marquis aille importuner l'ombre.
O de Bièvre ! ô mon maître ! incomparable auteur !
Pourquoi sur ton déclin fis-tu *le Séducteur?*
Ainsi donc, que ta plume, à l'énigme exercée,
Ne nous laisse jamais deviner ta pensée.
Que tes petits couplets, à force d'être obscurs,
Deviennent le tourment des Œdipes futurs.
S'exprimer clairement, sans recherche pénible,
D'un esprit contrefait est le signe infaillible.
Que ne puis-je en ces vers, pour hâter tes progrès,
Du style précieux t'expliquer les secrets !
Mais il est dans ce genre un grand modèle à suivre :
C'est Demoustier. Ami, médite bien son livre.
Lui seul peut remplacer ces auteurs trop vantés,
Ces Grecs et ces Latins à tous propos cités,
Qui, dans leurs froids écrits qu'a dictés la nature,
Ne nous mettent jamais l'esprit à la torture,
Et n'ont reçu du ciel, avare en ses présens,
Qu'un sublime génie et beaucoup de bon sens.
Que Demoustier soit donc ta lecture ordinaire :
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.
Son talent cependant commençait à faiblir,
Parfois au naturel il semblait revenir.
Il n'est plus, et la mort à propos vint le prendre :
Car ses lecteurs surpris commençaient à l'entendre.
Mais si, comme ton cœur, ton esprit simple et pur
N'ose encore aspirer à l'honneur d'être obscur ;
Dégoûté des rébus que tout Paris admire,
Si pour être compris tu crois qu'il faille écrire,
Il est des lieux communs, et cependant fort beaux,
Qui, depuis deux mille ans, semblent toujours nouveaux.
Le *Trésor des Boudoirs* et l'*Almanach des Grâces*,
Vingt autres almanachs qui marchent sur leurs traces,
A ta muse novice offrent des vers heureux
Dont tu peux enrichir tes couplets amoureux.

Dans ces recueils où l'art embellit toute chose,
Chaque objet s'applaudit de sa métamorphose.
Le plus hideux visage et le plus rebutant
S'y transforme soudain en un astre éclatant.
Un poète, oubliant qu'elle est borgne et boiteuse,
Sous le nom de Philis chante sa ravaudeuse;
Ses yeux vifs et perçants lancent des traits vainqueurs
Qui commandent l'amour et captivent les cœurs.
Séduisante sans art, et belle sans parure,
Elle a de Vénus même emprunté la ceinture.
Aux chaleurs de l'été, sous un soleil brûlant,
Va-t-elle, pour cinq sols, dans un bain dégoûtant
Laver un corps crasseux et des appas immondes,
C'est encore Vénus sortant du sein des ondes.
Mais quoi! de mes leçons je te vois révolté?
Diviniser des sots outrage ta fierté.
Je n'ajoute qu'un mot, mais ce mot en vaut mille :
Flatter est le seul art d'aller dîner en ville.
Hé! n'avons-nous pas vu des poètes penseurs,
De ma triste patrie ardents réformateurs,
De ces grands qu'ils trouvaient si vains, si méprisables,
Philosophes gourmands, environner les tables?
Aux abus du pouvoir ils voulaient mettre un frein,
La dignité de l'homme était leur seul refrain;
Cependant, à l'affût des meilleures cuisines,
Ils savaient adoucir leurs farouches doctrines,
Et, pour de bons dîners vendant leur Apollon,
Ils dénigraient les rois, mais ils chantaient Beaujon.
Marche donc sur leurs pas... dans ce métier facile,
Le plus sot est souvent un homme fort habile;
La plus fade louange est toujours de saison.
Déjà je vois en toi l'ami de la maison.
Mais rendons ta victoire encor plus assurée;
Les maîtres sont à nous : conquérons la livrée.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIÈME.

Par d'insolents laquais, au regard effronté,
L'honnête parasite est souvent insulté.
On dirait que le ciel tout exprès les fit naître
Pour tourmenter les gens qui dînent chez leur maître.
Mais surtout d'un auteur la mine leur déplaît;
Chaque morceau qu'il mange est un vol qu'il leur fait :
Aussi cette canaille à l'envi le brocarde ;
Frontin, d'un air moqueur, en passant le regarde;
Les autres de le voir paraissent étonnés;
Jusqu'au petit jokei qui vient lui rire au nez;
Enfin le chien Griffon, instruit par leur malice,
Aboie à son approche et le mord à la cuisse.
Vainement sous les yeux d'un maître respecté,
Tu te crois à l'abri de leur malignité :
Ce valet, à ton air, qui te juge poète,
D'un ris mal étouffé pouffe sous sa serviette ;
Servir un pauvre auteur révolte sa fierté;
Il insulte tout bas à ta voracité.
Demandes-tu d'un plat? Il fait la sourde oreille;
En place de gigot t'apporte de l'oseille;
Ou bien, lorsqu'un morceau, non sans peine obtenu,
Flatte ton appétit trop long-temps retenu,
Écartant avec art ton avide fourchette,

Le traître l'escamote en te changeant d'assiette.
Etrangles-tu de soif? Il te donne du pain;
C'est du pain qu'il te faut, il te verse du vin.
Heureux si quelquefois, pour combler ta détresse,
Le drôle, adroitement feignant la maladresse,
Sur ton unique habit, passe-port chez les sots,
D'un jus gras et brûlant n'épanche pas les flots.
Etouffe, quoi qu'il fasse, une race impuissante;
Ménage des valets la rage malfaisante.
Il faut songer à tout : qui sait si, quelque jour,
Ce laquais, devenu maître et riche à son tour,
De l'hôtel de Mondor faisant même l'emplette,
Ne voudra pas encore hériter du poète,
Et, pour prix d'un affront patiemment souffert,
Ne viendra pas t'offrir à sa table un couvert?
Digère, en attendant, ses gentilles malices;
Fais plus : avec douceur offre-lui tes services.
Il ne sait pas écrire : à l'instant que ta main
Trace sous sa dictée une épître à Germain,
Un poulet à Nérine, un état des emplettes
Qu'avec un fort grand gain pour son maître il a faites;
Pour Marton, s'il le faut, fais-lui quelques couplets.
Je te l'ai déjà dit, ménage les valets.
Il en est un surtout qui, par son ministère,
Peut être à tes desseins favorable ou contraire.
C'est celui qui, gardant le seuil de la maison,
Attentif au marteau, tient en main le cordon,
Voit quiconque entre ou sort, en passant l'interroge,
Et pour les visitants tient registre en sa loge.
Ah! crains de lui déplaire; il te dirait toujours :
« Ils sont à la campagne allés passer deux jours »;
Ou bien: « Ils sont en ville; ou : « L'on n'est pas visi-
Gagne donc de l'hôtel ce Cerbère inflexible. [ble.»
Ses enfants sont hideux, sales et contrefaits :
Vante leur propreté, leur bon air, leur teint frais.

Badine avec son chien ; sur le dos de sa chatte
Passe de temps en temps une main délicate.
Pour sa femme surtout de respect sois pétri :
Elle règne à la porte et mène son mari.
Elle est vaine, méchante et communicative.
Qu'en apparence au moins son babil te captive ;
Écoute sans ennui ses éternels caquets
Sur elle et son époux, le frotteur, les laquais ;
Sur Monsieur, sur Madame et sur leur Demoiselle,
Sur l'ancienne soubrette ou bien sur la nouvelle,
Sur les voisins enfin. La loge d'un portier
Est le vrai tribunal où se juge un quartier.
Mais, plus puissant encore, un autre personnage
Demande tes respects, a droit à ton hommage :
C'est Marton. La livrée obéit à sa voix;
Souvent le maître même est soumis à ses lois.
De tes soins délicats qu'elle soit la conquête ;
Adresse-lui tes vœux... Tu détournes la tête!
Insensé! de Marton tu dédaignes le cœur!
Tant d'orgueil entre-t-il dans l'âme d'un auteur,
Et d'un auteur à jeun qui veut dîner en ville?
Vraiment il te sied bien d'être aussi difficile!
Moins altier, mais plus sage, un poète [9] autrefois,
Issu du même sang que celui de nos rois,
Oubliant à propos son auguste lignage,
Par un utile hymen payait son blanchissage :
Et toi, tu rougirais de faire un doigt de cour!...
Ah! qu'au moins l'appétit te donne de l'amour.
Tu ne connais donc pas l'important ministère
Que Marton sait remplir dans l'ombre du mystère?
Soubrette n'eut jamais d'aussi rares talents :
C'est elle qui remet les poulets aux galants ;
Et, leur ouvrant le soir une porte secrète,
Leur fait voir sa maîtresse ailleurs qu'à sa toilette.
Enfin, goûtant le fruit de mes sages avis,

Tous les jours chez Mondor je vois ton couvert mis :
Tu règnes en ces lieux ; sa table est ton empire.
Présent, il te caresse ; absent, il te désire.
Admirant ton esprit, sa femme, chaque soir,
Pour te lire ses vers, t'appelle en son boudoir,
Te soumet ses romans, effroi de son libraire,
Et même avec bonté te permet de les faire.
Tout change : le jockei, moins vif et moins bouffon,
Daigne parfois répondre à ton salut profond ;
D'un regard dédaigneux, l'antichambre en silence,
Moins prodigue d'affronts, adoucit l'insolence.
Tu parais : aussitôt l'on t'annonce ; et Frontin,
Ce superbe laquais, si fier et si hautain,
Devenu tout à coup facile et débonnaire,
S'abaisse jusqu'à toi, te permet de lui plaire.
La maison tout entière est prise en tes filets ;
Ta souplesse a conquis le maître et les valets.
Mais, quand on croit toucher au faîte de sa roue,
De notre illusion la fortune se joue.
Elle a frappé Mondor d'un coup inattendu :
Ses projets sont détruits, son crédit est perdu.
Que dois-tu faire alors ? rester ? prendre la fuite ?
Dans le récit suivant tu liras ta conduite.
Naguère dans Paris le traitant Floridor,
Dont tant de créanciers se souviennent encor,
Avait, en s'amusant, soit bonheur, soit adresse,
Gagné des millions à la hausse, à la baisse.
De ce profit honteux il usait noblement,
Mangeait comme un glouton et pensait sobrement.
Cet heureux financier, enfant de la nature,
Était fort étranger à la littérature ;
Il violait la langue en tous ses plats discours,
Et dans nos bons journaux ne lisait que le *cours*.
Mais, la bourse fermée, il ne savait que faire.
A sa table du moins il voulait se distraire,

Et, pour chasser l'ennui qui galoppe les sots,
A nos mauvais auteurs servait de bons morceaux.
Il invitait sans choix ce fretin du Parnasse,
Qui, pour un bon dîner, offre une dédicace,
Ces écrivains féconds que l'on n'a jamais lus,
Ces enfants d'Apollon à leur père inconnus.
A leur tête, Damon, gourmand insatiable,
Tenait chez Floridor un rang fort honorable;
Il avait, le premier, dans des couplets charmants,
Chanté l'amphitryon, sa femme et ses enfants,
Son immense crédit, ses talents en finance,
Et de tous ses calculs l'heureuse prévoyance.
Même, le vin aidant, une fois au dessert,
Il l'appela tout bas successeur de Colbert.
   Aussi, dès qu'il avait déplié sa serviette,
Les mets les plus exquis assiégeaient son assiette.
On lui gardait toujours ce morceau du gigot
Qu'en un savant journal a célébré Grimod,
Ce morceau qu'un gourmand d'un œil avide observe,
Que l'adroit D*** avec soin se réserve,
Ce morceau savoureux, si cher aux amateurs,
Mais que ne connaît pas le peuple des mangeurs.
Le champagne pour lui recommençait sa ronde,
Et Bordeaux l'abreuvait de sa liqueur féconde.
   Hélas! ces jours heureux, et trop tôt éclipsés,
Par des jours de douleur se virent remplacés.
A peine sur la place un sinistre murmure
Eut-il de Floridor flétri la signature,
Et, du fatal bilan lugubre avant-coureur,
Aux pâles créanciers annoncé leur malheur,
Que l'on vit à l'instant les muses mercenaires
En foule se presser aux tables étrangères,
Et, fidèles à l'or, mais non pas à l'honneur,
A de nouveaux traitants se vendre sans pudeur.
Tels ces oiseaux frileux, sitôt que la nature

Par de tristes apprêts annonce la froidure,
S'assemblent à la hâte, et, fuyant nos frimas,
Passent par escadrons en de plus doux climats :
Tels on vit nos auteurs, parasites volages,
Fuir et porter ailleurs leurs vers et leurs hommages.
Où courez-vous? De grâce, arrêtez, imprudents !
Observez la cuisine et ses fourneaux ardents.
De votre amphitryon le sort est déplorable ;
Mais a-t-il annoncé qu'il réformait sa table ?
   Damon n'imite pas ces faux amis du jour,
Qu'un désastre subit éloigne sans retour.
Fidèle à ses devoirs, à l'amitié fidèle,
Des Pylades futurs il sera le modèle.
   « Ne quittons pas, dit-il, un ami malheureux.
» L'infortune a des droits sur un cœur généreux.
» Moi seul adoucirai ses peines, ses alarmes ;
» Aux larmes qu'il répand je mêlerai mes larmes :
» Les pleurs que l'on confond paraissent moins amers;
» J'ai joui de ses bienfaits, partageons ses revers.
» Fuyez, amis trompeurs; allez, troupe importune,
» D'un traitant plus heureux adorer la fortune.
» L'intérêt vous prescrit cette infidélité ;
» Moi, je suis le conseil que l'honneur m'a dicté,
» Et, tant que Floridor conservera sa table,
» Il verra qu'il lui reste un ami véritable,
» Un de ces amis sûrs, si rares aujourd'hui :
» Oui, jusqu'au dernier jour, je dînerai chez lui. »
Fidèle à ce serment, Damon eut le courage
D'y manger plus souvent, d'y manger davantage.
On vanta son bon cœur, sa sensibilité.
Le trait était nouveau ; partout il fut cité.
Il devint le sujet d'un drame sans malice
Qui balança deux jours le succès de Jocrisse ;
Deux jours entiers la pièce attira tout Paris,
Et même les banquiers en furent attendris.

Du sensible Damon l'âme compatissante
Se livra tout entière à l'amitié souffrante :
Le matin il volait chez son cher Floridor,
Et le soir à souper on l'y trouvait encor.
Tendre consolateur, convive inébranlable,
Il partagea toujours ses malheurs et sa table.
  Mais quand des créanciers l'insolente clameur,
Jusque sur la cuisine étendant sa fureur,
De vingt fourneaux brûlants vint éteindre la flamme :
» Ah ! ce dernier malheur doit accabler mon âme !
» Fuyons, dit-il, fuyons ; mes soins sont superflus :
» Comment vivre en ces lieux puisqu'on n'y dîne plus?»
Il dit et décampa... Banquiers, gens de finance,
Courtiers et cordons bleus de la Banque de France,
Chacun voulut l'avoir... Mais par l'honneur guidé
Il soutint constamment son noble procédé.
Toujours de Floridor il vantait le mérite ;
Soupirant, l'œil humide, excusait sa faillite.
Contre ses faux amis il s'indignait encor;
Sans cesse il l'appelait : Ce pauvre Floridor !
Et, par un de ces traits qu'un cœur sensible inspire,
Une fois à sa porte il vint se faire écrire.
  C'est ainsi que ma muse égayait ses loisirs,
Lorsque deux Champenois [10], consultant nos plaisirs,
Démentaient leur pays par des *Lettres* aimables.
Des drames couronnés critiques équitables,
Ils condamnaient le plan, le sujet et les vers,
Et jugeant l'Institut qui juge de travers,
Des poètes assis sur leur char de victoire
Déchiraient le laurier, et flétrissaient la gloire.
Quelle audace!... Pour moi, je crus, tant j'avais
Que les dieux irrités, signalant leur fureur, [peur,
Vengeraient cette injure, et qu'armés de leur foudre
Ils réduiraient soudain les Champenois en poudre.
  Mais non ; nous avons vu triompher le bon goût :

Ainsi que l'Institut, la Champagne est debout.
Je l'avoue, elle attaque un tribunal auguste;
Mais que faire, Messieurs? Si la critique est juste,
Et si, sachant unir la grâce à la raison,
Nos Champenois du ciel ont reçu l'heureux don
D'amuser, de convaincre, et de plaire et d'instruire,
Le parti le plus sage est celui de les lire.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES.

[1] PAGE 16, VERS 1.

O mon maître! ô Montmaur!

Illustre parasite que son esprit, ses bons mots et son appétit ont immortalisé. Sallengre a publié des Mémoires sur ce grand homme. En les lisant, on croit lire une des vies de Plutarque.

Il fit d'abord le métier de charlatan à Avignon, où il gagna beaucoup d'argent; mais, un ordre du magistrat l'ayant fait sortir de cette ville, il vint à Paris, s'appliqua au droit, et se fit recevoir avocat. Enfin en 1623, Jérôme Goulu, professeur de langue grecque au Collège Royal, lui vendit sa chaire. Montmaur avait infiniment d'esprit, et même d'érudition; il avait lu tous les bons auteurs de l'antiquité; et, aidé d'une prodigieuse mémoire, jointe à beaucoup de vivacité, il faisait des applications très heureuses des traits les plus remarquables. Il est vrai que c'était presque toujours avec malignité, ce qui excita contre lui la fureur de tous ceux qui furent l'objet de ses plaisanteries.

Il logeait dans un donjon du collége de Boncourt, dans l'endroit le plus élevé de Paris, afin, disaient

ses ennemis, de mieux découvrir la fumée des meilleures cuisines. Comme il recevait souvent deux ou trois invitations pour le même jour, craignant d'en manquer une seule, il fut obligé d'acheter un cheval, qui était toujours nourri aux frais de ceux qui invitaient son maître.

Admis chez toutes les personnes de qualité, Montmaur les amusait par ses ingénieuses réparties. Aussi disait-il souvent : *Qu'on me fournisse les viandes, je fournirai le sel.* Il le répandait à pleines mains aux tables où il se trouvait ; mais c'était surtout aux mauvais poètes qu'il en voulait. Un jour, chez M. de Mesmes, un rimeur détestable vantait beaucoup des vers qu'il avait composés en l'honneur d'un lapin. *Ce lapin-là n'est pas de garenne,* lui cria brusquement Montmaur; *servez-en d'un autre.* Il dînait chez M. le chancelier Séguier : en desservant, on laissa tomber du bouillon sur lui ; il dit, en regardant le chancelier, qu'il soupçonnait être l'auteur de cette plaisanterie : *Summum jus, summa injuria.* Jeu de mots fort ingénieux pour ceux qui entendent le latin.

Un domestique s'amusant à lui retirer son assiette, sans lui laisser le temps de manger une aile de poulet qu'on venait de lui servir, il lui donna sur la main un coup du manche de son couteau, en lui disant : *Apprenez à lire, mon ami, et ne prenez pas les ailes* (L) *pour des os* (O).

Les convives bavards lui étaient insupportables. Etant un jour à table avec plusieurs personnes qui parlaient fort haut, et ne s'arrêtaient jamais : *Eh! messieurs,* leur dit-il, *un peu de silence, on ne sait ce qu'on mange.*

Quelqu'un ayant dit que les médecins grecs soutenaient qu'il fallait dîner légèrement, mais manger

davantage à souper, et que les Arabes, au contraire, croyaient qu'il fallait faire un léger souper, mais un bon dîner : *Eh bien !* dit Montmaur, *je dînerai avec les Arabes, et je souperai avec les Grecs.*

Un avocat, fils d'un huissier, résolut de le mortifier en dînant chez le président de Mesmes. Il convint avec d'autres convives de ne point le laisser parler : ils devaient se relever les uns les autres ; et dès que l'un aurait achevé de parler, un autre devait prendre la parole. Montmaur arrive, l'avocat crie : *Guerre ! guerre ! — Monsieur,* lui dit notre professeur, *vous dégénérez, car votre père a crié toute sa vie : Paix là ! paix là !* L'avocat fut si déconcerté, qu'il ne put dire un mot de tout le dîner.

On pourrait faire un joli recueil intitulé : *Montmauriana.* On mettrait en tête un abrégé de la vie de cet homme vraiment illustre, et ce petit volume serait le bréviaire de tous les auteurs qui vont dîner en ville.

[2] PAGE 17, VERS 12.

> Toi qui fis d'Alembert et d'autres bons ouvrages,
> Bienfaisante Tencin.

D'Alembert était fils de madame de Tencin et du chevalier Destouches ; il fut exposé sur les marches de l'église de Saint-Jean-le-Rond, et recueilli par une pauvre vitrière, qui lui donna tous les soins d'une mère tendre. On rapporte que madame de Tencin, lorsque les talents de ce fils commencèrent à jeter quelque éclat, voulut se faire connaître à lui, et que le jeune géomètre, peu sensible à cette marque tardive et équivoque d'amour maternel, répondit : *Je*

ne connais qu'une mère, c'est la vitrière. « J'aime » à croire, dit M. Auger, auteur d'une excellente No» tice sur madame de Tencin, j'aime à croire que, » dans cette occasion, son cœur se reprocha bien vi» vement d'avoir sacrifié le plus doux et le plus na» turel des devoirs au soin d'une réputation qu'elle » avait déjà fortement compromise. »

Sa maison était le rendez-vous des savants et des gens de lettres. Fontenelle et Montesquieu étaient les personnages les plus assidus de sa société. « On » ne pouvait, dit Duclos, avoir plus d'esprit, et elle » avait toujours celui de la personne à qui elle avait » affaire. » Douée de beaucoup de finesse et de vivacité, entourée continuellement d'hommes aimables et spirituels, il n'était pas possible qu'il ne lui échappât, soit des mots piquants, soit de ces traits d'observation ou de sentiment qu'on rencontre si souvent dans ses ouvrages. *Les gens d'esprit,* disait-elle, *font beaucoup de fautes en conduite, parce qu'ils ne croient jamais le monde assez béte, aussi béte qu'il l'est* Elle disait un jour à Fontenelle, en lui posant la main sur le cœur : *Ce n'est pas un cœur que vous avez là, mon cher Fontenelle ; c'est de la cervelle comme dans la téte.* Le philosophe se reconnut dans ce mot, et ne s'en formalisa pas.

[3] PAGE 17, VERS 15.

Tes chausses de velours. . . .

Madame de Tencin donnait pour étrennes aux hommes de lettres admis chez elle deux aunes de velours ; ils s'en faisaient faire des culottes. C'est à propos de ces deux aunes de velours que le respec-

table M. Delandine s'écrie avec une véhémence philosophique : « Hommes de lettres, vous êtes bien » plus respectables sous le vêtement simple et mo- » deste qui vous couvre, que sous le velours fastueux. » Laissez aux riches ces décorations et ces vains at- » tributs de la puissance. » Cette apostrophe est fort belle, sans doute; mais le philosophe fait semblant d'ignorer que le velours est plus chaud que *le vêtement simple et modeste qui nous couvre.* J'ai vu encore dans ma jeunesse beaucoup de ces culottes de velours, et, en mon âme et conscience, ceux qui les portaient ne me paraissaient pas revêtus *des attributs de la puissance.* On n'en rencontre plus aujourd'hui, parce que, sans doute, elles auront disparu le jour où toutes les culottes furent proscrites en France.

[1] PAGE 18, VERS 22.

Dans des temps plus heureux on trouvait à Paris.

Madame de Lambert donnait à dîner aux gens de lettres tous les *mardis*. Ces *mardis* sont devenus célèbres par les lettres de Lamotte et de madame la duchesse du Maine. Lamotte avait écrit à cette princesse, au nom du *mardi;* la duchesse du Maine lui répondit :

« O mardi respectable! mardi imposant! mardi » plus redoutable pour moi que tous les autres jours » de la semaine! mardi qui avez servi tant de fois au » triomphe des Fontenelle, des Lamotte, des Mairan, » des Montgault! mardi auquel est introduit l'aimable » abbé de Bragelonne, et, pour dire encore plus, » mardi où préside madame de Lambert! je reçois » avec une extrême reconnaissance la lettre que vous

» avez eu la bonté de m'écrire. Vous changez ma » crainte en amour, et je vous trouve plus aimable » que tous les mardis gras les plus charmants; mais » il me manque encore quelque chose, c'est d'être » reçue à votre auguste sénat. Vous voulez m'en » exclure en qualité de princesse; mais ne pourrais- » je pas y être admise en qualité de bergère? Ce se- » rait alors que je pourrais dire que le mardi est le » plus beau jour de ma vie. »

Lamotte répondit:

« En vérité, Madame, vos exclamations font trop » d'honneur au mardi. Connaissez mieux ce mardi; » mais ne me décelez pas; si je le trahis, songez que » je ne le trahis que pour vous. Ainsi, jusqu'aux au- » tels. Pour commencer par madame de Lambert qui » nous préside, apprenez qu'elle ne pense pas comme » la plupart du monde; qu'elle traite de frivole ce » qui est établi comme important, et qu'elle regarde » souvent comme important ce que beaucoup de bra- » ves gens traitent de frivole... A l'égard de M. de » Fontenelle, vous ne serez pas étonnée de l'enten- » dre traiter d'extraordinaire : c'est un homme qui a » mis le goût en principe, et qui, en conséquence, » demeurera froid où les Athéniens étouffaient de » rire, et où les Romains se récriaient d'admiration.... » Il faut trancher le mot sur M. Mairan: c'est une » exactitude, une précision tyrannique qui ne vous » fait pas grâce de la moindre inconséquence..... » L'abbé Montgault est tout plein de mauvais prin- » cipes: il nous a soutenu cent fois que les femmes » n'étaient faites que pour aimer et pour plaire..... » Vous voyez bien, Madame, qu'il n'y a que moi qui » vaille quelque chose. »

Outre le *mardi*, madame de Lambert avait encore un *mercredi*, où venaient quelques autres gens de

lettres, mais moins célèbres. Un jour, les convives du *mardi* n'ayant pas été de l'avis de leur présidente sur une question qu'on agitait, elle feignit d'en être piquée, et dit qu'elle ne se tenait pas pour battue, et qu'elle porterait la question à son *mercredi, qui,* ajouta-t-elle, *valait mieux que son mardi.* On ne fit que sourire de cette préférence, et personne n'en fut blessé. *Mais, Madame,* dit avec finesse M. de Mairan, *oseriez-vous bien dire à votre mercredi qu'il ne vaut pas votre mardi?*

Après la mort de madame de Lambert, les convives se réunirent chez madame de Tencin, et ce fut chez cette dernière que Marmontel les rencontra. « Il y avait là, dit-il, trop d'esprit pour moi. Je m'aperçus qu'on y arrivait préparé à jouer son rôle, et que l'envie d'entrer en scène n'y laissait pas toujours à la conversation la liberté de suivre son cours facile et naturel. C'était à qui saisirait le plus vite, et comme à la volée, le moment de placer son mot, son conte, son anecdote, sa maxime ou son trait léger et piquant; et pour amener l'à-propos, on le tirait quelquefois d'un peu loin. Dans Marivaux, l'impatience de faire preuve de finesse et de sagacité perçait visiblement. Montesquieu, avec plus de calme, attendait que la balle vînt à lui, mais il l'attendait. Mairan guettait l'occasion. Astruc ne daignait pas l'attendre. Fontenelle seul la laissait venir sans la chercher. »

Vous n'aimez pas, dit madame de Tencin à Marmontel, ces assemblées de beaux esprits; leur présence vous intimide : eh bien! venez causer avec moi dans ma solitude.

C'est dans cette solitude que madame de Tencin lui donna des conseils si importants, que je me crois obligé de les transcrire ici. Ils intéressent tous les hommes de lettres.

« Malheur, lui dit-elle, à qui attend tout de sa plume. Rien de plus casuel. L'homme qui fait des souliers est sûr de son salaire. L'homme qui fait un livre ou une tragédie n'est jamais sûr de rien.

» Faites-vous plutôt des amies que des amis; car, au moyen des femmes, on fait tout ce qu'on veut des hommes. Et puis ils sont, les uns trop dissipés, les autres trop préoccupés de leurs intérêts personnels, pour ne pas négliger les autres; au lieu que les femmes y pensent, ne fût-ce que par oisiveté. Parlez ce soir à votre amie de quelque affaire qui vous touche; demain, à son rouet, à sa tapisserie, vous la trouverez y rêvant, cherchant dans sa tête le moyen de vous y servir. Mais de celle que vous croirez pouvoir vous être utile, gardez-vous bien d'être autre chose que l'ami; car, entre amants, dès qu'il survient des nuages, des brouilleries, des ruptures, tout est perdu. Soyez donc auprès d'elle assidu, complaisant, galant même, si vous voulez, mais rien de plus, entendez-vous? »

Ces conseils sont d'autant plus précieux, qu'ils sortent de la bouche d'une femme vieillie dans l'intrigue.

[5] Page 18, vers 26.

Geoffrin les accueillait. . . . .

Du vivant de madame de Tencin, madame Geoffrin allait souvent la voir. La vieille rusée pénétrait si bien le motif de ses visites, qu'elle disait à ses convives : *Savez-vous ce que la Geoffrin vient faire ici? Elle vient voir ce qu'elle pourra recueillir de mon inventaire*. En effet, à sa mort, dit Marmontel, une

partie de sa société passa dans la société nouvelle. Mais celle-ci ne se borna pas à cette petite colonie; assez riche pour faire de sa maison le rendez-vous des lettres et des arts, et voyant que c'était pour elle un moyen de se donner dans sa vieillesse une amusante société et une existence honorable, madame Geoffrin avait fondé chez elle deux dîners : l'un, le lundi, pour les artistes ; l'autre, le mercredi, pour les gens de lettres. C'était un caractère singulier que le sien, et difficile à saisir et à peindre, parce qu'il était tout en demi-teintes, en demi-nuances, bien décidé pourtant, mais sans aucun de ces traits marquants par où le naturel se distingue et se définit. Elle était bonne, mais peu sensible; bienfaisante, mais sans aucun des charmes de la bienveillance; impatiente de secourir les malheureux, mais sans les voir, de peur d'en être émue; sûre et fidèle amie et même officieuse, mais timide, inquiète en servant ses amis, dans la crainte de compromettre ou son crédit ou son repos. Elle était simple dans ses goûts, dans ses vêtements, dans ses meubles, mais recherchée dans sa simplicité, ayant, jusqu'au raffinement, les délicatesses du luxe, mais rien de son éclat ni de ses vanités; modeste dans son maintien, dans ses manières, mais avec un fond de fierté et même un peu de vaine gloire.

Pour être bien avec le ciel, sans être mal avec son monde, elle s'était fait une espèce de dévotion clandestine ; elle allait à la messe comme on va en bonne fortune. Elle avait un appartement dans un couvent de religieuses et une tribune à l'église des Capucins, avec autant de mystère que les femmes galantes de ce temps-là avaient des petites maisons.

Elle écrivait purement, simplement et d'un style clair et concis, mais en femme qui avait été mal éle-

vée et qui s'en vantait. Un abbé italien étant venu lui offrir la dédicace d'une grammaire italienne et française : *A moi, monsieur,* lui dit-elle, *la dédicace d'une grammaire ! à moi qui ne sais pas seulement l'orthographe !* C'était la pure vérité. Son vrai talent était celui de bien conter ; elle y excellait, et volontiers elle en faisait usage pour égayer la table, mais sans apprêts, sans art et sans prétention, seulement pour donner l'exemple : car des moyens qu'elle avait de rendre sa société agréable, elle n'en négligeait aucun.

[6] PAGE 18, VERS 27.

Qui voulut réunir les bêtes de Tencin.

Madame de Tencin appelait *ses bêtes* les gens de lettres de sa société. Un jour elle invita un grand seigneur à dîner avec *sa ménagerie.* C'était une plaisanterie, une contre-vérité obligeante. On sent bien que le nom de *bête* donné à Fontenelle n'était qu'une manière un peu moins commune de l'appeler un homme d'esprit.

[7] PAGE 18, VERS 32.

Une autre déité, la tendre Lespinasse.

« A propos de Grâces, dit Marmontel dans ses Mé-
» moires, parlons de celle qui en avait tous les dons
» dans l'esprit et dans le langage, et qui était la
» seule femme que madame Geoffrin eût admise à
» son dîner des gens de lettres : c'était l'amie de d'A-

» lembert, mademoiselle Lespinasse, étonnant com-
» posé de bienséance, de raison, de sagesse, avec
» la tête la plus vive, l'âme la plus ardente, l'imagi-
» nation la plus inflammable qui ait existé depuis Sa-
» pho. Ce feu qui circulait dans ses veines et dans ses
» nerfs, et qui donnait à son esprit tant d'activité,
» de brillant et de charme, l'a consumée avant le
» temps. Sa présence à nos dîners était d'un inté-
» rêt inexprimable. Continuel objet d'attention, soit
» qu'elle écoutât, soit qu'elle parlât elle-même (et
» personne ne parlait mieux); sans coquetterie, elle
» nous inspirait l'innocent désir de lui plaire; sans
» pruderie, elle faisait sentir à la liberté des propos
» jusqu'où elle pouvait aller sans inquiéter la pudeur,
» sans effleurer la décence.

» Son cercle était formé de gens si bien assortis,
» que, lorsqu'ils étaient là, ils se trouvaient en har-
» monie comme les cordes d'un instrument monté
» par une habile main. En suivant la comparaison,
» je pourrais dire qu'elle jouait de cet instrument
» avec un art qui tenait du génie; elle semblait savoir
» quel son rendait la corde qu'elle allait toucher. Je
» veux dire que nos esprits et nos caractères lui étaient
» si bien connus, que pour les mettre en jeu elle n'a-
» vait qu'un mot à dire. Et remarquez bien que les
» têtes qu'elle remuait à son gré n'étaient ni faibles,
» ni légères. Les Condillac, les Turgot, étaient du
» nombre. D'Alembert était auprès d'elle comme un
» simple et docile enfant. . . . .
. . . .

» Entre cette jeune personne et lui, l'infortune avait
» mis un rapport qui devait rapprocher leurs âmes :
» ils étaient tous les deux ce qu'on appelle enfants de
» l'amour......

» L'âme ardente et l'imagination romantique de

» mademoiselle Lespinasse lui firent concevoir le
» projet de sortir de la médiocrité où elle craignait
» de rester. Il lui parut possible que dans le nombre
» de ses amis, et même des plus distingués, quel-
» qu'un fût assez épris d'elle pour vouloir l'épouser.
» Cette ambitieuse espérance, plus d'une fois trom-
» pée, ne la rebutait point; elle changeait d'objet,
» toujours plus exaltée et si vive qu'on l'aurait prise
» pour l'enivrement de l'amour. Par exemple, elle
» fut un temps si éperdument éprise de ce qu'elle ap-
» pelait l'héroïsme et le génie de Guibert, que dans
» l'art militaire et le talent d'écrire elle ne voyait rien
» de comparable à lui. Celui-là, cependant, lui échap-
» pa comme les autres; alors ce fut à la conquête du
» marquis de Mora jeune Espagnol, d'une haute
» naissance, qu'elle crut pouvoir aspirer. »

[8]PAGE 19, VERS 10.

Vous dîniez aujourd'hui chez la Popelinière.

M. de la Popelinière n'était pas le plus riche financier de son temps, mais il en était le plus généreux. Marmontel, admis dans sa société, y rencontra les artistes les plus célèbres, Rameau, Latour, Carle Vanloo, etc. C'était avec de tels hôtes que M. de la Popelinière aimait à se distraire de ses chagrins domestiques. Peu de maris en ont éprouvé d'aussi cuisants. « Vivons ensemble, disait-il à Marmontel, et laissez là, croyez-moi, ce monde qui vous a séduit comme il m'avait séduit moi-même. Qu'en attendez-vous? Des protecteurs? Ah! si vous saviez comme tous ces gens-là protégent? De la fortune? Eh! n'en ai-je pas assez pour nous deux? Je n'ai point d'en-

fants, et, grâces au ciel, je n'en aurai jamais. Soyez tranquille et ne nous quittons pas : car je sens tous les jours que vous m'êtes plus nécessaire. »

Jamais, suivant Marmontel, jamais bourgeois n'a mieux vécu en prince, et les princes venaient jouir de ses plaisirs. À son théâtre, car il en avait un, on ne jouait que des comédies de sa façon, et dont les acteurs étaient pris dans sa société. Ces comédies étaient d'assez bon goût et assez bien écrites pour qu'il n'y eût pas une complaisance excessive à les applaudir. Le succès en était d'autant plus assuré, que le spectacle était toujours suivi d'un souper splendide.

[9] PAGE 39, VERS 23.

Moins altier, mais plus sage, un poète autrefois.

C'est Dufresny. Le Sage, dans son *Diable Boiteux*, fait allusion à ce mariage : « Je veux envoyer, dit-il, » aux Petites-Maisons un vieux garçon de bonne fa- » mille, lequel n'a pas plutôt un ducat, qu'il le dé- » pense, et qui, ne pouvant se passer d'espèces, est » capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze » jours que sa blanchisseuse, à qui il devait trente » pistoles, vint les lui demander, en disant qu'elle en » avait besoin pour se marier à un valet de chambre » qui la recherchait : *Tu as donc d'autre argent*, » lui dit-il, *car où est le valet de chambre qui vou-* » *drait devenir ton mari pour trente pistoles ?* — » *Hé ! mais*, répondit-elle, *j'ai encore outre cela* » *deux cents ducats.* — *Deux cents ducats !* répli- » qua-t-il avec émotion. *Peste ! tu n'as qu'à me les* » *donner à moi, je t'épouse et nous voilà quitte à*

» *quitte;* et la blanchisseuse est devenue sa femme. »
Dufresny passait pour petit-fils de Henri IV.

[10] PAGE 43, VERS 24.

Lorsque deux Champenois.

Dans l'origine, nous ne connaissions qu'un seul *Champenois;* mais, après de pénibles recherches, nous sommes parvenus à découvrir qu'il en existait un second. Le public, qui se contente de s'instruire et de s'amuser en lisant leurs *Lettres* mordantes, s'embarrasse fort peu de cette découverte; mais elle sera très utile à tous les savants qui s'occupent de l'histoire littéraire, et notamment à M. Barbier, auteur du *Dictionnaire des Anonymes et Pseudonymes.*

P. S. Au moment où nous écrivons cette note, un troisième Champenois se présente dans l'arène et vient de publier, à Châlons, un supplément aux *Lettres* publiées à Paris.

EXTRAIT

D'UN GRAND OUVRAGE

INTITULÉ :

BIOGRAPHIE DES AUTEURS

MORTS DE FAIM.

EXTRAIT

D'UN GRAND OUVRAGE

INTITULÉ :

BIOGRAPHIE DES AUTEURS

MORTS DE FAIM.

Homère, qu'ils appellent le prince des poètes, était, sans contredit, le roi des gueux. Il allait de ville en ville, récitant ses vers pour avoir du pain. Je sais qu'après sa mort sept villes se disputèrent l'honneur de l'avoir vu naître. Cela est très honorable sans doute ; mais n'auraient-elles pas mieux fait de se cotiser pour lui faire une petite pension pendant sa vie? Je dis petite, parce que Homère n'aurait pas été fort exigeant, et aurait senti qu'on ne pouvait pas lui donner autant qu'à un comédien ou à un gladiateur. Vous serez immortels; mais commencez d'abord par mourir de faim... Voilà la destinée des poètes.

Il semble que, de tous les genres de poésie, l'épopée soit celui qui rapporte le moins. Le Tasse se trouva réduit à un tel état de dénûment qu'il fut obligé d'emprunter un petit écu pour vivre une semaine; il alla tout couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrente, dans le royaume de Naples, pour y visiter une sœur qui y demeurait, et, si l'on en croit Vol-

taire, il n'en obtint aucun secours. Ce poète fait allusion à sa pauvreté dans un joli sonnet qu'il adresse à sa chatte, en la priant de lui prêter l'éclat de ses yeux :

Non avendo candele per escrivere i suoi versi,

n'ayant point de chandelle pour écrire ses vers.— Il est vrai que, le lendemain du jour où il mourut, il allait être couronné au Capitole par le pape Grégoire VIII; mais les juifs de la Lombardie ne lui auraient pas prêté un sou sur sa couronne de laurier.

Milton eut beaucoup de peine à vendre son *Paradis perdu*; enfin le libraire Thompson lui en donna dix livres sterling, en stipulant que la moitié du prix ne serait payable que dans le cas où cet ouvrage aurait une seconde édition.—Ce poème a valu plus de cent mille écus à la famille du libraire...

Au reste, si Milton vécut pauvre, ce fut de sa faute. Il avait été zélé républicain, et, à l'époque de la restauration, il crut sottement qu'il devait conserver son opinion et ses principes.

Le Camoëns avait pour tout revenu une pension de vingt écus que lui faisait le roi Sébastien, à la cour duquel il était obligé de paraître tous les jours. —Le soir, il envoyait un esclave mendier de porte en porte. Cet esclave, plus sensible que les compatriotes de ce poète illustre, l'avait suivi à son retour des Indes et ne voulut jamais l'abandonner. Le Camoëns mourut, si l'on en croit quelques écrivains, dans un hôpital où ses protecteurs eurent la bonté de le faire transporter. La générosité et l'admiration de ses concitoyens éclatèrent après sa mort. On mit cette épitaphe sur son tombeau : *Ci gît Louis Camoëns, le prince des poètes de son temps.*

Cervantes vécut dans l'indigence. Ses premiers essais ne l'empêchèrent pas d'être valet de chambre du cardinal Aquaviva. Ses comédies, qui eurent le plus grand succès, son admirable *Don Quichotte*, ne purent le tirer de la misère. La cour, où son mérite était bien connu, ne fit rien pour lui. On rapporte que Philippe III, étant un jour sur un balcon de son palais, aperçut un étudiant qui lisait un livre avec la plus grande attention, et qui de temps en temps interrompait sa lecture pour se frapper le front avec des signes extraordinaires de plaisir. « Ce jeune homme, dit-il, a perdu la tête ou il lit *Don Quichotte*. » Aussitôt les courtisans coururent vers l'étudiant pour savoir quel livre il lisait, et trouvèrent que la conjecture du roi était juste. C'était sans doute un éloge bien flatteur pour Cervantes; mais il ne fut suivi d'aucun bienfait; et celui qui en était l'objet mourut pauvre comme il avait vécu.

Arioste se plaint souvent de sa pauvreté dans ses *satires*. Il occupait une maison très petite. Ses amis lui demandant pourquoi, après avoir décrit dans son *Roland* tant de palais somptueux, il avait bâti une maison aussi mesquine, il répondit : « Qu'il était plus facile d'assembler des mots que des pierres. »

Il fut cependant gouverneur d'une province de l'Apennin; mais les poètes ne sont pas propres à remplir de grandes places; ils ne savent pas s'enrichir.

L'ingénieux auteur de *Gil Blas*, étranger aux douceurs que procure une aisance honnête, habita long-temps une petite chaumière aux environs de Paris, pendant que ses ouvrages faisaient la fortune des libraires. Si l'on en croit les mémoires du temps, deux particuliers se battirent en duel, après s'être disputé le dernier exemplaire de la seconde édition

du *Diable boiteux*. Dans sa vieillesse, Le Sage fut obligé de se retirer, avec sa femme et ses filles qu'il n'avait pu marier, chez un de ses fils, chanoine de Saint-Omer.

Tristan auteur de *Mariamne*, et d'autres tragédies qui furent toutes représentées avec un grand succès, *passait*, dit Boileau, *l'été sans linge* et *l'hiver sans manteau*. Il se plaint sans cesse, dans ses vers, de son indigence. Voici son épitaphe qu'il composa lui-même :

Ebloui de l'éclat de la faveur mondaine,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine.
Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur,
Je me vis toujours pauvre et tâchai de paraître.
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

Louis XIV demanda un jour à Racine ce qu'il y avait de nouveau dans la littérature ; le poète répondit qu'il venait de voir le grand Corneille mourant et manquant de tout, même de bouillon ; le roi garda le silence et envoya un secours à Corneille. Quinault vécut fort à son aise ; mais il faisait des prologues.

Où serait mort La Fontaine, si, après avoir passé près de vingt ans chez madame de la Sablière, il n'eût trouvé un asile chez M. d'Hervart ? J'ai appris, lui dit cet ami compatissant, j'ai appris la mort de madame de la Sablière, et je viens vous proposer de venir demeurer chez moi. —J'y allais, répondit La Fontaine.

Duryer, auteur de *Scévole*, que les comédiens feraient bien de remettre au théâtre, et de plusieurs autres tragédies, travaillait à la hâte pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. Le libraire Sommaville lui donnait un écu par feuille. Le

cent de vers alexandrins lui était payé quatre francs, et le cent de petits, quarante sous : encore le libraire avait-il exigé que ces vers fussent *rendus chez lui*. Une des filles du poète venait de la campagne une fois par semaine, traversait à pied le faubourg Saint-Antoine et une partie de la ville, pour livrer à Sommaville l'ouvrage de son père. Vigneul de Marville (le P. Bonaventure d'Argonne) fait une peinture touchante de la détresse de ce poète infortuné. « Nous allâmes le voir par un beau jour d'été, » dans un village obscur, à une petite distance de la » ville. Il nous reçut avec joie, nous parla de ses nom» breux projets, et nous montra plusieurs de ses ou» vrages ; mais ce qui nous intéressa le plus, c'est que, » craignant de nous faire voir sa pauvreté, il résolut » de nous procurer quelques rafraîchissements. Nous » nous plaçâmes à l'ombre d'un gros chêne orné d'un » épais feuillage ; la nappe fut mise sur le gazon ; sa » femme nous apporta du lait, et il nous servit des » cerises, avec de l'eau fraîche et du pain bis. Il nous » reçut avec beaucoup de gaîté ; mais nous ne pûmes » prendre congé de cet homme estimable, qui était » d'un âge avancé, sans verser des larmes en le » voyant si maltraité de la fortune. »

Dufresny devait trente pistoles à sa blanchisseuse ; il l'épousa afin de s'acquitter. *Pauvreté n'est pas vice,* lui disait un jour un de ses amis. *C'est bien pis,* répondit le poète. Au reste, il faut convenir que la sienne était la suite de sa mauvaise conduite ; et Voltaire a eu raison de dire :

Et Dufresny, plus sage et moins dissipateur,
Ne fût pas mort de faim, digne mort d'un auteur.

On a dit de l'abbé Pellegrin :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dînait de l'autel et soupait du théâtre.

L'archevêque de Paris le força d'opter, et il préféra le théâtre, qui lui rapportait plus que l'autel. C'est à cette époque qu'il établit un magasin dans lequel on trouvait pour un prix très modique : *chansons, sermons, madrigaux, panégyriques, épithalames, cantiques, rôles de princesses, de confidentes, etc.*

Ce commerce ne l'enrichit pas. Il vivait pauvrement et était fort mal vêtu. Un mauvais plaisant lui ayant demandé un jour à quelle bataille son manteau avait été percé de trous : *A la bataille de Cannes*, répondit l'abbé, tombant à coups de canne sur l'impertinent qui insultait à sa misère. — Lorsqu'on joua son opéra de *Loth,* au moment où l'acteur chantait : *L'amour a vaincu Loth,* on cria du parterre : *Qu'il en donne une à l'auteur.*

A la première représentation d'un autre opéra, on arrêta, comme coupeur de bourses, un individu qui disait sans cesse à son voisin : *Faut-il couper?* C'était un tailleur. L'abbé Pellegrin lui avait demandé un habit. L'artiste n'avait consenti à le faire que dans le cas où l'opéra réussirait, et il avait mené avec lui un de ses garçons, dont le bon goût lui était connu. C'est à ce garçon qu'il demandait à chaque instant s'il pouvait *couper* l'habit de l'auteur.

D'Allainval, auteur de l'*Ecole des Bourgeois*, mourut à l'Hôtel-Dieu, le 3 mai 1753. J'invite MM. les auteurs du nouveau *Dictionnaire historique* a compulser les registres des hospices : ils y trouveront des renseignements bien précieux, qu'ils chercheraient en vain ailleurs.

Il est à remarquer que ce pauvre d'Allainval, qui

n'avait ni feu ni lieu, a donné aux Italiens une fort jolie pièce, intitulée l'*Embarras des richesses*.

Boissy, auteur de plusieurs comédies, dont quelques unes sont restées au théâtre, vécut long-temps dans une affreuse détresse. Il la cachait avec soin. Trop fier pour demander des secours, il s'enfermait chez lui et s'imposait toutes sortes de privations. Enfin le découragement s'empara de lui, ainsi que de la malheureuse femme qui partageait son sort; ils résolurent l'un et l'autre de céder à leur destinée et de se laisser mourir de faim. Quelques voisins charitables apprirent ce funeste dessein; ils pénétrèrent dans la retraite de Boissy, et, par de prompts secours, de douces consolations, parvinrent à le réconcilier avec la vie.

Le jour de la première représentation de l'*Amant jaloux*, l'auteur (D'hele) écrivit à Grétry :

« Il ne m'est pas permis d'aller chez vous; venez » donc chez moi tout de suite, et apportez environ » dix louis, sans quoi je vais au For-l'Evêque au » lieu d'aller ce soir aux Italiens. »

Son lit, c'est Grétry qui parle, était entouré d'huissiers. D'hele s'était laissé condamner par défaut à l'instance de la femme qui lui avait dépensé sa fortune, et qui exigeait encore le loyer de la chambre qu'elle lui avait donnée chez elle.

Etant un jour chez un de ses amis, il se revêtit d'une culotte dont il avait besoin et sortit. L'ami rentre, et en s'habillant ne trouve pas tout ce qu'il lui fallait. M. D'hele seul était entré, mais on n'osait le soupçonner; cependant, le soir, au Caveau, l'ami, posant la main sur la cuisse de D'hele, lui dit : Ne sont-ce pas là mes culottes? Oui, répondit D'hele : je n'en avais pas.

Je l'ai vu long-temps, dit toujours Grétry, je l'ai

vu long-temps presque nu. Il n'inspirait pas la pitié ; sa noble contenance, sa tranquillité, semblaient dire : Je suis homme, que peut-il me manquer?

Agrippa, qu'on accusait d'être en commerce avec le diable, ne sut pas profiter de cette liaison pour s'enrichir. Il mendia long-temps en Allemagne, en Angleterre et en Suisse ; et après avoir passé une partie de sa vie en prison, il mourut à l'hôpital de Grenoble.

Henri Estienne, auteur d'une excellente version d'Anacréon en vers latins, et d'autres ouvrages estimés, mourut à l'hôpital de Lyon à l'âge de soixante-dix ans, et son petit-fils Antoine termina ses jours à l'Hôtel-Dieu de Paris, âgé de quatre-vingts ans.

Notre savant historiographe André Duchesne, qui avait recueilli avec tant de soin toutes les pièces authentiques servant à l'histoire de France, se vit obligé de fagoter à la hâte des ouvrages médiocres et de prostituer son talent pour avoir du pain. Bientôt la misère le chassa de Paris. Il se retira dans une petite ferme qu'il avait en Champagne, et se tua en tombant du haut d'une charrette chargée de foin.

L'historien Varillas vivait de peu, avec de bons ecclésiastiques. *Semper parcè et duriter se habebat.* Son appartement était un galetas, où le soleil régnait pleinement en été, et le froid en hiver. Ses fenêtres étaient mal fermées, et sa cheminée était sans feu. Un lit mal garni, trois ou quatre chaises usées, une table vermoulue, une lampe, une écritoire, peu de livres et beaucoup de manuscrits, faisaient toute sa richesse. Il était si mal vêtu que Furetière, dans son Dictionnaire satirique, parle des cordes de son manteau où la vermine vivait mal à son aise.

Vaugelas, écrivain estimé, auteur d'une bonne traduction de *Quinte-Curce* et d'excellentes remarques

sur la langue française, se tenait caché dans un petit coin de l'hôtel de Soissons pour éviter la poursuite de ses créanciers. Il mourut très pauvre, et légua son corps aux chirurgiens pour payer une partie de ses dettes.

La Bruyère a décrit dans ses *Caractères* l'état dans lequel il s'est trouvé long-temps. — « Qu'on ne me » parle plus d'encre, de papier, de plumes, de style, » d'imprimeur; je renonce à ce qui a été, qui est et » qui sera livre... Suis-je mieux nourri et mieux vêtu? » Suis-je, dans ma chambre, à l'abri du nord? Ai-je » un lit de plume, après vingt ans entiers qu'on me » débite dans la place? J'ai un grand nom, dites- » vous, et beaucoup de gloire ; dites que j'ai beau- » coup de vent qui ne sert à rien. Ai-je un grain de » ce métal qui procure toutes choses? »

Diderot fut long-temps obligé de donner des leçons pour vivre; il faisait aussi des sermons. Un missionnaire lui en commanda six, qu'il lui paya cinquante écus. L'auteur estimait cette affaire une des meilleures qu'il eût faites.

Tout est cher à Paris, et surtout le pain, disait un écrivain, et cet écrivain était Jean-Jacques Rousseau! Dans les commencements, il allait tous les jours prendre une demi-tasse au café Procope: la conversation des gens de lettres qui s'y réunissaient était pour lui un délassement agréable; mais bientôt sa bourse l'avertit qu'elle ne pouvait pas long-temps suffire à cette dépense. Il n'alla plus au café que de deux jours l'un, et, un mois après, il cessa tout-à-fait d'y aller.

Malfilâtre était en proie à la misère et à ses créanciers lorsqu'il commença son poème de *Narcisse*. M. de Savine, évêque de Viviers, alla le voir, et *trouva* (ce sont ses termes) *le jeune homme le plus*

aimable dans les horreurs de l'indigence, et dans les frayeurs continuelles d'être arrêté et emprisonné à cause des dettes qu'il avait contractées. Il engagea Malfilâtre à se soustraire pour quelque temps aux poursuites de ses créanciers, en changeant de nom et de résidence, et loua pour lui un petit appartement à Chaillot. Le poète s'y retira sous le nom de *La Forêt*, et au bout de quelques mois il y eut achevé son poème de *Narcisse*. Peu après, il tomba sérieusement malade. Cependant, une femme à qui il devait, ayant découvert sa retraite, l'y vint trouver. Malfilâtre, en la voyant, se crut perdu. « Rassurez-» vous, lui dit cette excellente femme; je ne viens » point vous demander mon argent, mais vous invi-» ter à venir à Paris, chez moi, où vous recevrez » les secours dont vous aurez besoin. » Malfilâtre accepta la proposition. Cette femme compatissante et généreuse, dont le nom mérite d'être connu, s'appelait madame La Noue; elle était tapissière et demeurait près de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Elle prit les plus grands soins de Malfilâtre; mais l'état de cet infortuné jeune homme était devenu incurable. Après deux ou trois mois de souffrances, il mourut chez madame La Noue, âgé de trente-quatre ans. Gilbert a dit :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré;
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.

Ce même Gilbert était, dit fort délicatement La Harpe, *au pain de l'archevêque de Paris et au vin de Fréron*. Il paraît que ces secours étaient insuffisants, car Gilbert mourut très malheureux, et c'est à l'Hôtel-Dieu de Paris qu'il termina, dans le désespoir et la misère, une vie trop courte pour les lettres et pour sa gloire.

Après la chute de *Gustave*, La Harpe se trouva dans une détresse cruelle. Voltaire lui proposa de venir avec sa femme passer quelque temps à Ferney pour rétablir ses affaires; La Harpe y demeura treize mois. Pendant son absence, Dorat mit en mouvement toutes ses coteries pour nuire à celui qu'il croyait être son ennemi. Voltaire, effrayé pour son protégé, s'abaissa jusqu'à écrire à Dorat une lettre suppliante. « Je vous prie, lui disait-il, je vous prie » de considérer que c'est un jeune homme qui a au- » tant de talent que peu de fortune.»

La Harpe tomba à cette époque dans un tel découragement qu'il fut sur le point d'accepter une éducation à cinq cents lieues de sa patrie.

L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepta une messe à dire tous les jours pour vingt sous. S'étant enrichi en déclamant contre la traite des nègres, et en prenant un intérêt sur un vaisseau négrier, il céda sa messe à l'abbé de la Porte, en retenant huit sous dessus. Celui-ci, devenu moins gueux par le moyen de ses compilations, la sous-loua à l'abbé Dinouart, en retenant quatre sous outre les huit sous de l'abbé Raynal; si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne valait que huit sous à l'abbé Dinouart.

M. de Chabrit promettait à la France un écrivain du premier ordre. M. Garat, après avoir analysé dans le *Mercure de France* l'ouvrage de cet auteur intitulé *De la Monarchie française et de ses Lois*, s'exprime ainsi : « Au moment même que nous félicitions » ainsi M. de Chabrit de ses progrès, que nous l'invi- » tions à de nouveaux progrès encore, une destinée » malheureuse terminait les jours de ce jeune écri- » vain, et l'entraînait au tombeau au milieu de son » ouvrage et de sa carrière. Né sans fortune, exposé

» à tous les besoins de l'homme et n'occupant son » esprit que des besoins des nations, le malheur, et » des chagrins que le désespoir lui a fait trop tôt ju- » ger éternels, ont empoisonné et fini sa vie. »

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur Descartes. Il travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte par dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. C'est dans cette position qu'il se vit enlever un jour le fruit de ses faibles épargnes. Les circonstances de ce vol sont si singulières, que je veux, en les rapportant, égayer un peu ce tableau des misères littéraires. Un matin, l'abbé de Molière entend frapper à sa porte. — Qui est là? — Ouvrez. (Il tire un cordon et la porte s'ouvre.) — Qui êtes-vous? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent? — Oui, de l'argent. — Ah! j'entends, vous êtes un voleur. — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut. Eh bien! cherchez là-dedans (Il tend le cou, et présente un des côtés de sa culotte. Le voleur fouille.) — Eh bien! il n'y a pas d'argent. — Vraiment non, il n'y en a pas; mais il y a ma clef. — Eh bien! cette clef? — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous en à ce secrétaire. Ouvrez. (Le voleur met la clef à un autre tiroir.) — Laissez donc; ne dérangez pas: ce sont mes papiers. Ventrebleu! finirez-vous? Ce sont mes papiers. A l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Prenez; fermez donc le tiroir. (Le voleur s'enfuit.) — Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu! il laisse la porte ouverte! quel chien de voleur! Il faut que je me lève par le froid qu'il fait. Maudit voleur! L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail sans songer qu'il ne lui restait plus de quoi dîner.

Le célèbre Dryden mourut dans la misère, à l'âge de soixante-dix ans.

Purchas, qui avait passé sa vie à voyager et à étudier, fut arrêté, à la requête de son imprimeur, au moment où il allait publier la relation de ses voyages et le fruit de ses méditations.

Rushworth, auteur des *Collections historiques*, passa les dernières années de sa vie et mourut dans une prison où il était détenu pour dettes.

Rymer, auteur de la collection des *Fœdera*, fut obligé de vendre ses livres pour subvenir à ses besoins.

Simon Ockley, orientaliste, a peint sa détresse avec les couleurs les plus vives. La préface de ses ouvrages est datée d'une prison où ses créanciers le retenaient depuis plusieurs années.

Spencer, poète aimable, languit dans la misère pendant tout le cours de sa vie.

Savage, pressé par le besoin, vendit pour dix guinées un poème fort gai, intitulé *le Rodeur*, qui lui avait coûté plusieurs années de travail.

Samuel Boyer, auteur d'un poème sur la Création, termina ses jours dans une affreuse indigence. Il fut trouvé mort dans un grenier.

John Stow avait quitté son métier de tailleur, et était devenu savant antiquaire; mais, voyant que ses études archéologiques allaient le conduire à l'hôpital, il fut trop heureux de reprendre son aiguille.

Floyer Sydenham consacra toute sa vie à la traduction de Platon, et mourut dans une maison de force, où souvent il fut privé de sa nourriture journalière. — Oh! avec quelle ferveur les gens de lettres doivent dire à Dieu chaque matin : *Panem quotidianum da nobis hodie.*

Butler, dans son poème d'Hudibras, avait fait une

satire ingénieuse et piquante des partisans enthousiastes de Cromwell, et avait ainsi servi la cause de Charles II. Ce prince citait souvent cet ouvrage et en savait plusieurs morceaux par cœur. — Vous croyez peut-être que l'auteur en recevait une pension considérable? — Vous vous trompez : Butler vécut et mourut pauvre. Un de ses amis fut obligé de faire les frais de son enterrement.

Chatterton, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un de leurs plus grands poètes, s'est tué de désespoir. Il n'avait pas encore dix-huit ans. En 1770 il vint à Londres, où il espérait trouver quelques ressources, soit en copiant les ouvrages des auteurs, soit en corrigeant leurs épreuves. Ses espérances ayant été trompées, il s'empoisonna. On a su depuis que souvent il avait manqué de pain, et qu'il regardait comme un mets délicieux une tourte de deux sous.

A l'âge de vingt-un ans, la pauvreté de Linnée était telle qu'il manquait souvent des choses les plus nécessaires à la vie, et qu'il était réduit à se servir des vieux souliers qu'on avait jetés comme hors d'usage, et qu'il raccommodait lui-même avec des morceaux de carton. Cependant, à cette époque, on admirait ses connaissances en botanique, et il mettait en ordre les matériaux de sa *Bibliotheca botanica*.

Wondel, le Shakespeare de la Hollande, après avoir vécu long-temps du mince produit d'une boutique de bas, mourut de besoin à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ses obsèques offrirent un spectacle singulier : son corps était porté par quatorze poètes aussi pauvres que lui.

Le savant Alde Manuce se rendit insolvable en empruntant une modique somme d'argent pour faire transporter sa bibliothèque de Venise à Rome, où il

était mandé. La vente de cette bibliothèque ne put le tirer de la misère.

Bentivoglio, quoique cardinal, ne put échapper à la pauvreté qui poursuit les gens de lettres. Il tomba vers la fin de ses jours dans une extrême indigence, et, après avoir vendu son palais pour satisfaire à ses créanciers, il ne laissa en mourant, à ses héritiers, que la réputation que ses ouvrages lui avaient faite.

Winkelman fut obligé de se faire maître d'école dans un village ; et, comme il le dit lui-même, tandis qu'il enseignait l'A-B-C à des enfants couverts de teigne et de gale, il cherchait le beau, et méditait sur les morceaux sublimes de Platon et d'Homère. Il se nourrissait presque toujours de pain et d'eau, et faisait souvent quarante lieues à pied pour voir un tableau ou une statue.

Xylander vendit, pour une somme très modique, sa traduction latine de *Dion Cassius ;* le libraire ayant exigé des notes, notre savant les fit et les lui vendit pour un dîner. Son extrême pauvreté, et les travaux non interrompus auxquels il était forcé de se livrer pour vivre, lui firent contracter une maladie dont il mourut à l'âge de quarante-quatre ans.

Je ne sais quel homme de lettres disait : « La Bastille ne vient pas, et je ne sais comment payer mon terme qui va échoir. » C'était une ressource pour les gens de lettres que cette Bastille que l'on a détruite d'une manière fort irréfléchie. Quelle chère ils y faisaient ! Marmontel eut le bonheur d'y être admis pour une parodie fort ingénieuse dont il n'était pas l'auteur ; et, quoique accoutumé à de très bons dîners, il fut émerveillé de celui qui lui fut servi dans cette maison royale. « Bury (son domestique) m'invite à » me mettre à table, et il me sert la soupe. C'était » un vendredi. Cette soupe en maigre était une pu-

» rée de fèves blanches, au beurre le plus frais, et
» un plat de ces mêmes fèves fut le premier que Bu-
» ry me servit. Je trouvai tout cela très bon. Le plat
» de morue qu'il m'apporta ensuite était meilleur en-
» core. La petite pointe d'ail qui l'assaisonnait avait
» une finesse de saveur et d'odeur qui aurait flatté le
» goût du plus friand Gascon. Je trouvai qu'on dînait
» fort bien en prison.

» Comme je me levais de table et que Bury allait
» s'y mettre (car il y avait encore à dîner pour lui
» dans ce qui me restait), voilà mes deux geôliers qui
» rentrent avec des pyramides de nouveaux plats dans
» les mains. A l'appareil de ce service en beau linge,
» en belle faïence, cuiller et fourchette d'argent,
» nous reconnûmes notre méprise; mais nous ne fî-
» mes semblant de rien; et lorsque nos geôliers, ayant
» déposé tout cela, se furent retirés, *Monsieur,* me
» dit Bury, *vous venez de manger mon dîner; vous*
» *trouverez bon qu'à mon tour je mange le vôtre.* —
» *Cela est juste,* lui répondis-je. »

Veut-on maintenant savoir en quoi consistait ce second dîner? Comme c'était un jour maigre, le gouverneur, par un trait de délicatesse exquise, avait ordonné que le philosophe fût servi en gras. On lui apporta donc un excellent potage, une tranche de bœuf succulent, une cuisse de chapon bouilli, ruisselant de graisse et fondant, un petit plat d'artichauts frits en marinade, un d'épinards, une très belle poire de crésanne, du raisin frais, une bouteille de vin vieux de Bourgogne, le tout sans préjudice du café et des liqueurs. L'après-dîner, le gouverneur visita l'heureux prisonnier, et lui proposa un poulet pour son souper.

C'est ainsi que l'on était traité à la Bastille. Je ne parle pas de la bibliothèque, où l'on trouvait les meil-

leurs livres; des promenades, où l'on respirait un air si pur, et de la partie qu'on faisait, le soir, chez le commandant ou chez M. le major. La Providence semblait avoir ménagé aux hommes de lettres cette aimable retraite, dans laquelle ils jouissaient d'un doux loisir si nécessaire à leur génie, et qu'ils cherchent en vain dans le tourbillon de la société. Aussi, sans parler de la Henriade, que de bons ouvrages sont sortis de la Bastille!

Il m'eût été très facile d'ajouter beaucoup de noms bien connus à la liste des auteurs malheureux que je viens de citer; mais il est temps de terminer un tableau aussi affligeant; je me contenterai de citer, en finissant, un passage extrait d'un ancien numéro du Mercure de France.

« Ministres des rois, dit dans cet article M. Cos-
» seph d'Ustaritz, évaluez à la rigueur le pain néces-
» saire pour nourrir un homme, l'eau qui doit l'a-
» breuver, l'habit décent auquel les portes ne sont
» pas fermées; et avec cette somme (1500 fr.) que
» vous donnerez à quelques jeunes gens, vous ferez
» naître des hommes dont les idées éclaireront vos
» vues et vos desseins sur la félicité des peuples.
» Donnez cela et ne donnez pas davantage; refusez
» ou retirez tout à qui fera dans ce genre une de-
» mande de plus. Celui qui ne trouve pas dans son
» talent tous les biens qu'il désire, et le dédommage-
» ment des plaisirs dont il se prive, n'a point de ta-
» lent. Celui-là n'est fait ni pour éclairer son siècle,
» ni pour s'illustrer lui-même. Qu'il rampe, qu'il
» s'enrichisse et cherche sa félicité dans des jouissan-
» ces que le plus grossier des hommes peut goûter
» mieux que lui. »

LE

PARASITE MORMON

L'HISTOIRE

DU

PARASITE MORMON[1]

Dieu, ayant dessein de punir le monde par ses trois fléaux ordinaires, y envoya, il y a près de trente années, la peste, la guerre, et Mormon pour y causer la famine. Il exécuta si bien les ordres du Ciel, qu'avant même que de naître il fit mourir sa mère de faim. Cette pauvre femme fut tourmentée pendant sa grossesse d'une boulimie épouvantable ; mais elle avait beau manger, elle n'en était pas plus grasse, et son ventre seul, qui grossissait à vue d'œil, en profitait, prenant pour lui tout ce qui était destiné à la nourriture des autres parties. Donc, Mormon devrait dire avec Ergasile des *Captifs* de Plaute :

(1) Colnet ne pouvait manquer de parler, dans l'ouvrage qu'on vient de lire, du célèbre parasite Montmaur. Nous donnons ici un choix des pièces composées contre ce personnage, et qui ont été recueillies par de Sallengre dans l'*Histoire de Pierre de Montmaur*, La Haye, 1715, 2 vol. pet. in-8., d'où nous les avons tirées.

Ce squelette animé, cette larve au teint blème,
Incompatible à tous, incommode à soi-même,
La faim, cet animal avide et ravissant,
Qui ne cherche qu'à paître, et se tue en paissant;
Ce spectre, dont toujours l'indigence est suivie,
M'a porté dans ses flancs et m'a donné la vie.

Ce parasite embryon affama donc sa mère de telle sorte qu'il la fit enfin mourir. Le soir d'un mardi-gras, après avoir été en festin tout le long du jour, et avoir étonné de sa voracité prodigieuse toute la compagnie, on la vit tomber sur les plats, en disant d'une voix faible et languissante qu'elle mourait de faim. Elle ne mentait pas : car ce furent ses dernières paroles, après lesquelle on reconnut qu'elle était sans mouvement et sans vie; heureuse au moins en ce point, d'avoir évité la rencontre du carême, son ennemi, qui arriva devant le point du jour.

Les médecins furent incontinent appelés, et il ne faut pas demander si la tristesse fut grande par toute la maison, tant pour la mort de la mère, qu'à cause du péril que courait l'enfant. On la déshabillait pour faire l'opération ordinaire en de pareils accidents, quand on fut bien étonné de voir un gros garçon sortir de son ventre par un grand trou qu'il y faisait à belles dents. — Ah Dieu! ils en sont déjà au dessert, s'écria-t-il en s'élançant légèrement de sa mère sur la table. Il n'en dit pas davantage : car il se mit à manger de telle sorte, que, quand il eût eu cent bouches, il n'en eût pas eu assez pour proférer la moindre parole. Il assura pourtant quelque temps après qu'il n'avait mordu sa mère que depuis sa mort, et par force, de peur d'étouffer dans un corps où la respiration ne portait plus d'air; et les dernières paroles qu'elle avait tenues, par lesquelles elle ne s'é-

tait plaint que de la faim, aidèrent fort à le justifiér.

D'abord il se mit à table, et ce fut pourquoi son père ne lui donna point d'autre nourrice qu'un cuisinier, auquel encore il donnait bien de l'exercice, la nature l'ayant doué, aussi bien que le crocodile, du mouvement de la mâchoire supérieure en bas, en dépit d'Aristote, afin que la pesanteur de sa tête, redoublant la force et la violence des coups qu'il donnait aux viandes, les lui fit broyer avec plus de facilité.

Je me souviens que je ne vous ai point encore dit le nom de notre homme : il s'appelle Mormon, et est de bonne famille. La première chose que ses parents firent fut de l'envoyer à l'école, parce qu'un prêtre habitué de leur paroisse, le voyant si bien manger, leur avait assuré qu'il ne pouvait manquer de devenir bien savant, à cause, disait-il, d'un certain proverbe qui porte qu'*ingenii largitor venter*. Ce même prêtre lui voulut apprendre aussi à servir la messe; mais il eut beau faire, il ne put jamais empêcher Mormon de vider la boîte de Corpus et d'avaler le vin des burettes. Ce n'est pas qu'avec tout cela ce ne fût un très gentil enfant. On ne le voyait point comme les autres tirer des noyaux à ses compagnons, parce qu'il les avalait tous. Il était toujours fort propre; il ne crachait point sur sa bavette, car il ravalait toujours ses crachats, de peur de rien perdre; il rongeait si bien ses ongles, qu'il n'avait garde de les avoir grands; et il s'était si bien accoutumé à mâcher les doigts de ses gants, à cause qu'ils étaient de mouton, qu'il fallait bien qu'il en eût souvent de neufs. Cela étant, je vous laisse à penser s'il oubliait de faire la dînette à l'école, afin d'avoir le moyen de dérober quelque chose du goûter de ses compagnons, et si, quand il avait querelle contre

eux, il les mordait au lieu de les battre. Toujours il avait quelque trou à la tête, et c'était toujours pour s'être laissé tomber du haut de quelque escabeau où il était monté pour atteindre à l'armoire au pain, ou pour s'être battu contre les crieurs de petits pâtés, en leur voulant dérober quelques uns de leurs gâteaux. Cette viande lui plaisait si fort, qu'il pensa même une fois être brûlé dans un four chaud, où il s'était fourré pour attraper des darioles, etc.

Mormon devint donc si savant en peu de temps, suivant la prédiction de l'habitué, qu'au bout de quinze jours on pouvait dire déjà qu'il était savant jusqu'aux dents, et qu'il avait mangé son bréviaire, ayant en effet rongé la couverture de ses heures et troqué le dedans contre un de ses compagnons pour un quignon de pain. Mais comment n'aurait-il pas donné ses heures pour du pain, puisqu'il hasardait bien ses doigts pour de la viande, et qu'il les pensa laisser une fois à une souricière, où ils demeurèrent pris et presque coupés, comme il en voulait tirer de petits morceaux de lard qu'on y avait mis pour appâter des souris! On ne manquera pas de dire que je ne rapporte ceci que pour faire accroire qu'il avait mangé le lard; mais pour vous montrer que ce n'est pas mon dessein, je veux bien vous avouer qu'il ne le mangea pas pour ce coup, et que pour l'heure ses doigts lui firent bien oublier sa bouche. Croyez pourtant qu'elle s'en vengea bien : elle leur a toujours voulu tant de mal depuis ce temps-là, qu'il ne les y saurait presque porter qu'elle ne les morde : tant il est vrai que tout ce qui entre dans ce gouffre a peine d'en sortir, et que rien ne s'en peut sauver. Il ne médit même qu'à cause de cela, c'est-à-dire parce qu'il n'y a rien sur quoi elle ne veuille mordre, ni qui puisse éviter ses atteintes.

Il n'y avait pas jusqu'à la lavure des écuelles qu'il ne vît répandre avec regret, et dont il ne soupirât la perte par un *C'est grand dommage de perdre tant de graisse !* Aussi l'aimait-il si fort qu'étant devenu plus grand il mangea plus de quinze livres de chandelle en moins de quinze jours, parce que son père, qui était un bon Gaulois, croyant qu'il l'employait à veiller sur ses livres, lui en donnait tant qu'il voulait. Néanmoins la fourbe fut enfin découverte. On lui ôta sa chandelle pour lui donner une lampe; mais ce fut inutilement, car il trouva moyen d'en consumer toute l'huile à faire des rôties.

Ce fut en ce temps que, commençant à mettre le nez dans les livres, il commença aussi d'avoir des regrets bien plus sensibles que ceux qu'il avait eus jusque alors pour la lavure des écuelles. Il soupirait toutes les fois qu'il pensait à la louable coutume de ces anciens qui faisaient festin aux funérailles de leurs morts, et qu'il songeait que cette belle coutume était abolie. Il ne pouvait voir dans Plutarque les superbes banquets d'Antoine et de Cléopatre, ni ceux de Lucullus, sans mourir de regret de n'avoir pas été de ce temps-là; ou de ce qu'ils n'étaient pas de celui-ci. — Ah! disait-il, notre régent a bien raison de dire que le monde va toujours de mal en pis. — Maudit siècle de fer! s'écriait-il d'autres fois en tâchant de profiter de sa lecture,

Combien es-tu contraire à cette âge dorée
Qui coulait du vieux temps de Saturne et de Rhée,
Où l'on dit que jamais n'entrait dans l'entretien,
D'autre discours sinon : Tends ton assiette, tien.

Vous ne sauriez croire l'envie qu'il portait à la Renommée lorsqu'il lisait qu'elle avait cent bouches, et la compassion qu'il en avait quand il faisait ré-

flexion qu'elles n'étaient pleines que de vent. Cette pensée le faisait tomber dans une autre qui lui donnait bien plus de déplaisir. Il se plaignait de la Nature, qui, pour nourrir deux yeux, deux oreilles, deux bras, deux pieds, deux mains, deux jambes, vingt doigts, et plus de vingt mille cheveux, ne lui avait donné qu'une bouche; et qui, pour l'achever de peindre, lui avait fait encore un estomac percé, qu'il comparait, quand il se mettait sur son haut style, au tonneau des Danaïdes. Des secrets de la Nature il entrait dans ceux de son père, et se fâchait de ce qu'on lui faisait perdre le temps à jeûner dans des colléges, au lieu de l'envoyer apprendre à manger chez quelque bon boucher, ou de lui faire garder des brebis, ce qu'il eût beaucoup désiré, non, comme le berger Lisis ou quelques anciens, pour l'amour de la vie champêtre, mais seulement à cause qu'il eût eu la consolation de se voir avec des moutons, et que les moutons sont bons à manger. — Est-ce que vous craignez de déshonorer votre famille? disait-il à son père sur ce sujet; Apollon s'en est bien mêlé. Tenez, mon père, lisez dans mon Homère, et vous verrez qu'il ne croit pas pouvoir plus honorer les rois qu'en les appelant pasteurs. Ce n'étaient pas les seuls discours qu'il lui tenait. Il lui en conta bien d'autres une fois que le bonhomme, lui ayant vu boire un plat d'alouettes comme s'il eût avalé un verre de vin, lui dit qu'il croyait avoir acheté une douzaine, et non pas une pinte d'alouettes. — Houai! mon père, lui dit-il, je crois que vous vous scandalisez de me voir beaucoup manger? Hé! ne savez-vous pas que le feu ne l'emporte sur tous les éléments qu'à cause qu'il dévore les autres, et que dans la nature tous les corps sont plus ou moins nobles selon qu'ils mangent plus ou moins? Les pierres, par exemple, ne sont au

dessous des plantes qu'à cause qu'elles ne se nourrissent point; et les bêtes ne sont au dessus des plantes, les hommes au dessus des bêtes, et la plupart des rois au dessus des hommes, qu'à cause qu'ils se mangent tous les uns les autres. C'est pour cette même raison que le lion et l'aigle sont les princes des animaux, et que les grenouilles n'en crurent point avoir que quand elles en eurent un qui les dévorait. Tant y a, mon père, que le même tempérament qui fait les bons esprits fait aussi les bons mangeurs : c'est la bile qui fait les uns et les autres; et tenez pour assuré que maintenant même je ne vous dis tant de belles chose qu'à cause que je suis à table et que je mange en vous parlant. Ah! mon père, si je pouvais aussi le faire en classe, que je deviendrais savant en peu de temps! car l'autre jour, à cause que j'avais seulement du pain dans ma poche, je me souviens que je fis merveille, et que je prouvai à notre régent que, quoi qu'en veuille dire Aristote, la mort n'est pas la plus terrible de toutes les choses terribles, puisque c'est la faim.

Pour achever la vie de Mormon, il faudrait conter encore beaucoup de bonnes choses, par exemple :

Comment il quitta la philosophie pour s'adonner à la lecture du Banquet des sept Sages et des Propos de table de Plutarque, du Sympose de Platon, du Convive de Xénophon, des Deipnosophistes d'Athénée, du Banquet des Lapithes de Lucien, et de quelques autres livres semblables.

Comment il se fit une géographie par les viandes qui viennent de chaque pays, à l'imitation de ceux qui en ont traité suivant l'histoire et par les batailles. Par exemple, sur le mot de chapon, il parlait du Mans; sur andouille, de Troye, et sur jambon, de Mayence.

Comment il allait tous les dimanches à deux ou trois grand'messes de suite pour avoir du pain bénit, et comme il appelait cela *courir la messe.*

Comment il allait en pèlerinage à Gonesse et à Poissy, auxquels il avait une grande dévotion.

Comment il débesaça un religieux mendiant, parce que, disait-il, il entreprenait sur son métier, et comment il se disait mendiant séculier et de robe courte.

Comment ses prières du matin et du soir étaient *benedicite* et *grâces*, parce qu'il ne faisait qu'un repas, qui durait depuis le matin jusqu'au soir.

Comment il gagna ceux qui gouvernent les principales horloges de la ville, afin que, les faisant aller inégalement, il pût aller diner en plusieurs maisons de suite.

Comment souvent, après avoir dîné aux meilleures tables, il se déguisait en gueux pour manger encore de la soupe.

Comment il s'allait promener dans la rue de la Huchette, et disait que c'était une allée plus agréable que celles des Tuileries, ou du palais d'Orléans.

Comment il contrefit le dévot et alla servir les malades à l'Hôtel-Dieu, et comme il fut découvert mangeant en un coin les plats qu'on lui avait donnés à porter aux malades.

CATALOGUE

DES

ŒUVRES DE MONSIEUR DE MORMON

Conseiller du Roi, Gentilhomme de sa cuisine, et Contrôleur général des festins de France.

Imprimées à Paris, chez Martin Mangear, rue de la Huchette, à l'Aloyau.

Panégyrique de la Saint-Martin et des Rois.

Réfutation d'une pernicieuse doctrine introduite par un certain Cornaro, Vénitien, et le jésuite Lessius.

Examen et réfutation du dire de saint François Xavier, *Satis est, Domine, satis est.*

Démonstration physique, ou preuve que les peuples du septentrion ne sont pas plus robustes que ceux du midi, et ne les ont souvent vaincus qu'à cause qu'ils mangent davantage.

Traité des quatre repas du jour. Leur étymologie. Ensemble une recherche curieuse sur la façon de manger des anciens, où il est prouvé qu'ils ne mangeaient couchés sur des lits que pour montrer qu'il faut manger jour et nuit, et que qui mange dort, ou que le véritable repos se trouve à la table.

Les vies des hommes illustres grecs et romains comparées les unes aux autres, où il est prouvé par le mot *Pergræcari* que les Grecs l'ont toujours emporté sur les Romains.

Commentaire sur le cinquième aphorisme d'Hippocrate, où il est dit qu'il est bien plus dangereux de

manger peu que trop. Ensemble une sommaire réfutation du passage qui porte que toute réplétion est mauvaise.

Opuscule non sceptique contre cette commune façon de parler : Les premiers morceaux nuisent aux derniers.

Démonstration mathématique où l'auteur fait voir, par la propre expérience de son ventre, qu'il y a du vide dans la nature.

De la précellence du *Benedicite* sur *Laus Deo*.

Invective contre celui qui trouva moyen de prendre les villes par famine, avec un éloge de M. le marquis de La Boulaye.

Prière à saint Laurent pour le mal des dents.

Apologie du père Goulu contre Balzac.

Apothéose d'Apicius.

Traité de toutes les marchandises dont on goûte avant que de les acheter.

Manuduction à la vie parasitique, avec une explication et apologie de ce mot.

L'anti-pythagoricien, ou réfutation de la doctrine de Pythagore, qui défendait l'usage de toutes les viandes qui avaient eu vie.

Commentaire sur les lois des douze tables.

De la louable coutume introduite dans l'Eglise de manger de la chair depuis Noël jusqu'à la Chandeleur ; avec une très humble supplication à notre S.-Père de remettre la Chandeleur après Pâques.

Le cuisinier expert.

Le cuisinier charitable.

Traité des bons chiens tourne-broches, aussi utile que ceux qu'on a fait jusqu'ici des chiens de chasse. Ensemble une brève et utile méthode de les dresser.

Requête à M. le lieutenant civil, à ce qu'il lui

plaise faire défense aux cabaretiers d'avoir des plats dont le fond s'élève en bosse, ce qui est une manifeste tromperie.

Autre requête à nosseigneurs du parlement, tendante à ce qu'il leur plaise faire défense au sieur Morin, et autres faiseurs d'almanachs, de prédire la famine, parce que cela le fait mourir de peur.

LES AVIS
DE
MONSIEUR DE MORMON

Qui sont :

Avis aux minimes et autres religieux de contrefaire souvent les malades pour avoir lieu d'être en l'infirmerie, et manger de la chair.

Avis aux médecins de donner dispense de faire le carême à tous ceux qui la leur demanderont, et avis à tout le monde de manger de la chair sans la demander.

Avis aux cordeliers et tous moines mendiants ou autres de ne manquer jamais d'exciter, à la fin de leurs sermons, l'assistance à la charité.

Avis aux gens riches et opulents de tenir toujours bonne table, et de nourrir plutôt des hommes que des chiens.

Avis à messieurs du Parlement de prendre le nom de *cénateurs,* où il est montré que les Romains n'ont triomphé que par le mérite de ceux qui ont porté ce nom.

Avis à ceux qui font des marchés de n'oublier jamais le pot de vin.

Avis aux gens de confrérie de n'oublier pas à faire festin après la messe.

Avis aux curés de se trouver toujours aux noces et baptêmes.

Avis à ceux à qui l'on présente quelque chose de ne choisir jamais, de peur d'être obligés par civilité de prendre le pire.

Avis aux capucins et autres moines, hormis les chartreux, de dîner hors de leurs couvents le plus souvent qu'ils pourront, pour ce qu'aussi bien que les vielleurs ils ne trouvent point de pire maison que la leur.

Avis aux traiteurs de mettre dindons pour faisans et petits cochons pour agneaux, pour ce que chacun y fera son profit : le traiteur pour ce qu'il lui en coûtera moins, et le traité pour ce qu'il en aura plus à manger.

Avis aux laquais de changer souvent les assiettes des niais qui se les laissent emporter par civilité; et surtout de bien prendre leur temps que leur assiette soit bien chargée.

PROBLÈMES
DE
MONSIEUR DE MORMON.

ON DEMANDE :

S'il faut prendre médecine, ou non?

Oui, pour ce que c'est avaler.
Non, pour ce qu'elle vide l'estomac.

S'il faut curer ses dents, ou non?

Oui, pour les empêcher de pourrir.
Non, pour ce que c'est s'ôter quelque chose de la bouche.

S'il faut mâcher, ou non?

Oui, pour ce que c'est jouir plus long-temps du plaisir de manger.
Non, pour ce que c'est toujours perdre quelques autres morceaux qu'on mangerait bien cependant.

S'il faut se marier, ou non?

Oui, pour ce qu'on fait festin.
Non, pour ce que c'est prendre une femme qui mange tout le reste de sa vie la moitié du dîner.

S'il vaut mieux avoir une langue que de n'en avoir point?

Oui, pour ce que la langue sert à demander à boire et à manger.
Non, pour ce qu'elle emplit la bouche et fait perdre le temps à parler à table.

S'il faut faire des sauces, ou non?

Oui, pour ce que cela donne bon goût aux viandes.
Non, pour ce que cela ne sert qu'à faire manger aux autres ce qu'on mangerait bien sans sauce.

Lequel vaut mieux de danser, ou de chanter?

Il vaut mieux manger.

Lequel vaut mieux de dîner, ou de souper?

Ni l'un ni l'autre : car il ne faut faire qu'un repas, mais qui dure tout le long du jour.

APOPHTÈHGMES

DE

MONSIEUR DE MORMON.

Il disait qu'un œuf valait mieux qu'une prune; une grive, que tous deux; un pigeon, que tous trois; un poulet, que tous quatre; un chapon, que tous cinq, et ainsi à proportion.

Un jour qu'il avait bien soif et qu'on ne trouva point d'autre vaisseau pour lui donner à boire qu'un seau plein de vin, il le tira tout d'une haleine, *et negavit se unquam jucundius bibisse,* faisant allusion à ce roi qui dit la même chose, contraint de boire dans le creux de sa main, faute d'autre vase.

Comme on parlait un jour d'une grande mortalité: — Tant mieux, s'écria-t-il, plus de morts, moins de mangeurs, ne reconnaissant point d'autres ennemis.

Allant un jour dîner chez un évêque : — *Pastoris est pascere,* lui dit-il; monseigneur, je viens dîner avec vous.

A un qui lui disait un jour qu'il avait les yeux plus grands que la panse : — Non pas, répondit-il, quand j'en aurais cent.

Il disait que Pâques et Noël sont les deux meilleurs jours de l'année : Pâques à cause qu'il est le plus éloigné du carême, et Noël parce qu'on y déjeune dès minuit.

Il disait qu'il est de la majesté d'un roi de dîner à toutes ses tables.

Il comparait les courtisans aux plats qu'un maître d'hôtel met sur la table, dont les uns sont tantôt les premiers et tantôt les derniers, et puis sont tous confondus quand on vient à laver les écuelles.

Il appelait les rots des *propos de table*.

A un qui lui reprochait qu'il mangeait autant que deux, il répondit que c'était, à Sparte, la marque des rois.

A un qui lui demanda ce qu'il fallait faire pour se bien porter : — Trois choses, répondit-il : bien manger, bien manger, et encore bien manger.

A un qui lui dit un jour en mangeant du potage qu'il se brûlait, il repartit : — Oui, mais je mange.

Une fois qu'on lui reprochait qu'il n'avait pas dit *Benedicite* : — J'ai tort, répondit-il, il le faut dire; et là-dessus il fit rapporter toutes les viandes pour recommencer à dîner.

Comme on lui disait une fois qu'il se fallait tenir à table sans se remuer et sans prendre autre chose que ce qui est devant soi, il répondit que, si les Espagnols n'eussent jamais voyagé, ils n'auraient pas gagné l'or des Indes.

Il disait que pour faire que les jours d'hiver fussent aussi grands que ceux d'été il ne faut que jeûner jusqu'au soir.

Comme on lui demandait pourquoi il cherchait ainsi les festins, il repartit que c'était parce que les festins ne le cherchaient pas, et il ajouta que nos pères avaient appelé leurs festins du mot latin *festi-*

nare, pour montrer qu'il se faut toujours hâter d'y aller.

Un jour que son confesseur lui remontrait que les saints avaient eu bien de la peine à aller en paradis en jeûnant : — Je crois bien, dit-il, il y a bien loin, pour y aller sans manger !

Une autre fois qu'il était bien malade, et qu'on pensait qu'il dût mourir, comme on lui faisait réprimande sur ce qu'il buvait trop pour un homme qui devait bientôt aller en l'autre monde, il répondit que c'était pour faire jambes de vin.

EPIGRAMMES.

Que l'enfance fait bien connaître
Ce qu'au bout d'un temps on doit être !
Pour étrenne au petit Gomor
On fit présent d'une saucisse.
Il n'en avait point vu encor,
Tant il était jeune et novice.
On la lui met dessus le gril ;
Mais aussitôt s'écria-t-il :
Maman, maman, elle appétisse !
O merveille en cet âge-là !
Il la prend malgré sa nourrice,
Et toute chaude l'avala.

Gomor serait bien amoureux ;
Pourquoi non ? il est fort et roide,
Et son œil tout brillant de feux
Montre qu'il n'a l'échine froide.

Il n'est point amoureux pourtant :
Craint-il d'être chagrin et blême?
Je l'ai vu passer maint carême
Qu'il était et frais et content;
Et puis quand il fait des ouvrages
De deux ou trois petites pages,
Il faut bien qu'il ait d'autres soins.
Ah! je vois bien ce qu'il redoute :
C'est qu'il aime à manger, sans doute,
Et qu'un amoureux mange moins.

Gomor n'est point assurément
Un homme contraire à nature;
Tous ceux qui disent autrement
N'en parlent que par conjecture.
L'hiver, qu'il fait grande froidure,
Il aime à manger chaudement;
Et l'été, tant que le chaud dure,
Il aime à boire fraîchement.

De tous ceux qui sont à la table
Gomor est des chiens mieux aimé;
Non pas qu'étant moins affamé
Il leur paraisse plus traitable :
Quand il voit quelque chien à jeun,
Bien loin de lui faire caresse,
Il le chasse comme importun;
Mais c'est que Gomor a l'adresse
De faire plus d'os que pas un.

Par dessus les plus raffinés
Gomor d'avoir bon nez se vante :
Il n'est cuisine qu'il n'évente.
N'est-ce pas qu'il a fort bon nez?

Gomor n'est point un importun,
Comme a dit faussement de lui toute la ville :
Quand il va manger chez quelqu'un,
Il va seul, et jamais n'a de bouche inutile.

Cher Philidor, je ne sais pas
En quel quartier Gomor demeure,
Mais je le rencontre à toute heure,
Hormis à l'heure du repas.

Gomor en un fameux repas
Avait perdrix en poche mise,
Qu'à son logis entre deux plats
Il met comme en lieu de franchise,
Lorsqu'un chat, le maître des chats,
Bien et beau vous le dévalise.
Gomor aussitôt s'en avise,
Et ce fut assez piteux cas :
Il est outré de faim, et de sa perdrix prise.
Que fait donc le pauvre homme? ô rage! ô gourmandise!
Qui le sait, si je ne le dis?
Et qui le pourra croire, encore que le dise?
Il dévore le chat pour manger la perdrix.

Alors qu'au milieu de son tour
Le soleil nous donne un plein jour,

Il défend que rien ne soit sombre;
Gomor dément ce que je dis :
Car chacun sait que c'est une ombre
Qui paraît toujours à midi.

Gomor, ce goinfre remarquable,
Sou des viandes, et non las,
Un jour, après un grand repas,
Se laissa tomber sous la table.
Lors dit un ami charitable:
Messieurs, ne vous étonnez pas,
C'est qu'il sent qu'on dîne là-bas.

Gomor, la gloire des pédants,
Est, dit-on, savant jusqu'aux dents.
Cela serait-il véritable?
Il est toujours à table, ou peu souvent ailleurs,
Et même, à ce qu'on dit, des livres les meilleurs
Il n'en voit jamais que la table.

Quand Gomor atteste une chose :
S'il n'est vrai ce que je propose,
Ce morceau me puisse étrangler!
Dit-il, et prend pour l'avaler
Le meilleur morceau de la table.
Gomor, ne jurez plus, on vous tient véritable.

Gomor étant à table avec certains pédants
Qui criaient et prêchaient trop haut sur la vendange,
Lui qui ne songe alors qu'à ce que font ses dents :
Paix là! paix là! dit-il, on ne sait ce qu'on mange!

On parlait à Gomor des fléaux de la terre :
De la faim, de la soif, de la mort, de la guerre ;
Quand ce goinfre répond d'un sens froid et remis :
Pour tous les autres maux, que Dieu les extermine ;
Mais pour la soif et la famine,
Ce sont de plaisants ennemis.

Gomor, qui n'a point le teint blème,
Jure qu'il jeûne le carême.
Quant à moi, je crois ce qu'il dit,
Pour le moins s'il est véritable
Qu'on jeûne lorsqu'on sort de table
Demeurant sur son appétit.

Gomor, pour n'avoir le teint blème,
Ne jeûne qu'un jour en carême ;
Et, qu'on ne s'en étonne pas,
C'est le lendemain des jours gras,

Gomor n'est point un hypocrite
Qui montre ce qu'il fait de bien :
Il en a tant plus de mérite,
Car lorsqu'il jeûne on n'en voit rien.

J'apprends de Gomor aujourd'hui
Un trait d'humilité qui n'a point de seconde :
On ne l'a jamais vu jeûner devant le monde,
Car il ne jeûne que chez lui.

Quoi! me taire, et qu'on m'attaquât
Par des injures à douzaine!
Comment veux-tu qu'il répliquât?
Il a toujours la bouche pleine.

Gomor, j'ai dessein de te suivre;
Et juge qu'il n'est rien de tel:
Boire bien, manger bien, c'est le moyen de vivre,
Puisque même par là tu te rends immortel.

Gomor aime nappe mise,
Et plus encor le couvert,
Et porte pour sa devise:
Qui me dessert me dessert.

On dit que Gomor le pédant,
Des devises surintendant,
Devenu superbe et farouche,
Le porte plus haut qu'il ne faut.
Je n'ai rien vu de ce défaut:
Il ne le porte qu'à sa bouche;
Pour lui cela n'est pas trop haut.

Fuyons aujourd'hui la satire,
La bonne fête nous l'enjoint:
Parlons de Gomor sans médire,
C'est-à-dire n'en parlons point.

On disait à Gomor, le voyant hydropique,
Qu'il était aussi gros qu'un muid;

À quoi ce bon buveur réplique :
Que ne suis-je plein comme lui !

Gomor, non pour avoir trop lu,
Mais plutôt pour avoir trop bu,
Eut enfin fort mal à la vue.
Lorsque lui dit le médecin :
Il faut que vous quittiez le vin,
Car c'est un venin qui vous tue.
Que si vous voulez faire mieux
Vous en pouvez laver vos yeux
Pour ôter cette ardeur extrême.
Alors Gomor lui repartit :
Mais si j'en buvais tant que des yeux il sortît,
Monsieur, serait-ce pas de même ?

Gomor eut esprit et mémoire ;
Mais, pour trop manger et trop boire,
En enfance il est retourné.
Parler contre lui, c'est folie :
Ce qu'il fait lui-même, il l'oublie,
Et souvent dîne ayant dîné.

Gomor approchant du passage
Où souvent l'homme le plus sage
Demeure interdit et confus,
S'écriait d'un piteux langage :
Hélas ! ne mangerai-je plus !

Gomor déjà tout prêt d'entrer au monument
N'eut point peur de la mort ni de sa main fatale ;

Il ne redouta seulement
Que la faim et la soif du malheureux Tantale.

Un jour le grand Gomor, cet ennemi de l'eau,
Comme on parlait des maux qui suivent le tombeau :
Je ne craindrais, dit-il, ni l'horreur infernale,
Ni tout ce que là-bas on peut faire endurer;
Hélas! je ne craindrais que les eaux de Tantale,
Bien qu'il me fût permis de m'y désaltérer.

Gomor, à ce que dit l'histoire,
Prêt à mourir se mit à boire,
Et resta comme enseveli
Dès ce monde au fleuve d'oubli;
Enfin, tel qu'un autre Epicure,
S'enivra de cette liqueur,
Sans laquelle, je vous le jure,
Le Styx lui faisait mal au cœur.

MÉTAMORPHOSE

DE

GOMOR EN MARMITE.

Enfin, depuis six mois, les excès de la table
Avaient fait de Gomor un spectre épouvantable;
Son visage tout hâve et ses yeux tout ardents
Montraient assez quels maux le gênaient au dedans:
Une hydropique soif jointe à sa faim canine
L'obligeait désormais à garder la cuisine.

Mais en vain il buvait, mais il mangeait en vain,
Rien ne pouvait chasser ni sa soif ni sa faim.
Tout son corps demeurait sans prendre nourriture;
Ses bras étaient deux os dénués de charnure,
Et chacun de ses pieds, par un effet nouveau,
Paraissait aussi sec et menu qu'un fuseau;
Son ventre seulement, en cet état funeste,
Croissant de jour en jour engloutissait le reste;
Enfin une humeur âcre en son foie altéré,
Allait le menaçant d'un trépas assuré,
D'un trépas dont déjà ce corps demi-squelette
Entendait la sentence assis sur la sellette,
Courbé sur un bâton qui lui servait d'appui
Contre l'odeur du pot qui l'entraînait à lui.
Il causait toutefois, et sa langue hardie
De son esprit aussi marquait la maladie:
Car, si le corps était trop sec et boursoufflé,
L'esprit était aussi trop sec et trop enflé.
Il le témoigna bien, ce goinfre tout hectique,
Lorsqu'il tint ce discours si plein de rhétorique,
Devant un jeune gars qui devint, ce dit-on,
De cuistre assez savant, très savant marmiton:
« Autrefois Prométhée, ayant à donner l'être
A l'homme, l'abrégé de tout ce qu'on voit naître,
De tous les animaux quelque chose emprunta,
Et la faim d'une louve en notre sein planta;
En quoi certes lui-même il se prit pour modèle,
Lui-même étant rongé d'une faim éternelle:
C'est pourquoi l'on feignit qu'un affamé vautour
Rongeait ses intestins et de nuit et de jour,
Non pour le feu du ciel qu'il vola, comme on pense,
Mais pour ce feu du ciel qu'il eut à sa naissance:
Car ce premier mortel fut du ciel tant aimé,
Que de la main des dieux il fut lui seul formé.
Contre ces maux, pareils aux maux de Prométhée,

La cuisine jadis fut fort bien inventée ;
Et c'est une plus noble et plus juste action
De travailler soi-même à sa protection
Que non pas de songer seulement à défaire
L'homme que la nature avait fait notre frère.
De là vient que l'on dit que tous ces grands héros
Etaient de grands dîneurs et grands videurs de pots,
Et donnaient mieux encore et d'estoc et de taille
Au milieu d'un repas qu'au fort d'une bataille.
De là vient qu'ils savaient, avec les mêmes doigts,
Ecurer la marmite et fourbir le harnois :
Marmite qui du ciel a pris sa forme ronde,
Sous qui, comme sous lui, la flamme est vagabonde,
— Cette flamme l'*embrasse* et ne l'*embrase* pas ,—
Marmite dont enfin un guerrier fera cas.
Aussi, comme on a dit, il n'est pas moins louable
De rendre une cuisine aux amis agréable,
Que de faire qu'un camp remplisse de terreur
Ceux contre qui Bellone émeut notre fureur.
En effet la cuisine a quelque ombre de guerre ;
Mais l'une nous relève et l'autre nous atterre.
De gentils marmitons lui servent de goujats,
Elle a pour morions et les pots et les plats,
La broche est son épée, et d'une lèchefrite
Elle fait son bouclier ; ces gros ventres d'élite,
Ce sont ses bastions, et, pour tout dire en peu,
Comme Mars elle emploie et le fer et le feu,
Mais pour nous réparer, non pas pour nous détruire ;
Pour vaincre un ennemi qui ne cesse de nuire,
Cet ennemi secret, et ce monstre obstiné,
Qui campe au sein de l'homme aussitôt qu'il est né.
Elle sert même à Mars, et remplit de courage
Tous ceux qu'elle remplit, et leur fait faire rage.
C'est la soupe, dit-on, qui fait le bon soudard,
Et *soudard* même sonne ainsi que *sou de lard*.

Et non pas seulement la cuisine et la graisse
Inspirent dans nos corps la force et l'allégresse;
Elles rendent de plus la première vigueur
A l'esprit que le jeûne avait mis en langueur.
Dans Homère, jamais le valeureux Achille
Ne va bien à l'assaut, et ne bat bien la ville,
Qu'auparavant le poëte, en quelque grand festin,
Chez un de ses amis n'eût fait la Saint-Martin :
Autrement eût-il eu le savoir ni l'audace
D'échauffer un Achille et le voir face à face?
Il faut, pour faire bien, avoir dit *Evohé*.
Le brave Horace est soûl alors qu'il chante *Ohé*.
Et d'où penseriez-vous que vient le nom d'*Ovide ?*
C'est ainsi justement que qui dirait *os vide*,
Par certaine antiphrase, et pour nous faire voir
Que sur la bonne chère il fondait son savoir.
Il n'en fut pas ainsi du bonhomme Virgile,
A qui le mardi-gras semblait une vigile :
Quel festin fait-il faire au fils de son héros?
J'en ai rougi cent fois : il ronge jusqu'aux os;
Il lui fait ramasser jusqu'à la moindre miette,
Et même, chose étrange! avaler son assiette.
Et ces pauvres Troyens, qui n'ont bu que de l'eau,
Comment les traite-t-il? A chaque grand vaisseau,
Il fait qu'on leur envoie un cerf pour tout potage,
Mais un cerf par hasard trouvé sur le rivage;
Encore l'on ne sait comment on le trouva,
Car l'Afrique, dit-on, jamais n'en éleva.
Mais passe pour cela, si ce mélancolique
N'eût fait d'une Didon une veuve impudique
(Elle qui mieux aima mourir de son couteau
Que d'un second hymen rallumer le flambeau).
Impudique, pour qui? Pour ce coureur d'Enée,
Dont en moins de six jours elle est abandonnée,
Jupiter conseillant lui-même un si beau tour,

Par ce voleur parfait, ce courratier d'amour,
Ce Mercure qui, loin d'aller droit à Carthage,
Afin de s'acquitter d'un important message,
Comme un jeune fripon qu'on voit aussitôt las,
S'amuse, et reprend vent dessus le mont Atlas.
De semblables erreurs est si farci son livre,
Que je ne sais comment son nom a tant pu vivre;
Entr'autres celle-ci, qui vient de mon esprit,
Et que j'ai bien notée en mon vieux manuscrit,
M'a semblé de tout temps digne d'être bernée :
C'est le beau changement des navires d'Énée.
Grande métamorphose, et non vue autrefois!
Des femmes se tirer d'une pièce de bois!
Des ouvrages de l'art fournir à la nature
Des nymphes dont la forme est si belle et si pure!
Après un changement par lui si mal trouvé
On peut sans imposer dire qu'il a rêvé.
O bonne chère donc, de quels mots assez dignes
Se peut-on revancher de tes faveurs insignes?
Par toi tout est facile, et par toi tout nous rit,
Tu nous donnes le ventre, et le ventre l'esprit.
Aussi quiconque est pris de ton amour divine,
N'a plus rien désormais qu'à hanter la cuisine :
Cuisine, l'arsenal du salut des mortels,
Cuisine où pour encens, comme sur les autels,
Fume devers le ciel une vapeur épaisse,
Dont les dieux vont humant la plus subtile graisse;
Cuisine enfin qui même aux sciences prend part :
De la géométrie elle sait l'ordre et l'art;
Elle dispense tout d'une main mesurée;
Elle sait ce qui naît dedans chaque contrée,
Connaît les qualités et du froid et du chaud,
Celles de la laitue avecques l'artichaud;
Sait la propriété de la moindre racine,
Même n'ignore pas jusqu'à la médecine;

Ce qu'on doit prendre au soir, ce qu'on doit prendre
Selon le naturel et le goût de chacun. [à jeun,
Mais que ne fait du vin la divine puissance ?
Ainsi que la cuisine il donne la vaillance ;
Ainsi que la cuisine il prend part au combat,
Mais où par son ami le bon ami s'abat,
Où pour rondache on tient la tasse ronde et pleine,
Où l'on cheoit sous la table, et non dessus la plaine,
Où l'on ne connaît point d'autres mortalités
Que celles qui se font à force de santés.
Le combat de Bacchus en délices abonde,
Et lui seul en buvant a conquis tout le monde :
Aussi dès qu'il paraît chacun en veut tâter,
On s'attaque, on se choque, on ne peut s'arrêter.
Mais ce n'est pas assez déclarer sa puissance :
Ainsi que la cuisine il donne la science.
La vérité n'est point dans un puits ni dans l'eau ;
C'est dans le vin qu'elle est, c'est au fond d'un ton-
Le vin, faisant causer, instruit en rhétorique ; [neau.
En faisant des raisons, on apprend la logique ;
On ne peut sans le vin mettre à cheval un vers ;
Le vin montre en plein jour cent mille astres divers,
Comme on voit en plein jour, sans lunettes d'appro-
[ches,
L'horoscope des plats, et l'ascendant des broches. »
A temps Gomor se tut pour prendre du repos ;
Les broches et les plats furent ses derniers mots.
Mercure, le patron de la vraie éloquence,
Ne pouvant plus long-temps souffrir son impudence,
Raccourcit ses deux pieds ; de ce bâton aussi
Qu'il tenait en sa main fait un pied raccourci ;
Après, sur ces trois pieds il rendurcit son ventre ;
Fait qu'avec l'estomac toute sa tête y rentre ;
Ses deux bras, attachés au cou comme jadis,
Sur le ventre tombant, sont en anse arrondis ;

Le collet du pourpoint s'élargit en grand cercle ;
Son chapeau de docteur s'aplatit en couvercle,
Son chapeau, qui lui sert ainsi qu'auparavant,
Et qui, comme il couvrait une tête à l'évent,
Désormais sert encore à couvrir la fumée
Qui s'exhale de l'eau, qu'il n'a jamais aimée ;
Son ventre, au lieu de vin, reste toujours plein d'eau,
Où cuisent sa poitrine et sa tête de veau ;
Enfin par la vengeance et justice divine,
De Gomor il devient marmite de cuisine,
Pour l'avoir tant louée, et pour être si vain
Que d'oser censurer un poète plus qu'humain :
Car, ainsi qu'il blâma cette métamorphose,
Qui fait d'une navire une si noble chose,
D'un homme qu'il était, Gomor fut transformé
En ce vil instrument qu'il avait trop aimé.

LE TESTAMENT
DE
GOULU.

Goulu mourant par faute de manger,
Maître Clément lui dit, prenant sa main :
Le mal empire, et grand est le danger
Si pain n'avez. Las ! je n'ai point de pain,
Répond Goulu. Vous mourrez donc de faim,
Car Hypocras, prince de nos écoles,
En ses records tient cela pour certain.
Lors en pleurant Goulu dit ces paroles :

Je vois bien que ne puis guérir,
Dont il me fâche durement.

Physiciens me font mourir
Par breuvage et par lavement.
Las! j'en ai pris si largement
Que j'en ai gâté mes affaires.
Adieu vous dis, maître Clément :
Bran de vous et de vos clystères.

Mon testament écrire me convient,
Ains que descendre au manoir Proserpine;
Je vais au lieu d'où nulli ne revient :
Car mort me mord et famine me mine.
Mon maigre corps je laisse à la vermine :
Elle en pourra jeûner les vendredis;
Pour mon esprit, qu'il aille à la cuisine :
Car c'était là qu'était son paradis.

Je donne au gueux qui court au cours
Dans un petit panier clissé
Mon bidet, qui fait mille tours,
Et pour Paris est bien dressé;
Il va sans bride et déchaussé;
Vieille natte est sa nourriture.
Un *Requiescat in pace*!
Lui serait fort bonne aventure.

Hé! le pauvret, quand midi s'approchait,
Qu'il a souffert de coups sans se fâcher!
Car le chétif souventes fois clochait,
Et pour moi seul s'efforçait de marcher.
Plus ne voudra se laisser affourcher,
Ce Bucéphal dont je fus l'Alexandre.
S'il ne le veut, qu'on le fasse écorcher,
Et puis sa peau dessus ma tombe étendre.

Le drap qui la nuit me couvrait

Quand mon cheval se reposait ;
Où souvent mon valet ouvrait,
Qui maintes pièces y cousait,
Autrefois neuf tant me plaisait,
Et tout vieux m'est si nécessaire,
Que j'ordonne, s'il y duisait,
Qu'on m'en fasse un drap mortuaire.

Je donne et lègue à Clopin, mon valet,
Quoiqu'il ne m'ait de tout point décrotté,
Mon vieux mouchoir et mon large collet ;
Chemise non, ce n'est ma volonté.
Or, si Clopin dit que c'est chicheté,
Je lui réponds que bien fort il s'abuse :
Qu'onques au dos chemise n'ai porté.
A votre avis n'est-ce pas bonne excuse ?

Item il aura mon chapeau,
Qui nuit ni jour ne m'a quitté
Depuis qu'étais sous le drapeau
D'Ignace et sa société.
Ce chapeau peut être porté,
Pourvu que de son bord l'on coupe,
Si *sudum :* car l'humidité
Le rend ivre comme une soupe.

Mais s'il voulait en faire un parasol,
Point ne faudrait de son grand bord rogner.
Il le vendrait du moins cinq fois un sol,
Pourvu qu'il sût surfaire ou barguigner.
Sur mon collet, moult propre à se peigner,
Collet cachant le dos et la fourcelle,
Le bon Clopin peut encore gagner
En le vendant pour peignoir à dentelle.

Au plus pauvre des écoliers,
Afin qu'il se puisse chausser,
Je laisse mes deux vieux souliers :
Aussi bien m'allaient-ils laisser.
Ils sont, par trop rapetasser,
Comme Argo, la vieille nacelle,
Qu'on fit tant de fois rapiécer,
Qu'on ne sût plus si c'était elle.

Ma sotane est pour maître Aliboron :
Car la sotane à sot âne appartient.
Tant eut de coups d'épingle et d'éperon,
Que je ne sais comme elle se soutient,
Fil noir et blanc les morceaux en retient,
Et entretient en amitié parfaite :
Car cet habit plus de pièces contient
Qu'un capucin n'en coud à sa jaquette.

Pour Janotus, mon vieil ami,
Sera mon gentil braquemart;
Puis encor *Theca calami,*
Qu'indoctes nomment *Calemart.*
Dedans n'a plumes ni plumart,
Mais brochette et fine lardoire;
Le cornet en est plein de lard :
C'est une joyeuse écritoire.

Maître Martin aura mon grand manteau,
Que *mante à eau* j'étymologisais.
C'est bien raison qu'il ait part au gâteau :
Car dessus tous grandement le prisais.
Je donne encor mon coutelet pergois
A dame Alix, reine des mamelues,
En la payant de ce que je lui dois
Pour deux litrons de châtaignes boulues.

Pour mes écrits *in utroque*,
Un quidam les a blasonnez,
Et par glose s'en est moqué;
Mais, pour lui faire un pied de nez,
Aux halles je les ai donnés;
Où ma prose, qu'il a bernée,
Et mes vers, seront couronnés
D'épinards verts toute l'année.

Bien aimeraient poursuivants d'Apollon,
Qu'à chacun d'eux je disse en mourant : Tien!
Hélas! ils m'ont joué comme un ballon;
Ils m'ont banni de chez les gens de bien;
Ils m'ont traité comme on fait un vieux chien;
Ils m'ont chassé partout des bonnes tables :
Pour m'en venger je ne leur donne rien,
Mais je les donne à tous les mille diables!

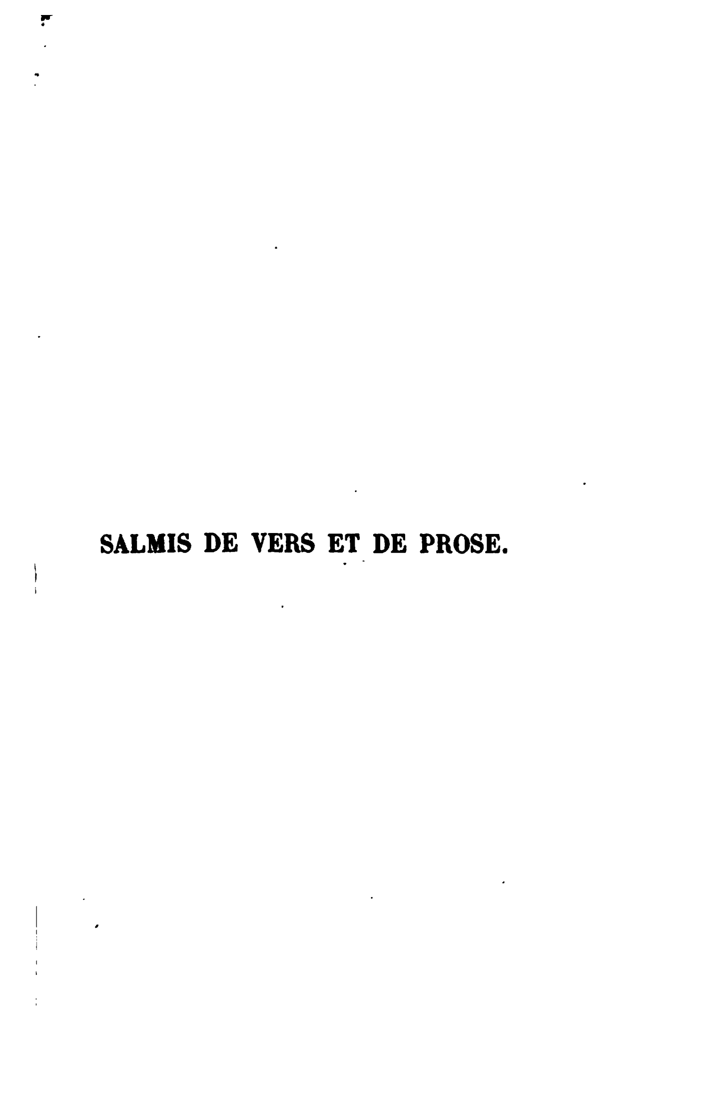
EPITAPHES.

Ici bout qui durant sa vie
De se remplir eut tant d'envie;
Passant, son destin est si fort
Qu'on le remplit même en sa mort.

Toi qui vois qu'on remplit cette marmite d'eau,
D'un ivrogne parfait le corps et le tombeau,
Le Ciel ici te donne une leçon bien ample;
Tes jours, comme les siens, doivent prendre leur [fin :
Apprends donc par ce bel exemple
Que l'on met tôt ou tard de l'eau dedans son vin.

Ici gît qui pouvait vivre bien davantage;
Mais la mort, dédaignant de mesurer son âge,
Compta combien il avait bu,
Et crut qu'il avait trop vécu.

Ci gît qui ne mangea ni but
Qu'une seule fois en sa vie;
O merveille digne d'envie!
Gomor but et mangea tout le temps qu'il vécut.



SALMIS DE VERS ET DE PROSE.

SALMIS

DE

VERS ET DE PROSE.

Un jeune enfant, au milieu d'un grand repas, n'ayant plus d'appétit, se mit à pleurer. On lui demanda la cause de ses larmes. Je ne puis plus manger, répondit-il. — Eh bien, mettez dans vos poches, lui dit tout bas son voisin. — Elles sont pleines, répliqua l'enfant avec une naïveté charmante.

Le procureur d'une abbaye de chanoines réguliers avait coutume de s'exprimer de la manière suivante :
« Il y a trop de vin dans ce monde pour dire la
» messe ; il n'y en a point assez pour faire tourner
» les moulins : donc il faut boire. »

Une petite fille de huit à neuf ans entendait un jour son père, bon gastronome, disserter avec ses amis sur les espèces différentes de jouissances que procurent la gourmandise et la friandise. *Pour moi,*

dit l'enfant, *je préfère la friandise, parce que l'on a encore faim après.*

CHANSON A MANGER.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Aussitôt que la lumière
Vient éclairer mon chevet,
Je commence ma carrière
Par visiter mon buffet.
A chaque mets que je touche,
Je me crois l'égal des dieux,
Et ceux qu'épargne ma bouche
Sont dévorés par mes yeux.

Boire est un plaisir trop fade
Pour l'ami de la gaîté :
On boit lorsqu'on est malade,
On mange en bonne santé.
Quand mon délire m'entraîne,
Je me peins la Volupté
Assise, la bouche pleine,
Sur les débris d'un pâté.

A quatre heures, lorsque j'entre
Chez le traiteur du quartier,
Je veux que toujours mon ventre
Se présente le premier.
Un jour, les mets qu'on m'apporte
Sauront si bien l'arrondir,
Qu'à moins d'élargir la porte,
Je ne pourrai plus sortir.

Un cuisinier, quand je dîne,
Me semble un être divin,
Qui du fond de sa cuisine
Gouverne le genre humain.
Qu'ici-bas on le contemple
Comme un ministre du ciel,
Car sa cuisine est un temple
Dont les fourneaux sont l'autel.

Mais, sans plus de commentaires,
Amis, ne savons-nous pas
Que les noces de nos pères
Finirent par un repas?
Qu'on vit une nuit profonde
Bientôt les envelopper,
Et que nous vînmes au monde
A la suite du souper?

Je veux que la mort me frappe
Au milieu d'un grand repas;
Qu'on m'enterre sous la nappe
Entre quatre larges plats;
Et que sur ma tombe on mette
Cette courte inscription:
« Ci gît le premier poète
» Mort d'une indigestion. »

DESAUGIERS.

La digestion est l'affaire de l'estomac, et les indigestions sont celle des médecins.

Un vrai gourmand aime tout autant faire diète que d'être obligé de manger précipitamment un bon dîner.

Le fromage est le biscuit des ivrognes et des gourmands.

C'est insulter un maître de maison que de laisser des morceaux sur son assiette ou du vin dans son verre.

Le vin du cru, un dîner d'ami et de la musique d'amateurs, sont trois choses également à craindre.

CHANSON A MANGER.

Quand j'ai bien faim et que je mange
Et que j'ai bien de quoi choisir,
Je ressens autant de plaisir
Qu'en grattant ce qui me démange.
Cher ami, tu m'y fais songer,
Chacun fait des chansons à boire,
Et moi qui n'ai plus rien de bon que la mâchoire,
Je n'en veux faire qu'à manger.

Quand on se gorge d'un potage
Succulent comme un consommé,
Si notre corps en est charmé,
Notre âme l'est bien davantage;

Aussi Satan, fameux glouton,
Pour tromper la femme première,
N'alla pas lui montrer du vin ou de la bière,
Mais de quoi branler le menton.

Quatre fois l'homme de courage
En un jour peut manger son saoul;
Le trop boire peut faire un fou
De la personne la plus sage.
A-t-on vidé mille tonneaux,
On n'a bu que la même chose;
Au lieu qu'en un repas on peut doubler la dose
De mille différents morceaux.

Quel plaisir, lorsque avec furie,
Après la bisque et le rôti,
Un entre-mets bien assorti
Vient réveiller la mangerie!
Quand on dévore un bon melon,
Trouve-t-on liqueur qui le vaille?
O, mon très cher ami, je suis pour la mangeaille :
Il n'est rien tel qu'être glouton.

SCARRON.

Un habitant du Bas-Languedoc avait prié un fameux traiteur de Toulouse de lui faire passer une dinde aux truffes du Périgord. Celui-ci lui répondit par une espèce de dissertation qui tendait à prouver que les dindes de Toulouse étaient plus grasses que celles du Périgord, et qu'en les farcissant de truffes, elles seraient au moins aussi bonnes; et il termina sa lettre par ces mots :

« Et afin, Monsieur, de vous mettre à même de

» juger de la bonté de nos dindes, je vous envoie ci-
» joint un chapon, duquel j'espère que vous serez
» satisfait. »

Toutes les cérémonies, lorsqu'on est à table, vont toujours au détriment du dîner. Le grand point, c'est de manger chaud, proprement, long-temps et beaucoup.

C'est s'inviter à dîner pour une autre fois que de plier sa serviette; aussi, cela ne se fait point à Paris, à moins qu'on ne soit extrêmement libre dans la maison.

Il faut manger sa soupe bouillante, et prendre son café brûlant. Heureux ceux qui ont le palais délicat et le gosier pavé!

Le plus grand outrage qu'on puisse faire à un gourmand, c'est de l'interrompre dans l'exercice de ses mâchoires. Il est donc de la dernière inconvenance de rendre visite à des gens qui mangent. C'est troubler leurs jouissances, les empêcher de raisonner leurs morceaux, et leur causer des distractions fâcheuses.

Quelques personnes redoutent à table une salière renversée et le nombre treize. Ce nombre n'est à craindre qu'autant qu'il n'y aurait à manger que pour

douze. Quant à la salière, l'essentiel est qu'elle ne verse point dans un bon plat.

Quelqu'un ayant demandé à un pauvre diable, doué d'un appétit robuste qu'il n'était pas à même de satisfaire tous les jours, quelles étaient les trois choses qu'il désirait : D'abord, répliqua-t-il, je voudrais avoir autant de vin que j'en pourrais boire. — Ensuite? — Je voudrais avoir autant de bœufs que j'en pourrais manger. — Bon! et quel serait votre dernier souhait? — Ma foi, tout bien considéré, je voudrais avoir encore un peu plus de vin et de bœuf.

Un prieur de chartreux, qui faisait depuis trente ans un cours pratique de gastronomie, se trouvant un jour à un repas maigre très splendide, entendait faire l'éloge d'un certain plat, et désirait d'en goûter, lorsque le frère qui l'accompagnait lui dit : Mon père, n'en mangez pas; j'ai vu, dans la cuisine, qu'on y avait mis du gras. — Eh! qu'alliez-vous faire dans la cuisine? lui dit le prieur avec chagrin; était-ce-là votre place?

Un particulier avait invité Chapelle (1) à dîner avec un de ses amis, et ne leur avait servi que son ordinaire, ce qui était manquer essentiellement à un poète aussi spirituel que gourmand. Aussi, il ne fut pas plutôt levé de table qu'il s'approcha de son ami, et lui dit à l'oreille, de manière, sans doute, à se

(1) Poète français, né en 1621, mort en 1686.

faire entendre du maître de la maison : *Où irons-nous dîner en sortant d'ici?*

LE SAVOIR-VIVRE.

Pour mieux manger et mieux boire,
Père Luc, en son couvent,
Tous les jours au réfectoire
Devenait frère-servant.
Or, il est de fait notoire,
Et j'en fus témoin souvent,
Que, tel gauchement qu'il serve,
Le moindre écuyer-tranchant
Sait toujours adroitement
Pour sa part mettre en réserve
Le morceau le plus friand.
Un jour donc qu'en pleine table,
Luc offrait à son prieur
Une part inacceptable
D'un certain mets de chasseur,
Dont le morceau le meilleur,
Pour lui, gisait en réserve,
Le fin vieillard, qui l'observe,
Lui répond : Non ; grand merci.
— Cependant de ce salmi
La sauce semble parfaite.
— Non, vous dis-je ; grand merci.
Prenez pour vous, mon ami,
Et passez-moi votre assiette.

Quelqu'un demandait à Bautru la définition d'un cabaret. C'est un lieu, répondit-il, où l'on vend la folie en bouteilles.

Le tambour d'un régiment suisse passait pour un des plus robustes mangeurs dont les annales de la gourmandise fassent mention. Un de ses officiers en racontait des prodiges à un officier français. Comme celui-ci paraissait incrédule : Je parie vingt-cinq louis, dit vivement l'officier suisse, que l'homme dont je vous parle mangera, sans désemparer, un veau tout entier à lui seul. Le pari est accepté. L'officier suisse va trouver le tambour et lui dit : Mon ami, j'ai parié vingt-cinq louis que tu mangerais un veau. — Mon capitaine, répond le soldat, un veau, c'est beaucoup ; mais, puisque vous avez parié, il faudra bien faire quelque chose pour vous. J'ai trop bon cœur pour vous faire perdre, et il faut espérer que mon estomac sera aussi bon que mon cœur. L'officier s'adresse au meilleur restaurateur de la ville, et lui ordonne d'apprêter chaque partie d'un veau d'après les principes de l'art et selon la méthode la plus propre à aiguiser l'appétit. Le jour fixé, les deux officiers et le tambour sont exacts au rendez-vous. On place successivement devant l'intrépide mangeur des oreilles de veau à l'italienne et farcies ; des cervelles de veau frites et en aspic ; langue à la sauce piquante ; blanquette aux champignons, à la crême ; carré glacé aux concombres ; épaule en galantine ; côtelettes en papillotte, à la dru, en lorgnette ; foie piqué, à la poêle, à la broche ; fraise en salade ; longe en étouffée ; mou à la poulette et au roux ; noix à la bourgeoise, en balottine ; poitrine aux laitues, aux oignons glacés ; tendons à la jardi-

nière, au soleil, en chartreuse ; rognons au blanc, à la poulette ; queue au blanc, etc., etc. Le tambour, qui, dans tous ces plats déguisés, ne reconnaît point les parties de l'animal qu'il doit dévorer, et qui s'attend toujours à voir paraître un veau en personne et tout entier, s'imagine que ce sont des petites friandises qu'on lui a préparées pour exciter son appétit. Déjà il avait mangé en détail et sans s'en apercevoir les trois quarts du veau, lorsque, se tournant vers son officier : « Mon capitaine, lui dit-il, il serait » pourtant bientôt temps de faire apporter le veau : » car, si vous me faites manger tant de brimborions, » je pourrai bien, malgré ma bonne volonté, vous » faire perdre. » A ces mots, l'officier français avoua qu'il avait perdu la gageure, et paya les vingt-cinq louis.

CALEMBOUR.

A table, chez Damis, parlant tous à la fois,
Se tuant à chercher la meilleure des lois,
Des avocats faisaient un bruit épouvantable.
Messieurs, leur dit Mondor, j'avouerai qu'au barreau
Je ne la connais point ; mais je soutiens qu'à table
La meilleure des lois fut toujours l'*aloyau.*

Château-Brun, auteur de plusieurs pièces de théâtre, était maître d'hôtel du duc d'Orléans. Après un repos de quarante ans, il reparut sur la scène en donnant sa tragédie des *Troyennes*, dans laquelle un Troyen vient se jeter aux genoux du vainqueur

pour lui exposer la misère de sa patrie, et lui demander du pain. *J'aurais été bien surpris,* dit alors un plaisant du parterre, *si l'on n'avait pas parlé de manger dans une pièce faite par un maître d'hôtel.*

M. de B*** dit un jour à un financier qu'il visitait: Je viens de dîner avec un poète qui nous a régalés au dessert d'une excellente épigramme. Aussitôt le Crésus moderne, aussi ignorant que gourmand, fit venir son cuisinier : D'où vient donc, lui dit-il, que tu ne m'as pas encore fait manger des épigrammes?

Un financier, sortant d'un long repas,
Et d'indigestion pris selon sa coutume,
S'en retournait, pénétré d'amertume
De n'avoir pu goûter de tous les plats.
Un malheureux se jette à sa portière :
—Ah! Monseigneur, vous paraissez humain;
Daignez, hélas! soulager ma misère!
—Bonte du ciel! dit Rondon en colère,
Que ces gueux-là sont heureux d'avoir faim!

Un fameux gourmand, en avalant le premier verre de vin, avait coutume de lui parler ainsi : « Range-» toi bien, malheureux, car tu vas être furieusement » pressé. »

Cocu qui ne mange pas de soupe, dit un avocat à un médecin qu'il avait invité à dîner chez lui, et à qui il avait défendu qu'on servît une cuiller. Le doc-

Paris, imprimerie de Guiraudet et Jouaust,
338, rue Saint-Honoré.

HISTOIRE
DU JOURNAL
EN FRANCE

1631-1853

PAR

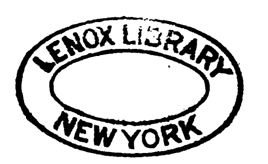
EUGÈNE HATIN

2e ÉDITION

Entièrement refondue et augmentée de plus du double.

PARIS
P. JANNET, ÉDITEUR
28, RUE DES BONS-ENFANTS

1853



UN MOT DE PRÉFACE.

Il y a six à sept ans que nous avons publié la première édition de cet opuscule. Ce n'était qu'une ébauche, qui n'avait d'autre prétention que de jeter un peu de jour sur l'origine si peu connue du journal en France, que d'appeler l'attention sur un sujet d'un intérêt si puissant et si varié.

Nous avons eu, depuis, la satisfaction de voir des écrivains justement estimés du public, dans des études sur le journalisme, s'aider de nos recherches, et la satisfaction plus grande encore d'entendre beaucoup louer des travaux qui étaient, en grande partie, la reproduction, souvent textuelle, du nôtre.

Encouragé par cet honneur qui nous était fait, nous nous sommes remis à l'œuvre, nous avons repris notre premier travail, et l'avons purgé avec soin des quelques erreurs qui nous avaient échappé, et que nos confrères ont reproduites avec une confiance très flatteuse pour nous assurément, mais qui, au fond, n'en était pas moins fâcheuse ; nous l'avons complété par de nouvelles recherches sur Renaudot, le père du journal,

sur la presse de la Restauration, sur la révolution opérée dans le journalisme en 1836 par l'avénement de la presse à bon marché; nous l'avons augmenté enfin de l'histoire éminemment curieuse des journaux de 1848, que nous avons fait suivre du tableau de la presse actuelle et des lois qui la régissent. Bref, nous avons plus que doublé notre petit volume, et c'est un nouveau travail que nous donnons, plutôt qu'une nouvelle édition, travail que nous nous sommes efforcé de rendre aussi complet qu'il était possible dans les limites que nous nous étions tracées.

Ce que nous nous sommes proposé, — qu'on veuille bien le remarquer, — c'est l'histoire de l'instrument et des diverses formes qu'il a revêtues, plutôt que celle des effets qu'il a produits et qu'il peut produire, c'est, en un mot, l'histoire du journal, plutôt que l'histoire du journalisme, qui demanderait une autre plume que la nôtre.

Telle qu'elle est, cependant, cette monographie nous semble de nature à être lue avec quelque intérêt par tous ceux qui s'intéressent à la cause de ce merveilleux agent de civilisation qu'on nomme le journal, et peut-être ne sera-t-elle pas tout à fait sans utilité pour les futurs historiens de la presse. C'est tout ce que nous ambitionnons.

E. H.

HISTOIRE

DU

JOURNAL EN FRANCE

I

LA PRESSE AVANT LA RÉVOLUTION

Origine du journal en France. — La *Gazette*. — Son fondateur, ses premiers rédacteurs : Théophraste Renaudot, Richelieu, Louis XIII. — Son cadre, son esprit, sa portée, ses accroissements successifs.

Le journal est devenu comme une des nécessités de notre existence; c'est un autre pain quotidien, dont nous ne saurions plus nous passer. Mais il en est de cette chose merveilleuse comme de tant d'autres excellentes inventions que le temps nous a léguées : on en jouit sans s'inquiéter d'où elles viennent ou de ce qu'elles ont pu coûter. On est si bien habitué à voir arriver chaque matin cet infatigable messager qui vous apporte à heure fixe, quelque temps qu'il fasse, les nouvelles des cinq parties du monde, on trouve cela si commode, si naturel même, qu'il ne saurait venir à la pensée qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Pourtant, c'est à peine si deux cents ans nous séparent du berceau du journalisme, et encore ne compte-t-il guère plus d'une cinquantaine d'années de véritable existence. Ce ne fut d'abord, en effet,

qu'un humble ruisseau, qui, jusqu'en 1789, coula sans grand bruit et presque inaperçu; mais alors, gonflé par l'orage révolutionnaire, il déborde et renverse tout sur son chemin, jusqu'à ce qu'une main de fer l'ait enfermé dans des digues étroites qu'il parvient à rompre après trente ans d'efforts, pour s'ouvrir le large lit où il a coulé depuis. Suivons-le dans cette longue course : elle est pleine des plus intéressantes péripéties.

On ne savait point encore, en France, au commencement du XVII[e] siècle, ce que pouvait être, je ne dirai pas un journal, dans l'acception actuelle de ce mot, mais même un recueil périodique. Il faut descendre jusqu'en 1631, deux cents ans après l'invention de l'imprimerie, pour trouver chez nous l'origine de la presse (1).

Il y avait alors à Paris un médecin qui faisait grand bruit; il s'appelait Théophraste Renaudot.

C'était un de ces vifs esprits pour qui le progrès est un besoin, qui, dans leur impatience, peuvent quelquefois faire fausse route, mais dont la féconde activité tourne toujours, en fin de compte, au profit de la société. De notre temps on l'eût dédaigneusement qualifié d'industriel, ses ennemis le traitaient de charlatan; mais alors, comme aujourd'hui, l'envie devait être impuissante contre le vrai mérite.

Renaudot était né à Loudun en 1584. Après avoir étudié la chirurgie à Paris, il était allé se faire recevoir docteur à Montpellier; il avait ensuite voyagé pendant plusieurs années. Revenu dans sa ville natale, il y exerça son art avec tant de succès, que sa

(1) L'Angleterre et Venise avaient déjà depuis quelques années, celle-ci une Gazette, celle-là un Mercure, *destiné à démentir les fausses nouvelles;* mais ce n'étaient là que des embryons.

réputation s'étendit bientôt dans tout le Poitou et dans les provinces environnantes. Mais Renaudot ne tarda pas à trouver ce théâtre trop étroit. Il revint donc à Paris en 1612, et il obtint, dès son arrivée, le titre de médecin du roi. A en croire ses détracteurs, ce n'était là qu'un vain titre, et, pour vivre, il aurait été obligé d'ouvrir une école. Qu'importe, après tout? Les difficultés qu'il eut à vaincre ne sauraient amoindrir son mérite, et l'envie qui s'attache à ses premiers pas milite déjà en sa faveur.

Quoi qu'il en soit, Renaudot eut le grand art de mettre le public dans ses intérêts, et de se faire de puissants protecteurs. Richelieu, qui se connaissait en hommes, le distingua bientôt, et lui donna l'office de commissaire général des pauvres valides et invalides du royaume.

Renaudot méritait cette faveur à plus d'un titre. La chimie, qui était encore dans son enfance, commençait à fournir à la médecine quelques curatifs nouveaux, contre lesquels tonnait la Faculté de Paris. Renaudot, qui cherchait le progrès partout, se montra un des plus ardents à exploiter cette mine nouvelle, et, en dépit de la routine, ses *remèdes chimiques* eurent un succès d'autant plus grand, qu'il les donnait gratuitement aux pauvres, avec ses consultations.

Ce n'était pas, du reste, le seul service qu'il rendit aux malheureux. Dans le désir de venir en aide aux travailleurs, il avait établi une maison de prêt, ou mont-de-piété, où affluaient les gens nécessiteux. Ce fut le premier établissement de ce genre. On y prêtait le tiers de l'estimation des objets, moyennant 3 0/0 d'intérêt et un léger droit d'enregistrement. Les dépôts, il est vrai, devenaient la propriété du prêteur s'ils n'étaient pas retirés à l'époque conve-

nue ; mais on ne dit pas que Renaudot ait abusé ou même usé de cette clause rigoureuse. Que l'on compare ces conditions à celles que font nos monts-de-piété actuels ! Cependant, les bonnes gens ne manquèrent pas de crier à l'usure. Mais Renaudot leur préparait de bien autres sujets de criailleries.

A cette époque on manquait absolument de moyens de publicité ; il n'y avait pas plus de publicité commerciale que de publicité politique. Ce n'était que par ouï-dire que l'on connaissait les événements, et ce que l'on voulait faire savoir au public, on n'avait d'autre ressource que de le faire crier par les rues. Pour avoir une idée de ce que devaient être alors les relations sociales, qu'on se figure, si l'on peut, ce qui adviendrait si les journaux et les affiches venaient tout à coup à être supprimés. Ce fut Renaudot qui porta la lumière dans ce chaos.

Il établit d'abord, sous le titre de *bureau d'adresses* ou *de rencontre*, une sorte d'office de publicité, où chacun pouvait se procurer l'adresse dont il avait besoin, ou tel autre renseignement de même nature. Là se rencontraient les acheteurs et les vendeurs, et l'on y tenait registre de ce dont ceux-ci voulaient se défaire, et de ce que ceux-là désiraient acquérir. Les nouvellistes aussi s'y donnaient rendez-vous et y tenaient de paisibles conciliabules. Tout élémentaire qu'était cette institution, l'utilité en fut universellement appréciée, et les bureaux d'adresses se multiplièrent rapidement sous la direction de leur fondateur, qui en fut nommé Maître général.

C'était comme un acheminement vers la publicité par la presse, et Renaudot ne tarda pas à arriver à cette nouvelle conception, qui devait mettre le sceau à sa renommée. Il était on ne peut mieux placé pour être renseigné sur toute espèce de choses ; il savait,

par les bureaux d'adresses, tout ce qui se passait dans la ville, et son ami d'Hozier, le célèbre généalogiste, qui entretenait, pour les besoins de ses travaux, une correspondance très étendue avec les provinces et l'étranger, le tenait au courant des nouvelles de l'extérieur; il avait ainsi un inépuisable répertoire d'anecdotes dont il amusait ses nobles malades. Aussi n'était-il pas moins recherché pour ses vives et intarissables causeries que pour son habileté dans l'art de guérir. Voyant cette grande soif de nouvelles, la pensée lui vint d'écrire toutes celles qu'il recueillerait de différentes sources, et d'en faire faire des copies qu'il distribuait dans ses visites.

Ces *nouvelles à la main* eurent tant de vogue, que Renaudot se trouva bientôt dans l'impossibilité de suffire aux demandes qui lui en étaient faites. Il songea alors à les faire imprimer, pour les vendre aux gens qui se portaient bien. Richelieu, auquel il s'adressa pour obtenir l'autorisation nécessaire, s'empressa de la lui accorder, ayant bien vite compris de quelle importance serait pour le gouvernement une feuille racontant les événements sous la dictée et dans le sens du pouvoir.

Le premier numéro du premier de nos journaux parut, sous le titre de *Gazette* (1), le 30 mai 1631.

(1) Ce nom, emprunté à une feuille de même nature qui se publiait à Venise depuis le commencement du siècle, vient de *gazetta*, petite pièce de monnaie que l'on donnait pour lire cette feuille; à moins que l'on ne préfère la version de quelques mauvaises langues qui voudraient que la *Gazette* eût pris son nom de celui d'un oiseau babillard, la pie, *gazza*. Quoi qu'il en soit, on a continué jusqu'à ces derniers temps à désigner sous ce titre les feuilles politiques; la dénomination de *journal*, qui a prévalu depuis peu, fut d'abord réservée aux recueils littéraires et scientifiques. « Un jour-

C'est par induction que nous donnons cette date, que nous n'avons trouvée nulle part; mais pourtant nous la croyons exacte. Les premières gazettes, en effet, ne portent ni date ni numéro d'ordre, mais seulement une signature alphabétique. Ce n'est qu'à la sixième gazette, portant la signature F, que l'on rencontre, à la fin, une date, 4 juillet 1631. Or, comme la *Gazette* paraissait tous les huit jours, nous trouvons, en remontant, pour la date du premier numéro, le 30 mai.

Le dernier numéro est du 26 décembre, et porte la signature Hh : c'est donc, pour cette première année, 31 numéros, qui sont réunis en un volume sous le titre de *Recueil des Gazettes* de l'année 1631, titre que quelques écrivains ont pris à tort pour celui de la feuille. Ce premier volume est précédé d'une dédicace au roi et d'une préface au public, qui, outre les explications que Renaudot se crut dans l'obligation de donner à ses lecteurs, et que nous allons reproduire en partie, contient un aperçu de la situation géographique et historique de l'Europe au moment où il commençait sa publication, et destiné, si nous pouvons parler ainsi, à la mettre à jour. En tête de l'exemplaire de la Bibliothèque impériale se voit un portrait de Renaudot daté de 1644, avec cette légende :

Invenisse juvat, magis exequi, at ultima laus est
Postremam inventis apposuisse manum.

Il ne faudrait pas conclure des circonstances qui

nal, dit l'*Encyclopédie*, est un ouvrage périodique, qui contient les extraits des livres nouvellement imprimés, avec un détail des découvertes que l'on fait tous les jours dans les arts et dans les sciences... C'est un moyen de satisfaire sa curiosité, et de devenir savant à peu de frais. » Dans cette

ont amené la création du premier de nos journaux que ce fût un recueil de commérages. Renaudot avait pris par son côté sérieux le besoin qui travaillait les esprits ; c'était une œuvre sérieuse qu'il avait entreprise, et pendant vingt-deux ans il en poursuivit l'accomplissement avec un dévoûment, avec une régularité dont on appréciera tout le mérite, si l'on se reporte au temps où il écrivait.

Mais écoutons-le lui-même : il va nous dire dans ses préfaces, quel sera l'esprit de sa Gazette, et comment il appréciait la portée et les avantages de cette invention. « Sire, dit-il au roi, en lui offrant » le recueil de la première année, c'est bien une re- » marque digne de l'histoire, que, dessous soixante- » trois rois, la France, si curieuse de nouveautés, » ne se soit point avisée de publier la gazette ou re- » cueil pour chacune semaine des nouvelles tant do- » mestiques qu'étrangères... Mais la mémoire des » hommes est trop labile pour lui fier toutes les mer- » veilles dont Votre Majesté va remplir le Septen- » trion et tout le continent. Il la faut désormais sou- » lager par des écrits qui volent, comme en un in- » stant, du Nord au Midi, voire par tous les coins de » la terre. C'est ce que je fais maintenant, Sire, » d'autant plus hardiment, que la bonté de Votre Ma- » jesté ne dédaigne pas la lecture de ces feuilles (1).

acception, le plus ancien journal est le *Journal des Savants*, dont la publication commença en janvier 1665, et qui est parvenu, à travers des phases diverses, au premier rang des recueils de ce genre.

(1) Il semble qu'il soit difficile de faire dire à cette phrase obséquieuse autre chose que ce qu'elle dit. Cependant un rédacteur d'un de nos grands journaux y a découvert un acte de courage qu'il signale à l'admiration de la postérité. Dans un article magistral sur l'ancienne presse, M. J., venant à parler de la lettre dédicatoire de Renaudot, et faisant allu-

» Aussi n'ont-elles rien de petit que leur volume et
» mon style. *C'est, au reste, le journal des rois et*
» *des puissances de la terre ;* tout y est par eux et
» pour eux, qui en font le capital ; les autres person-
» nages ne leur servent que d'accessoire... »

Et dans sa préface au public : « .... La publica-
» tion des gazettes est, à la vérité, nouvelle ; mais
» cette nouveauté ne leur peut acquérir que de la
» grâce, qu'elles se conserveront toujours aisément...
» Surtout seront-elles maintenues pour l'utilité qu'en
» reçoivent le public et les particuliers : le public,
» pour ce qu'elles empêchent plusieurs faux bruits
» qui servent souvent d'allumettes aux mouvements
» et séditions intestines... ; les particuliers, chacun
» d'eux ajustant volontiers ses affaires au modèle du
» temps. Ainsi, le marchand ne va plus trafiquer en
» une ville assiégée ou ruinée, ni le soldat chercher
» emploi dans les pays où il n'y a point de guerre ;
» sans parler du soulagement qu'elles apportent à
» ceux qui écrivent à leurs amis, auxquels ils étaient
» auparavant obligés, pour contenter leur curiosité,
» de décrire laborieusement des nouvelles, le plus
» souvent inventées à plaisir, et fondées sur l'incer-
» titude d'un simple ouï-dire. Encore que le seul
» contentement que leur variété produit ainsi fré-
» quemment, et qui sert d'un agréable divertisse-
» ment ès-compagnies, qu'elle empêche des médi-
» sances et autres vices que l'oisiveté produit, dût
» suffire pour les rendre recommandables. Du moins
» sont-elles en ce point exemptes de blâme, qu'elles
» ne sont pas aucunement nuisibles à la foule du

sion à ce passage, s'exprime ainsi : « On y lit cette *phrase hardie :* QUE VOTRE MAJESTÉ NE DÉDAIGNE PAS DE LIRE CES FEUILLES ! » Qu'on nie, après cela, la possibilité de faire pendre un homme avec deux lignes de son écriture.

» peuple, non plus que le reste de mes innocentes
» inventions; étant permis à chacun de s'en passer,
» si bon lui semble (1)

» La difficulté que je dis rencontrer en la compo-
» sition de mes gazettes et nouvelles n'est pas ici
» mise en avant pour en faire plus estimer mon ou-
» vrage; c'est pour excuser mon style, s'il ne ré-
» pond pas toujours à la dignité de son sujet. Les
» capitaines y voudraient rencontrer, tous les jours,
» des batailles et des siéges levés ou des villes pri-
» ses; les plaideurs, des arrêts en pareil cas; les
» personnes dévotieuses y cherchent les noms des
» prédicateurs, des confesseurs de remarque. Ceux
» qui n'entendent rien aux mystères de la cour les y
» voudraient trouver en grosses lettres. Tel, s'il a
» porté un paquet en cour sans perte d'homme, ou
» payé le quart de quelque médiocre office, se fâche
» si le roi ne voit son nom dans la gazette. D'autres
» y voudraient avoir ces mots de *monseigneur* ou de
» *monsieur* répétés à chaque personne dont je parle...
» Il s'en trouve qui ne prisent qu'un langage fleuri;
» d'autres qui veulent que mes relations semblent à
» un squelette décharné... Ce qui m'a fait essayer de
» contenter les uns et les autres.

» Se peut-il donc faire (mon lecteur) que vous ne

(1) Ici encore nous avons à signaler une altération qui, pour être moins grave, n'en mérite pas moins que nous la relevions. Un recueil périodique des plus répandus, reproduisant la préface de Renaudot, retranche de cette phrase le mot *nuisible*, et la donne ainsi, en la soulignant : « Du moins sont-elles en ce point exemptes de blâme qu'*elles ne sont aucunement à la foule du peuple*, non plus... »; ce qui voudrait dire, — en mauvais français, — que la Gazette n'est pas faite pour le peuple, non plus que les autres inventions de Renaudot; et ce serait tout simplement absurde. — Et nous en citerions vingt de cette force.

» me plaigniez pas en toutes ces rencontres, et que
» vous n'excusiez pas ma plume, si elle ne peut
» plaire à tout le monde, en quelque posture qu'elle
» se mette ? Non plus que ce paysan et son fils, quoi-
» qu'ils se missent premièrement seuls et puis en-
» semble, tantôt à pied, et tantôt sur leur âne. Et si la
» crainte de déplaire à leur siècle a empêché plu-
» sieurs bons auteurs de toucher à l'histoire de leur
» âge, quelle doit être la difficulté d'écrire celle de
» la semaine, voire du jour même où elle est pu-
» bliée ! Joignez-y la brièveté du temps que l'impa-
» tience de votre humeur me donne, et je suis bien
» trompé si les plus rudes censeurs ne trouvent di-
» gne de quelque excuse un ouvrage qui se doit faire
» en quatre heures de jour, que la venue des cour-
» riers me laisse, toutes les semaines, pour assem-
» bler, ajuster et imprimer ces lignes. Mais non, je
» me trompe, estimant, par mes remontrances, te-
» nir la bride à votre censure. Je ne le puis; et si je
» le pouvais (mon lecteur), je ne le dois pas faire,
» cette liberté de reprendre n'étant pas le moindre
» plaisir de ce genre de lecture, et votre plaisir et
» divertissement, comme l'on dit, étant l'une des
» causes pour lesquelles cette nouveauté a été inven-
» tée. Jouissez donc à votre aise de cette liberté
» française; et que chacun dise hardiment qu'il eût
» ôté ceci ou changé cela, qu'il aurait bien mieux
» fait : je le confesse.

» En une seule chose ne céderai-je à personne,
» en la recherche de la vérité, de laquelle, néan-
» moins, je ne me fais pas garant, étant malaisé
» qu'entre cinq cents nouvelles écrites à la hâte, d'un
» climat à l'autre, il n'en échappe quelqu'une à nos
» correspondants qui mérite d'être corrigée par son
» père le temps. Ceux qui se scandaliseront possible

» de deux ou trois faux bruits qu'on nous aura don-
» nés pour vérités seront par là incités à débiter au
» public, par ma plume (que je leur offre à cette
» fin), les nouvelles qu'ils croiront plus vraies, et,
» comme telles, plus dignes de lui être communi-
» quées.... »

On peut juger, d'après cette préface, publiée un an après l'apparition du premier numéro, quelles tribulations assiégèrent le pauvre *gazetier*, comme le nommaient les pamphlets.

Mais, fort de l'appui du pouvoir et de la faveur publique, Renaudot poursuit son œuvre sans se laisser ébranler. On voit pourtant que ces attaques continuelles l'inquiètent et l'irritent. Pendant deux ans, il se croit obligé d'y répondre une fois par mois, tout en s'avouant à lui-même qu'il ne réussira point à convaincre ses détracteurs : « car, dit-il quelque part, mon récit, étant l'image des choses présentes, non plus qu'elles il ne saurait plaire à tout le monde. »

Cependant le succès d'une pareille entreprise ne pouvait être un instant douteux en France : aussi fut-il rapide et grand. Dès 1663, Renaudot se place au dessus des petites jalousies ; il méprise leur morsures impuissantes, et parle en homme qui est sûr de sa force. « Les suffrages de la voix publique m'é-
» pargnent désormais de répondre aux objections aux-
» quelles l'introduction que j'ai faite en France des
» gazettes donnait lieu lorsqu'elle était encore nou-
» velle : car, maintenant, la chose en est venue à ce
» point, qu'au lieu de satisfaire à ceux à qui l'expé-
» rience n'en aura pu faire avouer l'utilité, on ne les
» menacerait de rien moins que des petites-maisons.
» Seulement ferai-je, en ce lieu, aux princes et aux
» états étrangers la prière de ne perdre point inuti-

» lement le temps à vouloir fermer le passage à mes » nouvelles, vu que c'est une marchandise dont le » commerce ne s'est jamais pu défendre, et qui tient » de la nature des torrents, qu'il se grossit par la » résistance. »

C'était là un langage digne d'un écrivain qui a la conscience de son œuvre, et que l'on croirait plus jeune de deux siècles. Dès lors, la Gazette marcha sans entraves; et son rédacteur, décoré du titre d'historiographe de France, se crut assez haut placé pour mépriser les pamphlets qu'à cette occasion lui décocha la Fronde.

Une estampe de l'époque, conservée à la bibliothèque impériale, représente la Gazette assise sur une espèce de tribunal; sa robe est parsemée de langues et d'oreilles. Le Mensonge, démasqué, lui lance des regards plein de haine; la Vérité au contraire semble heureuse d'être assise auprès d'elle. Au pied du tribunal, à droite de la Gazette, qui le désigne du doigt, Renaudot remplit les fonctions de greffier. Les *cadets de la faveur* se pressent autour de lui, et lui offrent de l'argent; mais il détourne la tête pour ne les point entendre. A gauche, sept personnages, *les diverses nations*, dont un à cheval, et parmi lesquels on distingue un Castillan à la longue rapière, aux moustaches retroussées, et un Indien coiffé de plumes, apportent des nouvelles et remettent des lettres à la Gazette, en chantant son éloge. Au fond est le crieur du journal, avec un panier d'exemplaires. Chacun des personnages est supposé réciter un quatrain gravé en marge de l'estampe, et que nous croyons pouvoir nous dispenser de reproduire.

On sait que Richelieu prenait un intérêt tout particulier à cette publication, qu'il regardait comme un

puissant moyen de gouvernement; il y envoyait des articles entiers, et y faisait insérer ce qu'il avait intérêt à faire connaître à l'Europe.

Nous avons peine à croire que Louis XIII, comme nous le lisions naguère dans le feuilleton d'un grand journal, « quittât sournoisement son Louvre pour se rendre à bas bruit dans la rue de la Calandre, dans cette boutique gazetière qu'annonçait si bien l'oiseau criard, le grand coq de son enseigne, et que là le pauvre roi, endoctrinant à l'aise le pédantesque Renaudot, se dédommageât, par les petits commérages qu'il lui glissait à l'oreille, du silence et de l'inaction auxquels le condamnait son ministre. » Mais on ne peut douter que ce monarque, qui n'osait guère avoir de volonté, ni parler un peu haut, pas même devant sa femme, ait pris une part active à la rédaction de la *Gazette*. Lorsqu'il y avait quelque dissidence politique dans le royal ménage, c'est à la Gazette qu'il s'en confiait pour conter au monde ses doléances; il écrivait ce qu'il n'osait pas dire, et riait sous cape en voyant circuler sa vengeance anonyme et en étudiant ses effets sur l'âme altière de la reine.

Quand Louis XIII fut mort, et que Anne d'Autriche eut été nommée régente, Renaudot, menacé dans son privilège, dut rendre compte du passé médisant de sa Gazette, que ses envieux l'accusaient d'avoir ouverte aux ennemis de la reine. On remit à flot je ne sais quelle fâcheuse affaire d'arrestation de prisonniers espagnols dans laquelle la reine s'était fort compromise, et l'on fit ressortir toute l'acrimonie d'un mémoire rédigé à cette occasion par le roi, et dont le gazetier s'était fait l'*éditeur*, sans croire qu'il en dût jamais être responsable. Mais Renaudot n'était pas homme à se déconcerter; vrai journaliste, il avait la riposte vive, la réplique véhémente. Il ré-

pondit par une *Requeste* adressée à la régente, et c'est alors qu'on apprit tout le mystère de cette haute comédie, dont le secret n'eût jamais existé si la loi sur la signature eût été promulguée dès ce temps-là.

Cette requête, dont Monteil possédait un exemplaire manuscrit, probablement unique, et que nous avons inutilement cherché à la Bibliothèque impériale, est sans aucun doute le plus ancien monument de l'histoire de notre presse périodique. Le père des journalistes français, dit Monteil, ne pouvait être un sot : sa défense est adroite, et, d'ailleurs, historique. Il expose qu'il exerce depuis vingt-cinq ans la charge de commissaire général des pauvres malades, auxquels il procure gratuitement les consultations de vingt médecins ; qu'il en a guéri et médicamenté à ses frais plus de vingt mille ; qu'il a acheté une maison destinée à estre l'*Hostel des consultations charitables*, mais qu'on traverse par des oppositions son utile entreprise. Passant ensuite, par une habile transition, de la santé de ses malades à celle de son journal, qui ne lui tenait pas moins à cœur : « On ne peut faire de bien en France qui ne soit approuvé par une si bonne princesse, trop équitable pour s'arrêter aux mauvaises impressions que les esprits malfaisants lui veulent donner. » Et puis la reine n'avait alors aucune part aux affaires, il n'a pu que parler de sa vie exemplaire, il n'a pu davantage. Et combien n'a-t-il pas fait faire de vœux à la France pour ses grossesses et heureuses délivrances. — Enfin s'adressant directement à Anne d'Autriche : « Les discours que j'ai faits de la maladie du roi et de sa mort, dit-il, ont été de perpétuels panégyriques de la piété et amitié conjugale de Votre Majesté. »

Abordant alors cette affaire des prisonniers espagnols dont on venait, après dix ans, réveiller le sou-

venir pour lui en faire une accusation, il en décline la responsabilité : « Chacun sait, dit-il, que le roi défunt ne lisait pas seulement mes gazettes et n'y souffrait pas le moindre défaut, mais qu'il m'envoyait presque ordinairement des mémoires pour y employer..... Etait-ce à moi à examiner les actes du gouvernement ? Ma plume n'a été que greffière... mes presses ne sont pas plus coupables d'avoir roulé pour ses mémoires... que le curé qui les lirait à son prône, que l'huissier ou le trompette qui les publierait. »

Renaudot gagna son procès, et il alla plus avant encore dans la faveur de Mazarin qu'il n'avait été dans celle de Richelieu.

Cette faveur de deux grands ministres ne dédaignant pas de s'appuyer sur un humble gazetier prouve assez que, dès son origine, le journal fut une puissance. S'il en fallait une autre preuve, nous la trouverions dans les attaques furieuses dont Renaudot fut l'objet à l'occasion de sa gazette. En présence de ce nouveau succès, la violence de ses envieux ne connut plus de bornes ; toutes les armes leur étaient bonnes pour l'attaquer, le ridicule aussi bien que la calomnie. Ses tentatives pour faciliter les transactions et procurer au commerce les moyens d'écoulement qui lui manquent : honteux trafic ! Ses efforts pour venir en aide aux nécessiteux : infâme usure ! Il veut faire sortir de l'ornière l'art de guérir : charlatanisme ! Il donne gratuitement aux pauvres, avec ses consultations, les nouveaux curatifs que lui fournit la science : charlatanisme ! charlatanisme ! Pour comble, il se fait gazetier, courtier de nouvelles, l'équivalent de courtier d'amour !

L'envie ne s'arrête pas en si beau chemin ; elle va fouiller dans les plis les plus intimes de sa vie pri-

vée, et se fait une arme de ses chagrins domestiques. Une légère difformité dont il était affligé, — il était camus, — est le sujet d'éternels sarcasmes. On va jusqu'à lui contester la légitimité de son prénom de Théophraste, que l'on trouve trop pompeux pour qu'il ne soit pas emprunté.

Et n'allez pas croire que ce soient là propos d'enfants. Ce n'est rien moins, s'il vous plaît, que la Faculté de médecine de Paris, qui trouve de pareils moyens contre un adversaire qu'elle jalouse, et qui les articule dans un procès solennel. Mais ce n'est pas tout. Voulez-vous savoir jusqu'où allait la rare subtilité de ces graves docteurs? Suivez bien ce raisonnement : « Renaudot est né à Loudun, où il est certain, de par Laubardemont, que les démons ont établi leur domicile; il a témoigné avoir une partie de leurs secrets et de leurs ruses. En effet, Tertullien remarquait dans son Apologétique, — on cite le passage, — deux circonstances qui avaient mis le diable en crédit : le débit des nouvelles et celui des recettes pour les maladies. Or, Renaudot est gazetier, il veut être empirique, il est né à Loudun : donc, etc. »

Et c'est au milieu du XVIIe siècle, en plein conseil, que se débitaient de pareilles sottisses! Il faut dire aussi que le bûcher d'Urbain Grandier était à peine éteint. Comment s'étonner alors que Renaudot ait succombé sous de telles accusations!

Puisque ce nom d'Urbain Grandier est venu sous notre plume, disons, à l'honneur de Renaudot, que, bien qu'il ne pût ignorer quelle main frappait son infortuné compatriote, il ne craignit pas de composer son éloge et de le faire distribuer dans Paris.

Il soutenait, à cette époque, contre la Faculté de Paris, un procès qui joue un grand rôle dans sa vie, et auquel nous faisions tout à l'heure allusion. Quel-

que occupé en effet que fût Renaudot par son journal et par ses opérations commerciales, il n'en avait pas moins continué l'exercice de la médecine et la distribution de ses remèdes chimiques, dont le temps n'avait fait qu'accroître le succès ; il venait même d'acheter dans le quartier Saint-Antoine un vaste emplacement pour y élever une maison spéciale de consultation, où lui et ses acolytes auraient toujours été à la disposition des malades pauvres. La Faculté devait éclater devant un pareil excès de philanthropie, nous voulons dire de charlatanisme. Armée d'un ancien règlement qui interdisait l'exercice de la médecine à Paris à quiconque n'avait pas reçu ses grades à l'Université de cette ville, elle intenta à Renaudot un procès qui eut un grand retentissement, et dont les pièces, recueillies par un des fils de ce dernier, ne remplissent pas moins de trois volumes in-4°. En vain une foule de témoins de toutes les classes vinrent déposer en faveur du talent de Renaudot et de l'excellence de ses remèdes ; il avait contre lui la lettre de la loi, il devait succomber.

Mais la Faculté n'aurait pas trouvé son compte à ce que le procès fût ainsi renfermé dans ses justes limites, il lui fallait du scandale ; ce qu'elle voulait, c'était écraser sous la calomnie son redoutable adversaire. Voilà pourquoi, se posant en redresseur de torts, à l'accusation d'exercice illégal de la médecine, elle joignit, par une étrange confusion de tous les principes, celle de trafic et d'usure. Sur ce terrain, l'envie pouvait se donner plus largement carrière, et nous avons vu quelques uns de ses admirables argumeñts. Ce qu'il y eut de déplorable dans cette affaire, c'est que les juges de Renaudot ne montrèrent pas plus de lumières que ses adversaires ne montrèrent de bonne foi. Son Mont-de-Piété

fut condamné comme un établissement nuisible aux classes pauvres. Le temps devait bientôt casser cet arrêt. Il fut sans doute fort heureux pour la *Gazette* qu'elle comptât parmi ses rédacteurs Louis XIII et Richelieu, car elle aurait bien pu ne pas survivre à cet étrange procès.

L'instrument de la Faculté dans cette longue querelle, son grand exécuteur, fut Gui Patin, si fameux par son esprit satirique. C'était lui qui avait si habilement échafaudé l'accusation qui devait tuer Renaudot. Voici encore un échantillon de ses aménités. Abordant son adversaire à l'issue de l'audience où celui-ci venait de succomber. — « Consolez-vous, Monsieur, lui dit-il, vous avez gagné en perdant.— Comment cela ? — Vous étiez entré camus, et vous sortez avec un pied de nez. »

Mais tous les arrêts du monde, pas plus que les quolibets, ne pouvaient prévaloir contre le bon sens public. Renaudot conserva, malgré tout, la réputation d'un savant médecin ; il continua, en dépit de la Faculté, à faire jouir le public de ses *innocentes inventions*, comme il les appelle lui-même, et il emporta dans la tombe, où il descendit le 25 octobre 1653, la reconnaissance des pauvres et l'estime de tous les gens éclairés. Si l'on en croyait quelques envieux, il aurait laissé une immense fortune ; mais Gui Patin lui-même avoue qu'il était loin d'être riche, se donnant ainsi à lui-même et aux calomnies qu'il avait si laborieusement entassées un éclatant démenti.

Renaudot d'ailleurs avait assez vécu pour voir l'humiliation de ses adversaires. La Faculté avait été forcée de s'incliner devant l'évidence, et l'émétique avait triomphé de ses préjugés. — Quant à la *Gazette*, nous avons vu quel en avait été le succès.

Tel fut Renaudot, toujours envié et toujours au dessus de ses envieux. Par quelle étrange fatalité a-t-il pu se faire que si peu d'honneur se soit attaché à sa mémoire, que son nom soit à peine connu, quand ses conceptions ont toutes reçu du temps une éclatante sanction ; quand le germe qu'il avait déposé dans les bureaux d'adresse a si merveilleusement fructifié ; quand tous les états ont des monts-de-piété ; quand la presse enfin est devenue ce qu'elle est?

Un pareil oubli ne saurait demeurer plus longtemps sans réparation, et, sans doute, il aura suffi de le signaler pour que justice soit enfin rendue à Renaudot.

Si la génération nouvelle, en effet, sceptique et railleuse comme ses aînées, ne se montre pas toujours parfaitement équitable envers le présent, au moins doit-on convenir, à sa louange, qu'elle est juste et reconnaissante envers le passé. On aime à croire, en voyant le mouvement qui, depuis quelques années, s'est emparé des esprits, que l'heure de la réparation a sonné enfin pour toutes les injustices et pour tous les oublis.

L'ancienne société avait trop de chemin devant elle pour regarder en arrière; elle manquait d'ailleurs du flambeau qui aurait pu la guider dans cette exploration.

La révolution vint, et la lumière jaillit à flots ; mais pendant les vingt-cinq ans de ce grand drame, l'attention fut impérieusement captivée par ses péripéties diversement émouvantes ; c'est à peine, à cette époque, si la mémoire suffisait à compter les hommes que chaque jour dévorait.

Mais quand le gigantesque échafaudage de l'empire se fut écroulé, il y eut comme un temps d'arrêt dans la marche de la société ; les esprits, fatigués

de cette longue tension, se replièrent sur eux-mêmes; puis, quand on fut un peu remis de l'étourdissement produit par cette violente secousse, on regarda naturellément derrière soi, on mesura le chemin parcouru, on compta les morts restés sur le chemin de la civilisation. Propagé par la nouvelle presse, le goût des études historiques envahit jusqu'aux provinces les plus arriérées. Chaque département, chaque ville, se mit, avec une noble émulation, à fouiller ses archives, à inventorier ses richesses, revendiquant sa part de gloire dans l'œuvre commune, exhumant ses morts et leur élevant de son mieux un piédestal. Cette pieuse reconnaissance fera l'honneur de notre temps.

Il s'en faut encore cependant que l'œuvre de la réparation soit complète. N'est-il pas étonnant, par exemple, que rien n'ait encore été fait pour l'homme auquel nous sommes redevables de ce merveilleux instrument de civilisation qu'on appelle le journal? Mais, nous le répétons, nous aimons à penser qu'il aura suffi de signaler un pareil oubli pour qu'il soit bientôt réparé; et c'est plein de confiance que nous faisons appel à la presse française aussi bien qu'à tous les hommes qui s'intéressent à la cause du journalisme, à la liberté de la parole. Serait-ce trop faire pour Renaudot que de consacrer sa mémoire par une médaille qui rappellerait, avec ses traits, ces paroles, dont la vérité ressort chaque jour plus frappante : « *La presse tient cela de la nature des torrents, qu'elle grossit par la résistance?* »

Mais revenons à la *Gazette*. Elle parut d'abord une fois par semaine, en huit pages petit in-4°, divisées en deux parties, l'une portant le titre de *Gazette*, et l'autre, celui de *Nouvelles ordinaires de di-*

vers endroits, « cela pour la commodité de la lecture, qui est plus facile à diverses personnes étant en deux cahiers, et aussi à cause de la diversité des matières et des lieux d'où viennent les lettres y contenues, les *Nouvelles* comprenant ordinairement les pays qui nous sont septentrionaux et occidentaux, et la *Gazette* ceux de l'Orient et du Midi. » Elle commençait par les nouvelles étrangères, qui en occupaient la plus grande partie, et finissait par celles de la cour de France. Renaudot avait adopté cette marche, presque constamment suivie depuis, pour se conformer, dit-il, à l'ordre du temps et à la suite des dates ; sauf à ceux qui voudraient suivre celui de la dignité à commencer leur lecture par la fin, à la mode des Hébreux.

Tous les mois il publiait, sous le titre de *Relations des nouvelles du monde reçues dans tout le mois*, un numéro supplémentaire qui complétait et résumait les nouvelles du mois. « Ces miennes relations de chaque mois, dit-il, servent de lumière et d'abrégé à celles des semaines ; car il est des nouvelles comme des métaux : ceux-ci, au sortir de la mine, sont volontiers mêlés de quelque terre ; celles-là d'abord sont ordinairement accompagnées de quelques circonstances mal entendues, dont elles s'épurent avec un peu de temps, comme font les autres étant jetés dans leurs lingotières. Alors vous les avez en leur naïveté... » (1).

C'est dans ce numéro supplémentaire que, pendant les premières années, il répondait aux attaques de ses détracteurs. En tout autre temps, il se tient complétement effacé derrière son œuvre. La feuille commence par ce simple mot placé tout à fait au haut

(1) V., pour les *Extraordinaires* de la Gazette, l'addition p. 122.

de la page : GAZETTE, et finit par ceux-ci : *Du Bureau d'adresses, au Grand-Coq, rue de la Calandre, sortant au marché Neuf, près le Palais, à Paris.* Pendant cent ans vous chercheriez vainement dans ces feuilles un mot sur le journal et ses alentours.

Du reste, c'est à peine si l'on trouve dans ces premiers essais de la presse périodique quelqu'un des éléments si nombreux dont se compose aujourd'hui le journal. La polémique, c'est-à-dire la vie, manquait à cette feuille ; c'était une sorte de Moniteur officiel, ou encore, si l'on veut, d'Annales historiques. Là point de discussion, parce que la politique alors ne se discutait pas ; point de controverse, parce qu'il n'y avait point de contradicteurs, au moins dans l'origine ; car plus tard, quand l'invention de Renaudot eût été importée dans les états voisins, il lui fallut défendre contre les gazetiers étrangers la politique de ses patrons, et il n'y pouvait suffire (1).

C'était, en un mot, comme Renaudot le dit lui-même, « le journal des rois et des puissances de la terre. » Et il eût été difficile qu'il en fût autrement, alors que le roi pouvait dire : « L'Etat c'est moi ! » Mais patience, l'arme est forgée, le temps fera le reste. Long-temps même avant que l'accessoire soit

(1) Les ennemis de la France, lit-on dans le manuscrit original des *Oisivetés* de Vauban, ont publié, et publient tous les jours une infinité de libelles diffamatoires contre elle et contre la sacrée personne du roy et de ses ministres... La France foisonne en bonnes plumes... Il n'y a qu'à en choisir une certaine quantité des plus vives, et à les employer. Le roy le peut aisément sans qu'il luy en coûte rien, et, pour récompenser ceux qui réussiront, leur donner des bénéfices de 2, 3, 4, 5 à 6,000 livres de rente, ériger ces écrivains les uns en *anti-lardonniers*, les autres en *anti-gazetiers...* »

devenu le principal, le public aura conquis sa place dans la *Gazette*, car on ne tardera pas à comprendre la puissance de ce nouveau moyen de publicité.

Quoi qu'il en soit, la *Gazette* de Renaudot, pleine d'excellents matériaux pour l'histoire du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV, restera un de nos monuments historiques les plus précieux. « Renaudot, a dit un écrivain du siècle dernier, avait l'art de se renfermer dans les justes bornes de son sujet ; point d'écarts fatigants, jamais de réflexions triviales ou déplacées par leur inutilité ou leur malignité. Il narre avec ordre, avec intelligence, et son style, vif et agréable, conserve encore toutes ses grâces. »

Cependant le soleil de Louis XIV était monté sur l'horizon, et tournait toutes les têtes. Pour enregistrer les exploits du grand roi et les magnificences de Versailles, la *Gazette* porte son format de huit à douze pages. En 1762, elle change son mode de périodicité, et paraît deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, en quatre pages à deux colonnes. Son prix est de 15 livres par an, franche de port.

Ce nouveau format semble mieux se prêter aux petites nouvelles ; aussi quelques faits divers commencent-ils à se glisser à la fin du journal, et même, en y regardant de bien près, on peut découvrir entre une mort et un mariage l'annonce d'une carte géographique ou de quelque livre nouveau. Peu à peu les annonces prennent de l'extension ; l'on en fait un paquet (c'est bien le mot) que l'on place au bas du journal, sous filet. Elles se suivent toutes sans aucun signe de distinction, et sans autre séparation qu'un petit trait entre les trois seules rubriques qui soient encore admises : LIVRES, GRAVURES, MUSIQUE. Ce n'est que dans les premières années de la

révolution qu'on les voit classées avec plus d'intelligence, et je n'ai pas été peu étonné de trouver dans les gazettes de 1792 le type des annonces dites *anglaises*, dont l'importation, comme l'on voit, ne serait pas nouvelle, si tant est que ce soit une importation. L'on était entré dans la voie des réformes, et le progrès devait se faire sentir jusque dans les plus petites choses.

L'effet de la concurrence aussi devient visible. La Gazette jouissait depuis cent cinquante ans d'un privilége incontesté, quand elle se vit tout à coup menacée dans son existence par une foule de rivaux qu'avait déchaînés la liberté de la presse. Elle doit songer aux moyens de se défendre. A partir du 1er mai 1792, elle paraît tous les jours. Trois mois après, en inscrivant sur son front les mots de *liberté, égalité*, la *Gazette nationale de France* agrandit son format « dans le désir de plaire au public, et de lui offrir, dans un moment où les événements se succèdent avec rapidité, un faisceau de nouvelles plus complet. Ecrite dans les principes de la constitution, elle joindra au mérite exclusif de la fraîcheur des nouvelles étrangères, des détails plus circonstanciés sur les événements de la guerre, sur l'état des départements et de la capitale. » Mais comme ces améliorations entraînent de nouveaux frais, son prix, déjà porté de 15 à 25 livres, est élevé à 36 livres.

Comme on le voit, la concurrence a enfanté la réclame. Désormais, la *Gazette* ajoute à son titre les conditions de son abonnement. On lit même, en tête de la première colonne des numéros de décembre, cette phrase devenue sacramentelle : « Messieurs les souscripteurs dont l'abonnement expire au 1er janvier prochain sont priés, etc. » Dans quelques numéros, cette phrase est suivie d'un avis ainsi conçu :

« Les personnes qui désireraient faire publier des avis ou annonces, de quelque nature qu'ils soient, et même des lettres et des opinions particulières sur toutes sortes de sujets (ce sont nos *faits divers* ou *articles communiqués*), peuvent les adresser au bureau de la Gazette, où ils seront insérés avec exactitude dans un supplément du journal. Les articles qui n'auront que six lignes coûteront 30 sous, et 7 sous par ligne s'ils ont plus d'étendue. » C'est à peu près le tarif des *annonces omnibus*, mais appliqué aux *annonces anglaises*. On voit quel chemin a fait depuis l'industrie des annonces ; il faut dire aussi que les journaux d'alors n'étaient pas frappés des droits énormes qui pèsent sur ceux d'aujourd'hui.

C'est dans le courant de cette même année 1792 que la Gazette commença à annoncer les spectacles ; elle enregistrait le cours des effets publics depuis 1765.

Mais la Gazette s'était surtout soutenue par l'appui du pouvoir. Louis XV avait ordonné sa réunion au département des affaires étrangères, jugeant que par là « elle deviendrait plus intéressante ; qu'elle acquerrait plus de certitude et d'authenticité, et contribuerait à fournir les mémoires les plus sûrs et les plus précieux pour l'histoire, puisqu'on n'y insérerait point de faits altérés, ni de mémoires faux et suspects. » — « L'objet de la Gazette, disait à cette occasion l'un de ses rédacteurs, n'est pas seulement de satisfaire la curiosité du public ; elle sert d'annales pour la conservation des faits et de leurs dates. C'est un dépôt où la postérité doit puiser dans tous les temps des témoignages authentiques des événements dont se compose l'histoire, et des détails même dont elle ne se charge pas. »

Cette impartialité de l'histoire, la Gazette affecta

de la vouloir conserver quand la révolution eut ouvert l'arène à la discussion. Au milieu du déchaînement des passions, elle voulait, disait-elle, conserver « un caractère de vérité, de simplicité et de sagesse. » Mais elle comptait sans la force des événements et aussi sans la faiblesse humaine. Habituée à sa chaîne dorée, la Gazette ne pouvait que difficilement consentir à vivre de pair avec cette foule de journaux que chaque jour enfantait. S'il est beau d'être indépendant, il est bien doux d'avoir l'oreille du pouvoir, de jouer un rôle dans l'état.

La Gazette ne fit donc que changer de livrée, et dans la crainte, sans doute, qu'on ne l'accusât de conserver au fond du cœur quelque reconnaissance pour le régime auquel elle devait sa fortune, elle s'écriait, le 22 janvier 1793 : « Le tyran n'est plus! »

Mais notre intention, dans ce premier travail, n'est point de faire l'histoire des opinions ; notre unique but a été de suivre la marche de la presse périodique, et de montrer par quelles phases elle est arrivée à son universalité, à sa puissance actuelle. Le premier guide qui s'offrait à nous, c'était la Gazette, et nous avons cru devoir descendre avec elle jusqu'à la révolution. A cette époque, une nouvelle ère s'ouvre pour le journalisme, et l'intérêt puissant qui s'y attache mérite que nous en fassions l'objet d'une étude particulière. Mais jusque là même la Gazette n'avait point été l'unique expression du journalisme ; d'autres essais avaient été tentés avec plus ou moins de succès, et nous ne pourrions, sans être incomplet, les passer sous silence. Tout, d'ailleurs, intéresse dans ces premières tentatives d'une puissance qui s'ignore elle-même et s'essaye timidement à la vie.

—

La *Gazette burlesque*, journal en vers. — Le *Mercure galant*. Premier journal quotidien, le *Journal de Paris*. — État de la presse à l'ouverture des Etats généraux.

Si l'on en jugeait par ce qui se passe de nos jours, il semblerait que l'invention de Renaudot eût dû faire éclore de nombreuses concurrences. Mais, outre qu'on vivait alors sous le régime du privilége, la société n'était point comme aujourd'hui sous l'aiguillon de cette fièvre épidémique qui gagne, qui travaille toutes les classes, et les pousse incessamment à la recherche de l'infini de la réussite, qui fait que la nouveauté de la veille est toujours surpassée par la nouveauté du lendemain. On ne marcha que lentement dans la voie de la publicité. Cependant, dès 1650, Paris eut sa gazette en vers, gazette aux modestes allures, comme il convient à une fille de bonne maison, mais qui ne manque pourtant point à l'occasion de malice et d'originalité. L'auteur était le poète courtisan Loret. Il n'apporta pas à cette entreprise toute l'étude et tout l'appareil des grands maîtres; c'est sans user de longues préméditations qu'il prépara à ses contemporains ce beau sujet d'entretien; il n'avait point en effet passé de longues années dans les colléges; il n'avait point feuilleté les livres grecs et latins.... Lorsqu'il prit la résolution de paraître un peu dans le monde, comme il se plaisait naturellement à la poésie, il se mit à écrire en vers

Les bruits qui courent quelquefois
Parmi la Cour et les bourgeois.

Pour cela il s'aidait

.....Des billets divers
Que, pour discourir dans ses vers,

De sages gens prenaient la peine
De lui fournir chaque semaine,

et qu'il rimait, après en avoir séparé

Le civil d'avec le barbare.

« La manière de poésie de notre auteur, dit un contemporain, est toute naturelle et sans affectation aucune; il ne cherche point de mots ampoulés pour étonner les oreilles; il ne fait point de digressions inutiles, et suit son sujet agréablement et naïvement.» Cette simplicité est quelquefois poussée jusqu'à la négligence. Mais il faut dire aussi que Loret obéissait à un autre démon que le démon de la poésie, à la dure nécessité, et il eût été difficile que sa verve ne s'en ressentît point quelquefois. Comme il le dit lui-même,

Il lui fallait plus d'une fois
Se mordre bien serré les doigts...
Pour satisfaire à son devoir.

« Il n'y avait point à se résoudre et à s'aviser; ayant commencé ce travail, il fallait s'y occuper sans aucun relâche; on demandait cela de lui, on l'en priait, et en un besoin on l'y aurait doucement forcé. On attendait de lui un divertissement qui ne manquât point, qui fût toujours nouveau, et il lui fallait une merveilleuse invention d'esprit pour accommoder les choses, et leur donner toujours une nouvelle face. »

A ce métier

Sa plume eût été vite usée,
Et sa pauvre veine épuisée;
Ne sachant ni latin ni grec,
Il eut été bientôt à sec,
Sans quelque assistance céleste...
Sans un ange qui l'inspirait,

ou, pour parler en vile prose, sans la cassette d'une jeune et belle princesse, mademoiselle de Longueville, qui escomptait généreusement les rimes de son pensionnaire. « Ce n'était, en effet, que pour plaire à cette grande princesse et à un petit nombre de personnes de sa confidence qui méritaient qu'on eût soin de leur agréer » ; c'était

Pour complaire à ses volontés,
Et mieux mériter ses bontés,

. . . .

que Loret s'était fait un bureau d'adresses vivant, « tellement qu'il ne se faisait qu'une copie de son ouvrage, qui était lue devant ceux qui la voulaient écouter, ou qui passait en diverses mains. »

Les feuilles de Loret furent désignées dans l'origine sous le nom de *Gazette burlesque*, « à cause qu'elles rapportaient ce qui se passait, et qu'elles le faisaient en style plaisant et agréable. »

Chacune est décorée, en guise de titre, d'une épithète plus ou moins bizarre, comme *longuette*, *ambulatoire*, *assaisonnée*, *goguenarde*, *piteuse*, etc. Elles sont toutes adressées à sa bienfaitrice, et une chose digne d'admiration, selon son éditeur, c'est « son artifice à faire toujours de nouveaux préfaces à sa princesse pendant une quinzaine d'années qu'il lui adressa son ouvrage sans discontinuation. »

Cependant la gazette de Loret était trop du goût de cette époque remuante et frondeuse pour qu'elle restât long-temps le privilége du cercle un peu circonscrit de l'hôtel de Longueville. Il ne fut bientôt plus question dans toutes les ruelles que des caquets du poète gazetier, et les traits les plus saillants volaient de bouche en bouche par tous les coins de la ville. « La curiosité de quelques gens fut cause que l'on en fit bientôt plusieurs copies manuscrites ; mais

pour ce qu'il n'y avait pas moyen d'en fournir à tous ceux qui en souhaitaient, et qui étaient des gens de considération, et même parce qu'en les transcrivant, les copistes y ajoutaient toujours faute sur faute, il sembla plus à propos de les commettre à l'impression, qui est une invention excellente pour produire en même temps plusieurs exemplaires d'une seule pièce. »

Un autre motif encore avait déterminé Loret : ses vers avaient eu le sort de toute chose qui a du succès; les plagiaires s'en étaient bien vite emparés.

Des débiteurs de faux papiers,
Pires cent fois que des fripiers,
Faisaient imprimer ses gazettes,
Sans craindre ni loi ni syndic,
Pour en faire un lâche trafic.

La « noire et lâche action de ces audacieux bélitres » le mettait en fureur :

Noble et généreuse Marie,
J'ai l'âme tout à fait marrie
Pour la sotte supercherie
Que me font ces gens de voirie.
Mes vers sur le pont Neuf on crie :
O maudite criaillerie !
Ah ! cela me met en furie.
Peste de leur imprimerie...

La *Gazette burlesque* fut imprimée pour la première fois le 29 septembre 1652, après deux ans et demi d'existence : la première lettre avait paru le 4 mai 1650.

On aurait tort, ce nous semble, de dire que Loret, en faisant imprimer ses gazettes, avait cédé au désir d'en tirer profit; nous venons de dire les motifs qui l'avaient déterminé. Encore, s'il faut en croire

un avis au lecteur qui termine le premier numéro imprimé, une circonstance fortuite aurait avancé l'exécution de ce projet.

Un mal, lequel à l'improviste
A surpris monsieur mon copiste,
M'a fait en cette occasion,
Recourir à l'impression.

D'ailleurs, rigoureusement parlant, il n'avait pas la libre disposition de son œuvre. Ce n'était pas, si l'on veut, par ordre qu'il écrivait; mais quand il avait commencé cette entreprise, c'était uniquement pour mademoiselle de Longueville, qui l'en avait prié, et qui le payait pour cela. Prodiguer à tout venant un divertissement dont elle eût pu revendiquer le privilége exclusif, c'eût été en amoindrir le prix, et s'exposer à perdre dans l'esprit de sa bienfaitrice. Aussi a-t-il bien soin d'ajouter :

Mais sache, lecteur débonnaire,
Encor que des mains du rimeur
Cette gazette épistolaire
Passe en celles de l'imprimeur,
Qu'elle n'en est pas plus commune;
Car, sans abus ni fraude aucune,
Il doit observer cette loi,
De n'en tirer chaque semaine
Qu'une unique et seule douzaine,
Tant pour mes amis que pour moi;
Après cela point de copie,
En dût-on avoir la pepie.

Mais la princesse de Longueville ne se montra point exclusive : elle ne pouvait, d'ailleurs, qu'être flattée des succès de son protégé, et il était naturel qu'elle s'intéressât à la propagation de ces feuilles qui, selon l'expression d'un bel esprit du temps, de Colletet, volant plus loin que les ailes de la Renom-

mée, allaient, chaque semaine, porter ses louanges jusqu'aux extrémités de l'Europe.

Le succès de la *Gazette burlesque* fut, en effet, rapide et grand, car assure-t-on

Qu'elle avait passé le Bosphore,
Et qu'on lui faisait de l'honneur
A la porte du Grand Seigneur.

Loret est lui-même étonné du bruit qu'il fait. A cette occasion, il se compare aux beaux esprits du temps, dont il cherche à caractériser le talent dans quelques vers que nous allons citer. On comprendra que la rime et d'autres considérations aient influencé ces appréciations, qui, pour la plupart, sont loin d'avoir été ratifiées par la postérité. Mais ce passage n'en est pas moins curieux sous beaucoup de rapports.

Pour dire vrai, ces miens ouvrages
Sont cent fois plus heureux que sages,
Et, certes, l'on voit dans Paris
Des régiments de beaux esprits
Dont les conceptions et rimes
Sont infiniment plus sublimes,
Et dont le mérite éclatant
Ne fait pas tant de bruit pourtant.
Je suis de la dernière classe,
Je n'en vois point qui ne me passe;
Leurs vers me ravissent le cœur
Mieux que la plus douce liqueur;
Quand je les lis, je les admire,
Et voici ce qu'on en peut dire :
Ceux de Chapelain sont brillants;
Ceux de Benserade galants;
Ceux de Saint-Amand admirables;
Ceux de Corneille incomparables;
Ceux de Du Ryer sont merveilleux;
Ceux de Godeau miraculeux;
Ceux du sieur Gombauld sont augustes;

Ceux de Bois-Robert nets et justes;
Ceux de Quillet forts et piquants;
Ceux de Colletet élégants.
Scarron n'est point en cette ville,
Mais, au rapport de plus de mille,
Encor qu'un peu malicieux,
Ses vers sont très facétieux.
Ceux du sieur Ménage sont rares;
Ceux de Sandricourt sont barbares;
Ceux de Scudéry sont charmants,
Aussi bien que ses beaux romans;
Ceux de Neuf-Germain sont grotesques;
Ceux de Dassoucy sont burlesques;
Ceux de Marigny sont cruels;
Ceux de Tristan sont immortels;
Ceux d'un tel sont mélancoliques;
Ceux de Segrais sont héroïques;
Les miens sont naïfs, et rien plus...

Les critiques ne manquèrent point à Loret, comme bien on le pense. Sa tâche était devenue plus difficile à mesure que le cercle de ses auditeurs s'était agrandi.

Le métier qu'il faut que je fasse
Bien plus qu'autrefois m'embarrasse.
Quelques beaux esprits modérés
Souhaitent qu'ils soient (mes vers) tempérés;
D'autres veulent que la Gazette
Sente un peu l'épine-vinette.
Mais ces miens vers, quand ils sont tels,
Me font des ennemis mortels.
D'ailleurs, ma rime n'est point bonne
Quand je n'égratigne personne.
Bref, mes vers, tant ici qu'aux champs,
Sont méchants s'ils ne sont méchants.
Voyez quelle est mon infortune!
Si je pique un peu, j'importune,
Et, lorsque je ne pique pas,
Mes vers sont froids et sans appas.

Mais que les fous ou que les sages
Fassent la nique à mes ouvrages,
Je mépriserai leur mépris,
Pourvu que ces petits écrits
Soient biens reçus de Votre Altesse...

Loret avait des protecteurs assez puissants pour qu'il lui fût aisé de mépriser les critiques, et même les menaces que l'on y joignait quelquefois. Mais il arriva qu'un jour il se trouva en face d'un ennemi avec lequel il ne faisait pas bon plaisanter. Quelques membres du parlement, indignés qu'un gazetier eût osé parler d'eux

Dans ses pauvres petits ouvrages,

ameutèrent contre lui la turbulente assemblée, et cette fois la critique faillit se formuler en un bel et bon arrêt.

Quelques uns, voyant de travers
Mes malheureux et pauvres vers,
Et les tournant à conséquence,
O princesse! on m'a fait défense
D'écrire politiquement,
Ni de railler aucunement.
On nomme sanglante critique
Mon innocente rhétorique,
Et plusieurs traitent d'attentat
Le zèle que j'ai pour l'Etat.
Quoique j'aie l'âme assez bonne
Et point de fiel contre personne,
Quelques messieurs du Parlement
N'aiment pas mon raisonnement,
Si que, craignant, en ce rencontre,
Que l'on me donne un arrêt contre
(Car ces messieurs sont absolus),
Je ne raisonnerai donc plus
Sur l'état présent des affaires,
Pour n'irriter tels adversaires;

J'en parlerai tout simplement,
Pour obéir au Parlement;
Mais aussi, mes tristes gazettes
Ne seront plus que des sornettes...

Quoi qu'il en soit, et malgré des imperfections que rendent excusables le siècle où vivait l'auteur et la nouveauté de l'entreprise, la *Gazette burlesque*, rimée généralement avec une grande facilité, quelquefois même avec verve et entrain, est précieuse à consulter pour une foule de faits particuliers, d'usages, d'anecdotes, etc. On était en pleine Fronde quand Loret commença à écrire, et la mobilité des hommes et des choses se reflète dans ses vers, qui, s'ils n'ont point conservé jusqu'à nos jours la grâce de la nouveauté, comme le leur promettait un contemporain, sont encore lus avec plaisir. Citons quelques traits :

Lysis ne sait quel parti prendre,
Tant il a peur de se méprendre.
Madame la Fronde et la Cour
Attirent son cœur tour à tour.
Aujourd'hui l'une le possède;
Une heure après l'autre l'obsède;
Il est entre deux suspendu,
Et, n'étant gagné ni perdu,
Il dit à l'une : — Allez au peautre!
Puis il en dit autant à l'autre.
A l'une il dit : — Je suis à vous;
A l'autre il dit : — Unissons-nous.
On lui fait harangue : il écoute,
Il conteste, il balance, il doute,
Il voit le mal, il voit le bien;
Mais enfin il ne résout rien.
Quelques partisans de Corinthe;
Qui pour la Cour sont pleins d'absinthe,
Et tout plein de petit frondeurs,
Jusque même à des ravaudeurs,

Avec une ardeur sans seconde
Lui parlent pour dame la Fronde.
D'autres, vrais serviteurs du roi,
Gens de probité, gens de foi,
Le sollicitent pour la reine,
Qui de nous tous est souveraine.
Comment se démêlera-t-il
D'un labyrinthe si subtil?
Et que faudra-t-il qu'il réponde?
Sera-t-il Cour? sera-t-il Fronde?
Je n'en sais rien, foi de Normand!
Et si je disais autrement,
Mon audace serait extrême,
Car il ne le sait pas lui-même.

Loret n'aimait point la Fronde; aussi ne laisse-t-il échapper aucune occasion de s'en moquer.

Ce jour, par étrange manie,
De Paris la tourbe infinie,
Suivant un ordre tout nouveau,
Mit de la paille à son chapeau.
Si sans paille on voyait un homme,
Chacun criait : — Que l'on l'assomme!
Car c'est un chien de Mazarin.
Mais avec seulement un brin,
Eût-on quelque bourse coupée,
Eût-on tiré cent fois l'épée,
Eût-on donné cent coups mortels,
Eût-on pillé deux mille autels,
Eût-on forcé cinquante grilles
Et violé quatre cents filles,
On pouvait, avec sûreté,
Marcher par toute la cité,
En laquelle, vaille que vaille,
Tous étaient lors des gens de paille.

Mazarin prend-il la fuite, Paris est dans l'ivresse; bourgeois, rentiers et populace se répandent dans les rues, et trois volumes ne lui suffiraient pas s'il

voulait enregistrer tous les sots propos débités en cette occasion,

Où l'on remarqua maint courtaud
Qui tournait le visage en haut,
Croyant qu'après cette sortie
L'alouette, toute rôtie,
Lui tomberait dedans le bec.

L'Hôtel-de-Ville tire le canon d'allégresse, et le Parlement poursuit l'Eminence

A grands coups d'arrêts sur arrêts.

Mais apprend-on

Que ledit Jules fait voyage
A la cour en grand équipage,
Alors messieurs du Parlement
Parlent, dit-on, plus doucement,..
Tel qui disait : Faut qu'on l'assomme,
Dit à présent qu'il est bonhomme;
Tel qui disait le Mascarin,
Avec un ton de révérence,
Dit maintenant : Son Eminence...
O les âmes faibles et vaines!
O les fragilités humaines!

A peine le cardinal est-il rentré dans Paris, que l'Hôtel-de-Ville s'empresse de le fêter.

Aujourd'hui, dans l'Hôtel-de-Ville,
D'une façon toute civile,
Les consuls et les échevins,
Avec quantité de bons vins
Et des poissons en abondance,
On fait un banquet d'importance
Et qui coûte maint bon florin
A monsieur Jules Mazarin.
Lequel toute la compagnie
Reçut avec joie infinie.
Outre les mets délicieux
Qui délectaient même les yeux,

On joua du plat de la langue
Car on lui fit mainte harangue,
Maint beau discours et compliment,
Qui l'élevaient au firmament.

Quoique pensionnaire de l'hôtel de Longueville, Loret, en homme prévoyant ou déjà intéressé, resta fidèle au parti de la cour, tout en ménageant le parti des princes, qu'il a toujours soin de séparer de celui de la Fronde. Cela ne l'empêche pas de se moquer des courtisans, qui, à tout propos,

Jurent mort! ventre! sang! ou tête!
Car le courtisan se croit bête
Et ne savoir pas son métier
S'il ne jure comme un chartier.

Il ne craint point de blâmer la reine de céder à la nécessité de se faire des créatures par des promotions inconsidérées qui,

Rendant l'hermine
Plus commune que l'étamine,

déconsidèrent les plus hautes dignités.

D'ailleurs, comme tous les hommes sensés, Loret déplorait sincèrement les maux que la discorde civile avait attirés sur la France; car, dit-il, en s'adressant aux Espagnols :

Si les Français ont du dessous,
Si vous avez barres sur nous,
Si nos pertes sont infinies,
Remerciez-en nos manies,
Et nos noires dissensions
Que fomentent vos pensions.

Plus d'une fois le tableau des maux

Dont le pauvre Etat est la proie

vient glacer sa verve, et lui arracher des imprécations contre

Les malins auteurs de la guerre.

Il gémit

De voir la discorde civile
Régner dans cette grande ville
Qui jadis était un séjour
De paix, d'abondance et d'amour...
Une ville enfin sans seconde,
Et, bref, la merveille du monde.
Maintenant son bonheur fait flux,
On ne la connaît presque plus;
Sa splendeur est quasi ternie;
La liberté s'en voit bannie,
Et l'on peut dire avec raison
Qu'elle est une grande prison
D'où n'ose plus sortir personne,
Non pas seulement pour Charonne,
Bagnolet, Saint-Cloud, Saint-Denis,
Et mille autres lieux infinis,
Où, les fêtes et les dimanches,
Les bourgeois, les mains sur les hanches,
Allaient humer un air nouveau,
Quand le temps était clair et beau.

Et il ajoute :

Depuis trois ou quatre ans je prône
Que le peu d'amour pour le trône
Pourrait un jour, dans la cité,
Causer grande perplexité;
Mais j'ai beau prier qu'on me croye,
Je suis la Cassandre de Troye,
Qui de loin les choses voyait,
Et jamais on ne la croyait.

Quoi qu'il en soit, lorsque la paix fut consolidée, Loret put, sans chanter la palinodie, célébrer la gloire et les bienfaits du nouveau règne. Aussi

Ses vers ne sonnaient pas trop mal
Dans le domicile royal;

Le roi, la reine et l'Éminence
Leur donnaient parfois audience,

et, ce qui valait mieux pour le poète, lui accordaient de temps à autre des gratifications qui toujours étaient les bienvenues :

Car, jouant tant que le jour luit,
Et bien souvent toute la nuit,

Loret était toujours à sec, malgré les gratification de la cour, malgré le produit de ses gazettes et les pensions que lui faisaient plusieurs grands seigneurs. Au moins peut-on dire à sa gloire qu'il ne se montra point ingrat. Quand Fouquet, qui était l'un de ses bienfaiteurs, fut enfermé à la Bastille, Loret eut le courage de le plaindre et de manifester hautement le désir de le voir triompher de ses ennemis. Colbert, irrité de l'audace du pauvre gazetier, le raya du rôle des pensions.

La politique n'occupait pas exclusivement les colonnes de Loret; les naissances, les mariages, les morts illustres, les mille petits événements de la cour et de la ville, les anecdotes comiques ou scandaleuses, tout était de son domaine. Il n'oubliait pas non plus les institutions utiles. Nous lisons dans la lettre du 26 août 1653 :

On va bientôt mettre en pratique,
Pour la commodité publique,
Un certain établissement
(Mais c'est pour Paris seulement)
De boîtes nombreuses et drues
Aux petites et grandes rues,
Où, par soi-même ou son laquais,
On pourra porter des paquets,
Et dedans, à toute heure, mettre
Avis, billet, missive ou lettre,
Que des gens commis pour cela

Iront chercher et prendre là,
Pour d'une diligence habile
Les porter par toute la ville...
Ceux qui n'ont suivants ni suivantes,
Ni de valets, ni de servantes,
Ayant des amis loin logés,
Seront ainsi fort soulagés.
Outre plus, je dis et j'annonce
Qu'en cas qu'il faille avoir réponse,
On l'aura par même moyen.
Et si l'on veut savoir combien
Coûtera le port d'une lettre
(Chose qu'il ne faut pas omettre),
Afin que nul ne soit trompé,
Ce ne sera qu'un sou tapé.

Enfin, il ne se passait rien de remarquable à Paris ou dans le reste de la France qu'il ne le décrivît « naïvement et agréablement. Et ce qui est de plus à louer, ajoute son éditeur, quoique les sujets soient quelquefois assez facétieux d'eux-mêmes, et semblent lui donner une certaine liberté de parler, il s'est tellement réglé, que l'on n'y voit point de paroles licencieuses, ni de mots à deux-entendre qui puissent offenser la pudeur des dames et des plus sévères esprits. » Ajoutons la pudeur des dames du dix-septième siècle; car, quelque circonspect que dût être Loret dans un ouvrage adressé à une femme, on ne laisse pas que de rencontrer de temps à autre des pièces graveleuses, qui effaroucheraient légèrement la pudeur de notre siècle collet-monté.

Le *français* dans les mots bravait l'honnêteté,

Nous en citerons une seule, qui achèvera de montrer le genre de l'auteur et le goût de l'époque :

L'autre jour, une demoiselle,
Jeune, aimable, charmante et belle,

Non sans se faire un peu de mal,
En chassant tomba de cheval,
Et Zéphir, la prenant pour Flore,
Hormis qu'elle est plus fraîche encore,
Lui souleva, quand elle chut,
Chemise et cotillon. Mais chut!
Je suis si simple et si modeste,
Que j'ai peine à dire le reste;
On ne vit qu'un beau cul pourtant,
Admirablement éclatant,
Et dont la blancheur sans pareille
Des autres culs est la merveille,
Cul royal et des plus polis,
Puisqu'il est tout semé de lis;
Cul qui, cette fois, sans obstacle,
Fit voir un prodige ou miracle:
Car c'est la pure vérité
Que, dans un des chauds jours d'été,
Quand il fit ce plaisant parterre,
On vit de la neige sur terre.
Plusieurs, se trouvant vis-à-vis,
De cet objet furent ravis,
Le nommant, en cette aventure,
Un chef-d'œuvre de la nature;
Et même un auteur incertain
Composa ce joli huitain :

Trésor caché, beauté jumelle,
Brillant séjour de l'embonpoint,
Ta splendeur a paru si belle
Et mit ta gloire à si haut point,
Qu'il faut qu'incessamment l'on prône,
O cul qui les dieux charmeret,
Que, si tu n'es digne du trône,
Tu l'es au moins du tabouret.

Les feuilles de Loret paraissaient à peu près régulièrement tous les samedis. Les quinze années de sa publication furent réunies en trois volumes in-folio, sous le titre de *Muse historique*. « Ce n'est point par

mépris, a soin de nous dire son éditeur, que le nom de *Gazette* fut quitté. Ce ne fut que pour le laisser aux relations faites en prose, au lieu que, les siennes étant en vers, on se doit bien imaginer qu'elles furent débitées par l'une des muses, et même par celle qui a l'intendance de l'histoire, puisqu'elles nous fournissent des mémoires journaliers où toute l'histoire du temps est comprise. »

En 1672 parut un nouveau recueil, qui était appelé à une grande vogue et à une longue destinée. Nous voulons parler du *Mercure galant*, créé par Doneau de Vizé. C'était une sorte de *journal complet et universel.* Nouvelles, promotions et nominations, baptêmes, mariages et morts, spectacles, histoires galantes, médailles, réceptions aux académies, plaidoyers, sermons, arrêts, petites pièces de poésie, énigmes illustrées, chansons, musique, dissertations quelquefois savantes et quelquefois enjouées, tout y entra, tout y trouva place.

Mais laissons l'auteur nous exposer lui-même le plan qu'il s'était proposé.

« Je vous écrirai tous les huit jours une fois, et vous ferai un long et curieux détail de tout ce que j'aurai appris pendant la semaine. Je vous manderai des choses que les gazettes ne vous apprendraient point, ou du moins qu'elles ne vous feraient pas savoir avec tant de particularités. Les moindres choses qui se passeront ici n'échapperont point à ma plume. Vous saurez les mariages et les morts de conséquence, avec des circonstances qui pourront quelquefois vous donner des plaisirs que ces sortes de nouvelles n'ont pas d'elles-mêmes. Je tâcherai de développer

la vérité des belles actions de ceux dont la valeur se fera remarquer dans les armées, et vous éclairerai souvent des choses dont la renommée est toujours mal instruite, parce que elle n'attend jamais pour partir qu'elles soient bien éclaircies, et que les premiers bruits qu'elle sème ne sont que rarement véritables.... Comme on entend de temps en temps parler de procès si extraordinaires et si remplis d'aventures, que les romans les plus surprenants n'ont rien qui en approche, je ne manquerai pas de vous en divertir et de vous en mander les véritables circonstances, qui ne sont jamais bien sues que de ceux qui se donnent la peine de les rechercher avec soin.

» Je vous enverrai toutes les pièces galantes qui auront de la réputation, comme sonnets, madrigaux et autres ouvrages semblables. Je vous manderai le jugement qu'on fera de toutes les comédies nouvelles et de tous les livres de galanterie qui s'imprimeront.

» J'espère vous écrire souvent quelques aventures nouvelles en forme d'histoire. Paris est assez grand pour m'en fournir, et il y arrive chaque jour des choses assez considérables et extraordinaires... J'ajouterai à toutes ces choses toutes les nouvelles des ruelles les plus galantes, et vous manderai jusques aux modes nouvelles. On est ravi en province de les apprendre, et, de tout ce que l'on y peut mander, rien n'y est souhaité avec plus de passion. Vous croyez bien que les coquettes de Paris me fourniront assez de quoi vous écrire sur ce sujet, et que toutes les choses que je viens de promettre me fourniront séparément de quoi vous entretenir d'un nombre infini de nouvelles. Je ne vous en manderai pas beaucoup d'étrangères ni d'état, et je vous parlerai seulement de ces grandes nouvelles publi-

ques dont s'entretiennent ceux même qui ne font pas profession d'en savoir. Comme il n'y a pas de nouvelle si publique qui n'ait quelque chose de particulier et qui n'est pas su de tout le monde, je vous informerai de ce qu'en croiront ceux qui doivent être les mieux informés.

» Si je puis venir à bout de mon dessein, et que vous conserviez mes lettres, elles pourront dans l'avenir servir de mémoires aux curieux, et l'on y trouvera beaucoup de choses qui ne pourraient se rencontrer ailleurs, à cause de la diversité des matières dont elles sont remplies. »

De Vizé avait le sentiment de son œuvre, et aujourd'hui encore la collection du *Mercure* est consultée avec plaisir et avec fruit. Son plan n'était pas irréprochable assurément, mais il était nouveau et réalisait un progrès. Il n'existait alors que des recueils scientifiques et littéraires, qui ne s'adressaient qu'à une classe privilégiée : de Vizé voulut faire un journal qui convînt à tout le monde ; il comprit que là était le succès, et ses calculs ne furent point trompés : car, malgré le jugement un peu brutal de la Bruyère et les plaisanteries de Boursault, malgré même les épigrammes de Boileau et les mille obstacles que lui suscita l'envie, il continua son œuvre avec un succès toujours croissant jusqu'à la fin de sa carrière.

Pendant les cinq ou six premières années, le *Mercure galant* ne parut que d'une manière très irrégulière, de Vizé étant empêché par des maladies ou par des affaires. Mais, à partir de 1678, il parut régulièrement tous les mois, en un volume in-12, de trois à quatre cents pages, qui se vendait trois livres. Il était rédigé sous la forme d'une lettre, dans laquelle venaient s'enchâsser, d'une manière toujours nouvelle, toujours heureuse, les faits, les récits, les his-

toriettes, les poésies, en un mot tout ce qui composait le bagage ordinaire du *Mercure*. C'était, en grand, le *Courrier de Paris*, et le *Courrier de la semaine*, de quelques feuilles hebdomadaires.

L'œuvre de de Vizé fut continuée par Rivière Dufresny, qui lui imprima un nouvel élan. Ce n'est pourtant pas que ce dernier manquât non plus de détracteurs. Rousseau, surtout, lui fit une guerre acharnée (1).

Des mains de Dufresny, le *Mercure galant* passa dans celles de Lefèvre de Fontenay, qui en changea le titre, et l'appela *Mercure de France*; et il parvint, après bien des vicissitudes, jusqu'à son 667e numéro, qui parut en janvier 1815 (2). Le *Mercure* avait acquis pendant la révolution une certaine importance, qu'il dut surtout à sa rédaction politique. Par-

(1) Dufresny ayant donné, dans son premier numéro, les bouts rimés de *trente*, *quarante*, etc., Rousseau les remplit d'une manière fort plaisante; la pièce, qu'il adressa à Dufresny, se terminait par ces deux vers :

A la vieille Babet je le ferais pour rien,
Pourvu que je te visse étrillé comme un chien.

Cette vieille Babet était une bouquetière qu'on avait longtemps nommée la Belle Bouquetière, et à laquelle sa beauté avait attiré autrefois des chalands de plus d'une espèce.

Dufresny, du reste, ne fit pas fortune au *Mercure*. Endetté de 30 pistoles envers sa blanchisseuse, il l'épousa pour s'acquitter. *Pauvreté n'est pas vice*, lui disait un jour un de ses amis. *C'est bien pis*, répondit le poète. Au reste, il faut convenir que la sienne était la suite de sa mauvaise conduite; il n'avait pas plutôt un ducat qu'il le dépensait. Voltaire a dit avec raison :

Et Dufresny, plus sage et moins dissipateur,
Ne fût pas mort de faim, digne mort d'un auteur.

(2) Une réunion d'hommes de lettres, sous la direction de M. Roquefort, tenta de ressusciter le *Mercure* en 1819, mais elle ne donna que dix-neuf numéros. De 1832 à la fin de 1825 parut un *Mercure du XIXe siècle*, fondé par des écrivains libéraux, et signé par M. Tissot.

mi les célébrités littéraires qui ont concouru au succès de cette publication, dont la lecture a fait si longtemps le passe-temps le plus agréable de la cour et de la ville, et qui n'est pas, d'ailleurs, sans quelque importance historique, nous nous bornerons à citer Marmontel, la Harpe, Mallet du Pan, Geoffroy, Chamfort, Ginguené, Lacretelle, Fontanes, Morellet, Châteaubriand, Fiévée, Amaury Duval, etc.

Ce n'est qu'à la fin du dix-huitième siècle, quelques années seulement avant la révolution, que parut le premier journal quotidien, qui fut le *Journal de Paris*. La publication en fut commencée le 1er janvier 1777. Un article sur l'*Almanach des muses*, une lettre de Voltaire, une annonce de librairie, trois ou quatre faits administratifs et judiciaires, deux événements, un bon mot et l'annonce des spectacles, font les fraits du premier numéro, qui se termine par cet avis : — « Nous avons annoncé, dans le prospectus de ce journal, que la feuille, paraissant tous les jours, ne serait que de quatre pages in-8°. Si nous ne consultions que les difficultés inséparables d'une entreprise de cette nature, si nous n'étions pas convaincus que le temps lui donnera le degré de perfection dont elle est susceptible..., nous aurions prescrit à notre tâche ces bornes étroites. Mais nous nous assujettissons, dès ce jour, au format in-4° ; s'il double nos frais, il nous assure les moyens de remplir plus strictement nos engagements envers le public..... » Or l'in-4° de cette époque n'était pas tout à fait si grand que l'in-8° actuel, et un numéro du *Journal de Paris* serait fort à l'aise dans une colonne d'un de nos grands journaux. L'abonnement n'en coûtait pas moins 24 livres pour Paris, et 31

liv. 4 sous pour la province. Aussi la spéculation fut-elle heureuse, et procura, dit-on, jusqu'à 100,000 francs de bénéfice par an. Pour qui a feuilleté les premières années de cette feuille insipide, qui devait rester étrangère à toute question politique, qui ne pouvait même donner des nouvelles de la cour, son succès est un des témoignages les plus éclatants de l'innocence de nos pères.

La *Gazette de France*, le *Mercure* et le *Journal de Paris*, forment à peu près tout le bilan de la presse en France avant la révolution. Après ces feuilles, on n'a guère à nommer que les *Annales politiques et littéraires*, de Linguet; l'*Esprit des journaux* et l'*Esprit des Gazettes*, deux recueils mensuels; le *Journal du Lycée de Londres*, par Brissot-Warville, le *Journal historique et politique*, fondé à Genève par Mallet du Pan, et quelques autres qui se produisirent à l'occasion des assemblées des notables, mais qui n'eurent qu'une existence éphémère; telles que le *Journal ecclésiastique*, de l'abbé Barruel; la *Sentinelle du Peuple*, par Mondesève et Volney; le *Journal général de l'Europe*, par Lebrun et Smith, et le *Hérault de la Nation*, ou le *Précurseur de tous les journaux*, par Magnancourt.

Pour tout dire, nous devons ajouter que la sévérité de la censure donna lieu, à plusieurs reprises, à l'émission de gazettes manuscrites connues sous le nom de *Nouvelles à la main*, chroniques scandaleuses plutôt que politiques, qui ne laissèrent pourtant pas que d'inquiéter plus d'une fois le pouvoir. Les feuilles de ce genre qui eurent le plus de vogue furent celles qui émanaient d'un cercle de nouvellistes qui se tenait chez madame Doublet, et dont les principaux membres étaient l'abbé Legendre, Piron,

les deux frères La Curne Sainte-Palaye, Mirabeau, Falconet, Voisenon, etc., et Bachaumont, sous le nom duquel on a publié des *Mémoires secrets,* dont les principaux matériaux ont été pris dans les nouvelles, anecdotes et jugements, recueillis jour par jour à la *paroisse*, comme on nommait le salon de madame Doublet.

Tels furent les faibles commencements de la presse périodique, de cette puissance qui devait bientôt forcer toutes les autres puissances à compter avec elle. « C'est que la liberté de la presse n'était pas encore passée dans le journal en ce temps-là ; c'est qu'en ce temps-là il y avait le plus puissant, le plus impérieux, le plus sceptique, le plus moqueur, le plus démolisseur, le plus français des journaux, la correspondance de Voltaire; c'est que le style du journal, cette improvisation de toutes les minutes, n'était pas encore arrêté; c'est que la vocation n'é-pas comprise; c'est que l'opposition au pouvoir, cette condition première de la presse, n'était pas dans le journal : elle était dans les livres, elle était dans l'*Encyclopédie*, aux discours de J.-J. Rousseau, aux tragédies de Voltaire; elle était partout, excepté au journal. »

II.

LA PRESSE PENDANT LA RÉVOLUTION.

Son rapide et prodigieux développement. — Sa licence, ses excentricités. Curieuse statistique.

Ainsi, jusqu'en 1789, la presse était demeurée à l'état d'enfance, s'ignorant elle-même, sans force ni caractère. Mais son temps était venu : elle allait éclater tout à coup comme un feu souterrain qui a rompu ses digues, et son explosion devait ébranler la vieille Europe jusque dans ses fondements, déjà si fortement sapés par la philosophie du dix-huitième siècle.

Une génération nouvelle avait été enfantée par les encyclopédistes, génération enthousiaste, inquiète, impatiente de mettre la main aux affaires publiques, travaillée d'ailleurs par ces esprits hasardeux, ces âmes irritées, qui se rencontrent au début de toute révolution.

L'ardeur des esprits s'exhala d'abord dans des milliers de brochures, où étaient agitées, avec une extrême vivacité, les questions qu'avait soulevées l'approche des états généraux, questions brûlantes qui remuaient toutes les passions, toutes les fibres populaires. Mais à peine les états généraux furent-ils réunis, qu'une foule de journaux surgirent comme par enchantement, ceux-ci pour enregistrer, ceux-là pour discuter les actes de cette assemblée qui tenait l'Europe entière suspendue à ses débats.

Dès le 2 mai, Mirabeau l'aîné commença la publication de ses *Lettres à ses Commettants*, prolégomènes du *Courrier de Provence*. Ce fut comme le signal de la mêlée, je dirais presque de la course, car ce qui se passa alors réveille involontairement en moi l'idée d'une course au clocher. Seulement le but n'était pas le même pour tous; chaque concurrent avait son clocher qu'il poursuivait à tort et à travers, renversant, brisant tout sur son passage, jusqu'à ce que l'haleine lui manquât, ou qu'il se brisât contre une force supérieure.

A la suite du *Courrier de Provence* se lancèrent, et à quelques jours d'intervalle :

Le *Journal des Etats Généraux*, par Lehodey;

Le *Bulletin des Séances des Etats Généraux*, par Maret, depuis duc de Bassano;

Le *Point du Jour*, ou *Recueil de ce qui s'est passé la veille à l'Assemblée Nationale*, par Barère;

Les *Evangélistes du Jour*, par Dulaure ;

Le *Patriote français*, par Brissot ; épigraphe : « Une gazette libre est une sentinelle avancée qui veille sans cesse pour le peuple. »

Le *Courrier de Versailles à Paris*, etc., par Gorsas;

Les *Révolutions de Paris*, par Prudhomme, Loustalot et Tournon, avec leur enseigne si hardie et si fameuse : « Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux... Levons-nous! » (1)

(1) Voici comment Prudhomme jugeait la révolution : « Le philosophe qui embrasse l'univers, qui voit les âges se succéder, les empires se former, s'étendre, se détruire et s'écraser les uns les autres, et de leurs ruines de nouveaux

Les *Annales de la Révolution*, par Bayard, qui devinrent ensuite le *Journal de la Municipalité et des Districts de Paris*;

L'*Observateur*, par Feydel, qui avait pris cette épigraphe : « La publicité est la sauvegarde du peuple » ;

La *Chronique de Paris*, par Condorcet, Rabaut-Saint-Etienne, Ducos, etc.;

Le *Journal des Débats et Décrets*, par Barère et Louvet ;

Le *Publiciste parisien*, journal libre et impartial, par Marat ; *l'ami du peuple*, qualification qui devint, dès le sixième numéro, le titre principal de cette feuille fameuse, qui cachait le poison sous cette belle devise : *Vitam impendere vero ;*

Le *Journal général de la Cour et de la Ville*, plus connu sous le nom du *Petit-Gauthier ;*

Les *Actes des Apôtres*, pot-pourri en vers et en prose, auquel fut opposé le *Disciple des Apôtres ;*

Le *Journal universel*, ou *Révolutions des Royaumes*, par Audoin ;

Le *Journal de la Ville et des Provinces*, par Fontanes ;

Les *Annales patriotiques et littéraires*, par Carra et Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris ;*

Les *Révolutions de France et de Brabant*, par Camille Desmoulins ;

La *Gazette nationale*, ou le *Moniteur universel*, dont le premier numéro parut le 24 novembre 1789 ;

empires se former encore pour être détruits, s'arrête sans étonnement sur la révolution présente, occasionnée en apparence par la mauvaise politique des princes et des ministres, mais en effet par l'ordre immuable de la Providence, *qui semble avoir placé la stabilité du monde dans ses vicissitudes.* » Parole aussi profonde qu'elle est éloquente.

L'*Orateur du Peuple*, par Fréron;

La *Gazette universelle*, ou *Papier-nouvelles de tous les pays et de tous les jours*, par Cerisier;

Le *Mercure national*, par Carra, Tournon, Kerralio, etc.;

La *Chronique du Manége*, dans le genre des *Actes des Apôtres*, par Marchand, auteur de la Constitution en vaudevilles;

L'*Assemblée Nationale*, par Perlet.

Nous ne citons que les plus marquantes parmi les feuilles que vit éclore cette première année de la liberté, car, à les bien compter, on en trouverait plus de cent cinquante.

L'année suivante ne fut guère moins féconde; cent quarante feuilles nouvelles vinrent disputer le terrain à celles de l'année précédente qui avaient survécu. Dans ce nombre, nous citerons:

La *Bouche de Fer*, par l'abbé Fauchet, qui avait pris ce vers pour épigraphe:

Tu regere eloquio populos, o Galle, momento.

L'*Ami du Roi*, par Royou et Montjoie;

L'*Ami des Citoyens*, par Debrière;

Le *Journal de Louis XVI et de son peuple*, ou le *Défenseur de l'autel, du trône et de la patrie*;

Le *Journal de la Société de* 1789, par Condorcet, Dupont de Nemours, Pastoret, André Chénier, etc.;

Le *Journal de la Société des Amis de la Constitution*, par Choderlos Laclos;

La *Feuille villageoise*, par Cerutti, Rabaut Saint-Étienne, Grouvelle et Ginguené.

On compta encore quatre-vingt-cinq feuilles nouvelles en 1791; on n'en compta plus que soixante en

1792, et environ cinquante en 1793, quarante en 1794, trente-cinq en 1795, et autant en 1796. Il y eut une sorte de recrudescence en 1797 : le nombre des nouvelles publications périodiques écloses pendant cette année s'éleva à quatre-vingt-cinq environ. Mais en 1798, il ne fut plus que de dix-sept. L'année 1799 en vit naître vingt-six, et l'année 1800, sept seulement. Pendant les années suivantes, le mouvement de la presse fut tout à fait insignifiant.

Des journaux qui virent le jour de 1791 à 1800, nous nous bornerons à citer :

La *Feuille du Jour*, par Parisot;

La *Chronique universelle*, par Condorcet et Thomas Payne;

La *Chronique du Mois*, par Clavière;

Le *Bulletin des Amis de la Vérité*, publié par les Girondins;

La *Tribune des Patriotes*, par Camille Desmoulins et Fréron;

Le *Défenseur de la Constitution*, par Robespierre;

Le *Journal de la République française*, par Marat;

Le *Journal de l'Opposition*, par P.-F. Réal;

La *Quotidienne*, dont le premier numéro parut le 22 septembre 1792, et qui, plusieurs fois proscrite, se cacha successivement sous les noms de *Tableau de Paris*, de *Bulletin de Paris*, de *Feuille du Jour*;

Le *Républicain*, l'un des plus ardents et des plus infatigables athlètes de la révolution, qui, supprimé sous un nom, renaissait sous un autre, et fit, pendant sept ans, une guerre acharnée aux gouvernants;

Le *Nouvelliste*, dont les principaux rédacteurs

furent Dupont de Nemours, Guizot, Lacretelle jeune, Barante et Morellet;

Le *Journal de la Montagne*, organe du club des Jacobins, par Lavaux, Thomas, Rousseau et autres;

Le *Vieux Cordelier*, par Camille Desmoulins;

Le *Tribun du Peuple*, par Babeuf;

La *Clef du Cabinet des Souverains*, par Garat, Fontanes, Peuchet, etc.;

Le *Conservateur*, par Garat, Daunou et Chénier;

La *Décade philosophique, littéraire et politique*, par Say, Amaury Duval, Ginguené, Andrieux, etc.;

Le *Journal de la Liberté de la Presse*, par Babeuf;

Le *Mémorial historique, politique et littéraire*, par la Harpe, Vauxelles et Fontanes.

Pour compléter cette liste des principaux organes de la presse de la révolution, nous devons rappeler la *Gazette de France* et le *Journal de Paris*, qui avaient changé de rédaction dès les premiers jours de la révolution, et enfin le *Journal des Débats*, fondé par MM. Bertin frères en 1800, sur les ruines du *Journal des Débats et Décrets*, de Barère et Louvet.

. . . .

On peut juger par cette courte nomenclature du mouvement de la presse pendant les premières années d'une liberté qui avait bientôt dégénéré en *libertinage*, suivant l'expression de Malouet. Ce n'étaient pas seulement, en effet, nos grandes assemblées nationales, ce n'étaient pas seulement les nombreux partis qui s'y combattaient, les mille clubs ouverts dans tous les quartiers de Paris, qui avaient leurs organes; le premier venu se croyait en droit de dire son mot sur les hommes et sur les choses, en

vertu du principe de la souveraineté du peuple, principe dont la conséquence immédiate était que chaque individu, chaque fraction du souverain, avait le droit de s'immiscer dans le règlement des affaires publiques.

On comprend dès lors ce qui dut arriver. Pour se faire entendre au milieu de ces mille voix qui sollicitaient l'oreille du peuple, il fallait crier plus fort que ses voisins, il fallait recourir à des moyens extraordinaires. Ce fut comme une lutte assez semblable à celle des saltimbanques sur un champ de foire. Tel faisait crier son journal à deux liards, tel autre le faisait placarder dans tous les carrefours, offrant ainsi un aliment gratuit aux passions déchaînées. Celui-ci cherchait un élément de succès dans la bizarrerie d'un titre, celui-là dans l'excentricité ou même dans le cynisme de l'expression.

Et, sous ce rapport-là même, sous le rapport de la forme, le seul d'ailleurs dont nous nous soyons préoccupé dans ce travail, ce n'est pas une chose sans intérêt que l'étude de ces huit cents journaux ou écrits périodiques éclos pendant les dernières années du dix-huitième siècle.

Le titre qui devait se présenter tout d'abord à celui qui songeait à mettre ses idées en circulation, c'est celui de *Journal*; aussi compta-t-on plus de cent feuilles baptisées de ce nom. Dans ce nombre, nous citerons, dans des genres divers :

Le *Journal universel*; — le *Journal général de France*; — le *Journal de la Cour et de la Ville*; — le *Journal de la Ville et de la Province*; — le *Journal de la République*; — le *Journal de la Révolution*; — le *Journal de la Confédération*; — le *Journal de la Fédération générale*; — le *Journal*

du Peuple français ; — le *Journal du Citoyen ;* — le *Journal de la Convention nationale ;* — le *Journal des Décrets de l'Assemblée Nationale ;* — le *Journal des Séances du Corps Législatif ;* — le *Journal des Clubs ou sociétés patriotiques ;* — le *Journal des Débats de la Société des Amis de la Constitution ;* — le *Journal de la Société de* 1789 ; — le *Journal de la Société des Amis de la Constitution monarchique ;* — le *Journal de la Société populaire et républicaine des Arts, séant au Louvre ;* — le *Journal des Amis ;* — le *Journal des Amis de la Constitution ;* — le *Journal des Amis de la Paix et du Bonheur de la Nation ;* — le *Journal des Impartiaux ;* — le *Journal des Jacobins ;* — le *Journal des vrais Jacobins ;* — le *Journal de la Montagne ;* — le *Journal de l'Assemblée des Aristocrates aux Capucins ;* — le *Journal de la Compagnie des Arquebusiers royaux de la ville de Paris sur la révolution actuelle* (épigr. : *Per tela, per ignes*) ; — le *Journal des Hommes du 14 juillet et du faubourg Saint-Antoine ;* — le *Journal des Fondateurs de la République ;* — le *Journal des Défenseurs de la Liberté ;* — le *Journal des Défenseurs de la Patrie ;* — le *Journal des Sans-Culottes*, dont l'épigraphe était : « Les âmes des empereurs et celles des savetiers sont jetées dans le même moule » ; — le *Journal de la Liberté*, par Montjoye ; — le *Journal de la Liberté de la Presse*, par Babeuf ; — le *Journal de la Vérité ;* — le *Journal de l'Opposition*, par P.-F. Réal ; — le *Journal des Droits de l'Homme*, par Labenette ; — le *Journal des Droits et des Devoirs de l'Homme dans les divers états de la société ;* — le *Journal de Louis XVI et de son Peuple ;* — le *Journal royaliste ;* — le *Journal des Émigrés ;* — le *Journal de la Noblesse*,

de la Magistrature, du Sacerdoce et du Militaire (épigr. : Dieu et l'honneur) ; — le *Journal du Soir, ou le Petit Page* (épigr. : O Louis! ô mon roi! sur la terre n'est-il que moi....) ; — le *Journal électoral* ; — le *Journal des Fonctionnaires* ; — le *Journal des Communes* ; — le *Journal des Municipalités et Assemblées administratives* ; — le *Journal du Bonhomme Richard* ; — le *Journal du Diable* ; — le *Journal prophétique* ; — le *Journal des Bons et des Mauvais* ; — le *Journal des Mécontents* ; — le *Journal des Réclamations* ; — le *Journal des Paresseux*, qui « donnait tout en peu de mots » ; — le *Journal des Incroyables, ou les Hommes à parole d'honneur* ; — le *Journal des Rieurs* ; — le *Journal Nouveau*, journal en chansons, avec cette épigraphe : *Te, veniente die, te, decedente, canebant.*

Sous la même acception doivent se ranger les *Bulletins*, *Gazettes*, *Feuilles*, *Annales*, *Chroniques*, etc., tels que le *Bulletin général de la France et de l'Europe* ; — le *Bulletin national* ; — le *Bulletin décadaire de la République française* ; — le *Bulletin de Paris* ; — le *Bulletin des Séances des États Généraux* ; — le *Bulletin de l'Assemblée Nationale*, par Maret ; — le *Bulletin de l'Assemblée Nationale législative*, puis *de la Convention* ; — le *Bulletin des Armées et de la Convention Nationale*, journal du soir ; — le *Bulletin du Tribunal Révolutionnaire* ; — le *Bulletin des Amis de la Vérité* ; — le *Bulletin des Frères et Amis* ; — le *Bulletin d'Aujourd'hui* ; — le *Bulletin du Soir* ; — le *Bulletin de la Semaine* ; — le *Bulletin des Bulletins*.

La *Gazette universelle* ; — la *Gazette nationale* ; — la *Gazette officielle* ; — la *Gazette du Peuple* ;

— la *Gazette du Jour*; — la *Gazette de Paris*; — la *Gazette des Cours de l'Europe*.

La *Feuille du Bon Citoyen*; — la *Feuille du Salut public*; — la *Feuille de Paris*; — la *Feuille du Jour*; — la *Feuille du Matin*; la *Feuille Villageoise*.

Les *Annales de France*; — les *Annales de la Révolution*; — les *Annales de la République française*; — les *Annales politiques et nationales*; — les *Annales patriotiques et littéraires*.

La *Chronique nationale et étrangère*, qui avait inscrit sur son drapeau cette sage maxime : « La liberté sans la raison est une arme funeste »; — la *Chronique de France*; — la *Chronique de Paris*, ou le *Spectateur moderne*; — la *Chronique du Mois*, ou les *Cahiers patriotiques*; — la *Chronique du Manége*; — la *Chronique scandaleuse*.

Nous classerons dans ce même genre les *Courriers*, *Postillons*, *Messagers*, et autres dénominations analogues.

Nous avons déjà nommé le *Courrier de Provence*, par Mirabeau, et le *Courrier de Versailles*, par Gorsas.

Nous ajouterons le *Courrier de France et de Brabant*, par Camille Desmoulins; — le *Courrier français*; — le *Courrier national*; — le *Courrier des Départements*; — le *Courrier d'Avignon*; — le *Courrier de l'Egalité*.

Le *Postillon de l'Assemblée nationale*; — le *Postillon de la Guerre*, ou *Gazette générale de l'Europe*; — le *Postillon de l'Armée*, ou *Bulletin général de la France et de l'Europe*; — le *Postillon du Soir*, ou *Courrier des Chambres*; — le *Postillon de la Liberté*, ou les *Sifflets de Saint-Cloud*; — le

Postillon de la Cour; — le *Postillon de Henri IV*; — le *Postillon extraordinaire*, ou le *Premier arrivé*.

La *Petite Poste de l'Assemblée nationale*; — la *Petite Poste de Paris*, ou le *Prompt Avertisseur*; — la *Petite Poste du Soir*; — la *Poste du Jour*.

Le *Messager du Soir*; — les *Lettres persanes*, ou *Contes de la mère Boby*; — *Lettres du Junius français*, par Marat, et vingt journaux sous le titre de *Correspondance*, entre autres : la *Correspondance des Départements*; — la *Correspondance des Nations*, par une société des amis du genre humain, avec cette épigraphe : « La cocarde de la liberté a fait le tour du monde »; — la *Correspondance du Palais-Royal*, par Morgan; — la *Correspondance patriotique*, par Dupont de Nemours et autres; — la *Correspondance politique des véritables Amis du Roi et de la Patrie*, par Peltier, etc.

Il y eut encore un *Point du Jour*, une *Etoile du Matin*, une *Aurore*; et aussi un *Lendemain*, ou l'*Esprit des Feuilles de la Veille*, dont l'épigraphe résumait le programme : « Je cours toute la journée, je lis toute la soirée, j'écris toute la nuit pour le lendemain. »

Nous pourrions citer encore des *Tribunes*, des *Echos*, — des *Avant-gardes*, des *Avant-coureurs*; — des *Sentinelles*, des *Vedettes*; — des *Spectateurs*, des *Observateurs*, entre autres l'*Observateur féminin*, par madame de Verte-Allure; — des *Miroirs*, des *Tableaux*; — des *Fanaux*, des *Lanternes*, etc.

A ces dénominations banales, d'autres publicistes avaient préféré un titre plus significatif, qui expri-

mai mieux leurs sentiments ou leurs sympathies. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il y eut un grand nombre de *Patriotes* : le patriotisme était la monnaie courante de l'époque ; seulement chacun l'entendait à sa façon. L'un s'intitulait *Patriote royaliste ;* un autre, *Patriote républicain*, et un troisième, *Patriote révolutionnaire*. D'autres, au nombre de cinq ou six, se dirent tout simplement *Patriotes français* ; mais comme si l'on eût pu suspecter la pureté des sentiments que couvrait cette enseigne, quelques uns, à l'instar de certains marchands de denrées, se crurent dans la nécessité d'y ajouter une épithète qui répondît du bon aloi de leur patriotisme. Ainsi il y eut un *Vrai Patriote français*, par le sans-culotte Lefranc ; un *Patriote sincère*, un *Patriote incorruptible*, etc.

Le plus fameux des *Patriotes français* fut celui de Brissot de Warville, que nous avons déjà cité, et qui avait pour épigraphe : « Une gazette libre est une sentinelle avancée qui veille sans cesse pour le peuple. »

Les *Républicains*, cela va sans dire, marchent de pair avec les *Patriotes*, et ne sont pas moins nombreux.

Il y eut dans cette catégorie un titre presque aussi commun que celui de *Journal*, c'est le titre d'*Ami*. Chaque parti, chaque opinion, chaque idée, chaque homme un peu marquant eut son partisan, son *Ami*, son *Défenseur*.

Le peuple surtout devait avoir et eut de nombreux amis, car les amis n'ont jamais manqué à la puissance qui se lève.

La première et la plus célèbre des feuilles de ce titre fut l'*Ami du Peuple*, par Marat, qui en commença la publication en septembre 1789 ; il y eut un

autre *Ami du Peuple*, par Lenoble, un autre par Leclerc, un autre par Lebois, un autre par Jourdain de Saint-Ferjeux ;

Un *Véritable Ami du Peuple*, ou *Journal de l'Assemblée nationale et de la Société des Amis de la Constitution* ;

Un autre *Véritable Ami du Peuple*, par un s.... b..... de sans-culotte qui ne se mouche pas du pied, et qui le fera bien voir ;

Un *Ancien Ami du Peuple*, ou *Nouvel Ami des Hommes*.

Le peuple eut encore ses *Orateurs*, ses *Avocats*, ses *Tribuns*, ses *Fanaux*, etc.

Debrière fonda en 1790 un *Ami des Citoyens*, auquel il donna pour épigraphe ce vers célèbre :

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

Tallien et Méhée fils publièrent une feuille du même nom l'année suivante.

A l'*Ami du Peuple* la cour opposa l'*Ami du Roi*, rédigé par Montjoie et l'abbé Royou, que Danton appelait le Marat de la monarchie.

Parmi les autres *Amis* nous citerons : l'*Ami de la Patrie*, journal de la liberté, par Coesnon Pellerin ; — l'*Ami des Français, de la Vérité et du bon Sens* ; — l'*Ami des Patriotes*, ou le *Défenseur de la Révolution*, par Regnault de Saint-Jean-d'Angely ; — le *Véritable Ami des Hommes de toutes les Nations et de toutes les Conditions*, par Loustalot ; — l'*Ami des Honnêtes Gens*, qui eurent aussi leur *Consolateur* ; — l'*Ami de la Justice et de la Vérité* ; — l'*Ami des Lois*, par Poultier ; — l'*Ami de la Liberté* ; — deux *Amis de la Paix* ; — deux *Amis de la Religion* ; — deux *Amis de l'Ordre* ; — l'*Ami de l'Humanité* ; — l'*Ami des Principes*, ou *Journal du*

Républicain impartial et juste, par Picquenard ; — l'*Ami du Bien public en France*, par Luneau de Boisjermain ; — l'*Ami de la Constitution*, ou le *Surveillant des pouvoirs constitués ;* — l'*Ami de la Révolution et des 82 départements ;* — l'*Ami du Gouvernement républicain et de tous les honnêtes gens partisans de l'Ordre et de la Justice*, par Cottereau ; — un autre par Fantin Desodoars ; — l'*Ami de la Convention*, ou le *Défenseur du Peuple*, par Baradère ; — l'*Ami des Jacobins*, par Brigandat ; — l'*Ami des Théophilanthropes*, par Lambert ; — — l'*Ami des Aristocrates, des Ministériels*, etc. ; — il y eut même un *Véritabe Ami de la Reine*, par une société de citoyennes.

Dans la même catégorie viennent se ranger une douzaine de *Défenseurs :* le *Défenseur de la Liberté*, par Moithey, avec gravures et portraits ; — le *Défenseur des Opprimés*, ou l'*Ami du Clergé et de la Noblesse ;* — le *Défenseur du Peuple ;* — le *Défenseur de la Constitution*, par Maximilien Robespierre ; un autre, par Ballois et Tombe, — le *Défenseur de la Patrie*, par Lebois ; — le *Défenseur de la Vérité*, ou l'*Ami du Genre humain*, par Phelippeaux ; — le *Défenseur de la Vérité et des Principes*, par François, Bacher et Bazin ; — le *Défenseur des vieilles Institutions ;* — le *Défenseur des Droits du Peuple*, par Galland ; — un autre, par Bonnar fils, avec cette épigraphe : *Nec Cæsar, nec Marius, nec Sylla ;* — le *Défenseur de la Religion*, etc.

Pendant que certains journalistes cherchaient pour leur feuille un titre qui exprimât leurs sympathies, d'autres, au contraire, choisissaient une dénomination qui ne pût laisser aucun doute sur leurs antipa-

thies sur les hommes et les principes qu'ils voulaient combattre.

C'est ainsi qu'on vit successivement paraître sur la brèche l'*Ennemi des Préjugés*; — l'*Ennemi des Aristocrates*; — l'*Ennemi des Conspirateurs*; — l'*Ennemi des Oppresseurs*; — l'*Ennemi des Tyrans*; — l'*Anti-Fanatique*; — l'*Anti-Terroriste*; — l'*Anti-Fédéraliste*; — l'*Anti-Royaliste*, qui avait pris cette épigraphe : « Il n'y a pas de rois dans la nature »; — l'*Anti-Marat*, 1791, par une société de gens de lettres royalistes; — l'*Anti-Brissotin*; — le *Contre-Révolutionnaire*; — le *Contre-Poison des Jacobins*, par Moreau et Jardin.

Il y en eut qui s'érigèrent en *Censeurs*, d'autres qui s'armèrent du *Fouet national* (1).

Quelques titres sont plus significatifs encore; ainsi : le *Bonnet rouge*, par une société de sans-culottes; — le *Sans-Quartier*, avec cette épigraphe : « Je me f..s de ça, je porte perruque. »

Au milieu de cette mêlée sans trève ni merci, de cette confusion de toutes les idées et de tous les principes, il se rencontra quelques esprits naïfs qui tentèrent de se poser en médiateurs entre les partis, ou de guider l'opinion publique, tiraillée dans tous les sens.

Il va sans dire que plus d'un se présenta comme

(1) Le *Fouet national* excitait ainsi les femmes à marcher sur Versailles dans les journées des 5 et 6 octobre :

« Allez, Mesdames amazones, allez cueillir des lauriers. Par une femme Rome acquit la liberté; par une femme les plébéiens obtinrent le consulat; par une femme finit la tyrannie des décemvirs; par une femme Rome assiégée fut sauvée des mains d'un proscrit : par vous peut-être, braves Parisiennes, l'aristocratie va être terrassée, la France va sortir tout à fait de l'esclavage. »

seul *véridique*, seul *impartial*, seul *indépendant*, seul *invariable*.

L'univers peut changer, mon âme est inflexible.

L'un s'intitula le *Modérateur*; l'autre, le *Conciliateur*, ou le *Réconciliateur*; un troisième, le *Pour et le Contre*; celui-ci offrit au public une *Boussole* ou *Régulateur*; celui-là s'annonça comme devant peser toutes les opinions dans sa *Balance*.

Mais il est probable que les auteurs de ces feuilles espéraient eux-mêmes très peu de leurs tentatives; on peut au moins le présumer de l'épigraphe que s'était choisie le rédacteur de la *Balance* :

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Du moins, si ces tentatives devaient être infructueuses, elles n'avaient en elles rien que d'honorable. Malheureusement nous n'en pouvons dire autant de la mission que s'étaient donnée certains journalistes, nous devrions dire pamphlétaires, qui s'érigèrent en procureurs du peuple, et se firent un mérite de l'espionnage et de la dénonciation.

Clouons au pilori : l'*Écouteur aux portes* (épigr. : « Les murs ont des oreilles ») : — l'*Espion des Sections et des Autorités constituées*, journal qui paraîtra malheureusement trop souvent pour bien du monde; — le *Furet parisien* (épigr. : « Je dévoilerai vos intrigues, tremblez! »); — l'*Argus patriote* (*Audax et vigilans*); — le *Tocsin de Richard-sans-Peur*, ou le *Défenseur de la Liberté* :

Tremblez, aristocrates, et redoutez ma plume,
Elle sera pour vous plus dure qu'une enclume.

— le *Tocsin de la vérité*, contre les corps sans âme et les têtes à changer; — le *Procureur général du Peuple*; — le *Dénonciateur national*; — et ces *Listes*

des noms de famille des ci-devant ducs, marquis, comtes, barons, excellences, monseigneurs, grandeurs, demi-seigneurs, anoblis, etc.; — *Listes* des aristocrates; — *Listes* des ci-devant nobles : nobles de race, robins, financiers, intrigants et tous les aspirants à la noblesse, etc., etc. (1)

J'aime cent fois mieux ceux qui ne virent dans la révolution que des sujets de chansons ou des objets de plaisanterie, quelque forcé que me paraisse souvent leur rire; et à tous les *Espions* et *Dénonciateurs*, à tous ces faux patriotes, je préfère de beaucoup le *Journal des Rieurs*, ou le *Démocrite français*, par Martainville, qui avait pris cette épigraphe assez singulière :

Rire de tout, c'est une folie;
Rira bien qui rira le dernier.

— un autre *Démocrite français*, par madame Reynerie :

Dire en riant la vérité,
C'est user de la liberté.

— le *Journal en vaudevilles des Débats et Décrets de l'Assemblée nationale*; — le *Journal Nouveau*, journal en chansons; — les *Rapsodies du jour*, ou séances des deux conseils en vaudevilles, etc.

Il y avait bien quelque mérite à égayer les scènes, parfois si lugubres, de ce grand drame de la révolution (2).

(1) Épigraphe : « Si notre père Adam eût eu le bon esprit d'acheter une savonnette à vilain, nous serions tous nobles. »

(2) « Le gouvernement se plaint sans cesse des journalistes, comme s'ils faisaient beaucoup de mal. Je crois qu'il se trompe, et qu'en cela il n'entend pas mieux ses intérêts qu'en tout le reste. Le plus souvent les journalistes emploient l'arme du ridicule, et font rire les gouvernés aux dépens des gouvernants, quoique les gouvernés n'aient pas d'ordinaire

Le premier et le plus important des journaux de ce genre est celui que Peltier publia sous le titre d'*Actes des Apôtres*; longue série de charges et de caricatures qui eurent une très grande vogue. Le titre seul de cette publication était une bizarrerie propre à piquer la curiosité. Peltier avait sans doute voulu désigner par là les membres de l'Assemblée nationale regardés comme les plus ardents patriotes, ces apôtres d'une nouvelle religion, pour laquelle les écrivains royalistes n'avaient pas assez de sarcasmes.

Dulaure publiait, à la même époque, les *Evangélistes du jour*, et l'on trouve, dans le même ordre d'idées, la *Bible du jour*; — l'*Apocalypse*; — le *Livre des rois du Nouveau Testament*; — les *Quatre Evangélistes*; — le *Martyrologe national*; — la *Légende dorée*, ou les *Actes des Martyrs*, pour faire pendant aux *Actes des Apôtres*, publication fort piquante, qui avait pris pour épigraphe ces deux vers :

. . . . J'ai tout Peltier
Roulé dans mon office en cornets de papier.

fort envie de rire. Mais le Français n'est-il pas un peu comme le Baliveau de *la Métromanie* :

J'ai ri, me voilà désarmé.

« Combien de fois j'ai vu une bonne plaisanterie, une bonne épigramme, un bon couplet, dérider tout à coup, dans un cercle, les fronts qui étaient auparavant sombres, soucieux, menaçants! Il semblait que tout le monde fût vengé. On ne disait plus à celui qui entrait : « Avez-vous rien vu de plus horrible que ce que l'on vient de faire? » — On disait : « Savez-vous la chanson? avez-vous lu le journal? C'est excellent. Oh! ils sont bien enragés! » Il me semblait entendre Pourceaugnac : « Il m'a donné un soufflet, mais je lui ai bien dit son fait. » Et souvent il y avait pis que des soufflets. »

(*Mémorial historique*, art. signé La Harpe.

— les *Actes des bons Apôtres,* journal des disciples de la trinité française, c'est-à-dire de la nation, de la loi et du roi.

Barruel-Beauvert publia aussi, en 1796, des *Actes des Apôtres,* avec cette épigraphe : *Victrix causa Diis placuit...*

Du reste, nous l'avons déjà dit, un titre bizarre était, pour certains pamphlétaires, et même pour quelques véritables journalistes, un appât jeté à la curiosité de la foule. C'est ainsi que Mirabeau le jeune (1) intitulait trois feuilles, étincelantes d'ailleurs de verve et d'esprit, l'une, le *Déjeuner*, ou la Vérité à bon marché ; l'autre, le *Dîner,* ou la Vérité en riant, et une troisième, la *Moutarde après dîner.* A ces trois feuilles nous pouvons ajouter la *Lanterne magique nationale*, par le même.

C'est ce désir de piquer la curiosité qui enfanta ces titres bizarres ;

L'*Alambic,* ou le Distillateur patriote ; épigr. : *Ignis omnibus idem, utinam spiritus !*

A deux liards, à deux liards, mon journal !

Les *Prônes civiques,* ou le Pasteur patriote ; — le *Petit Carême de l'abbé Maury,* sermons prêchés dans l'assemblée des enragés ;

Le *Compère Mathieu.*

Le *Déjeuner patriotique du Peuple,* pendant des *Déjeuners* de Mirabeau.

L'*Arlequin,* journal de pièces et de morceaux.

C'est incroyable, ou Confession amphigouri-tragi-comique.

(1) Le vicomte de Mirabeau, frère du grand orateur, surnommé Mirabeau-Tonneau, à cause de sa grosseur. Il avait une telle ressemblance avec le frère du roi, qu'un jour, aux Tuileries, un huissier, le voyant, s'empressa d'annoncer : *Monsieur!* « Vous vous trompez, dit-il, je ne suis que M. le vicomte, frère du *roi Mirabeau.* »

La *Chasse aux bêtes p...*, de l'imprimerie de la Lanterne.

Deo gratias, ou les Petits Mots, par un ami du peuple.

Le *Cousin de tout le mode*, ou la Liberté de la presse; épigr. : « Qui que vous soyez, mes cousins, vous êtes de la famille. »

Finissez donc, cher père !

Hoquet aristocratique, ou Journal de Paris.

Il n'est pas possible d'en rire.

Journal de l'autre Monde, ou Extrait de la correspondance intime du diable d'autrefois avec Simon Barjée, l'an mil sept cent de tous les diables.

La *Savonnette républicaine*, par Labenette, à l'usage des députés ignorants et de ceux qui se proposent de trahir la patrie; épigr. : « Oh! je les poursuivrai, les coquins! »

Pendez-moi! mais écoutez-moi !

La *Poule patriote*, et son Divorce avec le coq pour faits d'intrigues.

La *Rocambole des journaux*, ou Histoire aristo-capucino-comique de la révolution, par dom Regius Antijacobinus et compagnie.

Le *Singe*, Journal des Espiègleries, Singeries et Minauderies.

Les *Sottises de la Semaine*, et les *Sottises et Vérités*.

Bévues, inepties et impertinences nationales.

Le *Tailleur patriote*, ou les Habits des jean f...

Tout ce qui me passe par la tête, salmigondis d'un spectateur des folies humaines.

Voici du Curieux, du nouveau, donné tout à l'heure, tout à l'heure.

Aux voleurs! aux voleurs!

Dom Grognon, ou le Cochon de saint Antoine, etc., etc.

Qui ne connaît le *Père Duchesne*, dont le nom est devenu proverbial, et ses *grandes joies* et ses *grandes colères*, et ses *bons avis*, et ses *grandes motions?* C'était là un homme qui s'entendait à remuer la fibre populaire! Aussi son succès fut-il immense : en quelques mois le vieux marchand de fourneaux avait débité un million de ses sermons bougr.... patriotiques, à deux sous, et réalisé plus de 50,000 liv. de bénéfices (1). Nous parlons du *Véritable Père Duchesne*, de celui qui portait cette singulière épigraphe : *Memento mori;* de celui d'Hébert enfin. Les *Père Duchesne*, en effet, ont été si nombreux pendant la révolution, qu'il est facile de les confondre.

Hébert avait été précédé dans la carrière par Lemaire, qui, dès 1790, avait commencé la publication de ses *Lettres b..... patriotiques*, auxquelles il avait donné pour épigraphe ce distique : *Castigat bibendo mores.* Lemaire publia encore, de 1792 à 1793, la *Trompette du Père Duchesne*, dont le rédacteur se reconnaît suffisamment à l'épigraphe : *In vino veritas.*

(1) Dans un *post-scriptum* intitulé : *Encore une petite bouffée de ma pipe à Poincinet-Camille*, Hébert répond à des accusations dont ce succès avait fourni le prétexte à Camille Desmoulins. — « Camille, dit-il, me fait un crime d'avoir débité mes feuilles à deux sous la pièce pour les armées, tandis qu'il a vendu, lui, plus de cent mille exemplaires de son *Vieux Cordelier* à 20 sous le numéro. Il prétend que je suis riche comme un Crésus, parce que depuis le mois de juin j'en ai débité neuf cent mille, ce qui fait 90,000 livres... Au surplus, j'ai placé mon bénéfice dans l'emprunt volontaire. »

Nous citerons encore dans le même genre :

Les *Lettres b..... patriotiques de la Mère Duchesne.*

La *Trompette du Père Bellerose ;* — le *Capitaine Canon ;* — le *Capitaine Tempête.*

Le *Journal des Halles*, ajusté, ravaudé et repassé par M. Josse, écrivain de la pointe Saint-Eustache ; — le *Journal de la Rapée, ou de ça ira ;* — *S.... gâchis de Jean-Bart et du Père Duchesne ;* — *Je m'en f..s*, ou Jean-Bart appareillant la corvette *l'Egalité*, journal b...... patriotique ; — *Je m'en f..s*, liberté, libertas, f..tre ! etc., etc.

Nous en passons, et des plus sonnants. Cette nomenclature, tout abrégée qu'elle est, suffit d'ailleurs pour faire voir ce que fut la presse pendant la révolution. Nous avons groupé ici quelques citations qui compléteront cette démonstration, autant que le permettra notre cadre, et donneront une idée de la forme et des allures de quelques uns des journaux révolutionnaires (1).

(1) A l'exception du *Moniteur*, dont le format a toujours été celui que nous lui avons connu jusqu'au 1er janvier 1853, et qu'il a alors si malencontreusement changé, à l'exception encore de deux ou trois autres feuilles qui avaient adopté le format in-4° à deux colonnes, toutes les gazettes de la révolution furent publiées in-8° et même in-12. Le numéro se composait de huit à douze pages, qui ne représentaient pas une page du nouveau format. Leur prix n'en était pas moins de 9 à 12 livres par trimestre.

APPENDICE

AUX JOURNAUX DE LA RÉVOLUTION.

Dans la revue que nous avons passée des journaux de la révolution, nous nous en sommes tenus pour ainsi dire aux étiquettes. Il faudrait de gros volumes si l'on voulait pénétrer au fond de ces archives si curieuses et encore si peu connues.

Un avocat, M. Deschiens, a consacré un fort volume in-8° à la seule nomenclature des journaux et écrits périodiques de la révolution qu'il était parvenu à recueillir à force de patience et d'argent. Ce catalogue, extrêmement curieux, est un guide précieux pour l'historien qui veut pénétrer dans ce dédale de publications, au fond duquel l'écrivain consciencieux doit aller chercher la vérité. Nulle part ailleurs, comme le dit M. Deschiens lui-même, on ne saurait trouver des renseignements plus utiles ni plus sûrs. Dans les journaux, en effet, les événements se développent jour par jour, on peut les y suivre à travers les dissimulations, les demi-confidences des hommes de parti, et les vues, les projets les plus secrets, finissent toujours par se laisser deviner, malgré tous les voiles dont on les enveloppe. C'est surtout à l'approche des grands événements qu'il importe de consulter les journaux des différents partis, de les suivre dans leur lutte; on parvient ainsi, en comparant attentivement ce qu'ont dit les vainqueurs et les vaincus,

à expliquer bien des choses. — Comment l'historien peindra-t-il les résistances opposées aux premières réformes, résistances qui ont eu tant d'influence sur la marche de la révolution, s'il ne sait pas ce qu'ont dit Royou et Montjoie dans les *Amis du Roi*, de Rozoy dans la *Gazette de Paris*, Peltier dans les *Actes des Apôtres*, Parisot dans la *Feuille du Jour ;* s'il n'a lu et médité le *Journal à deux liards*, le *Journal royaliste*, le *Journal de Louis XVI et de son peuple ?* — Comment appréciera-t-il les moyens opposés à ces résistances, s'il n'a puisé des renseignements dans le *Patriote français*, dans les *Annales patriotiques*, dans le *Journal de Paris*, de 89, 90 et 91, dans les *Révolutions de France et de Brabant*, dans les *Révolutions de Paris ;* s'il n'a pas interrogé le *Journal de la Société des Amis de la Constitution ?* — Pourra-t-il parler sciemment du système de ceux qui, dès l'origine, voulaient les deux chambres et le gouvernement anglais modifié, s'il n'a pas étudié ce système dans la partie politique du *Mercure de France* rédigée par Mallet du Pan, dans le *Journal politique* de Sabathier, dans la *Gazette universelle* de Cerisier, et surtout dans le *Journal des Amis de la Constitution monarchique ?* — Que dira-t-il du projet de république fédérative, s'il n'a consulté la *Chronique du Mois*, la *Bouche de fer*, le *Tribun du peuple*, la *Chronique de Paris*, le *Patriote français*, et les *Annales politiques*, de la fin de 92 au 31 mai 93 ; s'il n'a pas été chercher la pensée tout entière de la Gironde dans le *Bulletin des amis de la Vérité ?* — Parmi les adversaires de la république fédérative, le *Journal des Hommes libres* est un des plus abondants en renseignements utiles. Dans le même parti se distinguent le premier *Journal de la Convention*, le *Journal de la Montagne*, qui fait suite,

le *Républicain universel*, l'*Orateur du Peuple*, par Fréron, le *Journal des Clubs*, et par-dessus tous, le *Journal des Débats et de la Correspondance des Jacobins*. C'est dans ce dernier journal surtout que l'on apprend à connaître les causes premières, les forces motrices et les moyens d'exécution de ce gouvernement révolutionnaire qui a pesé sur la France depuis 92 jusqu'au 9 thermidor an II. — Le parti modéré possède un assez grand nombre de journaux où les faits sont recueillis et appréciés avec bonne foi et impartialité : tels sont le *Modérateur*, les *Nouvelles politiques*, l'*Historien*, le *Cercle*, la *Clef du cabinet des souverains*, le *Conservateur de l'an V*, le *Journal d'Économie politique*, auquel les Fontanes, les Suard, les Daunou, les Dupont de Nemours, les Rœderer, etc., ont attaché leur nom. — Le clergé aussi eut ses journaux, et ce ne sont ni les moins curieux, ni les moins instructifs. — Enfin l'historien doit consulter encore même les journalistes qui n'ont vu dans la révolution que des objets de plaisanterie, qui n'ont eu d'autre but que d'attaquer par des épigrammes et des sarcasmes amers toutes les opinions et toutes les institutions. On peut regretter de voir cet esprit de légèreté qui nous caractérise porté par quelques hommes jusqu'au milieu des plus sanglantes catastrophes; mais on trouve dans ces petites feuilles mille détails précieux que l'on chercherait vainement ailleurs. — L'écrivain ne doit pas négliger non plus les journaux qui n'eurent qu'une existence éphémère; si quelques uns moururent de leur propre faiblesse, c'est la véracité de beaucoup d'autres qui les signala aux coups des dominateurs du jour. — Enfin il n'est pas dans cette mine précieuse si petit filon qui ne doive être exploré. Malheureusement l'accès en est difficile, et il serait bien à désirer que quelque

patient investigateur portât la lumière dans cet indigeste chaos. Peut-être l'essaierons-nous quelque jour; dans cette esquisse très sommaire nous ne pouvons qu'indiquer le but et appeler les travailleurs (1).

Seulement, après avoir déroulé le tableau de la presse pendant cette période exceptionnelle, il nous reste, pour remplir notre cadre, à faire connaître par quelques citations les formes et le langage de certains journaux d'alors. Si notre but était d'éclairer le jugement de l'historien ou du penseur sur les faits si diversement appréciés de notre grande révolution, nous aurions à citer le *Patriote français*, l'*Ami du peuple*, l'*Ami du roi*, les *Révolutions de France et de Brabant*, le *Journal universel*, et vingt autres. Mais nos prétentions ne vont point jusque là; nous n'avons en vue que de satisfaire une légitime curiosité; et, sous ce rapport, les feuilles de Brissot, de Camille Desmoulins, de Mirabeau, etc., quelle que soit d'ailleurs leur importance, n'offriraient qu'un médiocre intérêt.

Nous avons dit que, parmi les journaux enfantés par la révolution, quelques uns, feignant de ne voir dans ce grand drame que des sujets de chansons et des objets de plaisanterie, avaient choisi, pour combattre leurs adversaires, l'arme si puissante du ridicule, tandis que d'autres avaient cherché la popularité dans l'excentricité et le cynisme du langage. Ce sont ces deux genres que nous nous sommes proposé plus particulièrement de faire connaître, parce qu'ils reflètent leur époque sous une de ses faces les plus curieuses.

(1) Outre la *Bibliographie Deschiens*, on consultera avec fruit l'*Histoire des journaux et des journalistes de la révolution*, par M. Léonard Gallois, 2 vol. in-8°.

rieuses, et qu'ils ont moins d'analogie avec ce que nous connaissons. Les *Actes des Apôtres* et le *Père Duchesne* se sont offerts à nous comme les types les plus caractéristiques de ces deux genres.

Ceux qui, après avoir parcouru les extraits que nous donnons du *Père Duchesne*, seraient curieux encore de connaître jusqu'à quel point la violence a pu être poussée par certains énergumènes, n'auront qu'à feuilleter les écrits de Marat, « ce dénonciateur universel, cet homme aux instincts féroces, qui ne cessait d'invoquer la *sainte* guillotine, et de pousser le peuple à l'assassinat. »

On doit d'ailleurs appliquer à la presse révolutionnaire ce que M. de Cormenin dit quelque part de l'éloquence révolutionnaire : « Il ne faudrait pas la juger à distance par les règles du goût, ou la peser avec une froide raison, et sans tenir compte ni du trouble de ce temps, ni des revirements extraordinaires de l'opinion, ni des mortelles inimitiés des partis, ni des réactions du dehors, ni de l'exaltation des âmes, ni de la nouveauté et de la grandeur des événements, ni des dangers imminents de la patrie. »

Le Père Duchesne.

Hébert, nous l'avons dit, n'était l'inventeur ni du titre sous lequel il s'est rendu fameux, ni du genre dans lequel il déploya une si déplorable habileté, genre prétendu populaire, et dont la forme même est injurieuse au peuple, qu'on dégrade et qu'on ravale sous le prétexte de se mettre à sa portée ; mais il eut bientôt fait oublier tous les *bâtards* qui prétendaient lui disputer le terrain.

Sa feuille n'était point, à proprement parler, un journal (1); c'est plutôt un pamphlet, une sorte de philippique, écrite tout d'une haleine, sur le sujet à l'ordre du jour. Mais, dans la période qu'il embrasse, il ne s'est rien passé d'important que le vieux *marchand de fourneaux* n'ait dénoncé à l'approbation ou à l'improbation de ses bons amis les sans-culottes. Sous ce rapport, le *Père Duchesne* ne laisse pas que d'offrir un certain intérêt à l'historien qui ne craint point de chercher l'initiation sous sa grossière enveloppe.

Chaque numéro est précédé d'un sommaire qui en indique à peu près le contenu; et ces sommaires, destinés à être criés dans les rues, sont toujours conçus en termes propres à piquer la curiosité publique. On jugera par les extraits que nous allons donner, de l'effet que de pareils *cris*, hurlés par cent aboyeurs des plus sans-culottes, devaient produire à une pareille époque. Nous prenons au hasard, et nous croyons pouvoir nous dispenser de commenter chaque citation, les faits qu'elles rappellent étant suffisamment connus ou faciles à deviner.

« La *Grande joie* du Père Duchesne à l'occasion de
» la nomination de M. Mirabeau au commandement du
» bataillon de la section Grange-Batelière; sa grande
» ribote avec lui, et l'accolade de l'abbé Maury. »

(1) Il en paraissait quatre numéros par décade, et le prix était de 30 sous par mois. En tête de chaque numéro, une gravure grossière représente le père Duchesne, la pipe à la bouche, deux pistolets à la ceinture, et brandissant une hache dont il menace un pauvre petit abbé qui le supplie à deux mains. On lit au dessous : *Memento mori;* et plus bas : *Je suis le véritable père Duchesne*, f....! — A la fin de chaque feuille sont deux fourneaux, dont l'un renversé.

Mais bientôt les choses ont changé de face ; c'est :

« La *Grande colère* du Père Duchesne contre le ci-» devant comte de Mirabeau, qui a f.... au nez de » l'assemblée nationale une motion contraire aux inté-» rêts du peuple. »

« La *Grande joie* du Père Duchesne au sujet de la » nomination de l'abbé Grégoire à la place de président » de l'assemblée nationale, et sa *grande motion* de le » faire évêque de Paris, à la grande satisfaction du peu-» ple français. »

« La *Grande opinion* du Père Duchesne sur le rem-» boursement des 4 millions demandés à l'assemblée » nationale par Philippe d'Orléans, et son calcul b..... » patriotique en faveur des artistes et des femmes de la » halle. »

« Le *Grand complot* du Père Duchesne de f..... le » fouet aux dévots et dévotes qui s'avisent de distri-» buer des petits livres incendiaires à la porte des » églises. »

« La *Grande colère* du Père Duchesne contre les maî-» tres perruquiers et les privilégiés qui se sont assem-» blés à l'archevêché pour aviser aux moyens de faire » la barbe à la municipalité. »

« La *Grande colère* du Père Duchesne contre la créa-» tion des mouchards par le nouveau régime. »

« Les *Bons avis* du Père Duchesne à la femme du » roi, et sa *grande colère* contre les j...-f...... qui lui » conseillent de partir et d'enlever le dauphin. »

« La *Grande visite* du Père Duchesne à Mesdames au

» sujet de leur départ pour Rome, et la grande de-
» mande qu'il leur fait d'envoyer des indulgences pour
» les aristocrates. »

Et, quelques jours après :

« *Vous ne partirez pas*, f.....! La *Grande colère* du
» Père Duchesne, marchant à la tête des sections de
» Paris pour s'opposer au départ des tantes du roi. »

« *Grande colère* du Père Duchesne de voir les sans-
» culottes s'amuser à la moutarde, au lieu d'aller f.....
» la danse aux prêtres et aux brigands qui ravagent le
» département de la Vendée. Ses *bons avis* aux lurons
» du faubourg Saint-Antoine pour qu'ils s'arment de
» fouets de poste et de gourdins pour faire rentrer dans
» les caves tous les courtauds de boutique, tous les
» saute-ruisseaux des ci-devant procureurs, et les gar-
» çons marchands de sucre qui veulent faire la contre-
» révolution à Paris. »

« La *Grande colère* du Père Duchesne de voir que les
» têtes à perruque veulent détruire la révolution et ré-
» tablir la royauté. Sa *grande motion* pour forcer les
» riches à nourrir les femmes et les enfants des sans-
» culottes qui vont se f..... un coup de peigne avec les
» bandits de la Vendée, pour défendre les propriétés
» des j...-f...... qui restent les bras croisés. »

« La *Grande colère* du Père Duchesne contre l'infâme
» Dumouriez, qui, après avoir fait massacrer la fleur
» des sans-culottes, veut détruire la république, et
» nous donner un roi de son acabit. Ses *bons avis* à tous
» les Français pour les engager à poignarder tous les
» lâches qui oseraient proposer de rétablir la royauté. »

« La *Grande colère* du Père Duchesne au sujet de la

» capitulation de Mayence, livrée aux Autrichiens par les
» ordres de l'infâme Custine, qui a placé dans toutes nos
» villes de guerre des traîtres pour les vendre de la même
» manière. Sa *grande joie* de voir le général Moustache
» (Custine) *jouer à la main chaude* (1) en présence des
» braves b...... des départements qui arrivent pour
» la fête du 10 août. »

« La *Grande colère* du Père Duchesne contre le pa-
» lefrenier Houchard, qui, comme son maître Custine,
» a tourné casaque à la sans-culotterie. Sa *grande joie*
» de voir bientôt ce butor *mettre la tête à la fenêtre* (2).
» Ses bons avis aux braves soldats républicains pour
» qu'ils livrent dorénavant tous les j...-f...... qui re-
» grettent la royauté, et qui préfèrent porter la livrée
» du tyran, plutôt que d'endosser l'habit des hommes
» libres. »

Si les revers de nos armées mettaient le Père Duchesne en fureur, il n'avait pas assez d'expressions pour rendre sa joie lorsqu'il avait à annoncer quelque bonne nouvelle.

— « Quelle carmagnole on vous fait danser, Autrichiens, Prussiens, Anglais !.. Brigands couronnés, ours du Nord, tigre d'Allemagne, vous croyiez qu'il n'y avait qu'à se baisser et à prendre des villes ! Messieurs les b......, vous savez maintenant ce que peut le bras des patriotes..... Je suis d'une si grande joie, f..... ! que je ne me possède pas. Ah ! quelle pille je vais m'en donner en réjouissance !... »

« Victoire, f..... ! victoire ! Aristocrates, que vous allez manger de fromage ! Sans-culottes, réjouissez-vous ; chantez, buvez à la santé de nos braves guerriers et de la Convention. Nos ennemis sont *à quia*. Toulon est repris, f..... ! Brigands couronnés, man-

(1-2) Monter sur l'échafaud.

gueux d'hommes, princes, rois, empereurs, papes, qui vous disputez les lambeaux de la république, tous vos projets s'en vont ainsi en eau de boudin... »

—

« Le *Coup de grâce* des fermiers généraux et des » commis de barrière, ou la *grande joie* du Père Du» chesne sur le décret qui supprime les droits d'entrée » sur le vin, la viande et toutes les denrées. »

— « Mille millions de tonnerre ! les voilà donc enfin terrassés, ces fermiers généraux qui ne s'enrichissaient que de la ruine du pauvre peuple ! Ces b...... de commis, gagés pour soutenir et multiplier leurs rapines, n'en reviendront pas ! Le temps de leur insolence, f.....! est passé. Ils auront beau apercevoir de loin les jolies villageoises entrer dans la ville : à eux défendu d'y toucher. Oh ! les j...-f......, ils se sont trop souvent permis de prendre des baisers sur ces minois, qui, pour être brunis par le soleil, n'en sont pas moins piquants. Je ne parle pas de ces gestes impudents sous prétexte de chercher des marchandises prohibées...

» Ainsi donc, f.....! tous nos lurons qui aiment un peu à lever le coude ne vont plus être écrasés, ruinés par les droits. Un pauvre b......, excédé de fatigue après avoir travaillé tout le jour, et qui pouvait à peine se mettre un enfant de chœur (1) sur la conscience, pourra boire tous les soirs sa chopine. Qu'il me tarde de voir mon ami Jean Bart, et de célébrer avec lui cet heureux événement ! Ah ! f.....! quelle joie ! quelle ribote ! Comme nous allons nous en donner ! Au lieu de boire de la ripopée, nous pouvons désormais nous enivrer avec du Bourgogne, et nous enverrons au f..... le vin de Surennes.

» Ce qui me réjouit le plus, f.....! c'est de voir abattre cette vilaine muraille que les j ..-f...... de fermiers généraux avaient fait élever avec tant de frais. Ces jolies maisons, ou plutôt ces palais construits par

(1) Un demi-setier de vin rouge.

ces f..... galopins de commis, seront des guinguettes charmantes, où nous irons tous les dimanches avec nos femmes, nos enfants, nos maîtresses, oublier nos chagrins de la semaine, et boire à la santé de nos braves députés, quand ils nous auront fait d'aussi bonne besogne...

» Allons, mes commères de la halle, réjouissez-vous : c'est là une occasion de vous passer par le cou plusieurs taupettes. Chantez, dansez, célébrez cette belle journée...

» Bon peuple de Paris, bénis à jamais l'assemblée nationale, oui, f..... ! bénis-la de t'avoir délivré de ces sangsues qui s'engraissaient de ton sang... »

« La *France sauvée*, ou les bienfaits de la révolu-
» tion, et la *grande joie* du Père Duchesne sur l'émission
» des petits assignats. »

— « Malgré tous les bienfaits de la république, nous étions f..... et ref...... sans les assignats : ils ont paru, et la France est sauvée... Mes amis, je suis si content, que je vais échanger, à la Courtille, un petit assignat contre six pintes de vin que Jean Bart est allé faire tirer. »

« La *Grande colère* du Père Duchesne contre les
» marchands qui se f...... du *maximum*, et qui acca-
» parent toutes les denrées ; contre les épiciers qui vo-
» lent à la journée les pauvres sans-culottes ; contre les
» marchands de vin qui les empoisonnent plus que ja-
» mais avec leur b..... de mélange ; contre les bouchers
» qui n'ont plus que des os pour les petites pratiques ;
» contre les cordonniers qui n'ont plus de cuir pour
» chausser les sans-culottes, mais qui ne manquent pas
» de carton pour fabriquer les souliers de nos braves
» défenseurs. Sa *grande joie* de voir que petit à petit
» la vertu de sainte guillotine nous délivrera de tous
» ces mangeurs d'hommes... Sa *grande motion* pour
» que les bouchers qui traitent les sans-culottes comme

» des chiens, et qui ne leur donnent que des os à ron-
» ger, *jouent à la main chaude*, comme tous les enne-
» mis de la république, ainsi que les marchands de vin
» qui font vendange sous le Pont-Neuf, et qui empoi-
» sonnent avec leur ripopée les pauvres sans-culottes. »

—

Le *Père Duchesne* avait déclaré une guerre à mort aux fripons de tous les étages.

— « Je ne vous quitterai pas plus que votre ombre, s'écrie-t-il un jour, vous qui vous engraissez aux dépens du peuple ; vous qui accaparez nos subsistances ; vous qui avez deux visages, qui tendez les mains aux sans-culottes en signe d'amitié, et qui, dans le fond du cœur, voudriez les voir aux cinq cent mille diables ; vous qui voulez vous emparer de l'autorité, et qui vous servez de la patte du chat pour tirer les marrons du feu ; vous qui portiez la besace avant la révolution, et qui nagez maintenant dans l'or ; vous qui avez été les avocats de Dumouriez, et qui avez partagé avec lui les dépouilles de la Belgique. Point de quartier pour les voleurs, les intrigants, les ambitieux. J'y périrai, f.....! ou les projets des traîtres s'en iront en eau de boudin. »

—

« La *grande douleur* du Père Duchesne au sujet de
» la mort de Marat, assassiné à coups de couteau par
» une g.... du Calvados dont l'évêque Fauchet était le
» directeur. Ses *bons avis* aux sans-culottes pour qu'ils
» se tiennent sur leurs gardes.

— « Marat n'est plus, f.....! Peuple, gémis ; pleure ton meilleur ami ; il meurt martyr de la liberté... (Suit le récit de la mort de Marat.)

» Ce coup-là n'est pas le dernier que nos ennemis doivent porter aux patriotes. Les mêmes j...-f....... qui ont tant de fois excité les pillages n'ont plus d'autre moyen que de mettre Paris sens dessus dessous, que

de massacrer en détail tous les bons citoyens. Robespierre, Pache, Chaumette et moi, nous sommes les premiers sur leurs listes. Tous les jours je reçois des billets doux dans lesquels on m'annonce que je dois être massacré, pendu, rompu, brûlé à petit feu; d'autres me mandent qu'ils mangeront mon cœur en papillotte, d'autres qu'ils boiront mon sang; d'autres, qu'ils fendront mon crâne, et boiront dedans à la santé du roi. Je me f... des menaces, elles ne m'empêcheront pas de dire la vérité. Tant qu'il me restera un souffle de vie je défendrai les droits du peuple et ma république. Ma vie n'est point à moi, elle est à ma patrie, et je serais trop heureux si ma mort pouvait être utile à la sans-culotterie, qui, malgré les assassins et les empoisonneurs, sera toujours la plus forte... »

— « Ah! quel b..... de métier, dit-il ailleurs, que celui de se faire imprimer tout vivant, et de dire pour deux sous la vérité à ceux qui ne veulent pas l'entendre! Il n'y a pas de cheval de bât qui souffre autant qu'un pauvre diable qui s'est lui-même imposé la tâche de dénoncer tous les fripons et les traîtres qui lui tombent sous la patte, et de dévoiler tous les complots que l'on manigance contre la république. S'il a de trop bons yeux, on veut les lui crever; s'il ne ménage ni Pierre ni Paul dans ses discours, on trouve bientôt le secret de lui couper la parole, soit en l'amadouant, soit en l'épouvantant. Sur quelle mauvaise herbe avais-je donc marché le jour où il me prit fantaisie de quitter mes fourneaux pour me mettre à broyer du noir?... Et voilà depuis quatre ans les menus plaisirs du Père Duchesne, toujours marchant entre deux feux, toujours sous le couteau des fripons. »

C'était quelques semaines avant de porter sa tête sur l'échafaud que Hébert écrivait ces lignes. On voit qu'il ne se faisait point illusion sur le sort qui lui était réservé. Peut-être s'étonnait-il lui-même d'avoir si long-temps échappé, à la fois, à la vindicte publique et aux coups de ses ennemis personnels.

Dans l'origine, Hébert apportait quelque modération dans ses pamphlets : c'étaient les tendances qu'il combattait ; c'étaient les partis plutôt que les hommes qu'il attaquait. Mais bientôt il n'y avait plus rien eu de sacré pour lui, et Marat seul pouvait lui disputer en férocité.

Nous le voyons d'abord, rempli d'enthousiasme pour les grandes réformes opérées par l'assemblée constituante, confondre dans son amour le roi et les députés.

— « Quand j'examine tout ce qu'il a fallu de raison, de force, de lumière, d'intrépidité, de prudence, pour concevoir, suivre et exécuter tant et de si belles idées, oui, f.....! j'en conviens sans rougir, je suis comme un aveugle à qui l'art, ou quelque hasard heureux, rend l'usage des yeux, et qui jouit pour la première fois de l'aspect du soleil... Je ne puis apprécier chaque partie du tout, mais son ensemble me paraît admirable... J'idolâtre la constitution comme un amant sa maîtresse... Ce n'est pas à nos seuls représentants que nous avons des hommages à rendre. Le roi aime la constitution, f.....! il l'a acceptée de bonne foi, il l'a jurée, il la défendra. J'aime le roi de tout mon cœur... »

Apprend-il que le roi est malade, vite il fait proclamer :

« La *Grande douleur* du Père Duchesne au sujet de » la maladie du roi, et sa *grande colère* contre les aris- » tocrates qui empoisonnent sa vie.

— » Non, f.....! s'écrie-t-il, il n'est plus de plaisir pour moi ; le vin me semble amer, et le tabac répugne à ma bouche. Mon roi, mon bon roi est malade ! Français, pleurez avec moi ; notre père est alité ; le restaurateur de la liberté française est retenu dans son lit. Oh ! f.....! son cœur est toujours au milieu de son

peuple, qu'il aime b........., et dont il est b.........
aimé... »

Mais bientôt son *bon roi* n'est plus qu'un *ogre royal*, qu'il faut *raccourcir*, ainsi que son *infâme Autrichienne;* et quand ses vœux impies auront été accomplis, il fera hurler :

« L'*Oraison funèbre* du dernier roi de France, pro- » nonoée par le Père Duchesne en présence des braves » sans-culottes de tous les départements. Sa *grande co-* » *lère* contre les j...-f..... de calotins qui veulent cano- » niser ce nouveau Desrues, et vendent ses dépouilles » aux badauds pour s'en faire des reliques. »

Nous ferons grâce à nos lecteurs de ces diatribes, où la rage sanguinaire d'un cannibale s'exhale à chaque ligne, dans les termes les plus révoltants. La feuille d'Hébert, pendant la seconde partie de son existence, n'est qu'un long appel au carnage ; il s'en exhale une odeur de guillotine à soulever le cœur le plus féroce.

— « Tu ne parles que d'étouffer, de tuer, de raccourcir, de massacrer, me diront les feuillants! Tu as donc grand soif de sang, misérable marchand de fourneaux! N'en a-t-on pas assez versé? — Beaucoup trop, f.....! mais à qui la faute? C'est la vôtre, b...... d'endormeurs, qui avez arrêté le bras du peuple quand il était temps de frapper. Si on avait *lanterné* quelques centaines de scélérats dans les premiers jours de la révolution, il n'aurait pas péri depuis plus d'un million de Français..... Nous avons agi comme des poules mouillées; nous avons donné le temps à nos ennemis de se fortifier, de s'armer jusqu'aux dents, et, à nos dépens, de nous diviser. Ce n'était qu'un peloton de neige au commencement; mais ce peloton est devenu une masse énorme qui a manqué de nous écraser. Que le

passé nous serve de leçon; profitons des sottises que nous avons faites pour ne plus en faire par la suite. Plus de grâce à des coquins que nous avons trop long-temps ménagés, qui ne nous en feraient pas s'ils avaient un seul instant le grappin sur nous. Le combat à mort entre les hommes du peuple et les ennemis du peuple est engagé; il ne peut finir que lorsque l'un des deux côtés aura anéanti l'autre..... »

La pensée exprimée dans ces lignes, le Père Duchesne y revient plusieurs fois.

— « Si, dès le 14 juillet, dit-il ailleurs, vous aviez fait main basse sur vos ennemis, vous seriez maintenant libres et heureux. »

Il n'était pas le seul, du reste, qui pensât ainsi : Marat, dès le 26 juillet 1790, avait énoncé la même opinion dans son pamphlet si fameux intitulé : *C'en est fait de nous.* — « *Cinq à six cents têtes abattues* vous eussent assuré le repos, la liberté, le bonheur ; une fausse sécurité a retenu vos bras et suspendu vos coups : elle va coûter la vie à un million de vos frères. » Cette provocation avait soulevé presque toute la presse contre Marat. Brissot le traita d'énergumène.

— « Monsieur Marat, lui disait Camille Désmoulins dans les *Révolutions de France et de Brabant*, vous vous ferez de mauvaises affaires. *Cinq à six cents têtes abattues !* Vous êtes le dramaturge des journalistes. Les *Danaïdes*, les *Bramécides*, ne sont rien en comparaison de vos tragédies. Vous égorgeriez tous les personnages de la pièce, et jusqu'au souffleur... » — « Je ne finirai pas, disait le Père Duchesne de Lemaire, sans donner un coup de gueule à Marat. C'est un vrai chien, trop sanguinaire. Il aurait mieux fait d'être boucher qu'écrivain. Il voudrait faire assassiner le genre humain. Un conseiller pareil est bon à conduire des chiens au

combat. Un *ami* pareil est un b..... dont il faut n'aimer que le silence. C'est mon avis, f.....! »

Mais Marat n'était pas homme à reculer ; il n'en continua pas moins à jeter ses *cris d'alarme*, et à sonner le *tocsin*, « faisant sans relâche vibrer sa parole âpre, heurtée, retentissante, mais d'un effet bien moins semblable à celui de la lave qui tonne qu'au bruit effrayant et sourd de l'acier qui tombe. » La première fois qu'il parut à la tribune, il renouvela, dans des termes non moins énergiques, la déclaration qui avait soulevé tant de cris contre lui.

— « Si, à la prise de la Bastille, on eût compris la nécessité de cette mesure (la création d'un dictateur dont la main juste et ferme eût dirigé les massacres, mesure seule capable d'écraser les traîtres et les conspirateurs), *cinq cents têtes scélérates seraient tombées à ma voix*, et la paix eût été affermie dès cette époque. Mais, faute d'avoir déployé cette énergie aussi sage que nécessaire, cent mille patriotes ont été égorgés, et cent mille autres sont menacés de l'être... »

Mais revenons au *Père Duchesne*.

A travers toutes ces férocités qui ont rendu le nom d'Hébert exécrable, on trouve cependant, il faut le dire, quelques pages pleines de sens et de raison. Il va sans dire qu'il apporte toujours son *dada* au milieu des plus sages arguments.

Ainsi on le voit dénoncer les tripots et les maisons de jeu :

« La *Grande colère* du père Duchesne contre la mu-
» nicipalité de Paris, qui souffre des académies et des
» tripots de jeu qui causent la ruine des citoyens. »

— « Mille millions d'un tonnerre ! Quel démon possède la tête de nos municipaux pour les empêcher de

remédier à des excès qui conduisent à mille malheurs! Parlez donc, Messieurs à écharpe! attendrez-vous que tous les citoyens soient écharpés pour ouvrir les yeux? Et vous, grand Bailly, qui savez si bien lire aux astres, comment n'apercevez-vous pas les abus qui se commettent dans une ville confiée à votre vigilance? Et tous vos f..... commissaires de police, à quoi s'occupent-ils?... Ah! b....., on nous vante une révolution qui va ramener la décence des mœurs, et l'on tolère impunément tout ce qui peut les corrompre. J'ai bien peur, messieurs les gens d'esprit, que vous ne vous connaissiez guère en administration et en politique. Vous êtes des b...... qui nous faites de beaux discours, mais le cœur n'y touche, comme on dit, et quand on a bien claqué des mains, vous êtes tout transportés aux nues, sans vous embarrasser de ce qui se passe dans les rues de Paris, qui devraient principalement vous occuper.

» Quoi, j... f....., vous ne direz mot, vous serez indifférents pendant que cette ville est inondée d'infâmes tripots qui sont de vrais coupe-gorges, où la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse même se ruinent journellement; où le fils débauché va jouer et perdre l'argent qu'il vole à son père; où le père dénaturé va jouer et perdre la fortune de ses enfants, l'époux la dot de sa femme, le marchand son magasin. Ah! b....., ne voilà-t-il pas la vraie cause des brigandages, des banqueroutes, du suicide, des assassinats! Comment! la municipalité est instruite de ces désordres, et elle se tait, et elle semble, par un silence coupable, autoriser ces jeux perfides qui désolent les familles! Mille bombes! jusqu'à quand subsisteront-ils donc ces tombeaux de la vertu, des mœurs, de la probité, de l'industrie, du travail et des fortunes!... »

D'autres fois, il s'attaque à l'ignorance, et réclame à grands cris l'organisation de l'instruction nationale; il fait crier :

« *La Grande colère* du Père Duchesne de voir que

» l'instruction publique ne va que d'une aile, et qu'il
» existe des accapareurs d'esprit qui ne veulent pas que
» le peuple soit instruit, afin que les gueux continuent
» de porter la besace. Ses *bons avis* à toutes les sociétés
» populaires pour qu'elles donnent le grand coup de
» collier à l'instruction des sans-culottes, afin d'écraser
» une bonne fois le fanatisme et la tyrannie.

— » Le plus grand malheur de l'homme, dit-il, c'est l'ignorance, f.....; elle est la cause de presque toutes les sottises et de tous les crimes qui se commettent sur la terre. C'est elle, f....., qui a engendré tous les maux qui nous affligent; le despotisme est son ouvrage, le fanatisme est son chef-d'œuvre: car, f....., si les hommes avaient eu le sens commun, jamais ils n'auraient été dupes des tours de gibecière des charlatans à calotte, et ils ne se seraient pas laissé lier, garrotter et museler pendant tant de siècles par des faquins qui osent s'intituler princes, rois, empereurs. Le premier qui fut prêtre fut un b..... un peu plus dégoisé que les sauvages avec lesquels il vivait. Il avait remarqué que son chat se frottait le museau ou que son âne remuait l'oreille toutes les fois que le temps devait changer. Tout fier d'avoir fait cette grande découverte, il s'en servit pour tromper les autres et pour les voler, en leur disant que le Père Éternel, ou même le diable, lui soufflait dans l'oreille pour lui annoncer la pluie ou le beau temps. Comme on sait qu'il n'y a que le premier pas qui coûte, f....., l'imposteur, après avoir une fois trouvé des dupes, imagina d'autres sornettes pour embêter les sots qui l'écoutaient. Il se joignit ensuite à d'autres fourbes qui lui servirent de paillasses, et qui imaginèrent d'autres tours de force pour jeter de la poudre aux yeux. Voilà, f....., la véritable origine du métier de calotin, qui est devenu si bon pour ceux qui l'exerçaient, et si funeste pour les peuples qui se sont laissé gourer par ces bateleurs. C'est donc, f....., parce que de pauvres badauds, qui ne savaient ni A ni B, n'avaient pas examiné pourquoi les chats se grattaient, c'est parce qu'ils ne savaient pas toute la science qu'il y a dans les oreilles d'un âne,

qu'ils ont eu des prêtres, et que le chancre du fanatisme a si long-temps rongé l'espèce humaine.

» Si on veut également remonter au premier roi, on trouvera un brigand farouche et cruel, un véritable chouan, qui n'a eu d'autre mérite que d'avoir une crinière plus longue et plus noire que celle des autres sauvages, et de savoir jouer du bâton à deux bouts. Voilà, f....., le premier sceptre qui a existé sur la terre : ce n'était qu'un casse-tête qui servait à ce mangeur d'hommes à fendre les crânes de ceux qui osaient lui disputer la meilleure part de la chasse...

» Les tyrans, f....., qui savent bien que leur pouvoir est fondé sur l'ignorance, ont grand soin de l'entretenir, car il ne faut qu'un souffle de la raison pour renverser tous leurs châteaux de cartes. Ils protégent la superstition, parce que la superstition abrutit l'homme, et lui ôte son courage et son énergie...

» Il faut donc, f....., que tous les b...... qui ont du sang dans les veines, et qui savent aussi que la raison est la botte secrète pour tuer la tyrannie, ne cessent de prêcher la raison ; il faut donc, si on veut sincèrement établir la liberté, combattre, étouffer les préjugés ; il faut instruire tous les hommes : car, f....., si nous continuons de laisser toujours tous les œufs dans le même panier, c'est-à-dire si les sans-culottes ne peuvent se procurer autant d'instruction que les riches, bientôt ils redeviendront esclaves ; il y aura bientôt un accaparement de science, et les gueux porteront toujours la besace.

» Ah ! f....., si l'Assemblée constituante avait joué beau jeu bel argent ; si elle avait été de bonne foi comme la Convention, les écoles primaires seraient établies depuis quatre ans, et il n'y aurait pas un seul sans-culotte dans toute l'étendue de la république qui ne sût lire et écrire. Nous ne serions pas à la merci des gens de loi et des calotins, qui occupent toutes les places, et qui feront la pluie et le beau temps jusqu'à ce que les sans-culottes soient instruits. Pour réparer le temps perdu, et pour écraser une bonne fois toutes les vermines de l'ancien

régime, je voudrais que tous les amis de la liberté se réunissent pour donner un grand coup de collier à l'instruction publique.

» Sociétés patriotiques, quelle belle tâche je vous propose! Désignez tous les hommes purs et éclairés pour remplir les places dans les écoles primaires; chargez-vous vous-mêmes d'instruire les sans-culottes, et ouvrez, toutes les décades, des cours d'instruction pour les pauvres sans-culottes; donnez des prix à ceux qui composeront les meilleurs ouvrages pour cette instruction, et pour les livres élémentaires que la Convention a décrétés; obligez chacun de vos membres à payer le tribut qu'il doit à la patrie. Quand tous les hommes qui savent penser et écrire auront couché leurs idées sur le papier, vous ramasserez tout ce que vous trouverez de bon. C'est vous, f....., qui avez fondé la liberté; mais ce n'est pas assez, vous devez nous apprendre à la conserver : délivrez-nous donc du mensonge et de l'ignorance, et vous donnerez le coup de grâce à toute espèce de tyrannie, f..... »

— « Ce n'est qu'avec des lois sévères, dit-il ailleurs, et surtout par l'éducation, que l'on corrigera les vices, et que les bonnes mœurs s'établiront; mais attendons peu de ceux qui ont sucé le lait du despotisme et qui ont croupi dans l'esclavage. Les hommes sont comme les arbres : celui qui a été planté par un bon cultivateur, qui a été greffé à temps, dont les rameaux ont été émondés, dont une main salutaire a éloigné toutes les plantes vénéneuses ou parasites qui auraient dévoré sa séve, croît à vue d'œil et rapporte bientôt d'excellents fruits. Mais le triste sauvageon, qui se trouve jeté au hasard sur une terre aride, et qui est abandonné à lui-même, est étouffé par les épines; les chenilles le dépouillent de sa verdure, et il dessèche sans rien produire.

» Non, f....., non, jamais on n'aura de bons généraux, de bons magistrats, jusqu'à ce qu'une bonne éducation ait réformé les hommes! Empressons-nous donc de former nos enfants dans les principes républicains.

Que leurs mères soient leurs nourrices, la nature l'ordonne; que les premiers mots qu'elles leur feront balbutier soient ceux de *liberté* et d'*égalité*......

» Aussitôt que l'enfant républicain marchera, f....., qu'il soit placé dans des écoles publiques, où on lui apprendra, avec l'A B C, la Constitution; ce sera là son premier catéchisme. Surtout, que les prêtres n'approchent jamais de lui, car ils corrompraient bientôt sa jeunesse, ils lui apprendraient à être fourbe, orgueilleux, intrigant. La liberté des cultes étant permise, il choisira, quand il aura l'âge de raison, la religion qui lui conviendra le mieux : s'il veut être chrétien, s'il croit que quelques mots de latin et un peu d'eau salée puissent laver son âme et effacer un crime qu'il n'a pas commis, alors il se fera arroser la tête; s'il veut être juif, il se fera raccourcir tout ce qu'il lui plaira, quoique la nature n'ait rien fait de trop; s'il veut adopter la foi de certains peuples indiens qui ne veulent manger ni chair, ni poisson, qui croiraient étouffer s'ils avaient dévoré les entrailles d'un être vivant, il fera bien, f....., car je ne crois pas que les hommes aient le droit de tout détruire, de s'engraisser du sang des animaux, qui ont autant coûté au Créateur que l'homme, qui prétend être le roi des animaux, et qui l'est en effet, puisqu'il les mange. Je ne serais pas fâché, f....., que tous les habitants de l'univers fussent *koakers*, car ces braves gens ont le sang en horreur : ils se laisseraient plutôt égorger eux-mêmes que de porter la main sur leurs semblables, et c'est dans l'Evangile qu'ils ont puisé ces principes d'humanité; tandis, f....., que les prêtres catholiques, cet Evangile à la main, ont fait égorger la moitié de la terre par l'autre moitié. Oui, cet Evangile, sans les prêtres, serait le meilleur livre que l'on puisse donner aux jeunes gens; il formerait leur cœur à la vertu; ils trouveraient le modèle de toute perfection dans le bon sans-culotte qui a fait ce livre divin. Je ne connais pas de meilleur jacobin que ce brave Jésus. C'est le fondateur de toutes les sociétés populaires : il ne les voulait pas trop nombreuses, car il sait que les grandes

assemblées dégénèrent presque toujours en cohues, et que tôt ou tard il s'y glisse des *brissotins*, *des rolandins*, *des buzotins*. Le club qu'il créa n'était composé que de douze membres, tous pauvres sans-culottes; encore, dans ce nombre, se glissa-t-il un faux frère, appelé *Judas*, ce qui signifie, en langue hébraïque, un *Pétion*. Avec ces onze jacobins, Jésus enseigna l'obéissance aux lois, prêcha l'égalité, la liberté, la charité, la fraternité; fit une guerre éternelle aux prêtres, aux financiers; anéantit la religion des Juifs, qui était un culte sanguinaire; il apprit aux hommes à fouler aux pieds les richesses, à honorer la vieillesse, à pardonner l'offense. Toute la sans-culotterie se rangea bientôt autour de lui. Plus les rois, les empereurs, persécutèrent ses disciples, plus le nombre en augmenta. Malheureusement, f....., l'ivraie se mêle avec le bon blé. D'autres Judas succédèrent à celui qui le vendit, et, après sa mort, ils le crucifièrent encore, en devenant papes, cardinaux, évêques, abbés, moines et chanoines. Cette f..... canaille, au nom de ce divin législateur qui n'aimait que la pauvreté, s'enrichit des dépouilles des sots, en imaginant un purgatoire, un enfer; en vendant au poids de l'or les indulgences! C'est ainsi, f....., que les *feuillants*, comme les prêtres, ont voulu perdre la liberté, en la déshonorant, et en volant de toutes mains.

» En formant le cœur et l'esprit de nos enfants, habituons-les au travail; qu'il apprennent à supporter la fatigue, à endurer le froid et le chaud; que leurs bras s'exercent au maniement des armes, pour défendre leur patrie, et purger la terre de tous les rois et de tous les monstres qui ne veulent pas le bonheur de l'humanité. Quels hommes nous aurons dans vingt ans! C'est alors, f....., que la république s'établira sur des bases inébranlables. Si elle rencontre tant d'obstacles, c'est que les hommes ne sont pas assez mûrs. Chacun veut jouer au fin, et tirer son épingle du jeu. Étouffons l'intérêt particulier, et nous ferons le bonheur de tous, f..... »

Ecoutez le vieux marchand de fourneaux raison-

nant sur la nature de l'homme et sur sa destinée.

« Ceux qui disent que le Père Éternel a fait l'homme à son image et à sa ressemblance lui font un f.... compliment; car il n'y a pas dans le monde d'animal plus méchant que celui qui marche à deux pieds. Il se vante d'être le chef-d'œuvre de la nature, et il est pétri de défauts et de vices. Il a des mains fort adroites, et il ne s'en sert que pour nuire à ses semblables. Il tire les métaux du sein de la terre, il leur donne la forme qu'il lui plaît, et il en fait des armes pour tuer, pour massacrer tout ce qui l'entoure. Il a l'orgueil de croire que le monceau de boue qui le compose est animé par un autre esprit que les autres monceaux de boue, qui pensent mieux que lui, puisqu'ils se conduisent mieux.

— « Te voilà donc dans ton humeur noire, vieux radoteur! ne va-t-il pas te prendre fantaisie de marcher à quatre pattes, et de manger de l'herbe, pour faire croire que tu es plus sage que les autres hommes! Il convient bien à un sac à vin tel que toi de faire des raisonnements à perte de vue et de parler de choses que tu ne comprends pas! Tu oses nous comparer avec les brutes! A t'en croire, l'instinct des animaux vaut mieux que notre raison. Vois donc les merveilles que la tête de l'homme a enfantées; vois les chefs-d'œuvre qui sortent de ses mains! »

« Je réponds au b..... d'endormeur qui monte sur ses grands chevaux pour combattre mon raisonnement, qu'il n'est rien de si facile que de prouver la vérité de ce que j'avance. Oui, f....., il n'y a pas d'animal dans le monde qui n'ait plus d'intelligence que l'homme, puisque tous trouvent moyen d'exister et d'être heureux sans avoir besoin des autres. Les petits oiseaux ont encore la coquille sur la queue, qu'ils trottinent dans les champs; presque aussitôt que leur bec peut s'ouvrir, ils mangent seuls; tandis qu'il faut pendant deux à trois ans torcher, empâter avec de la bouillie le monstre orgueilleux qui s'appelle homme, qui prétend être le roi de tous les êtres vivants, et qui l'est en effet, puisqu'il les

mange. Il faut le mener presque autant de temps à la lisière, avant qu'il puisse marcher, et il est obligé de ramper pendant plusieurs mois, et de porter des bourrelets pour ne pas se casser le cou, quand il essaie de se jucher sur ses deux pieds.

» Jusque alors il n'a fait que souffrir et crier; cependant c'est encore le temps le plus heureux de sa vie : car, quand il commence à parler, il devient esclave. Au lieu de jouer, de gambader, comme il le désire et comme la nature l'exige, il est obligé d'être enfermé dans une école, entouré de férules, de verges, de martinets. Il ne rit qu'à la sourdine; il a toujours sur les épaules un cuistre maudit qui le fait bâiller sur un grimoire latin; s'il parle, on le fait taire; s'il rit, on le fait pleurer; s'il pleure, on veut qu'il rie; s'il veut se servir de sa main gauche, on lui rappelle la civilité puérile et honnête.

» Quand il a enduré ce supplice pendant dix à douze ans, il lui reste bien d'autres chats à tondre; c'est alors qu'il va manger de la vache enragée! Demande-t-il un métier, on lui en donne un autre; a-t-il du goût pour être militaire, il faut qu'il soit calotin. Pour se consoler de toutes les misères qu'il a endurées, la vue d'une jeune fillette fait palpiter son cœur; il la cherche; elle lui répond de la prunelle; tous deux se serrent la main, s'embrassent innocemment; ils s'aiment; ils semblent faits l'un pour l'autre; ils croient être unis. Mais un père avare, une mère acariâtre, mettent leur *veto* à leur bonheur : l'amoureuse n'est pas assez riche, ou le garçon n'est pas d'un état assez brillant. Bref, voilà nos deux aimables enfants séparés pour la vie : le jeune homme est obligé d'épouser une vieille sempiternelle qui serait sa grand'mère; la fille, un vieux pingre qu'elle abhorre, et qu'elle enrôle dans la grande confrérie, pour s'en venger : les femmes ont du moins cette consolation.

» Voilà, f....., trait pour trait, le tableau de la vie humaine : l'enfance se passe dans les larmes, la jeunesse dans le désir, l'âge viril dans le travail et la peine, et la vieillesse dans les infirmités; la mort termine tout,

« un homme mort ne vaut pas un chien vivant, f.....!

» On me répond que l'homme a des plaisirs et des jouissances proportionnés à ses maux. Les animaux sont condamnés à brouter l'herbe, tandis que nous savourons les mets les plus exquis. Oui, f....., mais pour rassasier notre appétit dévorant, il faut faire la guerre à toute la nature ; il faut étouffer la colombe pour dévorer sa chair ; il faut égorger l'agneau pour manger ses entrailles. Nous avons de beaux palais où règne l'abondance ; mais à côté est la cabane du pauvre, où la plus affreuse misère existe. Nous construisons des vaisseaux ; mais c'est pour aller chercher l'or et l'argent au fond des Indes, et avec ces trésors on nous amène la corruption. Nous lisons aux astres pour prédire les éclipses, la pluie et le beau temps ; mais nous ne voyons pas sur la terre le précipice où nous nous jetons à chaque pas. Nous avons inventé l'écriture et l'imprimerie ; en sommes-nous plus instruits, en valons-nous mieux ? Le grand livre de la nature est ouvert : c'est celui-là qu'il faudrait consulter ; il nous éclairerait davantage que toutes les rêveries des marchands d'esprit.

» Vous qui voulez être républicains, f....., voyez une fourmilière amasser pendant l'été les provisions de l'hiver. Insectes qui remuez sur cette partie de la terre, prenez exemple sur ces insectes beaucoup plus sages que vous. Cette famille est encore plus nombreuse que la vôtre, et elle trouve le moyen de vivre en paix et de s'approvisionner. Il n'y a pas là de paresseux ni d'ambitieux ; chacun travaille pour la communauté ; l'un apporte autant que l'autre ; l'un ne veut pas plus manger que l'autre. Voilà pourquoi les fourmis vivent en paix. Point de bonheur sans le travail et l'égalité. Si les b...... qui nous gouvernent, au lieu de vouloir tout dévorer comme les aigles et les vautours, n'étaient que des fourmis laborieuses comme les autres, la république serait bientôt heureuse et triomphante... »

Terminons ce chapitre par quelques citations empruntées aux imitateurs d'Hébert.

« VIVE LE Roi! Sa santé est rétablie, j'en suis bien content. Il va suivre sans doute l'ordonnance du Père Duchesne, et la rôtie finira de lui donner bonne mine et vigueur. Au f...ard l'émétique, la rhubarbe et le séné. Il faut des forces pour porter une couronne, et le bon vin vaut mieux que toutes les drogues de Cadet l'apothicaire. Si j'avais un estomac royal, je n'y f...rais jamais d'autre drogue que du Bourgogne. Mon médecin, c'est mon marchand de vin; aussi, f..... ! jamais je ne suis malade.

» Il y a pourtant une autre recette pour les rois. Pour que leur corps et leur esprit se portent bien, il faut qu'ils sachent avoir un caractère: car, si malheureusement ils sont des girouettes à tout vent; s'ils écoutent les vieux renards qui sont intéressés à les tromper; s'ils écoutent les commères de la cour, qui s'entendent mieux en chiffons qu'en politique; s'ils ne consultent pas l'intérêt du peuple avant tout; s'ils n'écoutent que les cajoleries de ces singes grimaciers qui les pincent en les caressant..., ils sont toujours indécis, inquiets, tourmentés, chagrinés, malheureux; la bile et les soucis les rongent; ils sont plus à plaindre qu'un faiseur de fourneaux, qui se f... du qu'en dira-t-on, et qui boit sa gourde en fumant sa pipe.

» Si j'étais roi de France, f.....! je voudrais d'abord savoir tout, lire tout, le pour et le contre, et si une fois je m'étais décidé pour un parti, l'enfer et tous les diables ne me feraient pas changer. Je serais, sans doute, roi patriote; alors je me dirais : Malgré les beaux conseils des séduisants chevaliers et des robinocrates, je suis trop raisonnable pour jouer à pair ou non une belle et bonne couronne constitutionnelle que je dois laisser à mon petit garçon.... Le premier b..... qui chercherait à me faire changer de sentiment, quand une fois je me serais fourré dans la tête de bonnes vérités, je le f....... dehors de mon château à coups de sceptre, et défense à lui de reparaître.

» Je me dirais : Réjouis-toi, Père Duchesne, ta couronne t'appartient maintenant, et, f.....! ce ne sera pas

pour rien que tu auras fait le serment solennel de défendre les lois, qui te l'ont tellement clouée sur la tête, qu'on t'arracherait plutôt le toupet que le diadème.

» Je me dirais : Je suis plus puissant que jamais ; car plus de GRANDS dans mon royaume, qui usurpaient mon pouvoir pour écraser mon pauvre peuple, et qui ne m'aimaient que pour des croix, des places ou des pensions.

» Je me dirais : Plus de PARLEMENTS, qui m'assommaient avec leurs f...... remontrances, et qui, m'appelant très gravement le *seigneur roi*, se croyaient plus seigneurs que moi.

» Je me dirais : Plus d'ORDRE DU CLERGÉ, qui se nommait avec orgueil le premier de mon empire, quand il aurait dû être le dernier par humilité ; qui conduisait fort mal le peuple, en l'édifiant fort mal ; qui possédait à lui seul le quart des biens de la nation, et qui faisait des bombances, quand les pauvres b...... de fidèles manquaient souvent de pain.

» Je me dirais : Bientôt plus de DÉFICIT, f.....! par la vertu toute puissante de mon assemblée nationale, qui a osé faire ce que je n'aurais pu seulement annoncer.

» Je me dirais : La prospérité va s'établir dans les campagnes surtout, car les plus misérables de mon royaume vont être enfin délivrés d'un milliard de mangeries que j'ignorais, et que l'assemblée nationale a f..... de côté.

» Je me dirais enfin : J'ai le commandement suprême d'une armée formidable, composée maintenant d'hommes, et non pas de f..... automates, qui ne sont plus des greniers à coups de trique. J'ai le pouvoir d'arrêter avec quatre lettres (le *veto*) les grandes opérations des sénateurs français ; je peux nommer aux premières places de l'armée. J'ai, f.....! les plus beaux palais, les plus beaux jardins de l'Europe ; j'ai trente millions à dépenser par an, ce qui fait, morbleu ! MILLE ÉCUS par heure. J'ai toute la faculté à mes ordres quand je suis malade ; quand je me rétablis, le bon peuple, qui m'ai-

me, brûle autant de lampions qu'il y a de cœurs qui me sont dévoués; on sonne les cloches, on tire le canon, on applaudit quand je passe, comme si j'étais un dieu. J'ai une jolie famille, et, par-dessus tout cela, une belle couronne d'or massif, enrichie, f.....! des diamants les plus beaux. Ma foi, je défie un roi de Cocagne d'être plus heureux que moi, qui suis chef d'une nation sans égale, et le premier du premier royaume du monde. Où f.......-je le camp pour être mieux? Malheur à celui qui me conseillera de déguerpir! Je lui fais *f..... cent coups de pied au c..* par ma garde nationale.

» Voilà pourtant comme je chasserais le chagrin, moi pauvre b..... de faiseur de fourneaux! »

(Lemaire, *Lettres b...., patriotiques du Père Duchesne.*)

—

« On a b......... de peine à réformer les abus qui existaient sous l'ancien régime. La nation voudrait bien mettre de l'ordre dans son ménage; mais elle a beau lutter contre les obstacles, il y a toujours quelque bougrerie; il se trouve toujours de ces mangeurs de peuple qui n'aiment que le gaspillage... C'est tout comme dans ma maison : mon mari ne manque jamais de faire le lundi. « *Pourquoi est-il si voisin du dimanche?* me dit-il. *Quand on a une fois f.... le nez dans le pot, on a bien de la peine à le quitter.* » Quelquefois même le b..... de gourmand est en déroute toute la semaine; et puis, après cela, travaille, pauvre b....., pour amasser quelques sous à tes chiens d'enfants. »

(*La Mère Duchesne.*)

—

« J'entendons tous les jours gueuler à nos oreilles du papier où je ne voyons goutte, qui parle de mille histoires dont je n'avons que faire : comme il y a trop d'esprit pour nous dans ces paperasses, j'avons imaginé, dans notre manière de voir, d'en faire imprimer un qui

les gens de notre sorte puissiont entendre, sans avoir besoin d'avoir fait leux études, ni de savoir le latin. Le *Journal des Halles* nous a paru notre fait. C'est pour cela que j'en hasardons un numéro pour afin de voir si on pourra y mordre. J'avertissons d'avance que je dirons sans gêne tout ce que j'aurons sur le cœur, et que je ne prendrons jamais des gants et des mitaines quand j'aurons quelque rancune contre quelqu'un, et que je mènerons tambour battant, mèche allumée, quiconque n'ira pas droit son chemin, ou voudra s'écarter du drapeau. En voilà assez de dit, il faut venir au fait, sans tant tourner autour du pot. »

(*Journal des Halles*, n° 1er.)

Actes des Apôtres.

Les *Actes des Apôtres* sont les aînés de cette joyeuse famille qui devait donner le jour à *Figaro*, et qui a été continuée chez nous par le *Corsaire* et le *Charivari*.

Cette publication, qui s'était donné pour mission de ridiculiser la révolution et ses apôtres, eut une très grande vogue. On le concevra facilement si l'on se reporte à l'époque où elle parut, et si l'on se rappelle qu'elle eut pour principaux rédacteurs Peltier, Rivarol, Champcenetz, le vicomte de Mirabeau, Bergasse, etc., tous hommes excellant à manier la plaisanterie, à aiguiser l'épigramme, à tourner la chanson (1).

Les auteurs des *Actes des Apôtres* affectionnaient

(1) Au titre d'*Actes des Apôtres* on trouve quelquefois ajouté : *l'Art de désopiler la rate*. Les numéros, composés d'un nombre indéterminé de pages, ne portent point de date; ils

tout particulièrement les jeux de mots. On trouve dans leur recueil des chapitres entiers, en vers ou en prose, qui roulent sur les affinités ou les contrastes que présentaient les noms de certains membres de l'Assemblée nationale. Ainsi, dans une réunion tenue à l'hôtel de Grenoble, chez mademoiselle Théroigne de Méricourt, la *Muse de la démocratie*, la *Circé* du parti,

— « M. *Bazin*, disent-ils, a été chargé de réclamer contre le traité de commerce fait avec l'Angleterre, et M. *Bonnet* opina en faveur de la motion. — M. *Bandit* demande la suppression de la maréchaussée. — M. *Brocheton*, que, par ses caresses, mademoiselle Théroigne tâchait d'engager à se joindre à eux, ne s'est pas laissé prendre à l'hameçon, et s'est tiré d'affaire en nageant entre deux eaux. M. *de Salines* lui a préparé une sauce piquante. — M. *Lanusse* a présenté une pétition des apothicaires du duché d'Albret. M. *Dutrou* en présentera une semblable pour les apothicaires de Montmorillon, etc. »

Dans une pièce intitulée *Théroigne et Populus*, ou le *Triomphe de la démocratie*, drame national, Mirabeau déroule ses projets à Populus :

POPULUS.

Mais l'assemblée, enfin, de ses droits si jalouse,
Peut...

MIRABEAU.

Tu vois qu'à mon gré je les joue et les blouse.
Tous ces fiers plumitifs, procureurs couronnés,
Que je puis en flattant conduire par le nez,

sont précédés seulement d'indications de ce genre : *L'an de la liberté 0 ; L'an de l'égalité en misère ; L'an des assignats*, etc. Chaque volume est accompagné d'une caricature. Le prix de l'abonnement était de 9 livres par volume, espèces sonnantes, et non en assignats.

Nous assurent des chefs du grand aréopage.
Je veux leur faire à tous un très digne partage.
Connaissant leurs désirs, je donne aux plus ardents
Quelques états, et l'or de Londre et d'Orléans.
Je délègue à *Lasnon* l'empire des prairies;
Barnave aura de droit celui des boucheries (1).
Muguet aura les fleurs; au nasillard *Buzot*
Tous les vielleurs du coin payeront un impôt;
Le trop heureux *Bailly* palpera les épices;
Les lapins de *Clapier* combleront les délices;
Colliset des moutons règlera les destins;
Bouillotte aura les jeux, et *Grégoire* les vins;
Martinet régnera sur la gent enfantine;
Fricot présidera toujours à ma cuisine;
Le riche *Nourrissart* et le précieux *Roulhac*
Règneront au pays de l'heureux Pourceaugnac;
Bazoche aura le pas sur les clercs de notaires;
Lanusse aura sous lui tous les apothicaires;
Dutrou doit présider aux plus aimables jeux,
Et *Nicodème* aura le royaume des cieux;
Brocheton sur les eaux étendra son empire;
Nos curés pourront tous bien boire et mal écrire,
Et l'enchanteur *Merlin*, par des charmes nouveaux,
Fascinera les yeux sur nos doctes travaux;
Tous les deux, étonnés du nœud qui les rassemble,
Les rois *Bracq* et *Perdrix* doivent régner ensemble,
Sous lui le roi *Target* aura tous les ballons;
Lameth doit aux couvents guider nos escadrons (2);

(1) Les *Apôtres* accolaient toujours au nom de Barnave l'épithète de *féroce* ou de *boucher*, pour faire allusion sans doute à la phrase inconsidérée qui lui était échappée à la tribune, lorsqu'on vint apprendre à l'assemblée nationale la fin tragique de Foulon : « Le sang qui coule est-il donc si pur, qu'on ne puisse en répandre quelques gouttes! »

(2) Allusion à une expédition que, selon les *Apôtres*, le chevalier de Lameth, déguisé en nonne, aurait faite contre le couvent des Annonciades, pour y chercher M. de Barentin, expédition dont le premier chapitre des *Actes* contient la relation burlesque.

Ce que *Bouche* et *Lanusse* auront de disponible
A *Cochon* purement doit être réversible;
Au vertueux *Bandit* je donne les forêts,
Et quand, suivant le cours de mes vastes projets,
J'irai dicter des lois dans une autre contrée,
Il représentera ma personne sacrée.
Chassebœuf de Poissy sera le commandant;
Chapelier des castors sera le président;
La Poule aura les grains, *Colombier* la volée;
La Beste aura l'esprit de toute l'assemblée.
. . . .

Ailleurs, on trouve tous les noms de l'Assemblée nationale arrangés sur l'air du menuet d'*Exaudet*, et rapprochés d'une manière qui produit parfois les effets les plus comiques..

On retrouve ce genre d'esprit jusque dans les sujets qui paraîtraient se prêter le moins aux jeux de mots. Nous allons citer quelques passages d'une pièce intitulée *Jurisprudence criminelle :*

« La législation et les arts se perfectionnent chaque jour. Grâce aux nouvelles découvertes de l'anatomie, notre jurisprudence criminelle va reprendre une force nouvelle, et si la philosophie admet encore l'effusion du sang humain, au moins la manière ingénieuse et douce dont il sera répandu à l'avenir pourra servir de modèle à tous les législateurs de l'univers. Il était réservé à M. Guillotin, député de Paris, aussi adroit médecin que profond mécanicien, de présenter au monde l'esquisse d'une machine à décapiter qui étendra la gloire du nom français jusques aux rives du Bosphore. Si quelques députés ont trouvé que, par cette innovation, M. Guillotin *tranchait un peu dans le vif* et ennoblissait le crime, c'est une arrière-pensée d'aristocratie qui décèle leurs desseins perfides...

» Combien cette manière prompte et expéditive n'aura-t-elle pas d'avantages sur la méthode adoptée par

les Anglais !.... 1° La pompe et la beauté du spectacle attireront plus de peuple autour du lieu du supplice, l'impression sera plus générale, et la loi plus respectée. — 2° Cette manière permettra au criminel de se présenter à la mort avec audace, d'affronter en quelque sorte la faux du temps qu'il verra suspendue sur sa tête. Les gazettes du lendemain détailleront toutes les circonstances avec gloire, et chaque héros moribond pourra au moins dire en périssant : *Non omnis moriar*. — 3° L'anatomie en retirera des avantages inappréciables... — 4° Enfin, on pourra désormais parler impunément de corde devant tout le monde...

» Une grande difficulté s'est élevée sur le nom à donner à cet instrument. Prendra-t-on, pour en enrichir la langue, le nom de son inventeur ? Ceux qui sont de cet avis n'ont pas eu de peine à trouver la dénomination douce et coulante de *Guillotine*. — Sera-ce celui du président qui prononcera le vœu de l'assemblée à ce sujet ? On aurait alors à choisir entre M. Coupé et M. Tuault. On a observé que la mansuétude pastorale ne permettrait pas à M. de Sabran d'accepter cette place ; sans cela il était assuré des voix de toute la noblesse... On dit que M. Mirabeau se présente pour avoir les honneurs de cette machine supplicielle. Le nom de *Mirabelle* remplacerait, à la grande satisfaction des bons Français, celui de *Guillotine*...........

» Un membre de l'Académie française a déjà fait à cette occasion la chanson suivante, sur l'air grave du menuet d'*Exaudet* :

Guillotin,
Médecin,
Politique,
Imagine un beau matin
Que pendre est inhumain
Et peu patriotique.
Aussitôt
Il lui faut
Un supplice

Qui sans corde ni poteau
Supprime de bourreau
L'office.

C'est en vain que l'on publie
Que c'est pure jalousie
D'un suppôt
Du tripot
D'Hippocrate,
Qui d'occire impunément
Même exclusivement
Se flatte.

Le Romain
Guillotin,
Qui s'apprête,
Consulte gens du métier,
Barnave et Chapelier,
Même le coupe-tête,
Et sa main
Fait soudain
La machine
Qui simplement nous tuera,
Et que l'on nommera
Guillotine.

Mais détournons les yeux, et cherchons des sujets moins lugubres. Nous n'avons que l'embarras du choix; car les onze volumes des *Actes des Apôtres* offrent peu de pages où l'on ne trouverait à citer. On regrette seulement de rencontrer, au milieu de tant d'excellentes charges, quelques traits que réprouvent la morale et le bon goût.

Voici quelques épigrammes et portraits choisis entre mille :

PORTRAIT DE TALLEYRAND.

Sans talent, peu d'esprit, beaucoup de suffisance,
Sous Calonne, à la bourse, escroquant dix pour un,

Et dans son vieux sérail outrageant la décence :
Tel on vit autrefois le pontife d'Autun.
Plus heureux aujourd'hui, sa honte est moins obscure ;
Froidement du mépris il affronte les traits ;
Il conseille le vol, enseigne le parjure,
Et sème la discorde en annonçant la paix.
Sans cesse on vous redit qu'il ne peut rien produire ;
Et que de ses discours il n'est que le lecteur ;
Mais ce qu'un autre écrit, c'est lui seul qui l'inspire,
Et l'on ne peut du moins méconnaître son cœur.

VERS DESTINÉS A ÊTRE MIS AU BAS D'UN PORTRAIT DE MARAT.

Peuple, voyez cet œil farouche,
Ces muscles en convulsion,
Et les efforts que fait sa bouche
Hurlant la Constitution.
De votre ami voyez l'image :
Que ses traits sont bien exprimés !
Il sont ressemblants. Convenez
Que, s'il aime, c'est à la rage.

SUR LES ASSIGNATS.

Toujours auguste, toujours ferme,
Le sénat français à son terme
Marche à grands pas.
De l'heureux succès de l'ouvrage
Nous avons désormais pour gage
Les assignats.
— Ah ! le bon billet qu'a la Châtre !
Disait Ninon d'un air folâtre,
Dans ses ébats.

Gardez-vous, détracteurs frivoles,
D'appliquer jamais ces paroles
Aux assignats.

A PROPOS DU MAUVAIS TEMPS QU'IL FIT LE JOUR DE LA FÉDÉRATION.

Toujours de l'eau! quel temps maudit!
Disait, au Champ-de-Mars, Damis le démocrate.
C'est fait exprès, je l'avais bien prédit
Que le Père Éternel était aristocrate!

SUR LA GARDE NATIONALE.

Dès qu'aux faubourgs Honoré Mirabeau
Fait retentir sa trompette guerrière,
Nos citadins, brûlant d'un feu nouveau,
Pendent au flanc leur vaillante rapière,
Et sur l'oreille ils mettent leur chapeau.
Oh! quel plaisir d'endosser l'uniforme,
Et de paraître affronter les hasards!
Riche harnais, pourpoint qui les transforme,
Et de faquins fait autant de Césars.
Pour batailler chacun se croit idoine,
Sous le mousquet chacun se montre altier;
Mais ce n'est point l'habit qui fait le moine,
Ni le plumet qui fait le cavalier,
Et l'on m'a dit que ces braves soldats,
Grands pourfendeurs et fervents patriotes,
Lorsqu'il s'agit de voler aux combats,
Ne manquent pas de salir leurs culottes.
Le piteux cas, et la vilaine affaire!
Certain raillard les appelle culs-blancs;
Du bon côté c'est qu'il les considère,
Car à l'envers ils sont bien différents.
. . . .

LE SCEPTRE JACOBITE.

ÉPIGRAMME.

Certaine Anglaise à certaine séance
De certain club qui dirige la France
Un certain soir se trouvait par hasard.
— Oh ! s'il vous plaît, dit-elle à sa voisine,
Sur cet fauteuil qu'ét cet mossieu camard
Qu'à droite, à gauche, ici chaçun lutine?
— Milady, c'est monsieur le président,
Ce que chez vous orateur on appelle.
— Oh ! l'orateur fort bien cela s'entend.
Mais, s'il vous plaît, quel est, ajouta-t-elle,
Cet instrument que dans ces mains je vois?
— C'est de son rang l'éclatant interprète,
C'est là son sceptre; et nos augustes lois
Ne se font bien qu'à grands coups de sonnette.
— Oh! mais encor ce bruit original,
Gredin, gredin, dont toute l'assemblée
A comme moi la cervelle fêlée,
Que dit-il? — Milady, c'est l'appel nominal.

Extraits divers.

LA FRANCE SOUS LA RÉVOLUTION.

« Madame *Gallia* est sans contredit la femme la plus célèbre de l'Europe; le temps nous apprendra si elle est aussi la plus illustre. C'est une grosse et grande femme, jadis fort gaie, aujourd'hui fort triste et hypocondriaque, mais d'un tempérament bien robuste, puisqu'elle a résisté à une maladie de sept ans, et aux soins de *six mille* médecins environ. Madame *Gallia* est d'un âge fort mûr, et ses malheurs lui ont donné tout l'aspect d'une vieille femme.

» En 1789, elle touchait à son temps critique; sa santé s'altéra, et dès lors une foule de médecins se présentèrent, en apparence pour la guérir, mais réellement pour la piller. Quoique ses affaires fussent dérangées, il lui restait une assez grande fortune pour tenter les désirs de la Faculté.

» Parmi cette nuée d'Hippocrates, on distingua un nommé Philippe, bien différent du Philippe médecin d'Alexandre. Celui-là convoitait la fortune en masse de madame *Gallia*, et il lui prescrivait un régime en conséquence. A ce Philippe se joignirent beaucoup d'autres docteurs, qui d'abord ne parurent que ses adjudants, mais qui bientôt le ruinèrent dans l'esprit de la dame, pour rester seuls les maîtres de la cure.

» La pauvre malheureuse! comme ils l'ont traitée! Sous prétexte de lui réchauffer le sang, qu'ils soutenaient être refroidi et presque coagulé, ils lui ont fait prendre d'abord, pendant trois années, tout ce qu'il y a d'irritant et d'échauffant dans le règne végétal...... On sent très bien qu'après un pareil traitement le sang de madame *Gallia* s'enflamma et s'extravasa, au point que la pauvre femme tomba dans le délire. Alors, plus d'un docteur, *amicus sanguinis*, se déclara pour la saignée. A cet arrêt de la Faculté, on vit accourir tous les chirurgiens, carabins, maréchaux et barbiers des environs. Elle fut saignée des quatre membres; et comme le sang ne coulait pas encore au gré des phlébotomistes, on finit par la saigner à la jugulaire.

» Tant de sang perdu devait donner un long calme à la malade; point du tout, sa folie ne fit qu'augmenter. Sa frénésie fut bientôt au comble, et les médecins soutenaient toujours qu'elle allait parfaitement bien. Ce qui était crispation de nerfs, ils le nommaient révolution.

» Après deux ans de saignées, d'incisions, d'amputations, de scarifications et de *cruciations*, la malade tomba dans l'épuisement, la langueur et le marasme. Elle n'est plus aussi folle, mais elle a l'air d'une imbécile. Ses convulsions ne sont plus si violentes; mais de temps en temps les crampes et les soubresauts font crain-

dre que son délire ne recommence. Pour sa gaieté, il n'en est plus question; sa folie est sombre, taciturne; c'est un véritable spleen. Autrefois elle chantait, elle dansait, elle se couronnait de lys et de roses; aujourd'hui elle ne chante que dans ses accès; sa voix est rauque et canaille; elle saute, au lieu de danser, et ses mouvements sont épileptiques. Elle a quitté les fleurs des parterres, et elle se pare avec des orties et des chardons.

» Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que son embonpoint n'a pas diminué; il a même augmenté d'une manière miraculeuse, malgré ses tourments, ses saignées, ses purgations et sa longue diète. Mais on prétend que ce n'est qu'une pléthore, bouffissure, mauvaise graisse.

» Le seul espoir qui nous reste sur le sort de madame *Gallia* est dans son tempérament, qui est excellent, comme on le voit par sept ans de maladie et d'un traitement semblable.

» D'ailleurs le nombre de ses médecins a un peu diminué, ce qui est toujours un grand point. Voici le temps où l'on doit faire une grande consultation sur les moyens de la guérir (1). Si ses amis ne choisissent que des docteurs vraiment doctes, plus occupés de la santé que de la fortune de la malade, on ne désespère pas de la sauver. Mais, hélas! il se présente tant d'ignares et de méchants, la concurrence est si grande, qu'il y aura plus de bonheur que de sagesse si elle échappe. »

(*Le Menteur*, journal par excellence, an V.)

PORTRAIT DES PARISIENS.

« O Parisiens! hommes légers, faibles et pusillanimes, dont le goût pour les nouveautés va jusqu'à la fureur, et dont la passion pour les grandes choses n'est

(1) Les élections.

qu'un accès passager; qui raffolez de la liberté, comme des modes du jour; qui n'avez ni lumières, ni plan, ni principes; qui préférez l'adroit flagorneur au conseiller sévère; qui méconnaissez vos défenseurs; qui vous abandonnez à la foi du premier venu; qui vous livrez à vos ennemis sur leur parole; qui pardonnez aux perfides et aux traîtres, au premier signe de contrition; qui, dans vos projets ou vos vengeances, suivez sans cesse l'impulsion du moment; qui êtes toujours prêts à donner un coup de collier; qui paraissez incapables d'aucun effort soutenu; qui allez au bien par vanité, et que la nature eût formés pour les hautes entreprises, si elle vous eût inspiré l'amour de la gloire, si elle vous eût donné de la judiciaire et de la constance, faudra-t-il donc toujours vous traiter comme de vieux enfants?

» Les leçons de la sagesse et les vues de la prudence ne sont plus faites pour vous. Des légions de folliculaires faméliques vous ont blasés à force de sottises et d'atrocités; les bonnes choses glissent sur vous sans effet. Déjà vous ne prenez plaisir qu'aux conseils outrés, aux traits déchirants, aux invectives grossières; déjà les termes les plus forts vous paraissent sans énergie, et bientôt vous n'ouvrirez l'oreille qu'aux cris d'alarme, de meurtre et de trahison. Tant de fois agités pour des riens, comment fixer votre attention, comment vous tenir en garde contre toute surprise, comment vous tenir continuellement éveillés? Un seul moyen me reste; c'est de suivre vos goûts et de varier mon ton. O Parisiens, quelque bizarre que ce rôle paraisse aux yeux du sage, votre ancien ami ne dédaignera pas de le prendre, il n'est occupé que du soin de votre salut; pour vous empêcher de retomber dans l'abîme, il n'est point d'efforts qu'il ne fasse; et toujours le *Junius français* sera votre incorruptible défenseur, votre défenseur intrépide. »

(Le *Junius français*, par Marat, 1790, n° 1er, *Adresse aux Parisiens*.)

—

MÊME SUJET.

AIR du vaudeville de Figaro : *Cœurs sensibles, cœurs fidèles.*

C'est un être bien étrange
Que ce peuple de Paris !
Il a la douceur d'un ange,
Aussitôt qu'il se voit pris ;
Quand on le lâche, il se venge,
Et lorsqu'il se voit repris,
Il se tait, il est soumis. (*bis.*)

Bon, méchant, simple et volage,
Ne fixant aucun objet,
Tout en sortant de sa cage,
Il court vite au trébuchet.
Rien ne peut le rendre sage;
Le malheur l'abasourdit
Et le bonheur l'éblouit. (*bis.*)

Toujours franc, toujours novice,
Aveugle en sa volonté,
Il commande son supplice
Pour voir de la nouveauté;
Ne suivant que son caprice
Ou celui de ses bourreaux,
Il applaudit à ses maux. (*bis.*)

Il ne peut rien entreprendre,
Il ne peut rien achever;
On sait toujours le surprendre,
On sait toujours le tromper.
Tout en le faisant dépendre,
On lui dit, pour le flatter,
Qu'il est fait pour commander. (*bis.*)

Tantôt il est catholique,
Tantôt il est musulman;

Tantôt pour la république,
Et tantôt pour le tyran.
Quand il est trop pacifique,
On le tourmente, et soudain
Il a soif de sang humain. (*bis.*)

Quand la misère l'accable,
On cherche à le récréer
Par un spectacle agréable
Où chacun va figurer.
C'est une chose admirable
De voir traîner dans Paris
Trente ou quarante proscrits. (*bis.*)

(*Tableau de Paris en vaudevilles*,
par Pithou, an V.)

LA LANTERNE MAGIQUE.

« La voici, la voilà, messieurs, mesdames, la lanterne magique nationale, la pièce vraiment curieuse! Vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu, ce que l'aurore de la liberté seule pouvait produire : le despotisme et l'aristocratie, le despote et les aristocrates, traités par la nation comme le diable l'a été autrefois par le bienheureux saint Michel. Vous verrez les guerriers citoyens, les citoyens guerriers, les héros de la Bastille, les troupes légères des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marcel, les chasseurs des barrières, les capucins travestis en sapeurs; les dames de la nation, et les nonnes défroquées, et toute l'armée patriotique, et l'illustre coupe-tête, et le bon d'Orléans, et le Châtelet, et la lanterne, et toutes les merveilles de la révolution. Enfin vous allez voir ce que vous allez voir; la vue n'en coûte rien; on rend l'argent aux mécontents, et nous payons à bureau ouvert, comme la caisse d'escompte paiera au mois de juillet.

Septième changement. — « Voyez-vous Necker le sa-

ge, Necker le vertueux, Necker le grand homme, Necker le dieu, Necker le charlatan, qui revient de Suisse, et qui arrive à l'Hôtel-de-Ville ? Entendez-vous qu'il demande la grâce du baron de Bezenval ? Il ne sait pas que, quand on est assez puissant pour demander la grâce de son ami, il ne faut demander que son jugement.

» Voyez le maire qui vient d'arriver de la lune, et les électeurs qui se sont faits municipaux. Voyez-vous tous ces habiles gens qui savent leur *Pater* sur le bout du doigt ? Ils s'écrient : *Fiat voluntas tua*, *et sanctificetur nomen tuum*. Voyez-vous le ministre qui se rengorge et qui s'en va ?

» Et les districts qui s'assemblent, et qui crient, et qui hurlent, et qui raisonnent comme des districts : *Point de grâce ! nous ne voulons point de grâce ! Ce baron est un aristocrate ; il faut qu'il soit jugé, il faut qu'il soit pendu. Necker se moque de nous ; c'est un autre aristocrate ; qu'il prenne garde à lui ; nous pourrions bien envoyer le dieu à la lanterne.*

» Et voyez-vous Necker dans la consternation ? Il n'a pas réussi, il est atterré, et depuis ce jour-là le grand homme n'a plus été qu'un pauvre homme. *Sic transit gloria mundi.* »

Quinzième changement. — « Faites attention à ce grand jour du 4 février. Voyez le roi qui se rend à la salle du manége pour épouser la constitution. Il faut espérer que l'assemblée prononcera bientôt le divorce. Ecoutez son discours. Le langage ambigu du Genevois Necker pouvait-il convenir à la bouche vertueuse du monarque français ? Regardez les députés : leurs sentiments se peignent sur leurs physionomies ; les uns frémissent de rage, les autres pleurent, le grand nombre applaudit ; et le roi sort, et l'on se met à jurer ; et l'on admet au serment les femmes, les écoliers, les moines, les soldats, les religieuses ; et c'est une maladie qui gagne les districts ; et toutes les mains sont en action : mettez les vôtres dans vos poches, car il n'y a pas de sûreté. »

(La *Lanterne magique*, par Mirabeau le jeune.)

PRIÈRE DU SOIR A L'USAGE DES FRANÇAIS LIBRES.

« Je vous rends grâce, ô mon Dieu ! de ce que vous avez daigné me préserver, pendant cette journée, des mandats d'arrêt et des interrogatoires du bureau central, des visites domiciliaires, des poignards des Jacobins, des coups de sabre de la nouvelle légion de police, des embûches de Satan-Merlin, et de l'amitié du Directoire, dont je vous prie de me rendre indigne de plus en plus.

» C'est vous, Seigneur, que je dois remercier de ce que je n'ai pas trouvé ce soir le scellé mis sur la porte de ma chambre ; de ce que mon bonnet de nuit et mes matelas ne sont point encore en réquisition ; de ce que ma femme n'a pas demandé le divorce, pour le bon plaisir de mes voisins ; de ce que je n'ai pas trouvé dans ma chambre deux ou trois garnisaires chargés de faire vendre mes chenets et mes pincettes, pour percevoir l'impôt mis sur ma cheminée.

» Continuez, Seigneur, de me garantir des petites rigueurs de la liberté, des bastilles de Limodin, des piéges de Malo, et du rasoir de Merlin. Eloignez de moi la mitraille de Barras, l'épée de Talot, la flamberge de Bentabolle-Ajax, les pistolets de Chénier, et particulièrement ses ouvrages en prose et en vers ; Laclos et ses *Liaisons dangereuses*, Mme de Staël et ses *Influences*, le petit Riouffe et ses brochures. Préservez-moi des visites de l'armée de Sambre-et-Meuse et du passage des *aigles* de l'Italie.

» Je vous prie également, Seigneur, d'avoir pitié des ennemis de votre nom, de dérouiller l'âme de l'abbé Sieyes, d'ouvrir les petits yeux de Lareveillère-Lépaux, d'avoir pitié surtout de quelques misérables théophilanthropes encroûtés de péchés et couverts d'une triple lèpre révolutionnaire. Livrez leur cœur aux serres du remords ; mais daignez calmer le désordre de leur ima-

gination toujours effarouchée par l'image des potences et de la roue qui les suit partout.

» Ainsi soit-il. »

(La *Petite poste de Paris*, 12 fructidor an V.)

SUR LES JOURNAUX.

« Nous avons des *Courriers républicains* qui ne sont pas chargés de la malle où sont les bonnes nouvelles. Nous avons des *Postillons de Calais* qui graissent leurs bottes pour se promener dans Paris. Nous avons un *Journal du Matin* qui ne vaut plus rien le soir, et un *Journal du Soir* qui ne vaut guère mieux le matin. Préférerons-nous le *Journal des Lois*, qui est toujours au variable, ou le *Journal des Débats*, qui est toujours à la tempête, ou le *Journal de Paris*, qui est à la glace ? Je veux un peu de mal à ce long *Moniteur* qui n'avertit de rien, qui est de l'avis de tout le monde, qui est si pénible à lire, si funeste pour la vue, et la cause peut-être que, dans ce siècle de lumière, nos jeunes gens portent des lunettes. J'aimerais assez la *Chronique*, si elle avait l'esprit d'être scandaleuse, et le *Bonhomme Richard*, s'il était bon homme...... Enfin il y a de rusés politiques dont l'imagination est toujours en *Védette* pour découvrir des conspirations, et qui font la *Sentinelle* sans sortir de leur boutique... Et moi aussi, sans quitter ma lucarne, je vais faire la *Revue*, non pas, comme la *Renommée*, dans tous les coins de l'univers, mais sur tous les objets qui seront à ma portée... »

(La *Revue* ou le *Contradicteur*, an III.)

MÊME SUJET.

Viens çà, portier, viens que je te désigne
Tous les journaux, les cent papiers divers,

Qu'entre tes mains aujourd'hui je consigne.
Tu retiendras et le disert Garat,
Et son héros, le sage Robespierre;
Le doux Camille, et le tendre Marat;
La *Sentinelle*, à la voix forte et fière;
Le *Point du Jour*, qui vient midi sonnant;
Le *Postillon*, qu'on apporte en courant;
Le *Moniteur*, à la marche plus lente,
De l'assemblée image très parlante;
Et son rival, l'éloquent Biauzat,
Qui narre tout en bon *auvergniat*;
Et le journal si plein de bonhomie
De Mirabeau, Clavière et compagnie;
Et mons Prudhomme, en arguments si fort;
Mercier, enfin, et Laharpe, et Chamfort,
Mercier, Chamfort, et Laharpe, et Prudhomme,
Grands écrivains que tout Paris renomme;
Chamfort, Prudhomme, et Laharpe et Mercier,
Ne passeront enfin chez mon portier.

(*Actes des Apôtres.*)

LE MONITEUR.

Je suis le journal d'importance
Et la feuille par excellence.
Vous me recevez tous les jours.
Je vous dis les secrets des cours;
Je parle de paix et de guerre,
Et du parlement d'Angleterre;
De nos grands droits sur Avignon,
Selon *Camus* et *Péthion*.
Je rends compte de la séance
Du sénat régénérateur,
Et du pouvoir législateur
Qui fait et défait tout en France.
Je parle de pendus, de pays dévastés

Le tout pour le maintien de notre liberté ;
De la force nationale,
De la force municipale ;
Des cantons, des districts et des départements ;
Des tribunaux tout neufs et de leurs jugements
Des Vandernoot et Vandermersches,
De tous les grands projets de conspirations,
Discours, dénonciations
Et du comité des recherches ;
Du roi, de temps en temps, et de sa triste cour ;
De l'Opéra, des comédies,
Le tout pour quatre sous par jour,
En beau style, abondant, nerveux, plein de saillies.
J'oubliais le cours des effets.

. . . .

Et *cætera*... De tout enfin je vous occupe,
Et l'on doit faire cas de moi,
Car je sers à plus d'un emploi.
De m'avoir on n'est jamais dupe :
Cette feuille n'est point le vain jouet du vent ;
Avec trois Moniteurs on fait un paravent.

(Le *Petit Gauthier*, 22 déc. 1790.)

COMMANDEMENTS DE LA PATRIE.

Avec ardeur tu défendras
La liberté dès à présent.
Le mot *noble* tu rayeras
De tes cahiers dorénavant.
Du clergé tu supprimeras
La moitié nécessairement.
De tout moine tu purgeras
La France irrévocablement,
Et de leurs mains tu reprendras
Les biens volés anciennement.
Aux gens de loi tu rogneras

Les ongles radicalement.
Aux financiers tu donneras
Congé définitivement.
De tes impôts tu connaîtras
La cause et l'emploi clairement,
Et jamais tu ne donneras
Pour engraisser le fainéant
De bonnes lois tu formeras,
Mais simples, sans déguisement.
Ton estime tu garderas
Pour les vertus et non l'argent.
Aux dignités tu placeras
Des gens de bien soigneusement,
Et sans grâce tu puniras
Tout pervers indistinctement.
Ainsi faisant tu détruiras
Tous les abus absolument,
Et d'esclave tu deviendras
Heureux et libre assurément.

(L'*Ami du peuple*, par Marat.)

Les *Actes des Apôtres* donnèrent un pendant à cette pièce sous le titre de *Qualités requises pour être citoyen actif.* Voici, selon Peltier, quelques unes de ces qualités :

Détourner son roi lestement,
L'humilier à tout moment,
Le garder fort étroitement,
Sous prétexte d'attachement,
Et le mener tambour battant,
Soit à la ville, soit au champ;
Elever jusqu'au firmament
Tout ce qu'on fait depuis un an;
Porter cocarde ou bien ruban;
Malgré soi servir librement,
Et s'affubler d'un fourniment;
Violer sa foi, son serment;
Trouver tout décret excellent;

Prendre assignats pour de l'argent;
Enrager agréablement,
Tout en perdant quinze pour cent.

SUR LA CONSTITUTION EN VAUDEVILLES.

Au milieu des malheurs, des crimes, des bassesses,
Ne désespérons point de notre nation :
Le Français met en chant la Constitution,
Il va bientôt la mettre en pièces.

(*Petit-Gauthier*, 11 janvier 1792.)

ÉPIGRAMME.

Fraternisons, chers Jacobins!
Long-temps je vous crus des coquins
Et de faux patriotes.
Je veux vous aimer désormais.
Donnons-nous le baiser de paix :
J'ôterai mes culottes.

(*Journal des Rieurs.*)

Extraordinaires de la Gazette.

Addition à la page 21.

En 1634 le supplément que la *Gazette* publiait chaque mois fut remplacé par des *Extraordinaires* paraissant irrégulièrement et consacrés à la publication des documents officiels, au récit des événements marquants, siéges, batailles, fêtes, etc. La Gazette ne contenait guère que ce que nous appelons des faits divers; les Extraordinaires sont des récits détaillés, de véritables pages historiques, dont nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance. Ils portent un numéro d'ordre qui ne leur est pas particulier, mais qui indique leur rang dans le recueil des Gazettes de l'année : ainsi le premier que nous ayons rencontré porte le nº 21 ; il est du 13 mars. Leur contenu est indiqué par un sommaire dont la forme varie ; par exemple : « *Extraordinaire du*... contenant le superbe enterrement du roi de Danemarck » ; — « Son sujet est : La prise de la belle île de Curacao aux Indes par les Hollandais sur les Espagnols » ; — « Vous y verrez la chasse donnée aux impériaux par les Français... » ; — « Il vous fera voir la nouvelle ordonnance faite par le roi pour remédier aux abus... », etc., etc.

Outre ces Extraordinaires, Renaudot publiait encore des Suppléments qui n'avaient pas de titre général, mais un titre pris de leur contenu, et qui prenaient rang à leur ordre dans le recueil des Gazettes. Ainsi nous trouvons sous le nº 94 de cette même année 1634, à la date du 15 septembre, un : « *Arrest de la Cour de Parlement* par lequel le prétendu mariage de Monsieur avec la princesse Mar-

guerite de Lorraine est déclaré non valablement contracté... » Le n° 120, du 10 novembre, est une : « *Liste des prédicateurs* qui doivent prêcher cet Avent dans la ville et faux-bourgs de Paris. » Cette liste est précédée d'un avant-propos où on lit : « Puisque j'entreprends d'apporter de la lumière à notre histoire, et que l'Eglise en fait une bonne partie, je me trouve obligé à vous dire ce qui s'y passe, aussi bien que dans le reste du monde ; joint que cette variété, comme celle des viandes, servira à réveiller les appétits languissants... » Elle se termine par un avis qui a sa petite importance bibliographique. Si, dans la composition de cette liste, dit Renaudot, il m'est échappé quelques erreurs, je prie ceux qu'elles concerneraient de m'adresser promptement leur rectification, « pour s'en servir en la seconde impression, qui doit faire partie des Nouvelles, tant ordinaires qu'extraordinaires, de cette année. »

Ainsi le cadre de la *Gazette* alla promptement s'élargissant, et Renaudot put bientôt et à bon droit intituler son recueil : « *Recueil de toutes les Nouvelles, Ordinaires, Extraordinaires, Gazettes ou autres relations*, contenant le récit de toutes les choses remarquables avenues tant en ce royaume qu'en pays étrangers, dont les nouvelles nous sont venues toute l'année, avec les édits, ordonnances, déclarations et règlements sur le fait des armes, justice et police de ce royaume, publiés toute cette année dernière, et autres pièces servant à notre histoire. »

III

LA PRESSE SOUS L'EMPIRE

Le JOURNAL DES DÉBATS. — Préliminaires. — La Commune de Paris, le Directore et le Consulat. — Napoléon et *le Moniteur*.

Presque toutes ces feuilles, enfantées par les passions du jour, n'eurent qu'une existence éphémère. Les unes périrent de leur belle mort ; les autres tombèrent sous les coups de la Commune ou du Directoire. Il ne faudrait pas croire, en effet, que la liberté de la presse ne rencontrât point d'entraves dans ces jours d'anarchie où il semblait que l'on pût tout oser. Les opinions étaient, comme les hommes, à la merci des dominateurs du jour. C'est alors plus que jamais qu'on pouvait dire : *Væ victis !*

La Commune de Paris, deux jours après la nuit mémorable où elle avait déclaré que le salut public exigeait qu'elle s'emparât de tous les pouvoirs, décrétait « que les empoisonneurs de l'opinion publique seraient arrêtés, et que leurs presses, caractères et instruments seraient distribués entre les imprimeurs patriotes ; et elle nommait des commissaires à l'effet de se rendre à l'administration des postes pour arrêter l'envoi des papiers aristocratiques, entre autres le *Journal royaliste*, l'*Ami du Roi*, la *Gazette universelle*, l'*Indicateur*, le *Mercure de France*, le *Journal de la Cour et de la Ville*, la *Feuille du jour*, ouvrages flétris dans l'opinion publique. »

Le Directoire exécutif, qui entendait la liberté de la presse à peu près comme la commune du 10 août, ordonnait, par arrêté du 18 fructidor an V, à tous les exécuteurs des mandements de justice, de conduire dans les maisons d'arrêt de la Force les rédacteurs et imprimeurs d'une trentaine de journaux, prévenus de conspiration contre la sûreté extérieure et intérieure de la république.

Un des premiers actes des consuls fut de mettre un frein aux écarts du journalisme. Un arrêté du 17 janvier 1800 réduisit à treize le nombre des feuilles politiques.

« Les consuls de la république, dit cet arrêté, considérant qu'une partie des journaux qui s'impriment dans le département de la Seine sont des instruments dans les mains des ennemis de la république ; que le gouvernement est chargé spécialement par le peuple français de veiller à sa sûreté, arrêtent ce qui suit :

» Le ministre de la police ne laissera, pendant toute la durée de la guerre, imprimer, publier et distribuer que les journaux ci-après désignés : — le *Moniteur universel ;* — le *Journal des Débats ;* — le *Journal de Paris ;* — le *Bien-informé ;* — le *Publiciste ;* — l'*Ami des Lois ;* — la *Clef du cabinet des Souverains ;* — le *Citoyen français* ; — la *Gazette de France ;* — le *Journal des Hommes libres ;* — le *Journal du soir,* par les frères Chaigneau ; — le *Journal des défenseurs de la Patrie ;* — la *Décade philosophique ;*

» Et les journaux s'occupant exclusivement des sciences, arts, littérature, commerce, annonces et avis.

» Les propriétaires et rédacteurs des journaux conservés par le présent arrêté se présenteront au ministre de la police pour justifier de leur qualité

de citoyen français, de leur domicile et de leur signature, et promettront fidélité à la constitution.

» Seront supprimés sur-le-champ tous les journaux qui inséreraient des articles contraires au respect dû au pacte social, à la souveraineté du peuple et à la gloire des armées, ou qui publieraient des invectives contre les gouvernements et les nations amis ou alliés de la république... »

Ces rigueurs avaient malheureusement leur excuse dans les excès de la presse. Plusieurs lois avaient été portées pour en réprimer les abus; mais elles étaient impunément éludées.

On trouve dans le *Moniteur* un relevé des journaux, tant quotidiens que périodiques, expédiés de Paris par la poste pour les départements, du 1er germinal an VIII au 30 floréal an IX. Ce relevé, qui ne comprend pas les journaux distribués dans Paris, ni les périodiques expédiés par d'autres voies que la poste, présente les résultats suivants :

En germinal an VIII, dix-neuf journaux quotidiens, presque tous politiques, envoyaient chaque jour dans les départements.	49,313 nos
Vingt et un journaux périodiques, de sciences, arts ou littérature, en expédiaient.	4,365
En tout.	53,678 nos

Au 30 floréal an IX, le nombre des journaux quotidiens était réduit à seize, qui expédiaient dans les départements 33,934 numéros.

Du reste, de toutes les feuilles nées avec la révolution, deux seulement en ont traversé les diverses catastrophes, le *Moniteur* et les *Débats*. La *Gazette de France* et le *Journal de Paris* se sont également perpétués jusqu'à nos jours, mais ce n'a pas été sans

de grandes vicissitudes. La *Gazette* perdit toute son influence à la révolution. Le *Journal de Paris* soutint mieux la concurrence, grâce au courage et au talent des rédacteurs aux mains desquels il passa en 1789, Garat, Condorcet, André Chénier et Saint-Jean d'Angély. Dans cette période de 1789 à 1793, la plus brillante de son existence, il compta, dit-on, jusqu'à 22,000 abonnés. Avant cette époque il avait été rédigé par Dassieux, Sautereau, Corancez, etc. Depuis 1793, il compta parmi ses rédacteurs Rœderer, Villeterque, Dusaulchoy, Aubert de Vitry, Belmondi, etc. En 1827, M. de Villèle, l'inventeur de l'*amortissement* des journaux, l'acheta pour le supprimer. On connaît l'insuccès des tentatives qui ont été faites depuis pour le ressusciter, notamment par Léon Pillet et Fonfrède.

Sous l'empire, c'est l'épée qui s'est réservé le monopole de la presse politique. Elle s'en sert à écrire de magnifiques bulletins, comme si les notes prises par le génie pour les siècles devaient désormais suffire à l'esprit humain parce qu'elles rassasiaient l'orgueil national. Napoléon entendait le journalisme comme toute grande chose, magistralement, despotiquement, et il en usait comme de toute grande chose, avec la conscience de toutes les forces et de toutes les ressources qui s'y trouvaient. Il n'y avait pour lui qu'un seul vrai journal, le *Moniteur*. A l'intérieur, grâce à quelques notes d'essai qu'il y faisait insérer chaque fois qu'il méditait une grande entreprise, le *Moniteur* lui servait à tâter l'opinion publique; à l'étranger, c'était toujours une arme et une arme terrible; il ne fallait qu'une note un peu verte du *Moniteur* pour ramener au devoir un général qui s'en écartait, ou pour mettre à la raison les petits

États qui s'avisaient de remuer, et les grandes puissances elles-mêmes n'étaient pas à l'abri de cette férule.

Ce n'est pourtant pas, on le comprend, à l'immuable *Moniteur*, que nous demanderons l'histoire de la presse à cette époque. Un autre journal s'était élevé au dessus de tous les autres et avait conquis une grande influence sur l'opinion publique : c'est le *Journal des Débats*. Son histoire, que nous allons esquisser, résume toute celle du journalisme sous l'empire et dans les commencements de la restauration (1).

Le *Journal des Débats*. — Ses commencements : les frères Bertin. — Origine et puissance du feuilleton : Geoffroy. — Immense influence de ce journal sous l'Empire, sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet. — Fiévée, Etienne, Châteaubriand, etc.

Le *Journal des Débats* fut fondé par deux frères, François et Louis Bertin. Ces maîtres de la presse périodique, comme les appelle un critique célèbre, ont été diversement jugés, mais, à quelque point de vue qu'on se place, on ne peut refuser un grand sens, une grande intelligence des affaires aux hommes qui ont su fonder, dans des circonstances aussi difficiles, et conduire jusqu'à présent à travers une fortune toujours nouvelle et des révolutions inouïes, une entreprise comme le *Journal des Débats*, la plus grande affaire de presse qui se soit faite en Europe.

Ce fut vers la fin de 1799 que M. Bertin l'aîné acheta de Baudouin l'imprimeur, moyennant 20,000

(1) M. Nettement a publié sur le *Journal des Débats* deux volumes pleins de faits curieux, auxquels nous avons fait plus d'un emprunt.

francs, le journal ou plutôt le titre du *Journal des Débats et Décrets du pouvoir législatif et des actes du gouvernement*, petite feuille sans portée qui se bornait au compte-rendu des travaux de nos diverses assemblées. C'était un corps mort qu'il s'agissait de galvaniser, et la chose n'était pas facile. M. Bertin comprit fort bien que, pour réussir, le journal qu'il projètait ne devait ressembler en rien ni aux journaux de l'ancien régime, ni aux journaux de la révolution.

L'ancien régime, vaniteux, tout-puissant, protégé par la Bastille, se contentait du *Mercure de France*, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Le lieutenant de police et la favorite usaient du *Mercure de France* à volonté et le donnaient à qui bon leur semblait. Marmontel y imprimait ses cours, et les beaux esprits de la cour y déposaient, sous un transparent incognito, leurs logogriphes et leurs charades; cela suffisait. C'est que, nous l'avons déjà dit, la liberté de la presse n'était pas encore passée dans le journal en ce temps-là. Voilà ce que M. Bertin avait bien compris lorsqu'il entreprit le *Journal des Débats*.

Mais, d'autre part, le journal tel que l'avait fait la révolution française était impossible sous un gouvernement fort, intelligent, et qui tenait à être craint et respecté. Quand bien même le maître l'eût permis, la nation française ne l'eût pas voulu de long-temps. « La liberté de la presse, a dit un journaliste, s'était dévorée par ses propres excès. On frémit encore à se rappeler le langage vicieux, les barbarismes sanglants, les lâches dénonciations, les vœux atroces et infâmes de ces feuilles de proscription et de mort, que les écrivains terroristes jetaient chaque matin aux coupe-têtes et aux tricoteuses des faubourgs. La presse, cette toute-puissance, qui a besoin d'être si respectable

et si sage, s'était si fort vautrée dans le barbarisme et la fange, elle s'était tellement attaquée à toutes les personnes et à tous les devoirs, qu'il n'y eut pas une seule réclamation en France quand le premier consul écrasa du talon de sa botte cette hydre aux mille têtes renaissantes. » Un arrêté des consuls avait réduit à treize, comme nous l'avons dit ailleurs, le nombre des feuilles politiques.

C'est dans de telles circonstances que M. Bertin jeta les bases du *Journal des Débats*, et l'entreprise n'était certes pas facile. Comment, en effet, faire un journal sous un soldat tout-puissant qui ne voulait pas qu'on discutât les lois, qu'on expliquât les faits? Comment attirer à soi l'intérêt et l'attention d'un peuple qui s'occupait de toutes ses gloires, et comment lui faire lire un journal, à ce peuple émerveillé qui pouvait lire chaque matin une proclamation dictée par Napoléon?

Toutes ces difficultés, M. Bertin en triompha avec une rare intelligence. Napoléon avait commencé son œuvre de reconstruction politique et sociale. Avec le coup-d'œil qui ne l'a jamais trompé, M. Bertin comprit quelle pouvait être la fortune d'un journal qui, s'associant pour ainsi dire à la mission du premier consul, entreprendrait, dans la sphère des idées, le travail que ce puissant génie accomplissait dans la sphère des faits. Il se plaça donc à la tête du mouvement religieux et gouvernemental qui suivit le 18 brumaire, et c'est avec un vif intérêt que l'on suit les premiers pas du *Journal des Débats* dans cette carrière où il devait marcher avec tant de gloire et tant de succès.

Ce ne fut pourtant point par la politique proprement dite que le *Journal des Débats* acquit cette influence

qui devait lui susciter tant d'envieux. Il y a même une bizarrerie curieuse entre la partie consacrée aux affaires publiques et aux événements, et celle qui était spécialement consacrée aux théories philosophiques et littéraires. Partout où il s'agissait du mouvement des faits, le journal de M. Bertin suivait; mais il conduisait quand il s'agissait du mouvement des idées. Peut-être dut-il à cette prudente combinaison la sécurité avec laquelle il put s'avancer dans les voies d'une restauration morale appelée par tous les intérêts, mais qui rencontrait encore des obstacles dans les passions émues.

D'ailleurs, la politique de ce temps-là ne se discutait point; il n'y avait qu'un homme à cette époque qui eût le droit d'écrire le *premier-Paris*, c'était Napoléon. Et pourtant M. Bertin avait bien compris qu'un journal n'était possible qu'à la condition de pouvoir parler librement de quelque chose. Il se mit donc à parler de la seule chose dont on pût parler encore : il parla de la littérature et du théâtre.

Un journal écrit avec mesure, pensé avec esprit, fait pour la bonne compagnie, incisif et aussi hardi qu'il était permis de l'être alors, ne pouvait manquer d'être favorablement accueilli; aussi la vogue du *Journal des Débats* fut-elle bientôt établie.

Pour accomplir son œuvre, M. Bertin s'était entouré d'hommes de science, de talent et d'esprit. Avant tous nous devons nommer Geoffroy, l'inventeur, le roi du feuilleton; c'est à ce critique célèbre que le *Journal des Débats* fut en grande partie redevable de la haute influence intellectuelle qu'il exerça dès lors; c'est à son feuilleton qu'il dut les commencements de cette renommée qu'il a su conserver jusqu'à nos jours.

Geoffroy avait succédé à Fréron dans la rédaction de l'*Année littéraire*. Pendant les deux premières années de la révolution il avait coopéré à la rédaction de l'*Ami du roi*, et quand ce journal fut violemment supprimé en 93, il était allé cacher sa tête proscrite dans un village, où il s'était fait maître d'école. Revenu à Paris après le 18 brumaire, il fut choisi pour rendre compte des théâtres dans le *Journal des Débats*.

Geoffroy avait donc tout ce qu'il fallait pour faire un excellent journaliste ; il réunissait à un haut degré deux qualités essentielles : c'était à la fois un homme d'érudition et d'actualité, un homme de souvenir et d'à-propos. A son avénement aux *Débats*, la révolution ou plutôt la restauration qui fermentait dans toutes les idées, trouvant un organe, se manifesta avec un éclat et une puissance incroyables. On avait donné à Geoffroy, dans le *Journal des Débats*, un département ; il en fit un royaume. La littérature ancienne et moderne, l'histoire, la philosophie, la morale, la politique, tout rentra dans le feuilleton. La liberté, qui n'existait pas à cette époque, pour la presse, dans la partie politique proprement dite, la liberté, qui n'existait plus au premier étage du journal, qu'on nous passe ce terme, se réfugia dans le rez-de-chaussée de Geoffroy. De là elle dit tout ce qu'elle voulut dire, tout ce qu'il fallait dire. Les plus hautes questions politiques s'y agitaient, en dépit même du souverain, sous la forme d'*éphémérides politiques et littéraires*, ou sous le prétexte d'une mauvaise tragédie.

Dès que Geoffroy fut monté sur le trône du feuilleton, une guerre sans trève, sans merci, une guerre à mort commença contre tout ce qui se rattachait de près ou de loin au philosophisme et à l'esprit révo-

lutionnaire ; il se mit à attaquer Voltaire corps à corps, et la nation applaudit à l'ennemi vivant de Voltaire mort. C'est là certes un exemple inouï de réaction littéraire : attaquer Voltaire si tôt ! Voltaire, le dieu de Paris, le dieu de la France ! Il faut dire aussi que, si le champion des idées sociales avait la main ferme et l'œil sûr, la situation où il se trouvait était admirable. Toutes les idées justes, tous les principes sains et raisonnables, avaient été effacés d'une manière si complète, qu'on en avait presque perdu jusqu'à la mémoire. Geoffroy semblait donc inventer quand il ne faisait que se souvenir. Et puis on se passionnait pour ces batailles littéraires dans lesquelles on dépensait le reste de cette ardeur que les commotions civiles avaient imprimée aux esprits. La politique faisant silence dans les journaux, il fallait bien que l'activité intellectuelle débordât sur d'autres matières. Disons-le aussi, il fallait bien que la France, réduite à ce grand silence que vous savez, se sentît un immense besoin de s'entendre, même à demi-mot, pour s'être mise simultanément à lire un journal qui parlait plus souvent de prose et de vers que de gouvernement et de batailles, plus souvent de Racine et de Boileau que de Napoléon et de l'empereur d'Autriche.

Il faut cependant reconnaître que Geoffroy se montrait souvent injuste et partial dans ses critiques, et que ses louanges furent plus d'une fois très suspectes de vénalité. Mais, comme nous venons de le dire, la société inoccupée des salons de Paris s'amusait de ces furieux combats de plume, et pardonnait au feuilletoniste sa méchanceté, parce que les traits en étaient divertissants.

On a encore reproché à Geoffroy sa continuelle adulation pour Napoléon, et tout le monde connaît

cette épigramme à deux tranchants dont l'énergie ingénieuse peut faire excuser le cynisme :

Si l'empereur faisait un p...,
Geoffroy dirait qu'il sent la rose,
Et le Sénat *aspirerait*
À l'honneur de prouver la chose.

Nous ne savons si c'était chez Geoffroy conviction ou calcul. Les grandes choses que Napoléon accomplissait à cette époque étaient bien de nature à exciter l'admiration ; mais peut-être aussi l'habile critique, qui attaquait tant de personnes et tant de choses, voulait-il mettre ses attaques à l'abri du panégyrique du maître ; peut-être ne fut-ce qu'à cette condition que le *Journal des Débats* put tout penser et tout dire contre les hommes et les idées de l'école révolutionnaire.

Il suffisait d'ailleurs du succès du journal pour lui susciter des envieux, quand bien même la plume acérée de Geoffroy n'eût pas ameuté contre lui tout l'arrière-ban de la littérature. Un déluge de brochures, de pamphlets, d'épigrammes, et même de poèmes, semblait menacer d'une ruine prochaine ce « colosse aux pieds d'argile ». Mais le colosse demeura ferme sur sa base.

Quoi qu'il en soit, le feuilleton de Geoffroy, ce compte-rendu sans façon, vif, alerte, moqueur, ingénieux, savant, fut de plus en plus goûté, et le *Journal des Débats* eut bientôt 32,000 abonnés dans cette grande France que lui faisait Napoléon.

« Cependant la position du *Journal des Débats*, après ces premiers et immenses succès, était singulière et difficile. Sans doute il avait pour lui le suffrage de l'opinion publique ; le grand mouvement des

idées religieuses et sociales était en sa faveur, et chaque jour ajoutait à sa prospérité matérielle et à son ascendant moral; mais ces sympathies étaient balancées par de puissantes et mortelles inimitiés. Le *Journal des Débats* n'avait pu arborer le drapeau des idées religieuses et des doctrines sociales, il n'avait pu attaquer les idées et les renommées philosophiques et révolutionnaires, sans exciter de profondes et dangereuses colères dans le ban et l'arrière-ban de la philosophie et de la révolution. Or les hommes qui tenaient à ce système occupaient toutes les avenues du pouvoir. Les fureurs de leurs ressentiments étaient encore aiguisées par les appétits de leurs convoitises. C'était une belle proie que le *Journal des Débats*; deux cent mille francs annuels de bénéfices tentaient de hautes cupidités. . .

» Fouché, qui occupait alors le ministère de la police, devint le centre de la conspiration tramée contre l'existence du *Journal des Débats*. On cherchait à alarmer le chef de l'état sur l'influence de cette feuille, sur le nombre de ses lecteurs, sur la tendance de ses doctrines. On obtint enfin, vers le milieu de l'année 1805, qu'un censeur lui fût imposé.

Heureusement pour les propriétaires du journal, ils trouvèrent un chaleureux défenseur dans M. Fiévée, leur ami et leur coreligionnaire. M. Fiévée s'entremit avec beaucoup de chaleur pour leur conserver leur propriété, et il y réussit. Parmi les notes qui furent échangées à cette occasion entre Napoléon et son correspondant, il en est une qui mérite d'être citée, parce qu'elle exprime l'opinion de l'empereur sur cette feuille à l'époque dont nous parlons. C'est d'ailleurs un monument historique, un témoignage curieux des idées qu'on avait alors relativement à la presse et à la propriété des journaux. On remarquera

que, dans cette note, adressée à M. Fiévée, en réponse à ses observations, l'incognito de l'empereur, d'abord protégé par la particule *on*, se trahit bientôt par le *je* et le *moi* du maître.

« M. de Lavalette verra M. Fiévée, et lui dira
» qu'en lisant le *Journal des Débats* avec plus d'at-
» tention que les autres, parce qu'il a dix fois plus
» d'abonnés, *on* y remarque des articles dirigés dans
» un esprit tout favorable aux Bourbons, et constam-
» ment dans une grande indifférence sur les choses
» avantageuses à l'état ; que l'*on* a voulu réprimer ce
» qu'il y a de trop malveillant dans ce journal ; que
» le système est d'attendre beaucoup du temps ;
» qu'il n'est pas suffisant qu'ils se bornent aujour-
» d'hui à n'être pas contraires ; que l'*on* a droit d'exi-
» ger qu'ils soient entièrement dévoués à la dynastie
» régnante, et qu'ils ne tolèrent pas, mais combat-
» tent tout ce qui tendrait à donner de l'éclat ou à
» ramener des souvenirs favorables aux Bourbons ;
» que l'on est prévenu contre le *Journal des Débats*,
» parce qu'il a pour propriétaire Bertin de Vaux,
» homme vendu aux émigrés de Londres ; que ce-
» pendant l'*on* n'a encore pris aucun parti ; que l'*on*
» est disposé à conserver les *Débats*, si l'on *me* pré-
» sente, pour mettre à la tête de ce journal, des
» hommes en qui *je* puisse avoir confiance, et pour
» rédacteurs des hommes sûrs, qui soient prévenus
» contre les manœuvres des Anglais, et qui n'accré-
» ditent aucun des bruits qu'ils font répandre.

» Un censeur a été donné au *Journal des Débats*
» par forme de punition ; le feuilleton de Geoffroy a
» été soustrait à la censure, ainsi que la partie litté-
» raire ; mais l'intention n'est point de le conserver,
» car alors il serait officiel, et il est vrai de dire que,
» si le bavardage des journaux a des inconvénients,

» il a aussi des avantages... Il n'y a pas d'autres » moyens de donner de la valeur à la propriété du » *Journal des Débats* que de le mettre entre les » mains d'hommes d'esprit attachés au gouverne- » ment. *Toutes les fois qu'il parviendra une nou- » velle défavorable au gouvernement, elle ne doit » point être publiée, jusqu'à ce qu'on soit telle- » ment sûr de la vérité qu'on ne doive plus la dire, » parce qu'elle est connue de tout le monde.* Il n'y » a pas d'autres moyens d'empêcher qu'un journal » ne soit point arrêté. Le titre du *Journal des Dé- » bats* est aussi un inconvénient; il rappelle des sou- » venirs de la révolution : il faudrait lui donner ce- » lui de *Journal de l'Empire* ou tout autre analogue. » Il faut que les propriétaires de ce journal présen- » tent quatre rédacteurs sûrs et des propositions pour » achcter la rédaction de quelques autres journaux. »

Il y eut pour cette fois une espèce de transaction. Comme nous l'avons dit, le droit des propriétaires fut respecté, et la ligue littéraire et religieuse resta sauve. Seulement M. Fiévée fut préposé à la direction et devint la caution politique du journal, qui dut changer son titre pour celui de *Journal de l'Empire.*

« Ce nouveau titre qu'on lui avait imposé pour le lier plus étroitement à la fortune de l'empereur tourna à l'avantage de la feuille périodique et augmenta sa publicité; il semblait que le chef de l'empire eût adopté le journal qui, de son aveu, avait pris ce nom. On s'habituait à le regarder comme l'expression autorisée, sinon de la pensée, au moins des doctrines du gouvernement, et chaque fois que Napoléon, par une campagne heureuse, accroissait l'empire français d'une province ou d'un royaume, il conquérait des abonnés et des lecteurs au *Journal*

de l'Empire, qui avait ainsi ajouté pour auxiliaire à la plume de Geoffroy, de Fiévée, de Feletz, et de tant d'hommes d'esprit, l'épée de Napoléon. »

Le *Journal de l'Empire* gagna en force et en puissance sous la direction de M. Fiévée, qui employait tous ses efforts à lui assurer cette prééminence intellectuelle déjà si universellement reconnue. Malheureusement l'espèce de trève signée entre le ministre de la police et le journal ne fut pas de longue durée; les hostilités recommencèrent bientôt, plus vives, plus tracassières, et Fiévée dut quitter la partie. Etienne fut mis à sa place, et peu de temps après, Napoléon, qui avait en fait de propriété littéraire des principes d'une rare élasticité, s'empara du *Journal de l'Empire* et partagea cette riche proie entre quelques uns de ses dévoués.

Dès lors le *Journal de l'Empire* ne fut plus que ce que le maître voulut qu'il fût, attaquant par ordre, louant et blâmant suivant l'impulsion qui lui était donnée. Le feuilleton conserva seul sa liberté jusqu'à la mort de Geoffroy, qui mourut avec un rare à-propos quelques jours avant la chute de Napoléon.

On raconte, sur le passage d'Etienne au *Journal de l'Empire*, une anecdote qui lui fait trop d'honneur pour que nous la passions sous silence. Serviteur assez inflammable de l'empire, il ne lui sacrifia pourtant aucune de ses convictions, et dans l'occasion, comme le prouve notre anecdote, il sut résister au maître. Un jour entre autres, Napoléon, dans un de ses accès d'irritation contre l'Autriche, écrivit un article qui cassait les vitres, et l'envoya à Etienne avec ordre de l'insérer immédiatement au *Journal de l'Empire*. Effrayé du factum, le rédacteur court

chez le duc de Bassano, qui répond à ses représentations : « L'empereur le veut. » L'article est envoyé à l'imprimerie; mais, à la lecture de l'épreuve, Étienne hésite plus que jamais, et il se décide à suspendre la publication. Le lendemain l'empereur demande son journal, et cherche inutilement l'article. L'orage tombe sur le duc de Bassano; celui-ci s'excuse sur le manque de place, puis il fait appeler Étienne en toute hâte, lui fait part du mécontentement de l'empereur, et le rend responsable des suites si l'article ne paraît pas le lendemain. Plus d'un autre aurait cédé; mais, courageux jusqu'à la fin, et jugeant le factum indigne de la main qui l'a tracé, Etienne brave le courroux impérial : l'article est définitivement retiré. Le jour suivant, le duc de Bassano, qui a lu le *Journal de l'Empire*, aborde en tremblant Napoléon, qui s'écrie : « Et mon article? — Sire, il n'a pas paru. — Qui donc s'avise de mépriser mes ordres? — C'est M. Etienne : il prétend que l'article n'est pas digne de vous, et il refuse de le publier. — Ah! M. Etienne a osé.... Puis, après un moment de réflexion : Eh bien! il a eu raison. »

Le 1er avril 1814 le *Journal de l'Empire* reprit son ancien titre, qu'il quitta de nouveau le 21 mars 1815 pour le reprendre à la seconde rentrée de Louis XVIII. On sait avec quelle furie il se retourna alors contre l'*ogre de Corse*, contre les hommes et les choses de l'empire. Ce sont là de tristes pages que nous voudrions pouvoir effacer, pour l'honneur du journalisme, quelque naturel, quelque vif que dût être le ressentiment des frères Bertin contre l'homme qui les avait dépossédés. Quoi qu'il en soit, l'intervention du *Journal des Débats* pour le nouveau gouvernement, qui les avait réintégrés dans

leur propriété, fut vive et chaleureuse, et son dévouement aux Bourbons leur fut d'un grand secours dans ces jours difficiles, car l'immense publicité de cette feuille en faisait une véritable puissance.

Le changement de gouvernement ne fut pourtant point favorable aux intérêts matériels des *Débats*. A la chute de Napoléon, ils se dédoublèrent pour ainsi dire : le côté gauche du *Journal de l'Empire* alla fonder le *Constitutionnel*, sous les auspices de M. Etienne; le côté droit reprit l'ancien titre de la feuille fondée en 1800, et lui imprima une direction éminemment monarchique. La situation d'ailleurs n'était plus la même : la presse avait recouvré sa liberté et la concurrence avait succédé au monopole. Les souscripteurs se scindèrent comme la feuille; mais elle n'en conserva pas moins une grande influence et une grande prospérité.

Sous la restauration, les *Débats* défendirent les diverses administrations jusqu'au jour où M. de Châteaubriand les entraîna avec lui dans l'opposition. On sait quelle rude guerre ils firent au ministère Polignac. « Semblable à ces oiseaux que l'électricité chasse des régions menacées vers des régions plus calmes, et qui courent, long-temps avant la tempête, vers un ciel où leur nid soit protégé contre tous les vents, le *Journal des Débats* avait pris son vol vers la révolution », et bientôt il poussait ce cri d'alarme, qu'il nous semble encore entendre retentir comme le glas de la restauration. *Malheureux roi! malheureuse France!*

La révolution de juillet ne fit qu'ajouter à la puissance du journal des frères Bertin, et son rôle fut plus brillant que jamais, grâce à sa position toute

spéciale et au caractère semi-officiel que lui faisaient les communications dont il avait le privilége; grâce aussi, il faut le dire avec M. Nettement, à ce culte de l'intelligence qui lui est propre, et qui lui fait chercher le talent partout où il est pour l'appeler à lui. Le personnel de sa rédaction, dans les diverses phases de son histoire, a été le plus souvent un catalogue de célébrités. Il a compté parmi ses coopérateurs Geoffroy, Hoffmann, Feletz, Dussault et Malte-Brun, qui datent de sa fondation; Fiévée, Etienne; puis, sous la restauration, MM. de Châteaubriand, Villemain, Nodier, Duvicquet, Becquet, Salvandy, etc.

Cette influence, écrivions-nous en 1846, le *Journal des Débats* la doit encore à son organisation toute particulière, organisation telle, qu'il ne peut se faire le plus petit mouvement dans les affaires sans qu'il en soit averti, car il a la main sur toutes les touches de la politique; il est partout représenté, à la chambre des pairs, à la chambre des députés, au ministère, au château, dans les chaires d'enseignement, dans les ambassades, dans les préfectures. Il se sert de son influence comme journal dans l'intérêt de la fortune politique des hommes qui se lient à ses destinées; il se sert ensuite de la fortune politique de ces hommes dans son propre intérêt. On comprend les avantages que les *Débats* retirent de cette espèce d'assurance mutuelle. Ce journal ressemble à une maison qui a pignon sur deux rues : l'influence qu'il a dans les affaires lui donne de l'importance dans la presse, et l'importance qu'il a dans la presse augmente son influence dans les affaires. Sa tactique consiste à s'imposer à la fois au pouvoir par l'ascendant qu'il exerce sur le public, et au public par l'ascendant qu'il exerce sur le pouvoir. Toute sa fortune

politique et matérielle tourne sur ce double pivot. Fort de cette position, il a vu sans s'émouvoir la révolution qui s'opérait autour de lui dans la presse. Tandis que les autres journaux réduisaient leur prix de moitié, il resta au taux de 80 fr., et ce ne fut qu'à son corps défendant, et comme à regret, qu'il sacrifia au dieu du jour, en ouvrant quelques instants ses colonnes au feuilleton-roman.

« On a dit du *Journal des Débats* qu'il est plus indépendant que servile, plus moral qu'immoral, plus religieux qu'impie, mais qu'il n'est rien suffisamment, si ce n'est gouvernemental. Gouvernemental, c'est là sa vertu selon les uns, son vice selon les autres. Quoi qu'il en soit, c'est encore aujourd'hui l'un des journaux les plus importants, et cependant il ne compte pas plus de douze mille abonnés, tandis qu'il est telle feuille inconnue qui a un tirage de vingt mille exemplaires. Ainsi un journal peut donc avoir une grande influence, comme l'ancien *Globe* de la restauration, avec quinze cents lecteurs et n'être qu'un *canard*, comme *le Pays*, avec une vaste clientèle. Si le journal fait d'abord le public, le public fait ensuite le journal. L'abonné de *la Patrie* diffère essentiellement de l'abonné des *Débats*.

» Si nous voulions caractériser d'un mot le *Journal des Débats*, nous dirions qu'il est le journal historique. Chez lui, peu d'élans généreux, pas de sensibilité, ni de point de vue enthousiaste, nul goût pour les théories, peu de propension vers ce qu'on appelle aujourd'hui l'*idée*, beaucoup d'esprit, beaucoup de verve et beaucoup de talent. Il est surtout l'interprète du fait. La longue collection de ce journal pourrait presque se lire sans ennui, parce que l'événement du jour y est clairement indiqué, la question

du moment habilement expliquée. On a sous les yeux le récit des événements jour par jour, heure par heure ; étude curieuse qui n'a pas la sécheresse du *Moniteur* et le parti pris systématique du livre, annales relativement impartiales, quoique empreintes çà et là des passions et des exagérations du temps. Déchirez tout ce qui a été écrit sur les événements accomplis dans ces trente dernières années, et vous pourrez refaire cette histoire avec la collection des *Debats* » (1).

Terminons cette esquisse par quelques traits empruntés à un écrivain qui n'était pas payé, qu'on nous passe la vulgarité de l'expression, pour faire l'éloge des *Débats*. Voici le jugement qu'en porte Lamartine dans son *Histoire de la Révolution de 1848* : « Le *Journal des Débats*, qui soutient les gouvernements tour à tour comme étant l'expression nécessaire des intérêts les plus essentiels et les plus permanents de la société, semblait rédigé par des hommes mûris dans le pouvoir. Il avait la gravité, l'élévation, le sarcasme dédaigneux, et quelquefois aussi la provocation poignante de la force. Il semblait régner avec la monarchie elle-même et se souvenir de l'empire. Les noms de tous les écrivains officiels qui concouraient ou qui avaient concouru, depuis M. de Fontanes jusqu'à M. Villemain, à sa rédaction, lui donnaient un prestige de supériorité sur la presse périodique plus jeune d'années et de passion. L'ampleur et l'impartialité de ses débats parlementaires, ses correspondances avec l'étranger, la sûreté et l'universalité de ses informations, en faisaient le manuel de toutes les cours et de toute la di-

(1) Edmond Texier.

politique et matérielle tourne sur ce double pivot. Fort de cette position, il a vu sans s'émouvoir la révolution qui s'opérait autour de lui dans la presse. Tandis que les autres journaux réduisaient leur prix de moitié, il resta au taux de 80 fr., et ce ne fut qu'à son corps défendant, et comme à regret, qu'il sacrifia au dieu du jour, en ouvrant quelques instants ses colonnes au feuilleton-roman.

« On a dit du *Journal des Débats* qu'il est plus indépendant que servile, plus moral qu'immoral, plus religieux qu'impie, mais qu'il n'est rien suffisamment, si ce n'est gouvernemental. Gouvernemental, c'est là sa vertu selon les uns, son vice selon les autres. Quoi qu'il en soit, c'est encore aujourd'hui l'un des journaux les plus importants, et cependant il ne compte pas plus de douze mille abonnés, tandis qu'il est telle feuille inconnue qui a un tirage de vingt mille exemplaires. Ainsi un journal peut donc avoir une grande influence, comme l'ancien *Globe* de la restauration, avec quinze cents lecteurs et n'être qu'un *canard,* comme *le Pays*, avec une vaste clientèle. Si le journal fait d'abord le public, le public fait ensuite le journal. L'abonné de *la Patrie* diffère essentiellement de l'abonné des *Débats*.

» Si nous voulions caractériser d'un mot le *Journal des Débats*, nous dirions qu'il est le journal historique. Chez lui, peu d'élans généreux, pas de sensibilité, ni de point de vue enthousiaste, nul goût pour les théories, peu de propension vers ce qu'on appelle aujourd'hui l'*idée*, beaucoup d'esprit, beaucoup de verve et beaucoup de talent. Il est surtout l'interprète du fait. La longue collection de ce journal pourrait presque se lire sans ennui, parce que l'événement du jour y est clairement indiqué, la question

IV

LA PRESSE SOUS LA RESTAURATION

Situation de la presse en 1824 et 1825. — *Le Constitutionnel.* — Sa grandeur et sa décadence. — Les *canards* et leur royal inventeur. — M. Véron et *le Juif errant.*

A la chute de l'empire, la presse fut un instant débarrassée de ses chaînes; mais bientôt la censure, des lois sévères, le taux excessif du cautionnement et les procès de tendance, ne lui laissèrent guère plus de liberté que n'avait fait le régime impérial. Malgré ces entraves, elle gagnait tous les jours en puissance.

Voici quelle était en 1824, suivant un rapport secret adressé au ministère, la situation exacte de la presse périodique.

Le gouvernement avait pour lui six journaux, qui comptaient ensemble quatorze mille trois cent quarante-quatre abonnés, savoir :

Le *Journal de Paris*.	4,175
L'*Etoile*.	2,749
La *Gazette*.	2,370
Le *Moniteur*.	2,250
Le *Drapeau blanc*.	1,900
Le *Pilote*.	900
	14,344

L'opposition avait également six journaux :

	Report.	14,344
Le *Constitutionnel*, qui réunissait à lui seul.	16,250 ab.	
Le *Journal des Débats* en comptait.	13,000	
La *Quotidienne*, organe de la contre-opposition de la droite	5,800	
Le *Courrier français*. . . .	2,975	
Le *Journal du Commerce*, qui date de 1798.	2,380	
L'*Aristarque*.	925	
		41,330
Différence en faveur de l'opposition. . .		26,986
A la fin de 1825, la presse de l'opposition était montée au chiffre de.	44,000 souscripteurs.	
La presse du gouvernement n'en comptait plus que. . .	12,580	
Différence. .	31,420	

On voit que le *Journal des Débats* n'occupait plus que le second rang; son influence néanmoins était grande encore, et son opposition, pour être moins directe que celle du *Constitutionnel,* qui, lui, attaquait de front la monarchie légitime, ne contribua pas moins à la chute de la restauration. Mais les plus grandes sympathies étaient pour cette dernière feuille, dont la popularité était immense.

Nous avons dit comment *le Constitutionnel* procédait du *Journal de l'Empire*. Il fut fondé le 1er mai 1815, sous le titre de *l'Indépendant*, titre qu'il fut successivement contraint de changer en ceux d'*Écho du soir,* de *Courrier général,* de *Consti-*

tutionnel, de *Journal du Commerce*. Ce ne fut qu'en 1819 qu'il prit, pour ne plus le quitter, le nom qu'il porte aujourd'hui.

La liberté de la presse avait été reconnue, mais on comprend combien devait être ombrageuse la police de la nouvelle royauté. On en jugera par ce fait :

Une exposition de peinture avait lieu au Louvre. Le rédacteur de *l'Indépendant* chargé d'en rendre compte avait été vivement impressionné par le portrait d'un jeune enfant qui tenait à la main un bouquet de fleurs bleues. Son imagination l'emportant, il en fait une description animée. Le lendemain la foule se porte pour voir ce portrait. On s'interroge, on se demande quels traits il représente, que signifient ces fleurs bleues. Un spectateur explique qu'en allemand ces fleurs veulent dire : *Ne m'oubliez pas*. Ces mots ont personnifié le portrait; plus de doute possible. « C'est le roi de Rome ! », s'écrie-t-on de tous côtés. Le monde s'agite, la police fait évacuer la salle, et le lendemain *l'Indépendant* est supprimé. Or, vérification faite, ce portrait était celui du fils d'un conseiller d'ambassade de la cour de Bavière. Disons que quelques jours après, Louis XVIII, ému de l'injustice qui avait frappé cette feuille, qu'il se plaisait à lire, fit donner à ses propriétaires un nouveau privilége, et, si l'on en croit M. Beaudoin, un des fondateurs et le premier imprimeur du *Constitutionnel*, à qui nous empruntons cette anecdote, ce serait Louis XVIII lui-même qui aurait ainsi baptisé le nouveau journal. Quoi qu'il en soit, ce titre était admirable pour le moment où il fut choisi.

En dépit de ces tracasseries, peut-être même en raison de ces tracasseries, la fortune du *Constitutionnel* fut rapide, prodigieuse. Elle tint à des causes de diverse nature. En 1815, M. Carnot, étant minis-

tre, avait pour secrétaire général M. de Saint-Albin, bien connu, dans la révolution, pour ses relations avec Danton. Il se joignit aux fondateurs de *l'Indépendant*, et, au lieu de demander des abonnements au ministre, il obtint de lui la permission d'imprimer tous les faits qui, dans la correspondance ministérielle, lui sembleraient de nature à intéresser le public. Dans le moment où les ennemis de l'étranger cherchaient un point de ralliement, et où la France entière avait un si vif désir, un si grand besoin d'être tenue au courant des affaires, ce journal répondit à un vœu général. Il ne demandait pas des lecteurs d'élite, mais il s'adressait à des sympathies froissées; il relevait le parti vaincu; il appelait à lui les intelligences les plus vulgaires, pourvu qu'en elles vibrât le sentiment de l'orgueil national; enfin il représentait toutes les idées et toutes les passions de la révolution; il ralliait au drapeau tricolore toutes les répugnances qui dataient de 89 et de 93, tous les mécontentements qui dataient de l'empire, auquel il se rattachait par Etienne, l'un de ses directeurs politiques, et par Béranger, cette idole de la presse libérale.

Le Constitutionnel avait encore assis son influence sur un autre terrain. On se rappelle cette lutte célèbre des classiques et des romantiques. *Le Constitutionnel* fut le champion le plus véhément de la littérature classique. C'est de ses bureaux que partit la fameuse requête au roi contre les romantiques, requête à laquelle Louis XVIII fit cette sage réponse : « Messieurs, quand il s'agit de théâtre, je n'ai, comme tout le monde, que ma place au parterre. »

Ce prince prenait d'ailleurs un vif intérêt à ces querelles littéraires. On connaît son goût pour les lettres; plus d'une fois, alors qu'il n'était encore que comte

de Provence, il avait consacré ses loisirs au journalisme ; mais ce n'était pour lui qu'un délassement futile, et pas du tout l'objet d'une étude sérieuse. Ce futur monarque constitutionnel, dit M. Edouard Fournier dans un article sur les *Rois et princes journalistes*, que nous avons déjà cité, n'était alors épris que de choses légères, il n'avait de passion que pour les à-propos mis en vers, il n'avait de rêves que pour les poésies d'almanach. Il éparpillait au vent de toutes les petites publicités ses petites rimes et ses petits articles. Nous le savons positivement par l'abbé Soulavie, mais mieux encore par les *Souvenirs d'un sexagénaire*, de l'académicien Arnault, qui fut longtemps secrétaire de son cabinet. La chose la plus curieuse que nous ayons apprise par cette dernière révélation quelque peu indiscrète, c'est que le *canard*, le vrai *canard* renforcé, tel qu'on n'ose plus le faire, le *canard-vampire*, le *canard-monstre-marin*, est une invention du royal mystificateur. Depuis, il n'a rien inventé que la Charte, mais, cette fois, avec brevet et garantie du gouvernement.

« De tout temps, écrit Arnault, ce prince rechercha les succès littéraires, faisant de l'esprit sous l'anonyme dans les journaux, comme on en fait au bal sous le masque. Il glissait de temps à autre, soit dans la *Gazette de France*, soit dans le *Journal de Paris*, de petits articles, de petites lettres, dans lesquels il attaquait à la sourdine tel homme qui ne s'y attendait guère, sauf à se venger en prince de l'impudent qui l'attaquait comme auteur.

» Il aimait beaucoup à s'amuser de la crédulité parisienne. La description de cet animal fantastique qu'on disait, en 1784, avoir été trouvé dans le Chili, est de son invention ; c'est un fait de son génie que l'article où l'on proposait d'ouvrir une sou-

scription en faveur de cet ouvrier de Lyon qui marchait sur l'eau. »

» Nous avons cherché dans les écrits du temps les traces de ces mystifications, et nous les avons retrouvées dans les plus sérieux. Grimm a parlé de l'homme qui marche sur l'eau, et après une assez longue fouille, nous avons pu exhumer de cet immense ossuaire politique et littéraire qui a nom le *Journal de Paris* la description aujourd'hui momifiée du monstre du Chili. Ce *canard*, de royale couvée, mérite bien de revoir le jour; nous allons donc vous l'exhiber tout armé, *unguibus et rostro*.

« Des chasseurs espagnols, au Chili, ont découvert un animal amphibie qu'ils ont réussi à prendre avec des filets, et qu'ils conservent en vie : ils lui ont donné le nom de *harpie*. La représentation de la figure de cet animal a été envoyée à la cour de Madrid, d'où on l'a fait passer en France, et elle commence à circuler dans le public. L'habitude de ce monstre ressemble en quelque sorte à celle du sphinx, en ce que le train de derrière est horizontal sur la terre, et le train de devant est debout. Sa hauteur, depuis le ventre jusqu'à l'extrémité de la tête, est de quinze pieds, et sa longueur, depuis deux espèces de pattes d'oie qui soutiennent le devant jusqu'à l'extrémité des queues, est de vingt-deux pieds. La partie supérieure est couverte d'un poil rude, et la forme du corps ressemble à celle de l'homme. Du tronc s'élève une tête fort extraordinaire, couverte d'une crinière qui pend des deux côtés. La tête, au premier aspect, offre la ressemblance d'un lion; mais comme la face est entièrement aplatie, on y reconnaît bientôt celle d'un singe. Une gueule extrêmement ouverte et avancée lui donne un air de voracité qui est effrayant. Des deux côtés de la tête

s'élèvent, à une certaine hauteur, deux grandes oreilles pointues et velues, comme celles d'un âne. Au dessus de ces oreilles sont deux cornes tortues, comme celles du taureau, et au dos de cet animal, vers la hauteur ordinaire des épaules, sont placées deux ailes très fortes, qui ont, au lieu de plumes, des membranes pareilles à celles desailes de chauves-souris. Toute cette partie supérieure de l'animal est soutenue par les deux pattes d'oie placées un peu en avant du milieu du corps. La partie inférieure ressemble à celle du phoque, excepté qu'elle est couverte de grosses écailles. A deux pieds environ des pattes est placée une seule nageoire, qui s'agite verticalement dans l'eau, et qui, sur terre, augmente la rapidité de la marche de l'animal, de concert avec les ailes, dont il fait usage lorsqu'il poursuit sa proie. La partie inférieure se termine en deux queues, dont l'une, ayant des articulations jusqu'à l'extrémité, peut envelopper la proie de l'animal, et l'autre finit par un dard très pointu, avec lequel, dit-on, il la perce. »

» Voilà un monstre des mieux conformés et pas trop mal léché, il faut en convenir; le père Bougeant n'aurait pas mieux fait, lui qui si long-temps en avait eu le monopole, et qui, chaque fois qu'il avait besoin d'argent pour acheter du café ou du tabac, se disait, sûr de son fait : « Je vais faire un monstre qui me vaudra un louis. »

» Revenu en France et peu gêné par son titre de roi, qu'il porta, comme on sait, assez bourgeoisement, Louis XVIII n'eut rien de plus pressé que de reprendre ses petites habitudes littéraires. Il tenait à faire voir que sa plume était toujours finement taillée et que la pointe ne s'en était pas émoussée dans

l'exil. Le monstre était déjà une spécialité usée, il se garda donc bien de le ressusciter ; il fit mieux : il styla quelques jolis articles bien aiguisés et bien méchants ; et, pour les envoyer à leur véritable adresse de notes fines et spirituelles, il les fit jeter dans la bouche de fer du *Nain jaune*. Il est bien entendu qu'il gardait l'anonyme, mais avec le vif désir que son esprit le trahît tout d'abord et fît dire : « Voilà qui est bien méchant : ce doit être du roi. »

» M. Merle, qui dirigeait alors le *Nain jaune*, en compagnie de M. Cauchois-Lemaire, nous a révélé le secret de cette collaboration de Louis XVIII, dans l'un des trop rares fragments qu'il a publiés de ses *Trente ans de souvenirs historiques, littéraires et politiques* : « La pensée du *Nain jaune*, écrit-il, fut de nous moquer des ridicules de tous les partis, de flétrir toutes les lâchetés et toutes les défections, de relever la gloire de la France en présence des baïonnettes étrangères, et de rire aux dépens des prétentions exagérées..... Dans ces attaques, nous avions pour auxiliaire Louis XVIII, qui fut un de nos premiers abonnés, qui lisait avec empressement tous nos numéros, qui en riait de bon cœur, et qui nous envoya plusieurs fois des articles très bien tournés, fort spirituels et passablement malins, écrits de sa main royale, et dont il nous fut aisé de reconnaître l'auteur, en comparant l'écriture à celle des notes qu'il nous avait fait remettre par M. de Talleyrand pour les lettres du *Cousin et de la Cousine*. Ces articles nous arrivaient par la *bouche de fer* : nous avions donné ce nom à une boîte que nous avions fait placer à la porte du cabinet littéraire de M. Cauchois-Lemaire ; par cette voie, nous avons reçu une foule d'articles très remarquables, qui donnaient une

grande réputation d'esprit et de malice au *Nain jaune*, et rendaient notre part de rédaction aussi légère que facile. »

Mais revenons au *Constitutionnel*. On l'a persifflé à outrance, on a beaucoup ri de ses *horizons politiques*, de ses *serpents de mer* et autres canards; on ne saurait pourtant méconnaître les services qu'il a rendus à la cause libérale. Il remuait dans le cœur des masses plutôt des mouvements vulgaires que des idées élevées; mais c'était un journal irritant par excellence; c'était le journal du murmure public, n'articulant aucune opposition précise, mais recueillant, colorant et grossissant tout ce qui pouvait, dans la satire de la cour, dans les excès des exaltés, dans les prétentions du clergé, dans les ridicules de l'ancien régime, désaffectionner le peuple des Bourbons et l'incliner au bonapartisme ou à l'orléanisme.

La révolution de juillet, à laquelle il avait tant contribué, porta *le Constitutionnel* à l'apogée de la fortune; il comptait jusqu'à 23,000 abonnés à 80 fr. Mais ce fut comme un dernier éclair. Parvenu au but, il s'endormit imprudemment dans son triomphe, et bientôt, abandonné par cette ingrate bourgeoisie qu'il avait conduite à la victoire, criblé à jour par les traits acérés des petits journaux, il vit décroître rapidement son influence et sa fortune. L'avénement de la nouvelle presse à 40 fr. lui donna le dernier coup; il était descendu à 3,000 abonnés quand le docteur Véron, le *père aux écus*, comme il s'est appelé lui-même, l'homme le plus heureux de France et de Navarre, entreprit sa guérison. Les *Débats* venaient d'achever la publication des *Mystères de Pa-*

ris, et les imaginations étaient encore pleines de ce drame si singulièrement pittoresque. Eugène Sue préparait un nouvel ouvrage que déjà se disputaient *la Presse* et les *Débats*. M. Véron se présenta à l'enchère, et *le Juif-Errant* lui demeura pour 100,000 fr. Il y avait là une audace apparente qui ne devait pas laisser que de produire déjà un certain effet. En réalité, M. Véron jouait à coup sûr : l'engouement pour le Sue était tel alors, que, quelque mauvais que pût être *le Juif-Errant*, le succès était certain ; et, de fait, les premières lignes n'avaient pas encore paru que 20,000 affamés s'étaient fait inscrire pour en avoir les prémices. Par ce coup habile, *le Constitutionnel* avait reconquis, sinon son influence, au moins une clientèle suffisante pour affermer sa quatrième page 300,000 fr. à la société Duveyrier.

La fidélité du *Constitutionnel* à la mémoire de Napoléon avait été une des causes originaires de sa fortune ; son dévouement au nouvel empire lui valut quelque temps une position quasi-officielle et sembla devoir ramener ses plus beaux jours. Mais les destins sont changeants. Un nouveau venu osa lui disputer l'oreille du pouvoir, et même jusqu'à sa place au soleil. Menacé dans l'existence de son journal, froissé dans son orgueil d'Egérie éconduite, M. Véron jugea prudemment que le moment était venu pour lui de quitter la scène ; il abandonna *le Constitutionnel* au moderne Gargantua industriel moyennant quelque chose comme deux millions, dont un tiers environ pour lui, et, non sans quelque regret peut-être, il se retira fièrement sous sa tente, — qui est un palais, — où il prépare des mémoires qu'attend l'univers.

Les principaux rédacteurs du *Constitutionnel* ont été MM. Etienne, Jouy, Cauchois-Lemaire, Thiers, Mignet, Evariste Dumoulin, Charles Reybaud, Merruau, Boilay, etc. Aujourd'hui il est rédigé par MM. de Césena, Granier de Cassagnac, Henry Cauvain, etc.

Au moment où ces lignes s'imprimaient, une nouvelle humiliation était infligée à ce pauvre *Constitutionnel*: le pouvoir, ému des divagations du vieux patriarche, le plaçait sous la tutelle de son jeune rival; il était forcé d'accepter la direction de M. de La Guéronnière, directeur du *Pays*.

Le Courrier français : Chatelain. — *Le Conservateur* et *la Minerve* : Châteaubriand et Benjamin Constant. — *Le National* : Thiers, Mignet, Carrel. — *Le Globe*, *la Réforme*, etc.

Le Constitutionnel avait insensiblement pris un caractère tout particulier; organe de la bourgeoisie, il s'était fait le journal des *intérêts et des besoins*, ce que la caricature, dans son langage parlant, avait exprimé par le bonnet de coton et le pain de sucre dont elle avait composé le nouveau blason de l'ancien journal. D'autres, plus jeunes, s'étaient emparés du terrain des idées et avaient arboré la bannière du progrès.

Entre tous se plaça bientôt au premier rang de la franchise, de la hardiesse et de la probité sévère, une feuille fondée d'abord par la doctrine, et qui mourait impuissante dans leurs mains, quand elle tomba heureusement dans celles d'un homme d'esprit et de talent, qui était aussi un excellent patriote et un homme de cœur : nous avons nommé Chatelain. Fondé en 1819 avec les débris des *Annales politi-*

ques de Villeneuve, *le Courrier français* avait été primitivement dirigé par MM. de Broglie, Keratry, etc. En 1819, il se fusionna avec *la Renommée*, que rédigeaient Benjamin Constant, Jouy, Pagès, etc., et il eut alors pour rédacteurs tous ces publicistes distingués. Mais cette sorte de directoire n'aboutit qu'à la confusion, et il fallut en revenir à un gouvernement unitaire. C'est alors que M. Valentin de Lapelouze, un des principaux actionnaires, administrateur très habile, et homme d'intelligence et de dévouement politique, proposa M. Chatelain et lui fit donner la rédaction en chef. Dès ce moment *le Courrier* prit cette couleur ferme et cette direction honorable qui lui donnèrent une si grande influence sur l'opinion publique jusqu'à la fin de la restauration et pendant les premières années qui suivirent 1830. En dix ans il subit plus de vingt procès et paya près de cent mille francs d'amendes. Pendant cette brillante période de 1820 à 1842, il compta successivement parmi ses rédacteurs Benjamin Constant, Casimir Périer, Gohier, ancien membre du Directoire exécutif, Chatelain, Cormenin, Mignet, l'abbé de Pradt, Chambolle, Léon Faucher, etc., etc.

Le Courrier français n'était plus depuis longtemps que l'ombre de lui-même quand il est mort sous M. Xavier Durrieu, en 1849 ou 1850.

En 1818-20, une nouvelle scission dans la rédaction des *Débats* donna naissance au *Conservateur*, fondé par Chateaubriand et ses amis dans le triple but de contrebalancer les journaux bonapartistes, de défendre la monarchie des Bourbons et d'asservir le roi aux royalistes, et qui avait pris pour épigraphe : « Le roi, la Charte, les honnêtes gens. » C'est

dans ce journal, foyer ouvert à tous les regrets, à tous les ressentiments et à toutes les exagérations des royalistes, qu'il faut chercher la politique royaliste pendant le règne de la censure. Il était écrit par Chateaubriand, Là Mennais, Bonald, Fiévée, J. de Polignac, etc.

Au *Conservateur* le parti libéral opposa *la Minervé*, véritable satire ménippée de la restauration. Là ce qu'on appelait les *indépendants* entreprirent de fondre dans une alliance quelque peu adultère le patriotisme, l'esprit militaire, la gloire des conquêtes, les doctrines de la révolution de 89, les souvenirs de la république, l'orgueil national, la royauté constitutionnelle, le despotisme et la liberté, avec une telle confusion d'idées et avec un tel artifice que toutes les passions hostiles aux Bourbons trouvassent à la fois dans leur feuille une joie, un souvenir, une espérance, un aliment. Les principaux rédacteurs de *la Minerve* étaient Benjamin Constant, Etienne, Jouy, Pagès, Aignan, Courier, Béranger. Une nuée de journaux, de recueils, de pamphlets, de brochures, recevaient d'eux le souffle et la direction, et semaient le dédain, la répugnance et la colère dans le peuple (1).

Les rangs de l'opposition furent renforcés par *le Globe*, organe de la doctrine, pépinière d'hommes d'état, qui comptait parmi ses rédacteurs MM. Leroux, Dubois, Jouffroy, Sainte-Beuve, Rémusat, Renouard, Duvergier de Hauranne, Duchatel, etc., et qui jeta pendant quelques années un si vif éclat.

(1) Lamartine.

Le dernier né, mais non le moins vigoureux pourtant des journaux de la restauration, fut *le National*. En 1828 une nouvelle législation, si long-temps réclamée, était venue ouvrir de plus larges issues à la publicité: Deux jeunes gens du midi, dont le talent s'était révélé par des publications historiques d'une grande importance et toutes imprégnées d'une sève révolutionnaire, pleine, riche, excitante, MM. Thiers et Mignet, qui s'étaient déjà fait dans le pâle *Constitutionnel* un renom littéraire et politique, essayèrent les premiers de dissiper les préjugés qui pesaient sur notre grande révolution; ils commencèrent la réaction historique avec timidité, mais pourtant sans faiblesse, et lui donnèrent pour organe *le National*, qui fut fondé vers la fin de 1829, avec l'appui d'une société de capitalistes, composée en grande partie des principaux libraires-éditeurs, sous la gérance de l'excellent M. Paulin. Ils y réclamèrent la vérité du gouvernement représentatif; la royauté fut placée par M. Thiers hors du gouvernement par un axiome qui obtint alors un grand succès : *Le roi règne et ne gouverne pas*.

Derrière les flamberges brillantes de MM Thiers et Mignet, un ardent patriote cachait avec modestie le glaive de son style; c'était Carrel, jeune officier, qui avait quitté l'épée pour la plume, arme plus terrible, et qui devait un jour dans sa main porter de si rudes atteintes au pouvoir. Quand, après 1830, ses deux collaborateurs désertèrent le journalisme et se casèrent dans le nouvel établissement, Carrel resta seul sur la brèche. On sait avec quelle énergie, avec quelle vigueur, il continua à réclamer la sincérité d'une représentation populaire, quelle importance il donna au *National* pendant les cinq ans qu'il le rédigea.

Carrel mort, l'œuvre fut continuée, avec des chances inégales, par MM. Thomas, Trélat, Bastide, Armand Marrast et Duclerc. *Le National* était le journal de l'opinion républicaine, la pierre d'attente de la future révolution. Toutefois la république n'étant encore pour les masses qu'un pressentiment lointain, ce journal n'avait qu'une clientèle assez restreinte. On le lisait par une certaine curiosité d'esprit qui veut connaître ce que lui réservent les éventualités même les moins probables de l'avenir. C'était la satire prophétique, plus que la philosophie du parti républicain. Il se tenait d'ailleurs dans des limites assez indécises entre l'acceptation du gouvernement monarchique et la profession de foi de la république.

Dans les dernières années du gouvernement de juillet un autre journal avait pris dans l'opinion une place étroite, mais plus accentuée, en face du *National* : c'était *la Réforme*, inspirée par Ledru-Rollin et trois ou quatre députés, et rédigée par Flocon. Ce journal représentait la gauche extrême, la révolution démocratique ; il voulait refaire, dans des circonstances toutes différentes, la première république. Et même pour remuer plus profondément le peuple et recruter tous les hommes d'action à la journée de la république, il touchait quelquefois à ce qu'on nomma le socialisme, laissant entrevoir dans la révolution politique une révolution du prolétariat, du travail et de la propriété. C'était un contre-sens, ou, si l'on veut, un contre-temps.

En 1848, les Spartiates de *la Réforme*, comme les Athéniens du *National*, quittèrent leurs modestes bureaux pour les palais du gouvernement, et leurs journaux, abandonnés à des mains subalternes, lut-

tèrent difficilement contre la jeune presse éclose dans les journées de février, jusqu'à ce qu'enfin les circonstances politiques les forcèrent à rentrer dans le silence.

Au nombre des journaux qui jouèrent un rôle ou qui eurent quelque retentissement sous la Restauration, nous citerons encore : *la Quotidienne* et *le Drapeau blanc*, où les opinions surannées, extrêmes, bornées et violentes de la cour, du clergé rentré, de la noblesse vieillie, étaient aigries, consolées et flattées, mais dont tout l'esprit et tout le courage étaient impuissants à lutter contre le courant du siècle ; — *le Censeur*, où deux élèves de la philosophie du XVIIIe siècle déposèrent les premiers germes de ces doctrines si répandues plus tard ; — les *Tablettes universelles*, 1820-24, par Cauchois-Lemaire, Mahul, Thiers, Rémusat, Dumont, etc. ; — *la Tribune des départements*, où Auguste et Victorin Fabre relevèrent le drapeau républicain, et dans laquelle Armand Marrast écrivait des articles de philosophie. Enfin nous aurions à citer dans l'artillerie légère du journalisme de cette époque *le Miroir*, *la Pandore*, *le Figaro*, *le Corsaire*, armes légères, mais non moins terribles dans ces grandes luttes de l'opinion.

Rôle de la presse sous la Restauration et sous les premières années de la monarchie de Juillet. — *L'amortissement des journaux*, et la *loi de justice et d'amour*. — Encore *le Journal des Débats* : à quel prix il met ses services.

Nous ne savons quelles destinées sont réservées à la presse ; mais nous doutons qu'elle retrouve jamais ses beaux jours de la Restauration. Quelles luttes

alors! et quels athlètes! Le retour des Bourbons avait partagé la France en deux camps bien tranchés : ceux qui voulaient conserver les libertés si chèrement acquises, et ceux qui voulaient effacer de notre histoire les ving-cinq dernières années. A peine était-on remis de la secousse qui avait failli engloutir la patrie, que les partis se trouvèrent en présence avec toutes les passions humaines, dans les chambres, dans les journaux. On ne s'attaqua d'abord que par des épigrammes; mais bientôt la lutte prit de jour en jour un caractère plus prononcé d'âpreté, de colère, d'injure, et ce fut avec des vengeances que l'on se combattit.

« Cette mêlée d'opinions, d'antipathies, de dissertations, de sarcasmes, de haines, de provocations, d'invectives, qui passionnaient et scandalisaient les tribunes, se continuait au dehors dans les journaux, que la liberté donnée à la presse rendait plus nombreux et plus acharnés. Tous les talents littéraires du temps s'armaient pour leur cause d'une polémique incessante qui changeait en controverses tous les entretiens. L'esprit public, comprimé si longtemps par les armes et le despotisme, jaillissait par mille voix. On sentait partout l'explosion d'un siècle nouveau dans les âmes. La France fermentait d'idées, d'ardeur, de zèle, de passions, que la Révolution, l'Empire, la Restauration, plaçaient face à face, et à qui l'élection, la tribune, le journalisme, ouvraient l'arène pour se combattre ou se concilier. Chacun des camps de l'opinion avait ses écrivains soldés de popularité ou de faveur, selon la cause à laquelle ils se vouaient (1). »

Une certaine liberté, nous l'avons dit, avait d'abord été laissée à la presse par le gouvernement de

(1) Lamartine.

Louis XVIII, mais elle avait été bientôt restreinte, et la censure fut établie en 1820. Charles X l'abolit à son avénement. Ce fut alors que M. de Villèle, dans le but de prévenir une nouvelle éruption du volcan, imagina ce qu'on appela l'*amortissement des journaux*, opération qui consistait à faire acheter par des courtiers adroits toutes les autorisations qui avaient été accordées pour la publication des feuilles périodiques existantes, afin d'arriver à étouffer toute espèce de publicité. Cette habile tactique n'ayant pas produit ce qu'en attendait son auteur, il fallut en revenir aux mesures de coercition; M. de Peyronnet présenta, en 1827, cette fameuse loi à laquelle est resté le nom de *loi de justice et d'amour*, et qui souleva une telle clameur qu'on fut obligé de la retirer. Sous le ministère Martignac, la liberté de la presse surgit de nouveau; la loi du 18 juillet 1828 reconnut à tout Français majeur le droit d'établir un journal sans autorisation préalable, et abolit la tendance et la censure facultative. Cependant le gouvernement n'était pas sans inquiétude sur les effets de sa libéralité; on en jugera par le fait suivant, qu nous empruntons à l'*Histoire de la Restauration*.

Le *Journal des Débats*, dirigé par des hommes d'état qui en avaient fait leur tribune quotidienne, et illustré par Chateaubriand, avait, à cette époque, l'importance d'une institution politique. Aucun prix ne paraissait trop élevé pour le conquérir au gouvernement. Ce n'est pas précisément qu'il se vendît, mais il se laissait allouer des subsides, qui, sans corrompre ses opinions, rémunéraient son zèle et ses services. Au commencement du ministère Villèle, qu'il avait l'intention de soutenir, il recevait 12,000 francs par mois. Lorsque Chateaubriand, que les Bertin n'hésitèrent pas à suivre dans sa disgrâce et

dans sa colère, fut congédié par Villèle, le journal, dès le lendemain, répudia fièrement la subvention pour rester libre de servir les ressentiments de son plus éclatant écrivain, et déclara une guerre à mort au ministère. A la chute de Villèle, le roi et Martignac sentirent le besoin de s'attacher un si puissant ami, un si dangereux ennemi. Le roi lui-même vit M. Bertin, et l'engagea à se réconcilier avec son ministère. — « Ce ministère! répondit M. Bertin avec une audace qui offensa profondément le roi, et comme de puissance à puissance, ce ministère, c'est moi qui l'ai fait : qu'il se conduise convenablement avec moi, sans quoi je pourrai bien le défaire, comme j'ai renversé l'autre. » — La subvention fut rétablie ; mais — on aura peine à le croire — les propriétaires des *Débats* exigèrent en outre qu'on leur payât ce qu'ils appelaient l'arriéré, c'est-à-dire le montant de la subvention retranchée pendant le temps qu'avait duré le ministère Villèle. « De sorte, ajoutait Charles X, qui racontait lui-même ces détails, qu'il me fallut ainsi payer la solde même de la guerre qu'ils avaient faite sous ce ministère à mon gouvernement! » Bref, il leur fallut compter 500,000 fr., dont 300,000 pour Bertin le jeune, et 200,000 pour Chateaubriand, et comme il n'y avait pas assez d'argent dans les caisses des ministères, le roi dut parfaire la somme sur sa cassette particulière.

De pareils faits portent avec eux leur enseignement : ils aident singulièrement à comprendre cette lutte incessante entre le pouvoir et la presse, et, dans ce cas particulier, ils expliquent jusqu'à un certain point les ordonnances de 1830, qui, avec la presse, frappaient les institutions dont elle devait être la sauvegarde et qu'elle compromettait par ses violences.

V

LA PRESSE SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET

Révolution dans le journalisme. Avénement de la presse à bon marché. M. Émile de Girardin. — *La Presse, le Siècle.* — Le Roman-Feuilleton, les Annonces. — Conséquences de cette révolution.

Soutenue par l'opinion publique, la presse sortit triomphante de cette lutte de quinze années, et la Charte de 1830 lui garantit de nouveau sa liberté; mais bientôt les lois de septembre 1835 lui imposèrent de plus lourdes chaînes, qu'elle essaya vainement de secouer jusqu'en 1848. Du reste, il faut le dire, elle n'avait pas tardé à perdre une grande partie de cet ascendant, de cette puissance d'initiative et de direction qu'elle exerçait sous la restauration.

Dans les premières années du gouvernement de juillet, le journalisme n'offre rien, ni quant au fond, ni quant à la forme, qui mérite d'être signalé. Nous nous bornerons à citer les principaux journaux qui ont paru et disparu vers cette époque.

Dans le parti démocratique : *la Tribune* et *le Réformateur*, fondés par Raspail; *le Bon Sens*, fondé par M. Cauchois-Lemaire, auquel avait succédé M. Louis Blanc; *le Monde*, que ne put soutenir le talent de Lamennais, qui avait déjà vu périr dans ses mains *l'Avenir*, malgré l'assistance d'écrivains comme George Sand et M. de Montalembert.

Dans le parti bonapartiste : *la Révolution de* 1830; *le Capitole* et *le Commerce*.

Dans le parti légitimiste : le *Rénovateur, le Courrier de l'Europe, la France* et *la Nation.*

Dans le parti de la résistance, appelé ensuite le parti conservateur : *le Constitutionnel de* 1830, *la Paix, le Journal général de France, la Charte de* 1830, *le Globe.* Ce parti perdit encore *le Journal de Paris*, que Fonfrède, le vigoureux champion de la maxime opposée à celle de M. Thiers, tenta vainement de galvaniser.

Dans le tiers-parti : *l'Impartial, la Renommée*, et *le Temps*, qui voulut être un *journal encyclopédie,* et qui, malgré d'ingénieuses combinaisons, malgré la collaboration d'écrivains éminents et le concours d'un grand nombre de députés, malgré le courage et l'activité de son fondateur, M. Jacques Coste, succomba après avoir dévoré plus d'un million de capital à ses actionnaires.

En 1835, d'après un document statistique de l'administration des postes, la presse centrale se composait de vingt journaux, qui comptaient ensemble dans les départements 50,200 abonnés, dont 9,000 pour les journaux ministériels et 41,200 pour les journaux de l'opposition. En ajoutant, si l'on veut, 20,000 pour Paris seul, ce qui sera évidemment exagéré, on aurait un total de 70,000 abonnés pour une population de 35 millions!

Mais nous touchons à une révolution qui allait bouleverser toutes les conditions de l'ancien journalisme et faire trembler sur leurs bases les journaux les mieux établis : nous voulons parler de l'avénement de la presse à 40 fr.

« Il y avait alors à Paris un de ces vifs esprits pour qui le progrès est un besoin, qui, dans leur impa-

tience, peuvent bien quelquefois faire fausse route, mais dont la fécondité tourne toujours, en fin de compte, au profit de la société. De notre temps, on l'eût dédaigneusement qualifié d'industriel; ses ennemis le traitèrent de charlatan; mais alors, comme aujourd'hui, l'envie devait être impuissante. »

Ainsi nous nous exprimions en parlant de Renaudot, le créateur de la presse en France; ainsi pourrions-nous encore nous exprimer en parlant de M. Emile de Girardin, qui a donné comme une nouvelle vie à l'œuvre de Renaudot, qui lui a ouvert de nouveaux et si vastes horizons.

M. de Girardin a été très diversement jugé : on en a dit beaucoup de bien, on en a dit plus de mal encore, absolument comme de la presse, avec laquelle il s'est si intimement identifié. Quoique les passions qui se sont agitées autour de son nom soient un peu calmées, nous ne croyons pas que le moment soit encore venu de prononcer sur cet homme « qui ose tout ce qu'il pense, dont les audaces étonnent d'abord, puis subjuguent l'opinion, à la hardiesse duquel on s'intéresse, même en le réprouvant » : il n'a pas dit son dernier mot.

Ici, d'ailleurs, nous n'avons à apprécier M. de Girardin qu'au point de vue de l'histoire de la presse, et notre tâche sera d'autant plus facile que, pour lui rendre justice, nous n'aurons qu'à laisser parler les faits : ils sont assez éloquents; ils sont si récents même qu'il semblerait inutile de les rappeler, si l'on ne savait combien l'on oublie vite dans ce tourbillon qui nous entraîne. Ainsi dix-huit ans à peine nous séparent de l'avénement de la presse à 40 fr., et un chroniqueur ordinairement bien informé (1), dans

(1) De Villemessant, *Chronique de Paris*.

une série d'études sur le journalisme parisien où il cherche, — c'est lui-même qui le dit, — la vérité, rien que la vérité, a pu imprimer ceci : « Le créateur de la presse à bon marché, ce fut, non pas M. de Girardin, comme on le croit assez généralement, mais bien M. Dutacq ; M. de Girardin n'a été que le Vespuce d'une Amérique industrielle dont le fondateur du *Siècle* fut le Christophe Colomb. » Or, voici la vérité : le hasard voulut que M. de Girardin fît imprimer le prospectus de *la Presse* dans la maison où s'imprimait *le Droit*, dont M. Dutacq était gérant. Celui-ci, ayant eu ainsi connaissance de ce prospectus avant son émission, alla trouver M. de Girardin, et lui proposa le concours de puissants capitaux, s'il voulait l'associer à son entreprise. M. de Girardin, qui ne cherchait que la prompte et large réalisation de son projet, accepta immédiatement. Après quelques jours, on était d'accord sur tous les points, quand M. Dutacq émit la prétention d'imposer M. Guillemot comme rédacteur en chef. — « Mais alors quel sera donc mon rôle ? » objecta M. de Girardin, qui n'admettait pas plus alors qu'aujourd'hui le partage de l'autorité. Sur cela tout fut rompu. M. Dutacq alors résolut d'élever autel contre autel ; huit jours après l'apparition du prospectus de *la Presse*, il lançait le prospectus du *Siècle*, et il faisait si bien que le premier numéro de son journal paraissait le même jour que le premier numéro de *la Presse*, mais sans cautionnement, ce qui lui valut quelques semaines après une condamnation.

Voilà comment les choses se sont passées ; et, ceci dit, nous n'hésitons pas à rendre à l'homme qui a fondé *le Siècle* et l'a élevé à une si haute prospérité la justice qui lui est due. M. Dutacq est entré un

des premiers, avec résolution, dans la voie nouvelle; mais enfin cette voie, — nous devions le constater dans l'intérêt de la vérité, — c'est M. de Girardin qui l'a ouverte, et il l'avait frayée bien avant que M. Dutacq pût seulement songer à jouer un rôle dans le journalisme.

Et en effet, l'idée qui prenait un corps dans *la Presse*, il y avait des années que le député de la Creuse en poursuivait la réalisation, non pas dans l'ombre, mais en plein soleil; « depuis long-temps il se livrait à l'étude de la presse à bon marché, comme étant, après l'instruction primaire, le moyen le plus actif de moralisation populaire, comme étant l'instrument le plus nécessaire de tous ceux inventés pour l'agriculture rationnelle, le plus utile de tous les procédés industriels, la plus abondante source de richesse publique, la base la plus solide d'un gouvernement représentatif, comme étant enfin le complément indispensable de l'exercice des droits électoraux. » A l'époque où nous sommes arrivés, il avait déjà fondé *la Mode*, *le Voleur*, le *Journal des connaissances utiles*, qui devait si profondément révolutionner la presse, et le *Panthéon littéraire*. Il avait déposé dans la *Bibliothèque économique et périodique des meilleurs romans* le germe de la bibliothèque Charpentier, et sa *Bibliothèque des professions et des ménages*, à un sou la feuille de 16 pages contenant la matière d'une feuille in-8° ordinaire, était, pour l'époque, un miracle de bon marché, qui devait bientôt en enfanter d'autres et de plus grands. Enfin, il est peu de combinaisons, dans cet ordre d'idées, que n'ait tentées M. de Girardin.

Nous avons sous les yeux un article du *Journal des connaissances utiles*, de décembre 1834, plein de

détails curieux pour l'histoire de la presse en France; nous en extrairons quelques faits propres à jeter une vive lumière sur le mouvement de la littérature à cette époque, et qui confirmeront, en outre, ce que nous disions tout à l'heure de l'origine de la presse à bon marché.

Jusque là le prix élevé des journaux en avait fait comme un objet de luxe, et le peuple, qui ne pouvait prélever 80 fr. sur son salaire annuel, était pour ainsi dire hors du journalisme. La publicité de la presse était, par conséquent, fort restreinte. « Les journaux, écrivait M. de Cormenin, sont une marchandise trop chère : c'est la presse à bon marché qui seule peut traverser l'opacité des masses et achever l'éducation constitutionnelle du peuple.... Il faut des journaux à bon marché qui sillonnent la France dans tous les sens, et qui, dans leur appareil agricole, industriel, commercial, scientifique et politique, visitent chaumières, ateliers et métairies, écoles, presbytères et châteaux, sous toutes les formes et au plus bas prix. » — « Les journaux, disait Benjamin Constant, doivent être le livre de ceux qui n'en ont pas, le livre que tout le monde lit d'un bout à l'autre; chaque homme, en France, depuis le mendiant sans asile jusqu'au roi dans son palais, ayant des droits que la loi consacre et protége. » M. Guizot, alors ministre de l'intérieur, s'exprimait de même, en 1830, sur le rôle que la presse périodique pourrait remplir quand des journaux bien adaptés à leur destination seraient en usage dans les campagnes. « C'est ainsi, disait-il, qu'en mettant les idées en circulation en présence des masses de lecteurs, et donnant aussi au pouvoir des conseils par la critique qu'elle émet, par l'accueil qu'elle fait à toutes les doctrines, la presse périodique est destinée à s'intro-

duire progressivement dans l'administration publique, et à devenir pour les peuples un moyen de se gouverner eux-mêmes. »

Tels étaient les vœux que formaient les hommes les plus éclairés en faveur de la presse populaire et à bon marché ; mais ces vœux, personne ne songeait à les réaliser. Deux obstacles s'y opposaient : la fiscalité de la législation à l'égard de la presse périodique, et le peu de superficie et de profondeur de l'instruction primaire en France.

En novembre 1830, une réunion des gérants et écrivains des principaux journaux eut lieu dans les bureaux de la commission de la Chambre des pairs chargée de l'examen de la loi sur la presse périodique. La suppression du timbre rouge qui frappait les journaux politiques quotidiens, et la réduction d'un centime sur le port de la poste, y furent vivement réclamées, et enfin obtenues. Mais ce n'était pas assez pour M. de Girardin. Il fit distribuer aux deux Chambres, sous le titre de projet d'une législation transitoire de la presse périodique, une note dans laquelle, démontrant ce qu'il y avait de fâcheux dans le haut prix des feuilles quotidiennes, haut prix qui était le résultat de taxes exorbitantes, il proposait de régler les droits de timbre et de poste, non plus sur la dimension des journaux, mais sur leur prix d'abonnement, et demandait la suppression du cautionnement, qui aurait été remplacé par la condition d'éligibilité, à laquelle eût été astreint tout gérant d'un journal politique.

Les idées contenues dans cette note n'ayant pas obtenu la sanction législative, l'auteur ne se découragea pas : il fit plus tard auprès de Casimir Périer, président du conseil, à l'effet d'obtenir en faveur de

la presse une constitution moins fiscale, des tentatives réitérées qui furent également vaines. Alors, malgré les vices de la législation de la presse périodique et l'état arriéré de l'instruction primaire, il résolut de tenter seul la réforme qu'appelaient tant de bons esprits : il lança le *Journal des connaissances utiles*.

Ce recueil ne devait d'abord être, dans la pensée de son fondateur, que le premier degré d'un système unitaire de publicité qu'il concevait plus vaste et plus complet, puisqu'à la publication du *Journal des connaissances utiles* devait se rattacher celle de plusieurs recueils spéciaux, et celle d'un journal quotidien, pareil pour le format au *Constitutionnel*, mais ne coûtant que 40 *francs* par année. Le devis des frais, les moyens d'exécution, le titre même, étaient arrêtés ; il devait s'appeler le *Médiateur des intérêts politiques, agricoles et industriels*. Ce vaste système de publicité, dont le *Journal des connaissances utiles* n'était que le prospectus d'essai, que le *vulgarisateur* nécessaire, aurait reçu sa direction d'un *institut politique*, dont les statuts ont été imprimés en 1831.

Les obstacles matériels d'impression et de service contre lesquels eut à lutter le *Journal des connaissances utiles* (car, lorsqu'il parut, rien n'était encore préparé en France pour le développement d'un journal publié à cent mille exemplaires), motivèrent l'ajournement de cet ensemble de vues. Une autre difficulté devait naître : c'était celle du succès même du *Journal des connaissances utiles*, qui déchaîna l'envie d'abord, puis la concurrence. Avant qu'il parût, celui des recueils usuels, agronomiques, industriels, scientifiques ou littéraires, qui avait le plus grand nombre de souscripteurs, n'en comptait

pas trois mille. La moyenne d'abonnés de ces recueils était quatre cents. Dès la seconde année, le *Journal des connaissances utiles* tirait à 130,000 exemplaires.

Ce succès inouï, démonstration évidente de toute la puissance du bas prix appliqué au grand nombre, attira l'attention de la Société de Londres pour la diffusion des connaissances utiles, présidée par le lord chancelier Brougham. Modifiant l'esprit et le cadre du *Journal des connaissances utiles* pour se les approprier, elle publia le *Penny magazine* (Magasin à 2 sous). Alors arriva ce qui arrive encore tous les jours. L'esprit français, qui, à toutes les époques, n'a jamais manqué d'abandonner ses découvertes pour les réimporter ensuite lorsqu'elles ont dépouillé leur origine nationale, leur forme primitive, l'esprit français ne manqua pas de reproduire ce que l'esprit britannique n'avait fait qu'imiter de lui : on vit tout à coup surgir une foule de publications par livraisons à 2 sous.

Ce fut un coup de fortune pour l'imprimerie parisienne, alors fort languissante, et pour toutes les industries qui s'y rattachent; quelques chiffres en feront juger. Dans une seule année, en 1832, les publications de la Société nationale absorbèrent au delà de 18,000 rames de papier. L'impression du *Journal des connaissances utiles*, composé de 25 feuilles par an, et tiré comme il le fut pendant deux années à 130,000 exemplaires, équivalait à elle seule à la publication de 240 à 260 volumes in-8° ; le *Magasin pittoresque* et le *Musée des familles* se tiraient à 50,000 exemplaires, la *France pittoresque* à 40,000, le *Voyage autour du monde* à 30,000, etc., etc., Bref, en deux ans le cours des papiers s'éleva de 50 pour cent.

Ce flot qui débordait sur le domaine littéraire ne pouvait manquer de faire pousser les hauts cris à ceux qui en avaient la paisible possession. Ecoutons M. de Girardin :

« Les grands hommes de la littérature parisienne, qui, tous coalisés, auraient grand'peine à suffire à l'entretien d'une presse, s'attaquent de toutes les forces de leur esprit aux journaux à bon marché, aux journaux utiles, aux publications pittoresques, aux livres débités à la feuille. Leurs attaques contiennent peu de bonnes raisons et beaucoup de personnalités : c'est le dernier argument d'une littérature étiolée et qui sent qu'elle est frappée de mort par la littérature populaire qui se fait jour. »

» Ceci, pour le plus grand nombre des lecteurs de cet article, peu au courant de la vie privée du *journalisme*, demande des explications que voici :

« La presse périodique et quotidienne et le commerce de la librairie se recrutent à Paris parmi un grand nombre de jeunes gens, victimes de l'éducation universitaire, lesquels, au sortir des bancs, n'ayant vu s'ouvrir devant eux aucune carrière lucrative, se font, en désespoir d'eux-mêmes et par nécessité de vivre, une sorte de pain quotidien de leur propre fiel, et une escopette de leur plume, jusqu'à ce qu'elle leur ait conquis quelque renom ou puissance littéraire qui leur donne dans la littérature marchande une valeur commerciale.

» D'ordinaire ils débutent par s'exercer comme rédacteurs dans quelque petit journal de théâtre tiré à cent épreuves, mais dont la spéculation financière est fondée sur la rançon qu'il tire sans pitié de quelque acteur ou actrice qui paient pour qu'il ne soit pas dit d'eux dans le feuilleton du lendemain qu'ils sont gauches, laids ou détestables.

» Ces journaux procèdent d'ordinaire par *coups d'épingles*, *bigarrures*, *bordées*, *butin*, *pointes*, *coups de patte*; ce qui voudrait dire par épigrammes, si dans

ces sortes d'attaques l'injure était moins fréquente et l'esprit moins rare.

» Cette littérature *à rançon et à personnalités, à jeux de mots et à menaces sous-entendues*, est de sa nature très énigmatique ; il faut, pour la comprendre, vivre enfermé dans le cercle étroit qu'elle parcourt, passant et repassant sans cesse, comme le cheval qui fait mouvoir un manége.

» C'est cette *littérature parisienne*, étiolée et asthmatique, n'ayant plus qu'un souffle à rendre, qui, par une étrange aberration, insulte à la fois à la littérature de l'empire, qui fut son berceau, et à la littérature du peuple, qui sera sa tombe ; ne respirant que l'atmosphère épaisse et enfumée des estaminets dramatiques, ne vivant que la nuit, ne puisant son esprit que dans la débauche ; c'est cette littérature de mauvais lieu qui ose accuser de charlatanisme la presse qui vit au grand jour, s'adresse au grand nombre, dédaigne de mendier, la plume à la main et la calomnie à la bouche, des abonnements de faveur, des contributions d'amis, des souscriptions royales, des subventions ministérielles ; — la presse enfin qui s'élève seule et indépendante, payant d'avance en billets de banque, aux journaux, la publicité qu'ils lui vendent à la ligne.

» L'emploi de cette publicité est un des grands griefs contre le *Journal des connaissances utiles* : on ne lui pardonne pas d'avoir dépensé 60,000 fr. d'annonces pour acquérir cent vingt mille abonnements.

» En Angleterre, l'industrie, pour écouler ses produits, pour leur ouvrir des débouchés, n'emploie plus le mode onéreux des commis-voyageurs ; elle ne viole plus le domicile du consommateur ; elle va droit à lui par le moyen plus économique et plus rapide des annonces payées ; dès qu'un homme sait lire, elle en fait ainsi son tributaire.

» L'extension de ce moteur puissant de publicité, esser nécessaire de la concurrence, n'est plus qu'une question de temps qui se lie au développement de notre prospérité nationale ; si sur ce point l'Angleterre paraît aller

trop loin à quelques bons esprits qui taxent de charlatanisme l'usage des annonces payées, c'est qu'ils n'aperçoivent pas combien l'industrie de ce pays est encore en avant de la nôtre.

» Au point où en est venue l'industrie, le progrès — comme première condition — implique tendance au bon marché, lequel à son tour implique la nécessité du grand nombre: comment y parvenir sans le concours de la publicité? — et si elle n'est qu'officieuse, à quel titre la réclamera l'homme dont elle doit faire la fortune? —Disons-le, sans la publicité marchande, point de progrès véritable, point de concurrence sérieuse, point de progrès utile aux masses.

» La question de la publicité marchande n'est pas seulement industrielle; elle est encore sociale et renferme en elle le principe d'une réforme entière de la presse politique. En Angleterre, pays qu'un esprit absolu ne doit pas prendre pour modèle exclusif, mais dont l'homme progressif ne saurait faire l'objet d'une étude trop approfondie, le bénéfice auquel donne lieu la publication des journaux politiques ne se calcule pas sur le prix d'abonnement, mais sur le revenu des annonces payées.

» Une réforme basée sur ce principe est imminente en France; *le Médiateur* l'eût entreprise, si des considérations récentes et de nouveaux devoirs n'avaient déterminé le fondateur du *Journal des Connaissances utiles* à sortir des rangs de la presse périodique pour se livrer à des études d'un autre ordre.

» En France, le prix de revient d'un journal quotidien tel que le *Constitutionnel*, ayant un effectif de 3,500 abonnés, est de 54 fr. 50 cent.

Les souscripteurs le paient 80 fr.

Chaque mille abonnés en sus de ce nombre produit 25,000 fr. de bénéfice.

» Lorsqu'il compte 10,000 souscripteurs, c'est-à-dire lorsqu'il est au nombre des deux ou trois journaux de premier ordre comme publicité, le produit annuel de ses annonces peut en outre être évalué de 150,000 à 200,000 fr.....

» Ce n'est point seulement sur le mérite de sa rédaction que *le Médiateur* fondait le succès populaire duquel il était assuré, mais principalement sur la réduction de l'abonnement de 80 fr. à 40 fr., et accessoirement sur certaines combinaisons dont le secret appartient à nos études.

» Les calculs étaient simples : à ce prix réduit de 40 fr., dix mille au moins des abonnés du *Journal des Connaissances utiles* devenaient ceux du *Médiateur*.

10,000 abonnements produisaient. . . .	400,000 fr.
Ils coûtaient, tous frais compris . . .	540,000
Excédant de la dépense . .	140,000 fr.
Annonces payées, calculées sur une publicité de 10,000 (minimum du produit). .	140,000
Balance. . . .	000,000

» Pour réaliser ce projet que fallait-il ? — Trouver un public favorablement disposé. — Le *Journal des Connaissances utiles* l'avait préparé dans ce dessein.

» Risquer 20,000 fr. au plus, le prix enfin d'un numéro spécimen tiré et distribué sous la bande de ce journal aux 130,000 souscripteurs inscrits sur ses listes.

» Donner une sorte de cautionnement au public et aux rédacteurs en raison de l'apparente témérité de l'idée, c'est-à-dire verser pour la forme à la Banque de France un capital de garantie qui n'eût été en aucun cas entamé.

» Comme il est évidemment moins onéreux de publier un journal qui ne coûte rien, mais ne rapporte rien, qu'un journal qui, dans une vaine perspective de bénéfices, absorbe d'abord plusieurs cent mille francs et ne produit jamais l'intérêt de son capital, on peut affirmer que le premier journal quotidien qui sera fondé, le sera sur ces bases...

» Mais ce journal, sous peine de mourir en naissant, devra être populaire dans toute l'acception que nous donnons à ce mot, c'est-à-dire qu'il devra représenter

et défendre non point l'opinion intéressée d'un parti exclusif, la cause dynastique d'une famille, les théories inapplicables d'une école, mais les véritables intérêts nationaux.

» Voilà ce que produit d'admirable la presse populaire, la presse à grand nombre et à bon marché; c'est qu'en même temps qu'elle forme le jugement de lecteurs nouveaux, qu'elle étend le bon sens public, la circulation des idées, elle efface toutes les démarcations étroites de partis, prend à chacun d'eux ce qu'il a de vues utiles et de sentiments nationaux, — ne leur laisse que l'exagération et la mauvaise foi; car la presse à bon marché ne peut arriver au grand nombre par les sentiers battus, — des souscriptions d'amis, des suffrages de coterie, ne sauraient l'enchaîner,— elle ne peut vivre qu'autant qu'elle est l'organe véridique et impartial de l'opinion du pays!.....

» Voilà ce qu'elle a d'admirable, c'est qu'elle ne saurait sans se suicider trahir ouvertement la vérité ou aliéner dans l'ombre son indépendance, être servile ou injurieuse, en un mot personnelle, tandis que la *littérature parisienne*, que quelques centaines d'abonnements suffisent pour faire vivre, peut impunément trafiquer du mensonge, se prostituer aux *fonds secrets*, vivre de l'insulte et de la honte.... Les attaques ou les adulations personnelles qui sont la grande affaire des coteries ne rencontrent jamais de la part du grand nombre qu'indifférence et dédain....

» La presse populaire, on peut le dire, a déjà pris rang d'industrie; elle tend à devenir une branche importante de revenu public; — elle est un incontestable et incalculable progrès: car, en même temps qu'elle est un puissant moyen de diffusion des connaissances utiles et des notions variées, un actif stimulant de l'intelligence et de la mémoire, le principe de son existence — le *bon marché par le grand nombre*, — agit sur tous les esprits et tend à s'introduire dans toutes les industries, dans la forme gouvernementale et l'administration publique.

» La même réforme qui s'est opérée dans la presse périodique littéraire, qui s'opérera prochainement dans la presse quotidienne politique, se prépare également dans le commerce de la librairie. Hâtons-nous de le dire: par le mot de réforme nous n'entendons pas le petit commerce de détail qui se fait en ce moment et qui consiste, par exemple, à vendre l'*Histoire de la Révolution française par M. Thiers*, et autres ouvrages pareils, plus cher à la feuille qu'ils ne coûteraient au volume.

» Ceci est une spéculation éphémère, sans grandeur, sans portée, sans avenir, bien qu'elle obtienne présentement un très grand succès, puisqu'une édition, dont les volumes se fussent difficilement écoulés à 2,000 exemplaires, s'enlève à plus de 15,000 par livraisons de 25 centimes.

» De cette vogue qui résulte du fractionnement du prix d'un ouvrage, malgré l'inconvénient qu'offre la conservation de ses feuilles isolées, il faut seulement conclure que le désir de s'instruire devient chaque jour plus général, mais que l'aisance des classes laborieuses n'est pas dans la même voie de progrès.

» La véritable réforme de la librairie, ainsi que nous la comprenons, n'aura lieu que le jour où un ouvrage de M. Victor Hugo, par exemple tel que *Notre-Dame de Paris*, ne se vendra plus, au lieu de 15 fr., que 3 fr. les deux volumes.

» Cela est possible, cela est prochain.

» Alors les contrefaçons belges ne seront plus redoutables, alors nos meilleurs écrivains n'écriront plus pour un petit nombre seulement; leur esprit acquerra plus d'étendue, plus de portée plus de solidité selon que s'élargira davantage le cercle de leurs lecteurs. Les ridicules jargons de coteries à la mode à Paris disparaîtront avec les patois barbares en usage dans les départements; tout ce qui ne sera pas vrai et précis dans le langage et le style paraîtra prétentieux et exagéré. — A cela la langue française gagnera en force et en noblesse, et la littérature en morale et en dignité. Il n'y a qu'une sorte d'ouvrage, que nous sachions, à laquelle

sera nuisible la publicité du grand nombre, c'est aux livres impies et licencieux!

» Voilà à quel point en est à ce moment la réforme commencée par les publications d'une *Société* qui a voulu mériter le nom de *nationale*.

» Prochainement on devra à l'impulsion de ces idées essentiellement progressives et pratiques le prix des journaux quotidiens réduit de 80 à 40 fr., et celui des volumes de 7 fr. 50 à 30 sous. »

Dix-huit mois après, le 1er juillet 1836, *la Presse* paraissait « sur le Sinaï de la publicité, au milieu des éclairs et du tonnerre. » Ce n'est pourtant pas qu'on ne dût y être préparé : *la Presse*, en effet, n'était pas l'expression d'une idée nouvelle; c'était, sous un autre titre, *le Médiateur* de 1831 ; c'étaient les mêmes bases, les mêmes calculs.

« Toutes les opinions, disait le prospectus, toutes les dissidences politiques, ont des journaux pour se manifester. A cet égard, il n'existe ni lacune à combler ni besoin méconnu qui demande satisfaction. *La Presse* ne se fonde donc point avec la prétention de venir émettre une doctrine nouvelle, de susciter encore dans le pays un parti ou une coterie de plus : le journalisme a mis au monde assez de dissentiments sociaux, il a fait de toutes les couleurs de nos drapeaux assez de nuances diverses, pour qu'il lui soit rendu la justice de reconnaître qu'à cet égard il n'a plus laissé rien à tenter. Passions, intérêts, ambitions, haines, préventions, illusions, fausses théories et vaines terreurs, le tout depuis long-temps est alternativement, de la part des journaux établis, l'objet d'une trop habile exploitation, pour qu'il soit permis de prétendre faire à cet égard plus ou mieux.

» *La Presse* différera des journaux établis principalement en ces points : que le prix de son abonnement ne sera point une spéculation; que.....

» Le prix d'abonnement des journaux quotidiens

n'est pas en juste rapport avec la modicité du revenu moyen de la grande majorité des électeurs français, qui se compose de propriétaires ruraux ; sur beaucoup de points, nous le savons, 80 francs sont à peine la rente annuelle d'un capital de six à huit mille francs en terres arables.

» La presse politique appelle donc une réforme.

» Cette réforme est-elle possible autrement que par la suppression ou par la réduction législative du droit de timbre?... Nous le croyons, le premier nous l'avons dit et imprimé ; il s'est enfin trouvé des capitaux assez intelligents, assez hardis, pour nous suivre dans la seule voie que la spéculation n'ait pas encore sillonnée d'ornières. »

Ceci posé, M. de Girardin, qui a toujours aimé à jouer cartes sur table, entre ainsi dans les entrailles de la question financière :

« Les frais d'un journal, ainsi que ceux dont se compose toute publication, sont de deux natures, les frais *décroissants* et les frais *progressifs*.

» Les frais comprenant la rédaction, la composition typographique, l'administration et le loyer, s'appellent *frais décroissants*, ce qui veut dire qu'ils diminuent en proportion inverse du nombre des abonnements ; qu'ils sont d'autant moins sensibles et apparents qu'ils sont répartis sur un nombre d'exemplaires plus considérable (1).

» Les frais comprenant les droits de timbre et de poste, le papier, le tirage, le pliage, les adresses s'appellent *frais progressifs* ; ce qui veut dire qu'en aucun cas ils ne décroissent, et qu'au contraire ils s'augmentent indéfiniment en raison proportionnelle du développement que prend le journal.

L'application de ces principes fondamentaux au bud-

(1) On appelle encore ces frais *frais fixes*, parce qu'en réalité ils ne varient pas, quel que soit le nombre des abonnés.

get d'un journal tel que *le Constitutionnel*, *les Débats*, *la Quotidienne*, etc., présente les résultats suivants :

		POUR un abonné.	POUR 1,000.	POUR 10,000.
		fr. c.	fr.	fr.
FRAIS DÉCROISSANTS.				
Rédaction, par an. . .	100,000 f,			
Composition.	36,000			
Administration.	24 000			
	160,000	160,000 »	160,000	160 000
FRAIS PROGRESSIFS.				
Timbre. 5 c. par 365 j.	18 f. 25 c.			
Poste. 4 »	14 60			
Papier, tirage, pliage et adresses.	11 95			
	44 80	44 80	44,800	448,000
TOTAL.		160,044 80	204,800	608,000

» Pour rendre l'intelligence de ce tableau parfaitement claire et facile, nous citerons pour exemple *le Constitutionnel*, dont l'abonnement annuel est de 80 francs, réduits par les remises d'usage à 76 francs nets :

10,000 abonnements à 76 f.	produisant.	760,000 fr.
	coûtant . .	608 000
Le bénéfice est de. . . . . ,		152,000
1,000 abonnements à 76 fr. .	produisant.	76,000
	coûtant . .	204.800
La perte est de		128,800
1 abonnement à 76 fr.	produisant.	76
	coûtant . .	160,044
La perte est de		159,968

» Du tableau qui précède il résulte donc : 1° que, quelque petit que soit le nombre des abonnés d'un jour-

nal, il y a une portion de frais inévitables qu'on ne peut réduire qu'au détriment de la rédaction, économie toujours dispendieuse : ce sont les *frais décroissants* ; 2° que, quelque considérable que soit le nombre des abonnés d'un journal quotidien, il y a une portion de frais qui croît comme les souscripteurs, et qui est d'un peu plus de 12 centimes par numéro journalier, soit 44 fr. 80 c. par abonnement annuel : ce sont les *frais progressifs* ; 3° qu'au prix de 76 fr., l'abonnement des journaux n'est pas trop élevé, puisque 5,000 abonnements en équilibrent à peine les frais.

5,000 abonnements à 76 fr. produisent.			380,000 f.
5,000 abonn. coûtent	*frais décroissants.*	160,000 f.	384,000
	frais progressifs .	224,000	

» S'il en est ainsi, demandera-t-on, comment *la Presse*, ne coûtant que 40 fr. par an, pourvoira-t-elle aux frais de sa publication ?

» Notre réponse sera catégorique.

» *La Presse*, à l'instar des journaux anglais, ne paraîtra pas le lundi. — Le dimanche il n'y a ni débats législatifs, ni débats judiciaires, ni bourse. — Un jour de repos est nécessaire à une bonne rédaction.

» La suppression du lundi réduit les *frais décroissants* de 160,000 fr. à 150,000 fr. ; les *frais progressifs* de 44 fr. 80 c. à 36 fr. ; ce qui, à 10,000 abonnements, présente les résultats suivants :

10,000 abonnements à 36 fr. pour 40 fr. produiront. .			360,000 f.
10,000 id. coûteront	*frais décroissants.*	150,000 f.	510,000
	frais progressifs .	360,000	
Perte.			150,000

» Cette perte annuelle de 150,000 fr. ne varie pas : n'y eût-il qu'un seul abonné, ou le nombre s'en élevât-il à cent mille, ce chiffre reste le même.

» Toute la question alors se réduit donc à ces termes : Comment couvrir ce déficit annuel de 150,000 fr. ? — Par le produit des *annonces*.

» Le produit annuel des annonces du journal anglais *the Times* dépasse 25,000 liv. sterl. (750,000 fr.) ; celui de quelques journaux français, qui comptent 8 à

10,000 abonnés, tels que le *Journal des Débats* et *la Gazette de France* (1), s'élève de 200 à 250,000 fr. Cette branche importante de revenu, qui n'existe pour les journaux français que depuis 1828, a constamment été chaque année plus productive, et elle n'a point encore acquis la moitié de son développement. (Suivent des considérations sur la publicité marchande, reproduites de l'article du *Journal des connaissances utiles* que nous citions tout à l'heure.)

» Au prix de 40 fr. par année, 10,000 abonnements seront plus faciles à acquérir que 1,000 seulement au prix de 80 fr. Ce nombre, *la Presse* l'aura dépassé dans six mois. Telle est notre opinion, fondée sur l'expérience et sur une étude constante et approfondie de la presse périodique.

» 10,000 abonnements placeront *la Presse* au premier rang des journaux quotidiens, et lui assureront alors par les annonces payées une recette annuelle qui suffira : à la balance de ses frais, au service des intérêts du capital social, et enfin à son remboursement. »

Le Siècle, nous l'avons dit, parut le même jour que *la Presse*. S'il différait essentiellement d'opinion, il avait le même point de départ, il portait sur les mêmes bases ; c'est sur le produit des annonces que reposait l'avenir des deux entreprises, et la hardiesse apparente de leurs calculs avait sa justification dans ce qui se passait en Angleterre. L'annonce, en effet, est entrée dans les mœurs du peuple anglais au point d'être devenue une nécessité, un ressort indispensable dans la civilisation britannique. Le *Times*, ce géant de la presse, en offre chaque jour la preuve

(1) « Chaque page d'annonces rapporte 1,000 fr. ; lorsqu'une seule personne l'achète à forfait, elle est payée 720 fr. Il faut parfois attendre plus de huit jours son tour d'inscription, et tel est souvent l'encombrement des annonces que, pour se mettre à jour, il n'est pas rare de voir le *Journal des Débats* publier à l'aide d'un supplément cinq pages d'annonces. »

avec ses 30 ou 40 colonnes serrées d'*avertisements* (c'est l'appellation anglaise) imprimées en caractères microscopiques. Là tout s'annonce, tout se publie, les choses les plus grandes et les plus petites choses, tout vient prendre son rang dans ce vaste bazar d'étiquettes. Et pourtant l'annonce anglaise était grevée d'un droit très lourd ; un bill tout récent vient de le supprimer : l'*avertisement* va donc prendre un nouvel essor.— En France, les progrès de l'annonce sont plus lents, plus difficiles; cependant nous venons de voir qu'elles donnaient déjà à quelques feuilles un produit suffisant pour motiver les espérances des journaux à 40 fr. Rappelons tout de suite, puisque nous sommes sur ce chapitre, l'effort tenté par la compagnie Duveyrier, fondée en 1845, pour lui imprimer l'impulsion et la faire passer dans nos habitudes. M. Duveyrier avait affermé au prix de 300,000 fr. la quatrième page de chacun des quatre grands journaux : *les Débats, le Constitutionnel, le Siècle* et *la Presse*; plus de 200 bureaux avaient été ouverts sur les différents points de Paris pour recevoir les insertions, et, pour les chercher, des agents allaient frapper à toutes les portes. Cette tentative, si nous nous souvenons bien, n'eut pas tout le succès qu'elle méritait, et bientôt la révolution de 1848 vint bouleverser toutes les combinaisons, et, en cela comme en beaucoup d'autres choses, arrêta tout net le progrès. Cependant les efforts tentés pour donner de l'extension aux annonces avaient produit un résultat que nous devons signaler : c'est l'agrandissement du format. Ce fut encore M. de Girardin qui en prit l'initiative, en 1844.

Revenons à 1836.

Si la presse à bon marché fut le résultat d'une

spéculation, il faut avouer que ce fut une spéculation bien entendue; disons mieux, si jamais innovation eut sa raison d'être, ce fut celle-là : la transformation du journalisme répondait à une véritable nécessité. L'extension du principe électif dans la triple sphère de l'état, du département, de la commune, l'organisation armée de trois millions de citoyens chargés, sous des chefs de leur choix, de veiller à la garde de la constitution, de l'ordre et de la liberté, semblaient exiger un progrès parallèle de l'enseignement politique, dont la presse est l'instrument.

On comprendra cependant que l'ancienne presse ne vit pas d'un bon œil une révolution qui la menaçait dans son existence. Il n'y eut qu'une voix pour critiquer les calculs du fondateur de *la Presse* et contester ses prévisions. Une vive polémique s'établit à ce sujet; tous les journaux furent unanimes pour combattre l'innovation et la déclarer impossible ; le doute se passionna, la discussion alla jusqu'à l'injure, jusqu'au duel même. Et chose étrange! ce fut *le Bon Sens*, journal démocratique, que l'on vit à la tête de ce mouvement, dans lequel se laissa fatalement entraîner Armand Carrel, qui crut ne pouvoir pas rester spectateur impassible d'une querelle commencée par un journal de son parti.

Il est à remarquer que l'opinion ne se trompait pas alors sur l'auteur de cette révolution; ce n'est pas à M. Dutacq qu'on s'attaque, c'est à M. de Girardin; c'est *la Presse* seule qui porte tout le poids de la lutte. M. Dutacq, d'ailleurs, s'efface aussitôt derrière *le Siècle*, et au moyen d'adhésions recueillies dans la gauche et le centre gauche, il a l'habileté de rendre l'opposition en corps solidaire de la moralité de l'entreprise. Au contraire, M. de Girardin, dès le

premier jour, domine, absorbe *la Presse* ; dès le premier jour il est sur la brèche, seul, tenant tête au vieux journalisme soulevé en masse contre les innovateurs, appelant en quelque sorte les coups : *Me, me, adsum qui feci!*

Cependant les fondateurs de la presse à bon marché étaient dans le vrai. Au bout de trois mois *la Presse* avait déjà plus de 10,000 abonnés ; elle en comptait bientôt 20,000, et dès 1838 ses annonces étaient affermées 150,000 fr. *Le Siècle*, journal d'opposition, qui s'adressait peut-être à des intelligences moins élevées, mais à des instincts plus vivaces, servi aussi par la mort de Carrel, qui déchaîna tant de passions contre *la Presse*, avait un succès plus grand encore ; il atteignait, après quelques années, le chiffre fabuleux de 38,000 abonnés.

D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, en attaquant si violemment la réduction du prix de l'abonnement, l'ancienne presse n'obéissait à rien moins qu'à une conviction ; dans l'avénement de la presse à bon marché elle ne voyait qu'une chose, une concurrence redoutable qui menaçait sa prospérité, son existence même. Nier les conséquences de cette révolution, c'eût été nier le mouvement ; aussi, bon gré mal gré, ses plus obstinés détracteurs ont-ils été entraînés dans la voie nouvelle. Un seul journal, nous l'avons dit, *les Débats*, put rester au prix de 80 fr. sans compromettre son influence ni sa prospérité.

Quelques chiffres suffiront, d'ailleurs, à prouver quelle a été l'influence de l'abaissement du prix d'abonnement sur le mouvement de la presse.

Les feuilles timbrées à Paris pour le service des journaux n'étaient en 1828 qu'au nombre de. 28,000,000

Elles se sont élevées en 1836 à . . 42,000,000
en 1843 à . . 61,000,000
en 1844 à . . 62,283,260
en 1845 à plus de 65,000,000
en 1846 à près de 80,000,000.

A la fin de cette dernière année on comptait à Paris vingt-six journaux quotidiens, qui réunissaient environ 180,000 abonnés.

Quatre : le *Journal de Paris*, le *Messager*, le *Corsaire-Satan* et *la France*, en comptaient de 500 à 2,000.

Huit : le *Moniteur parisien*, la *Réforme*, l'*Echo français*, le *Courrier français*, la *Démocratie pacifique*, le *Droit*, la *Gazette des tribunaux* et l'*Entr'acte*, en comptaient de 2,000 à 3,000.

Neuf : le *Charivari*, la *Gazette de France*, le *Commerce*, la *Quotidienne*, la *Patrie*, l'*Estafette*, l'*Esprit public*, le *National*, l'*Univers*, en comptaient de 3,000 à 5,000.

Deux : les *Débats* et l'*Epoque*, en comptaient de 10 à 15,000.

Deux : *la Presse* et *le Constitutionnel*, en comptaient de 20 à 25,000.

Un, *le Siècle*, en comptait plus de 30,000.

Nous ne parlons pas du *Moniteur universel*, qui était envoyé gratuitement à tous les fonctionnaires, et qui comptait peu d'abonnés payants.

Ce rapide et prodigieux développement, la presse le doit peut-être moins encore à son bon marché qu'à la puissance expansive du feuilleton; du moins le feuilleton en est-il le premier mobile.

Dans l'origine, l'essence des journaux, c'était la politique. Mais la politique, nourriture devenue fort creuse et de moins en moins goûtée, ne pouvait faire vivre long-temps le journalisme dans les conditions

nouvelles où il s'était placé. Il chercha donc, à côté des lecteurs politiques, de nouveaux lecteurs, des lecteurs *littéraires*, si je puis m'exprimer ainsi, et la tentative eut un plein succès. Le feuilleton revêtit alors une forme toute nouvelle. Jusque là la critique littéraire et artistique en avait fait à peu près tous les frais ; il devint bientôt toute ou presque toute la littérature française. Ce n'étaient plus « ces lignes timides qui serpentaient modestement au dessous des formidables colonnes politiques, dont elles étaient l'accompagnement futile, la broderie élégante. » Tout au contraire, ce fut le feuilleton qui, nouvel Atlas, porta la politique sur ses puissantes épaules. C'est lui qui a fait pénétrer le journal au foyer des plus modestes familles, et lui a créé tout un monde nouveau d'abonnés ; c'est lui qui, ouvrant ainsi à la presse de nouveaux et immenses débouchés, a facilité cette alliance de la publicité politique avec la publicité industrielle dont nous parlions tout à l'heure, et, lui assurant ainsi une nouvelle source de revenus, a rendu possible le bon marché de l'abonnement (1).

Pour donner une idée de la frénésie du lecteur auquel on émiettait chaque matin une becquée d'intrigue amoureuse, il suffira de dire qu'un roman fort court d'Alexandre Dumas, *le Capitaine Paul*, procura au *Siècle* cinq mille abonnés en moins de trois semaines. Dans la banlieue, on accourait en foule au devant des porteurs. Alexandre Dumas a été la pierre angulaire du *Siècle*, la providence du roman-feuilleton. La sensation produite à Paris par la publication des *Trois Mousquetaires* et de *Vingt ans après* fut

(1) Cet envahissement des journaux dans le domaine des lettres était pressenti depuis long-temps ; il y a quelque cent cinquante ans que l'abbé Longuerue a dit : « Théophraste Renaudot nous a coupé le cou avec ses gazettes. »

immense. La vie publique, les affaires, et jusqu'aux joies et aux douleurs de la famille, tout cela était suspendu par la péripétie d'un chapitre. Vous dire le nombre de femmes qui se sont passionnées pour ces héros chimériques, cela ferait tout un roman aussi volumineux que les deux autres. Et pourtant, enlevez à d'Artagnan et à ses compagnons le manteau retroussé, le panache flottant et la rapière toujours hors du fourreau, vous ne trouverez là-dessous rien de vrai, rien de vivant, en un mot rien d'humain.

Mais ce succès, c'était à prix d'or que les journaux devaient l'acheter. Dans ces beaux temps du roman-feuilleton, les faiseurs en vogue rançonnaient les directeurs de journaux comme les artistes en renom les directeurs de théâtre. Disons tout de suite que leurs actions ont singulièrement baissé, tandis que celles des danseuses et des chanteurs suivent une progression ascendante qui s'arrêtera on ne sait où. Nous avons dit à quel prix avait été payé *le Juif errant*. Le plus maigre feuilleton coûtait à *la Presse* 300 fr. Dumas faisait avec MM. Girardin et Véron un traité qui lui assurait 64,000 fr. par an. Au *Siècle*, il s'engageait à fournir cent mille lignes par an à raison de *un franc cinquante centimes* la ligne. Et ce n'est pas assez, ces mêmes romans, il vendait à M. Troupenas, l'ancien marchand de musique, le droit de les éditer en sous-œuvre et en tout petit format. M. Troupenas avait compté sur un nombre illimité de volumes en coupant la ligne du journal en deux. Mais Dumas, déjà très fort en dialogue au point de vue de l'arithmétique, parvint à réduire l'alinéa au monosyllabe par la création savante du taciturne Grimaud. Voici un échantillon de ce dialogue, que Tacite eût envié. Le Mousquetaire interroge son valet :

— Eh bien?
— Rien.
— Rien!
— Rien.
— Comment!
— Rien, vous dis-je.
— C'est impossible!
— Puisque je vous le dis.
— En es-tu bien sûr?
— Certainement.
— C'est un peu fort!
— C'est comme cela.

M. Troupenas était un homme très fort en géométrie; eh bien! il s'est rendu à Hyères pour se recueillir, et il y est mort sans avoir pu résoudre le problème de mettre en deux lignes un seul des alinéas qui précèdent (1).

Matériellement parlant, le problème posé par la presse à bon marché était résolu. Il était prouvé que la publicité politique et la publicité commerciale, réunies dans un même cadre, pouvaient se prêter l'une à l'autre une puissante assistance, favorable à leur mutuel développement; qu'en fondant le bon marché sur le produit des annonces, ce produit s'accroîtrait en raison de la plus grande publicité résultant du bon marché; qu'on obtiendrait ainsi comme triple conséquence d'une pensée juste et franchement appliquéee un ample diffusion de la vie politique dans les couches sociales où elle n'avait pas encore pénétré, une vaste publicité mise au service du commerce et de l'industrie, enfin une large rémunération pour les capitaux

(1) *Chronique de Paris.*

appelés à concourir à cette œuvre de civilisation et de progrès.

Mais, à entendre les apôtres de la *jeune* presse, les conséquences de la réforme qu'ils apportaient ne devaient pas se borner à des résultats matériels et financiers ; ils s'en promettaient un effet moral bien autrement important. En élargissant son action, la presse, disait-on, devait se nationaliser davantage ; transportée dans un milieu plus vaste, sa pensée devait s'agrandir comme sa mission. Si des journaux s'adressant à deux ou trois mille lecteurs pouvaient impunément se faire les instruments de quelques coteries politiques, ou de quelques ambitions individuelles, il n'en serait plus de même quand l'adhésion sympathique de 20 ou 30 mille abonnés serait pour eux une condition d'existence.

Ces promesses ont-elles été tenues, ces espérances réalisés? Pour rallier et satisfaire des masses beaucoup plus nombreuses d'auditeurs, les journaux placèrent-ils leur confiance dans la force des sympathies politiques groupées autour d'eux? Hélas! non ; loin de là, ils abdiquèrent de plus en plus leur ancienne autorité sur les esprits. Devenus tributaires de la foule, ils eurent plus de souci de l'amuser que de l'instruire. L'indifférence croissante du public pour des débats sans vigueur et sans portée, pour des luttes mesquines de portefeuilles, suscita et entretint la vogue des romans-feuilletons, et la presse, semblable à la sultane des *Mille et une nuits*, ne prolongea plus sa vie qu'à charge de satisfaire chaque jour, sans l'épuiser, la curiosité d'un maître exigeant, par les fictions brillantes qui sont en possession de charmer son ennui.

Tout ce qui, jusque là, avait plus ou moins constitué, ce qui semblait devoir constituer l'essence du

journal, la discussion des affaires publiques, le développement des principes qui servent de liens aux divers partis, l'appréciation politique des hommes, des choses et des faits, tout cela ne fut plus considéré, au point de vue du succès, que comme des éléments secondaires, dont l'importance s'effaçait devant celle des œuvres de pure imagination. La critique littéraire elle-même dut se retirer devant le nouveau-venu, consignée d'ailleurs qu'elle était à la porte du journal par le fermier de la quatrième page, qui n'autorisait, pour les articles de librairie, que la publicité qui lui rapportait, la publicité à tant la ligne.

Nous ne voudrions pas blâmer la presse d'avoir accru son domaine de ces nouvelles richesses : nous croyons qu'il est dans son rôle de ne négliger aucun moyen d'action sur les esprits ; il faut pourtant convenir qu'il y avait bien quelque fondement dans le reproche qu'on lui adressait de changer en un trafic vulgaire ce qui était une magistrature, presque un sacerdoce ; de livrer à la spéculation la place que réclamaient la philosophie, l'histoire, les arts, la littérature, tout ce qui élève, en le charmant, l'esprit des hommes. Si l'extension donnée au roman-feuilleton propageait dans toutes les classes et dans tous les esprits un besoin de lire qui devra, en fin de compte, tourner au profit de la littérature, son effet immédiat avait été de réduire les maîtres au silence et de ruiner la librairie.

Le Journal-Encyclopédie, *l'Epoque, le Soleil.*

Quoi qu'il en soit, le succès du *Siècle* et de *La Presse*, les 300,000 fr. garantis comme minimum par la société Duveyrier aux quatre principaux journaux, étaient bien faits pour tenter la spéculation ;

elle trouvait d'ailleurs dans les reproches adressés à la nouvelle presse une sorte de prétexte, dont elle ne pouvait manquer de s'armer.

Ce fut *l'Epoque*, de bruyante mémoire, qui leva l'étendard de la concurrence, en juillet 1845 ; mais comme *l'Epoque* ne raisonnait guère qu'à coups de chiffres, — et quels chiffres! — c'est au prospectus d'un autre journal, du *Soleil*, que nous demanderons la raison d'être des astres nouveaux qui se levèrent alors à l'horizon du journalisme.

Mais, pour déblayer d'autant le terrain, disons tout de suite ce que c'était que *le Soleil*, ou plutôt ce qu'il devait être. *Le Soleil* était une nouvelle incarnation de M. Dutacq, qui, dépossédé de la gérance du *Siècle* en 1841, était à la recherche d'une affaire quand parut le prospectus de *l'Epoque*. Voyant que le public mordait à l'hameçon, il résolut de renouveler en 1845 ce qui lui avait si bien réussi en 1836 à l'encontre de *la Presse ;* il essaya de fonder une feuille rivale, dont le prospectus parut au mois de septembre, *trois mois après* celui de *l'Epoque*, circonstance qui nous porterait à croire que c'est à tort que *la Chronique* fait honneur à M. Dutacq de l'idée du journal encyclopédique. Quoi qu'il en soit, le prospectus du *Soleil*, parfaitement conçu, parfaitement écrit (l'auteur, croyons-nous, était une notabilité du barreau), dont nous avons reproduit en partie les arguments, faisait espérer un excellent journal, s'il eût tenu toutes ses promesses. Mais les fondateurs de *l'Epoque* parurent s'émouvoir de cette concurrence; des pourparlers eurent lieu, et *le Soleil* rentra dans le néant.

Les journaux politiques, disait le prospectus du *Soleil*, dans les conditions matérielles où ils sont aujourd'hui placés, ne peuvent plus suffire à la par-

tie matérielle de leur tâche. En effet, les exigences du feuilleton et les progrès croissants de l'annonce rendent le format de cette époque beaucoup trop restreint pour la discussion des affaires et des questions qui surgissent chaque jour. Quelques feuilles accréditées, en vue d'une association avec une compagnie qui s'est fondée pour l'exploitation de la publicité commerciale, ont pris récemment l'initiative d'un agrandissement devenu indispensable. C'est un progrès, sans doute; mais les tarifs de la société des annonces, conçus dans une pensée de monopole impossible à réaliser, sont beaucoup trop élevés. Pour obtenir des annonces le plus grand revenu possible, il faut les multiplier par le bon marché, et leur ménager, en conséquence, un vaste espace, pour qu'elles ne débordent pas en dehors des limites qui doivent leur être assignées : première raison pour donner aux journaux une plus grande dimension. Une considération d'un ordre plus élevé conduit au même résultat. La presse quotidienne est le mode le plus actif et le plus puissant de circulation pour la pensée et de propagation pour les faits. La politique fut longtemps seule en possession de ce merveilleux instrument. La littérature voulut à son tour participer à ces avantages; le feuilleton, devenu quotidien, fut son domaine spécial, et dès lors on eut réellement deux journaux en un seul. Mais en dehors de la politique et de la littérature, il est d'autres éléments qui demandent à se faire jour dans la publicité périodique, et pour lesquels, vu l'insuffisance du cadre des journaux, il a dû se créer des organes particuliers.

Nous citerons en première ligne les matières judiciaires, qui intéressent les affaires d'un très grand nombre de citoyens et la curiosité de tous. Puis-

qu'elles alimentent, en France, une trentaine de journaux quotidiens, il est évident qu'une feuille politique et littéraire disposant d'un espace suffisant peut les rattacher à son domaine, au grand avantage du public, ainsi dispensé d'un double abonnement. Nous en dirons autant du commerce et de l'industrie, des sciences médicales, de l'instruction publique, etc.

C'était l'idée fondamentale de *l'Epoque*, un peu mieux habillée.

L'Epoque, elle, n'y va pas par tant de circonlocutions; elle ne s'annonce pas comme poursuivant la réalisation d'une idée morale; elle se pose nettement comme une spéculation, et procède non par raisonnement, mais par chiffres : «La compagnie Duveyrier, dit-elle, est venue prouver la possibilité d'une nouvelle révolution dans le système et l'économie des journaux quotidiens. Notre avis est qu'elle obtiendra un plein succès. Une cause toutefois pourrait amoindrir les résultats qu'elle espère atteindre : c'est le format actuel des journaux, même le nouveau, qui, avec sa quatrième page à 2,500 lignes seulement, est encore trop petit pour rendre tout à fait possible l'annonce à bon marché, et c'est seulement par le bon marché que l'on peut espérer d'arriver à multiplier l'annonce. Ce raisonnement nous a conduits à prendre un format supérieur à celui des plus grands journaux quotidiens actuels. Un journal de cette dimension, tiré à 30,000 exemplaires, coûtera 272,500 fr. de plus que les autres grands journaux. Mais nous trouverons le moyen de balancer plus que complétement cette dépense : 1° par le produit de 1,500 ligres d'annonces que nous avons de plus que les autres grands journaux ; 2° par la vente

au numéro, organisée à l'anglaise, qui, à 15 centimes le numéro, porte le produit de 364 numéros à 54 fr. au lieu de 44 fr., ce qui, *en supposant* une vente de 10,000 exemplaires, donnerait seul un profit, toute remise déduite, de 80,000 fr. (1). — Notre format, qui nous permet de donner nos annonces à bon marché, nous met aussi à même d'adopter pour le tarif des annonces un système plus logique, plus consciencieux, plus déterminant, celui du prix d'annonces proportionné au nombre des abonnés.» (Le nombre des abonnés, disait une note, sera inscrit en tête du journal et justifié par un certificat de l'imprimeur et le livre de l'administration du timbre.)

Suivent des additions entassées les unes sur les autres, et aboutissant à ce résultat pyramidal : «Ainsi à 40,000 abonnés, malgré l'extrême bon marché de nos annonces, notre bénéfice net serait de plus de *six cent mille francs;* à 20,000 abonnés, il serait déjà de 250,000 fr.»

C'était là déjà un assez beau denier; à cela il n'y avait qu'une toute petite difficulté : il ne s'agissait plus que d'avoir ces 20, ces 40,000 abonnés, que de trouver chaque jour ces 4,000 lignes d'annonces. Mais *l'Epoque* n'est pas embarrassée pour si peu; son succès est infaillible, elle va vous le prouver en peu de mots :

(1) Cette idée avait déjà été exploitée en 1836 par M. Bohain, avec *le Figaro*, qu'il faisait vendre chez tous les épiciers et boulangers de Paris. Elle fut encore appliquée en 1841, par M. de Genoude, à ce fameux journal *la Nation*, publié sous les auspices de MM. Arago, Laffitte et Chateaubriand, qui devait réunir tous les partis. Il ne réussit pas mieux à l'*Epoque*, malgré le costume excentrique de ses porteurs, qu'il n'avait réussi à ces journaux. Il fallait la révolution de 1848 pour donner quelque importance à ce mode d'écoulement.

« Si notre combinaison d'agrandissement n'avait pour résultat que la solution du problème des annonces à bon marché, le public ne devrait nous savoir gré qu'à demi : quatre mille lignes d'annonces, cela est fort bien pour le commerce, mais l'abonné, qu'y gagnerait-il ? Le présent système a précisément pour effet de permettre, au profit du lecteur et de l'abonné, beaucoup plus qu'il ne réalise en faveur du commerçant et de l'industriel. En effet, à une feuille incomplète dont la politique et la littérature font presque seules les frais, il substitue un journal complet, un journal universel, renfermant dans la *vaste enceinte de ses colonnes jusqu'à dix spécialités de journaux*. Dire que le journal *l'Epoque* sera une sorte d'encyclopédie quotidienne, ce n'est pas trop dire. » Dans tous les cas, on conviendra que cela aurait pu être mieux dit ; mais, nous le répétons, *l'Epoque* ne se piquait pas d'atticisme : si vous lui eussiez parlé style, elle vous eût répondu millions ; et le lecteur pouvait-il s'arrêter à ces misères quand on lui promettait pour son déjeuner de chaque jour *dix journaux distincts et complets* : LISEZ L'EPOQUE !

Voici quels étaient ces dix journaux quotidiens — *distincts* — publiés *dans l'Epoque* : 1° Journal politique, 2° Journal de l'armée et de la flotte, 3° Journal des cultes, 4° Journal des travaux publics, 5° Journal municipal et administratif, 6° Journal de l'instruction publique, 7° Journal des sciences et de médecine, 8° Journal du droit et des tribunaux, 9° Journal commercial et agricole, 10° Journal littéraire (feuilleton).

Le Soleil, lui, ne promettait que six journaux, mais flanqués de six revues, et portant les unes et les autres tout une encyclopédie dans leurs flancs. Nous n'avons pas compté, dans son prospectus,

moins de *cent vingt-cinq rubriques*, et toutes accompagnées de leur explication, de leur raison d'être, habilement déduite, exprimée heureusement.

Il y avait là, certes, de quoi, dirons-nous allécher, ou effrayer l'abonné? L'un et l'autre : pour certains lecteurs le journal est toujours trop long; pour d'autres il ne l'est jamais assez. Mais, nous l'avons dit, il ne fut pas donné aux Français de se chauffer aux rayons de cet étincelant soleil, et, privés de ce phare lumineux, quelques uns eurent le malheur de s'engager dans la *vaste enceinte* des froides et lourdes colonnes de *l'Epoque*.

L'Epoque, en effet, très habilement lancée, ouvertement protégée par le gouvernement, qui supportait impatiemment les velléités indépendantes des *Débats* et était assuré de trouver dans le nouveau journal une obéissance absolue, *l'Epoque* put se croire un instant sur la voie du succès; mais elle avait compté sans un adversaire dont le silence devait étonner.

M. de Girardin avait vu sans sourciller se développer cette feuille gigantesque qui semblait devoir étouffer *la Presse* dans ses larges replis; quelque grande qu'elle fût et combien qu'elle s'agitât, il en avait bientôt mesuré la juste valeur : ce n'est pas lui que pouvait éblouir une pareille fantasmagorie. Cependant, un beau jour, *le Commerce* ayant été mis en vente au prix de 100,000 fr. et n'ayant pas trouvé d'acquéreur, le rédacteur de *la Presse* en exprime son étonnement.

« Ce fait, dit-il, paraît vraiment étrange et inexplicable, quand on le rapproche de la facilité merveilleuse avec laquelle, dit-on, les capitaux se trouvent en ce moment par millions pour fonder des journaux nou-

veaux! Que ce journal doive s'appeler *la Semaine*, *l'Universel*, *l'Époque*, *le Progrès*, *le Soleil*, *l'Esprit public* ou *la Gazette du commerce*; qu'il doive paraître une fois par semaine ou tous les jours, format gigantesque ou format nain; qu'il doive servir d'organe aux conservateurs les plus exagérés ou à l'opposition la plus indisciplinée, il lui suffit de répandre un prospectus et de former une société par actions, pour que la souscription, à peine ouverte, soit fermée! C'est à peine si les souscripteurs les plus favorisés, quand ils ont demandé cent actions, en obtiennent cinq; du moins nous assure-t-on que les choses se passent ainsi..... Ils se contentent des chiffres les plus grossièrement mensongers, de promesses de bénéfices les plus évidemment illusoires; ils n'examinent aucune des clauses des statuts sociaux; ils ne prennent pas la peine de s'enquérir quels sont les écrivains qui seront appelés à concourir à la rédaction du journal en projet, et si on leur demandait le nom du fondateur, ils seraient bien embarrassés de le dire. » (1)

Là dessus M. Granier de Cassagnac prend feu; il taille sa meilleure plume et s'en va-t-en guerre contre son ancien chef de file, qu'il vous arrange! vous allez voir!

« Nous avons lu aujourd'hui dans *la Presse* un article assez confus, duquel il résulte que son directeur a complétement perdu cette intelligence du mécanisme et de l'industrie des journaux, dont il s'est montré long-temps doué à un degré si remarquable. Autrefois M. de Girardin précédait la presse; maintenant il ne peut même plus la suivre. En toutes choses, les dieux s'en vont.

(1) Et de fait, bien peu des actionnaires de *l'Epoque* en ont connu le fondateur. On ne voyait que M. Granier de Cassagnac. la première plume, et M. Solar, le directeur-gérant, excellent homme, peu fait pour tant de bruit. Mais le *deus ex machina* c'était M. Victor Bohain, ancien rédacteur en chef du *Figaro*, le créateur de l'*Europe littéraire*, le fondateur de la *Société des Dictionnaires*, le directeur du *Courrier de l'Europe*, à Londres, l'inventeur de *la Semaine*, etc., etc.

» La mise en vente du journal *le Commerce*, qui n'a pas pu trouver d'acheteurs sur la mise à prix de cent mille francs, est le prétexte de l'article de *la Presse*; son motif évident est à peine dissimulé, c'est le dépit que lui causent les efforts intelligents et vigoureux faits à cette heure pour modifier les conditions du journalisme et pour lui faire atteindre son suprême progrès. La nature humaine est toujours la même; *la Presse* est persuadée qu'elle a posé ses colonnes d'Hercule, et que le monde finit là où la fatigue l'a forcée de s'arrêter. Cette prétention n'est pas nouvelle; les choses qui finissent ont toujours protesté contre les choses qui commencent. Lorsque Shakspeare ouvrit par ses admirables tragédies l'ère dramatique de l'Angleterre, l'honorable corporation des montreurs d'ours de Londres adressa une pétition à la reine Elisabeth pour demander l'interdiction des œuvres de l'auteur de *Macbeth* et de *Richard III*, en alléguant qu'elles pervertissaient l'art et compromettaient la morale publique. *La Presse* ne signale encore que l'immoralité de l'entreprise des nouveaux journaux; la suppression viendra plus tard.

» Et non seulement M. le directeur de *la Presse* a perdu l'intelligence du mécanisme et de l'industrie des journaux, hélas! il a perdu encore la mémoire. Le croiriez-vous? lui qui dit de la combinaison de *l'Epoque* pis que pendre, il en est pourtant l'inventeur! Oui, M. de Girardin a inventé la combinaison du journal *l'Epoque*; seulement il l'a inventée comme Salomon de Caux inventa la machine à vapeur, dont on n'a pu se servir que deux cents ans après, lorsque Watt et Fulton l'eurent reconstituée et perfectionnée.

» Sur quoi repose, en effet, l'idée fondamentale de *l'Époque?* Sur ceci, qui est fort simple : dispenser les lecteurs de recourir aux journaux spéciaux, et leur donner à la fois non seulement le journal politique de leur opinion, mais encore le journal spécial de leur profession : à l'avocat, le journal des tribunaux; au négociant, le journal du commerce; au militaire, le journal de l'armée; au marin, le journal de la flotte; au prêtre,

ou au ministre, le journal des cultes; au professeur, le journal de l'instruction publique; au littérateur, le journal littéraire; au savant, le journal des sciences. Eh bien! la *Presse* a publié, le 1er juin 1837, le plan d'une *Presse universelle* qui a été véritablement le point de départ de l'*Epoque*. (Nous en parlerons tout à l'heure.)

» Non, M. de Girardin n'a plus la moindre intelligence des journaux, s'il croit un seul mot de l'article ridicule publié aujourd'hui par *la Presse*. Et il faut bien, en effet, que *la Presse* soit pour lui la dernière limite de sa science, car il n'a pas eu les yeux dessillés par un fait considérable qu'il a lui-même aidé à produire. Ce fait, c'est le feuilleton.

» Que prouve le succès immense du feuilleton des journaux quotidiens? Il prouve qu'à côté des lecteurs *politiques*, dont le nombre est limité, il y a tout un monde nouveau de lecteurs *littéraires*, qui ont triplé le personnel des anciens abonnés. Eh bien! après avoir dû leur succès à des abonnés *spéciaux*, à des abonnés *non politiques*, les prétendus grands-prêtres du journalisme n'ont pas compris qu'il fallait continuer à chercher des lecteurs *à côté* de la politique; et, après avoir réussi par un journal littéraire, réussir encore par un journal des tribunaux, par un journal commercial et agricole, par un journal de l'armée et de la flotte, par un journal des cultes, par un journal des sciences, enfin par tous les journaux spéciaux qui répondent à des professions et à des besoins.

» Non, la politique ne suffit plus aux journaux à bon marché, qui ont besoin de se sauver par les annonces, et qui ne peuvent pas avoir des annonces considérables sans un très grand nombre d'abonnés. C'est pour cela qu'à côté de la politique, laquelle est d'ailleurs devenue fort creuse, il faut placer toutes les matières qui font le sujet d'une publication spéciale, et envoyer en quelque sorte à chaque abonné, sans augmentation de prix, un cabinet de lecture à domicile. En présence de dix journaux, on n'est pas obligé de tout lire, comme, à un dîner à trois services, on n'est pas obligé de tout

manger; seulement chaque abonné choisit la lecture qui l'amuse, qui l'instruit ou qui le sert.

» ... *L'Époque* donnant *dix journaux complets* pour le prix de *la Presse toute seule*, il faudrait à cette dernière une singulière infatuation d'elle-même pour s'imaginer que l'on ne trouvera pas autant d'empressement qu'elle dans le public, quand on lui offrira dix fois plus de matière pour le même argent... »

La riposte ne se fit pas attendre. Dès le lendemain M. de Girardin, criblant à jour les calculs de M. Bohain, renversait tout cet échafaudage de chiffres si habilement construit, et montrait comme perspective aux grands personnages qui patronaient une pareille œuvre..... le banc de la police correctionnelle.

Entre autres vérités à l'adresse de son adversaire, M. de Girardin rappelait en quels termes M. Granier de Cassagnac parlait, six mois auparavant, dans *le Globe*, du nouveau format adopté par *la Presse*.

« Les gens, disait le futur champion du plus gigantesque de tous les journaux, les gens qui ont eu l'idée lumineuse d'exagérer le format des journaux de telle sorte qu'un journal ne fût plus qu'un livre déployé, c'est-à-dire un livre incommode, ne se sont jamais demandé sans doute à quoi cette pauvre innovation pouvait être bonne. Nous nous le sommes demandé, nous, et nous sommes arrivé, après un examen approfondi, à répondre qu'elle ne peut être bonne qu'à faire de mauvais journaux... Ce n'est pas pour leurs abonnés, c'est pour eux-mêmes que les spéculateurs du journalisme adoptent le grand format : car, s'il ne s'agissait que de donner plus de matière aux abonnés, il suffirait de supprimer les annonces, qui envahissent la quatrième page. Mais il s'agit bien de l'intérêt réel des abonnés, vraiment! il s'agit de faire une affaire....... Il faut bien se rendre compte de ce que c'est qu'un journal. Ce n'est pas le gouvernement, ce n'est pas la littérature, ce n'est

pas le théâtre, ce n'est pas la science, ce n'est pas la société; c'est la critique du gouvernement, de la littérature, du théâtre, de la science, de la société. C'est à la spécialité de la critique que le journal est propre, et uniquement à cette spécialité, parce que le journal est une œuvre de soudaineté, parce qu'on l'improvise, et que le gouvernement, la littérature, le théâtre, la science, la société, ne s'improvisent pas. Eh bien! pour le journal qui reste fidèle à sa spécialité, qui est de faire de la critique (on sait si *le Globe* s'en faisait faute, et quelle critique était la sienne), le format actuel est suffisant; le format plus grand est une mauvaise chose...

» Si nous avions à présenter le programme d'un nouveau journal, *nous proposerions le maintien du format, la suppression des annonces, la suppression du roman-feuilleton, et l'élévation du prix du journal à* 100 *fr.* »

M. Granier répliqua par des injures, qui ne pouvaient rien réparer : le coup était porté. De ce moment les versements s'arrêtèrent; à peine *l'Epoque* était-elle née que les embarras commençaient pour elle; et ce n'est qu'à force d'expédients, — et quels expédients! — qu'elle parvenait à prolonger sa vie pendant quinze ou dix-huit mois, au bout desquels elle était forcée de céder les quelques abonnés qui lui restaient, — à qui? — à *la Presse.*

Nous avons peut-être un peu insisté sur ces détails; mais il nous a semblé qu'ils n'étaient pas sans intérêt. Le journalisme ne peut pas avoir dit son dernier mot; de nouveaux efforts seront faits assurément pour le tirer de l'ornière où il est retombé : ceux qui les tenteront trouveront d'utiles enseignements dans l'histoire de cette période si agitée de ses annales. L'insuccès de *l'Epoque* a tenu à d'autres causes encore qu'à l'exagération du principe sur lequel elle s'appuyait; tout n'était pas mauvais dans son pro-

gramme. L'idée qui avait présidé à sa création avait son point de départ — M. de Cassagnac en convenait lui-même — dans un projet de M. de Girardin, qu'on trouve toujours le premier sur ce terrain. En 1837, le directeur de *la Presse* avait eu la pensée d'annexer chaque jour à son journal cinq suppléments spéciaux.

« Les journaux, disait-il alors, sont devenus un des premiers éléments de notre existence publique et sociale, de notre existence de citoyen; mais, les intérêts du citoyen une fois satisfaits, nos droits et nos devoirs clairement définis, suffisamment indiqués, la presse périodique n'a-t-elle pas à s'occuper d'un autre ordre d'idées, d'une nouvelle série de besoins?

» Chacun de nous n'exerce-t-il pas une profession, ou ne tient-il pas dans le monde un rang qui exige un commentaire vivant, un guide de tous les jours, une espèce de moniteur dans lequel s'enregistrent les faits, les enseignements, les doctrines, qui ne peuvent trouver place dans les colonnes des journaux politiques?

» Ces faits, ces enseignements, ces doctrines, ont déterminé la création de feuilles spéciales : ainsi sont nés les journaux de droit, de médecine, de sciences, d'arts, d'industrie; mais ces journaux, par la spécialité même où ils se renferment, imposent une double dépense à l'abonné, qui, s'il est médecin, doit encore souscrire à une feuille politique : car les soins de sa profession ne le détournent pas de ses devoirs et de ses intérêts de citoyen.....

» Les fondateurs de la *Presse universelle* se sont proposé pour but de satisfaire à la fois l'homme privé et le citoyen. Pour atteindre ce but, ils publieront dans un seul cadre, mais dans un format différent, deux feuilles entièrement distinctes et cependant réunies, afin d'en mettre le prix à la portée de toutes les positions : car, depuis la révolution opérée dans la presse périodique par les journaux à 40 fr., l'adoption de ces bases économiques est devenue leur condition première d'existence.

» Ainsi, c'est un double journal en cinq éditions supplémentaires qui paraîtra tous les jours sous le titre général de *Presse universelle*; ces éditions supplémentaires s'adresseront aux professions qu'indique chaque titre : *Supplément militaire et naval*; — *Supplément judiciaire et administratif*; — *Supplément médical*; — *Supplément industriel et commercial*; — *Supplément littéraire et artistique.* »

Le prix de chaque supplément eût été de 20 fr.

Il y avait certes une excellente idée dans cette combinaison économique. Elle consistait, comme on le voit, à publier divers suppléments spéciaux qui eussent été à *la Presse* ce que sont les rayons ou les rais d'une roue à son axe. Ainsi, par exemple, le commerçant abonné à *la Presse*, moyennant un faible surcroît de prix, aurait reçu avec son journal politique un supplément industriel et commercial ; le jurisconsulte, le notaire, l'avoué, un supplément judiciaire qui eût été un véritable journal des tribunaux. Chaque spécialité assez vaste pour fournir un nombre d'abonnés suffisant aurait ainsi donné lieu à une édition distincte et spéciale de la *Presse*.

La *Presse universelle* resta à l'état de projet, parce que son auteur, surchargé d'affaires, ne pouvait ni ne voulait la faire seul ; et aussi parce qu'elle soulevait une question fiscale douteuse. L'art. 2 de la loi du 14 décembre 1830 portait : « Il ne sera perçu aucun droit pour un supplément, qui n'excédera pas 30 décimètres carrés, publié par les journaux imprimés sur une feuille de 30 décimètres carrés et au dessus. » C'est sur l'interprétation de cet article que reposait toute la combinaison, qui aurait eu pour résultat de publier deux journaux très distincts moyennant un seul droit, économie toute claire et

très importante. Mais pouvait-on donner une pareille extension au mot *Supplément?* Pouvait-on espérer que les tribunaux l'interpréteraient dans un sens aussi large? Cela était peu probable. Cependant, comme l'affirmative avait pour elle de sérieuses autorités, comme au fond le germe de l'idée était fécond, M. de Girardin la reprit en partie en 1843, et publia sous le titre de Supplément à *la Presse* un *Bulletin des tribunaux*. En quelques mois ce bulletin avait augmenté de plus de 6,000 le nombre des abonnés de *la Presse*, et ce succès avait déterminé la *Gazette des Tribunaux,* justement effrayée, à prendre le grand format. Mais la question fut déférée aux tribunaux par l'administration, et elle fut résolue contre *la Presse*.

L'Époque et *le Soleil* eurent la prétention de faire entrer dans le cadre même du journal les suppléments de *la Presse*, de donner dans un même contexte dix ou douze journaux dont elle aurait fait, elle, dix feuilles distinctes. On comprend, sans que nous ayons besoin d'insister, la différence entre les deux combinaisons, le peu de sérieux de celles de MM. Bohain et Dutacq. Il ne suffit pas pour être autorisé à dire qu'on publie dix journaux dans une seule feuille d'y faire dix petites cases au moyen de dix gros titres, d'imprimer un damier sur une feuille gigantesque que personne ne pourra déployer. Le journal-encyclopédie n'est qu'une utopie, ou plutôt, disons le mot, un leurre.

Notre première raison de penser ainsi—et celle-là pourrait nous dispenser d'en donner d'autres— c'est qu'un journal universel serait impossible à bon marché, et le bon marché aujourd'hui est, pour un journal, la première condition, la condition *sine quâ non*. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup

d'œil en arrière, de repasser l'histoire du journalisme pendant ces quinze dernières années, et de voir les cadavres de journaux qui jonchent de toutes parts le champ de la concurrence.

Or le bon marché n'est rendu possible que par le produit des annonces, et les annonces ne donnent un produit sérieux qu'aux journaux qui ont une clientèle, et la clientèle ne se crée pas en un jour, si bien que l'on sache jouer de la grosse caisse. *L'Époque* l'avait bien compris; aussi avait-elle résolu de ne pas attendre venir les 20,000 abonnés nécessaires pour lui assurer le rang respectable qui convenait à sa grandeur; elle se les donna tout de suite, et tira dès le premier jour à 20,000 exemplaires. L'expédient pouvait être ingénieux, mais à coup sûr il était ruineux.

Voici d'ailleurs un argument péremptoire emprunté à la cause, et que nous croyons devoir reproduire : c'est le budget de *la Presse* en 1845, opposé par M. de Girardin aux calculs fantastiques de *l'Epoque*.

FRAIS PROPORTIONNELS PAR ABONNEMENT.

Départements.

Timbre	360 nos à 6 c.	21 fr. 60 c.
Poste	id. 4 c.	14 40
Papier	360 flles à 3 c.	10 80
Tirage et pliage	id. 1 c.	3 60
		50 fr. 40 c.

Paris.

Timbre, papier, tirage et pliage, comme pour les départements	36 fr. c.
Port, à un cent. le no	3 60
	39 fr. 60 c.

Non compris les feuilles gâtées au tirage; or toute

feuille timbrée et gâtée représente une perte nette de 10 cent.

Ainsi le prix d'abonnement de *la Presse*, en le calculant à 40 fr. pour Paris et à 48 fr. pour les départements, remises compensées par la différence existant entre le prix de l'année et celui des trimestres et semestres, n'était même pas suffisant pour couvrir les frais proportionnels; point de bénéfice sur les abonnements de Paris, et perte sur ceux des départements, perte qui ne laissait pas que de représenter un chiffre assez rond quand elle se répétait quinze à vingt mille fois.

Voici maintenant quelles étaient les dépenses ou frais fixes :

Rédaction et correspondance (gérant compris)	144,000 f.
Composition	50,000
Usure des caractères.	25,000
Administration	30,000
Loyer.	10,000
Perte sur le cautionnement. . .	3,000
Echanges et gratuits.	6,000
Procès, amendes.	2,000
Réparations et renouvellement des presses mécaniques, imprévu et dépenses extraordinaires	12,000
Total. .	282,000 f.

Telle est la somme énorme que devaient couvrir les annonces. Celles de *la Presse* étant alors affermées 300,000 fr. par la société Duveyrier, il restait un bénéfice d'environ 20,000 fr.

On peut juger, d'après ces chiffres, les supposât-on même quelque peu exagérés, quelles chances of-

frait un journal comme *l'Époque* se donnant au même prix que *la Presse*.

Mais des considérations d'un autre ordre militaient contre cette prétention de la presse à l'encyclopédie. Prétendre faire de chaque numéro d'un journal un gros livre encyclopédique, c'est monter, si l'on veut, une entreprise de librairie, mais c'est tuer du coup cette noble institution dont le but est d'agir sur l'esprit public à chaque instant et sans relâche, précisément par cette brièveté intelligente et incisive qui s'accommode aux loisirs de chacun et de chaque jour. Le journalisme ainsi défiguré n'est plus une tribune, mais une chaire de pédadogue, aux dissertations sans suite et sans fin. C'est une fabrique de traités incomplets et avortés sur toutes sortes de choses, ce n'est plus une puissance.

Ce n'est point sur la grandeur du format, sur le plus ou moins grand nombre de rubriques et de compartiments, que doivent se mesurer la valeur et l'importance d'un journal; mais sur l'excellence, le nombre et la rapidité de ses renseignements, de ses informations, de ses correspondances; sur la fidélité, la promptitude et l'étendue avec lesquelles il rend compte des débats législatifs et judiciaires.

Nous le croyons avec un *journaliste* — nous nous servons à dessein de cette expression par laquelle nous voudrions faire entendre autre chose qu'un écrivain, un publiciste — nous croyons, dis-je, avec un journaliste dont les œuvres ne permettent pas de nier la compétence, que « l'idée vraie, l'idée juste, c'est de demander :

» Aux traités, la science;
» Aux livres, les idées;
» Aux revues, l'étude approfondie des questions;
» Aux recueils spéciaux, de justifier leur titre;

» Aux journaux quotidiens, la publicité la plus prompte et la plus impartiale donnée à tous les débats, à tous les documents, à tous les faits ; le jugement le plus rapide et le moins passionné sur les événements, les institutions, les hommes et les choses. »

Que la presse, cette vivante image de la société, suive les mouvements des idées, quand elle ne le devance pas, rien de mieux, c'est son essence et son devoir ; mais qu'elle n'oublie point qu'en toutes choses il est de justes limites où s'arrête le bien, surtout qu'elle ne s'oublie point elle-même. Le journalisme, avons-nous besoin de le répéter, est une institution éminemment politique et morale ; il peut, dans de certaines bornes, emprunter à l'industrie, mais il ne saurait se faire industrie lui-même, sans perdre toute portée et toute influence, sans se suicider, sans s'annihiler.

VI

LA PRESSE EN 1848

Plus rien ! Liberté, libertas ! — Les *Républiques* de toutes les nuances. — *La République des femmes ;* leur *Politique*, leur *Opinion*, leur *Voix*, etc. — Un paragraphe en faveur de ces dames.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DÉCRET

Au nom du peuple français.

Art. I.

Il n'y a plus rien.

Art. II.

Tout le monde est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait sur les barricades, le 24 février 1848.

Cette plaisanterie, imitée d'un petit journal du mois de juin qui pouvait au moins confier l'exécution de son projet de décret, fait en conseil, à la commission du pouvoir exécutif, exprime bien mieux encore la situation au 24 février. « Rien ! rien ! rien ! entendez-vous ! s'écriait *l'Ami du Peuple*, le 27 février ; rien, c'est cruel ; mais rien, c'est beau ! » Cela était vrai surtout pour la presse. « Il est bien entendu,

disait encore Raspail, que toutes les lois des deux gouvernements déchus qui portaient entrave à la libre manifestation de la pensée sont abolies à jamais; le peuple en a fait des cartouches, ainsi que de la charte bâclée. »

Ainsi, plus de cautionnement, plus de timbre, plus de déclaration, d'autorisation, plus de liens en un mot, plus d'entraves d'aucune sorte; plus de conditions ni d'âge, ni de moralité, ni d'esprit même. Le Français le plus mineur, le plus dépourvu de mœurs et de lettres, pouvait faire imprimer, en ces jours de gloire... ses opinions? non... ses élucubrations? ce serait trop encore... enfin ce que vous voudrez, ce qu'il voulait. Et vraiment il ne fallait pas avoir 50 fr. dans sa poche pour se refuser la satisfaction de s'élever à soi-même un petit monument en faisant imprimer un carré de papier, qu'on remplissait de choses quelconques, sous un titre quelconque, et qu'on signait magistralement : *le Rédacteur en chef*, MOI. C'est alors qu'on pouvait dire que l'esprit courait les rues, et quel esprit! bon Dieu! Et comme on se sentait fier d'être Français quand on coudoyait dans tous les carrefours *le Perdu Chêne*, *l'Amer Duchêne*, *la Vraie Raie publique* et autres chondroptérygiens!

Si la plupart de ces carrés de papier n'avaient ni rime ni raison, en revanche ils n'avaient pas même le mérite de la nouveauté. La révolution de février a eu un tort, entre autres, c'est d'avoir voulu singer la première révolution. La presse — nous nous servons de ce mot faute d'autres — la presse donna surtout dans ce travers. On en va juger.

Un mot avant d'entrer en matière. La révolution de février s'offrait à nous sous un aspect profondé-

ment triste et sous un autre qui l'était beaucoup moins. Nous avons préféré nous placer à ce dernier point de vue, parce que, entre autres avantages, il nous laissait une plus grande liberté d'allure. Mais il ne faudrait pas qu'on se hâtât trop de conclure de notre ton à nos sentiments intimes. Nous avons ri de certaines excentricités littéraires poussées jusqu'à l'absurde; nous avons ri de certaines théories sociales, ou plutôt de la façon brutale ou inepte dont elles étaient présentées, façon très propre à compromettre les plus utiles réformes; nous avons ri de la manière dont certaines gens qui crient leur républicanisme sur les toits pratiquent les vertus que ce mot semblerait devoir renfermer. Mais est-ce à dire qu'à nos yeux il n'y ait pas de vrais républicains? Est-ce à dire que nous méconnaissions ce qu'il pouvait y avoir de bon sous ces excentricités de toutes sortes dont nous avons plaisanté, que nous prétendions que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes? Non certes; mais nous sommes patient, parce que nous avons la foi. Ces grands mots de *liberté*, *égalité*, *fraternité*, ne datent pas précisément de 1848; nous les connaissions avant que M. Caussidière les fît inscrire sur tous nos murs; nous les avons lus dès notre enfance dans un certain livre qui s'en va cheminant par le monde depuis tantôt dix-neuf siècles, lentement, mais sûrement, irrésistiblement. Nous avons lu de plus dans ce livre que l'erreur ne saurait prévaloir contre la vérité, et nous attendons patiemment, priant Dieu qu'il nous envoie le moins possible de révolutions de février.

Cela dit, en avant!

Le premier journal qui nous arrive à travers les barricades, c'est

LA RÉPUBLIQUE, fondée, selon son titre, le 24 février. — Le 24 février! Qui savait alors où nous allions, si ce n'est le Nostradamus du 19e siècle, l'inventeur de *l'Almanach prophétique*, M. Eugène Bareste, ou plutôt Barestadamus, comme on l'a baptisé? Toujours est-il que le prophète avait deviné juste, et *la République*, dont le premier numéro parut le 26 février, eut un grand et prompt succès. D'abord dévouée au gouvernement provisoire, elle devint bientôt un des organes les plus ardents des doctrines socialistes. Voici, d'ailleurs, quelle était sa profession de foi, que nous citons comme le point de départ de tant d'autres dont nous allions bientôt être assourdis; elle est adressée *à tous les citoyens!*

Le titre qu'on vient de lire et les devises qui l'accompagnent disent assez ce que sera le journal *la République*....

Nous voulons la *liberté*, le *progrès* et l'*ordre*; mais nous voulons surtout :

Que les lois qui entravent la liberté de penser, de parler, d'écrire et de s'assembler, soient abolies à tout jamais;

Que les intérêts et les droits de chacun, ceux du riche comme ceux du pauvre, soient respectés également, et soutenus efficacement par des institutions en harmonie avec les besoins du temps, les désirs de notre époque;

Que tous les citoyens qui participent aux charges de la France puissent être électeurs, et même éligibles;

Que l'éducation soit donnée gratuitement aux enfants de tous les Français;

Que le travail matériel et intellectuel soit organisé sur de nouvelles bases;

Que les rapports des maîtres et des ouvriers soient réglés dans l'intérêt des uns comme des autres;

Que l'existence de tous les travailleurs soit assurée d'une manière définitive;

Que les différentes branches de l'agriculture, de l'in-

dustrie et du commerce reçoivent les améliorations qu'elles réclament;

Que les sciences, les lettres et les arts soient protégés comme ils doivent l'être en France, dans cette nation intelligente qui marche depuis si long-temps à la tête de la civilisation européenne.

Nous voulons, en un mot, que tous les citoyens soient libres, qu'ils occupent tous les emplois dont ils sont capables, qu'ils jouissent de tous les droits politiques, et qu'ils puissent être pour toujours affranchis du besoin et de la misère! — *Vive la République!*

Malgré les nombreuses amendes dont elle fut frappée, *la République* a vécu, la dernière des feuilles de son parti, jusqu'en 1851.

Ce titre sonnait trop bien pour qu'il ne fût pas reproduit, la république, d'ailleurs, comportant toute sorte de nuances. Ainsi, nous eûmes une *République française* et une *République universelle*, une *République démocratique*, une *République démocratique et sociale*, et, *rinforzando*, une *République rouge*, émanant, comme le *Bonnet rouge*, journal des sans-culottes, de la rue des Boucheries, et qui avait emprunté son épigraphe à Proudhon : « Souvenez-» vous que le drapeau rouge est le signe d'une révo-» lution qui sera la dernière. Le drapeau rouge! c'est » l'étendard fédéral du genre humain. » Il y eut même une *République napoléonienne*. Mais tous ces canards barbottaient dans le faux et dans l'impossible; il appartenait au citoyen Thoré, cette barbe sans pareille, de nous donner *la Vraie République* (26 mars), dont le succès fut assez grand, grâce à la collaboration de Pierre Leroux, Georges Sand, Barbès, pour donner de l'ombrage à *la République* tout court, qui, impatientée de s'entendre appeler, par antiphrase populaire, *la Fausse République*, lui

intenta, sous prétexte d'usurpation de son titre, un procès auquel coupa court, fort à propos, la suspension de *la Vraie République*. « Quels républicains, disait à ce propos M. Thoré, qui veulent débaptiser un journal républicain! Quels socialistes, qui veulent empêcher la propagande socialiste! »

Ce que voyant, M. E. Lambert nous a proposé *la République possible*, journal des intérêts de tous et de la mobilisation de la propriété foncière. Voici comment, suivant ce sauveur, la république est possible; suivez bien le raisonnement : « La république est possible à condition d'assurer la vie publique; le travail national dépend du crédit; le crédit dépend de la confiance qui doit régner entre le capital et le travail. » Donc il faut organiser le crédit foncier et fonder une banque hypothécaire, dont M. Lambert donne le plan en seize articles; sans cela pas de république.

Tant d'efforts impuissants irritent à bon droit le sexe sans-culotte. Après de longues discussions et d'orageux débats, le club des femmes a prononcé : il faut exterminer ces gueux de maris! La croisade est ouverte, les légions sont prêtes, les cohortes vésuviennes n'attendent plus qu'un chef pour les conduire, qu'un Tyrtée pour les animer au combat. Ce Tyrtée, ce sera *la République des femmes*, journal des cotillons. Aux armes! s'écrie-t-il,

Vésuviennes, marchons, et du joug qui nous pèse
Hardiment affranchissons-nous!
Faisons ce qu'on n'osa faire en quatre-vingt-treize,
Par un décret tout neuf supprimons nos époux!
Qu'une vengeance sans pareille
Soit la leçon du genre humain.
Frappons : que les coqs de la veille
Soient les chapons du lendemain!

Voici le dernier couplet du *Chant du départ de ces dames, ou grande expédition contre ces gueux de maris :*

Quand le tour sera fait, de ce sexe barbare
Quand plus rien ne restera,
Pour les ensevelir je veux que l'on prépare
Un monument où l'on lira :
— « Vous qui passez, priez pour l'âme
» Du sexe fort mis à néant.
» Le sexe fort battait sa femme ;
» Mais le *battu* devient *battant.* »

En avant ! Délivrons la terre
De tyrans trop long-temps debout !
A la barbe faisons la guerre,
Coupons la barbe, coupons tout !

Puisque nous sommes sur le chapitre de ces dames, vidons notre sac et signalons de suite à la postérité : *la Politique des femmes*, par une société d'ouvrières, sous la direction de Mme Désirée Gay.

L'Opinion des femmes ; — Liberté, égalité, fraternité, pour tous et pour toutes ; rédacteur en chef : Jeanne Deroin. Voici sa profession de foi : « Nous demanderons constamment, au nom de l'égalité, l'abolition complète de tous les priviléges de *sexe*, de race, de naissance, de caste et de fortune. Nous voulons pour la femme, l'enfant et le travailleur, le droit de vivre, qui est le premier de tous, et le libre développement de toutes leurs facultés physiques, intellectuelles et morales, l'éducation égale pour tous ; — l'enseignement professionnel et scientifique selon les aptitudes ; — le droit au travail ; — l'admission à toutes les fonctions sociales, selon les facultés, sans distinction de sexe, etc. »

La Voix des femmes, journal quotidien, socia-

liste et politique, organe des intérêts de toutes, directrice : Mme Eugénie Niboyet. « Les temps étaient pour nous, s'écrie Mme Niboyet dans le n° 5 : notre journal devait réussir ; le succès qu'il a obtenu dès son apparition a dépassé nos espérances. Les femmes ne se sont pas fait attendre ; leur participation nous est assurée ; Dieu a béni nos efforts ! Désormais notre journal ne sera plus le travail d'une seule, mais l'œuvre de toutes. Dès demain nous constituons deux comités : l'un pour la rédaction du journal ; l'autre pour discuter le plan de nos enseignements publics aux femmes. Chaque aptitude pourra, au sein de nos assemblées, se produire et se développer. Les trois modes de manifestation de la vie individuelle et sociale, par leur libre spontanéité, élèveront la femme à la hauteur virtuelle de sa mission, et celle-là nous sera surtout chère qui, dans sa supériorité, saura se dévouer, tête, bras et cœur, à la cause du progrès. » Cependant, *la Voix des femmes* se vendant peu, on la mit en actions ; mais, dit le malin chroniqueur de la *Physionomie de la presse*, un seul socialiste mordit à l'hameçon. Cet homme candide n'était autre que le citoyen Olinde Rodrigues, candidat malheureux à l'Assemblée nationale, inventeur d'une constitution entièrement neuve et n'ayant pas encore servi... Le journal cessa de paraître. Devant l'indifférence publique, toute autre se fût humiliée sans essayer de ressusciter un mort. Mais la citoyenne Eugénie Niboyet n'était pas une femme vulgaire ; elle se gratta le front, et en tira... une idée sublime : le *Club des femmes* était inventé. Un beau jour, entre l'affiche du bal Mabille et celle du théâtre Bobino, apparut une pancarte jaune où l'on disait :

« Ce soir, aux Spectacles-Concerts, le club des

femmes tiendra sa première séance; prix d'entrée : 50 centimes pour les hommes, 25 pour les femmes, les enfants et messieurs les militaires. » L'affluence fut énorme, la recette colossale, et le journal put revivre : le tour était joué. Si ce n'était pas sortir de mon sujet, je vous parlerais de la candidature offerte à George Sand, des discussions sur le divorce, qui dépassaient en joyeusetés les pièces les plus croustillantes du Palais-Royal; de la *liberté de la presse*, qui régnait sans limite à l'entrée et à la sortie du club; des apostrophes peu parlementaires qui saluaient ces dames à leur apparition, et qui, par l'énergie du geste et le pittoresque du langage, rappelaient assez la descente de la Courtille. Je vous montrerais le bureau occupé par une collection de momies d'Égypte de la plus respectable antiquité, bataillon sacré, qui ne donnait que dans les grandes occasions, et comptait la recette à la fin de chaque séance... *Sed non his locus.*

Les applaudissements des Spectacles-Concerts retentirent jusque sous les voûtes du Palais-Bourbon, et, dans sa jalousie, l'Assemblée nationale, composée d'hommes, élus par des hommes, ferma brutalement à ces dames la porte des assemblées populaires. Et les journalistes hommes d'applaudir à deux mains, cela va sans dire. Voici, entre autres, comment parlait de cette mesure, dans *le Journal*, un homme qui eut dans son jeune temps un grand faible pour le sexe, mais qui commençait à grisonner, M. Léon Gozlan, puisqu'il faut l'appeler par son nom :

Un paragraphe en faveur des femmes.

Le décret voté avant-hier par l'Assemblée nationale sur les clubs renferme un paragraphe qui défend aux femmes de figurer dans ces réunions politiques. Quel-

ques membres plus galants que logiciens ont protesté contre cette exclusion, sans motiver leur opinion personnelle. Ils n'ont écouté sans doute que leur inspiration. Comme l'inspiration ne se réfute pas, nous sommes dispensé de les combattre. La *Voix des femmes* leur décernera des couronnes de jasmin et des nœuds de ruban rose : que cette récompense les console de notre silence.

L'Assemblée nationale a eu raison de fermer aux femmes la porte des clubs, où elles auraient achevé de perdre les quelques restes de grâce qui les distinguent encore des hommes. Pendant quelque temps il n'est pas mal qu'il y ait encore deux sexes; plus tard on verra. En attendant, respectons l'usage, la tradition, la coutume, cette coutume qui veut que ce soient les femmes qui aient les soucis de la grossesse et l'ennui de l'allaitement.

Nous aussi nous avons gémi autrefois sur les malheurs des femmes dans la société; nous aussi nous avons dans plus d'un livre demandé leur émancipation. Mais à côté de nous il s'est élevé tant d'écrits en faveur de la licence des femmes, que nous nous sommes vite empressé de nous taire. Quand nous ne voulions que leur ôter leurs chaînes, d'autres brisaient leur ceinture. Et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que nous ne sommes pas sûr qu'elles aient des chaînes, et qu'il est évident qu'elles portent une ceinture.

La belle antiquité, à laquelle il faut toujours revenir en matière de politique et de législation, ne donnait que des places d'honneur et pas de droits aux femmes, même les plus nobles. Une grande raison la guidait, c'est que la nature le veut ainsi.

La nature veut que la femme soit l'éternel contraste de l'homme, pour que l'homme soit charmé par la différence, attiré par la curiosité, tenu en haleine par le désir. Du jour où les femmes porteront un pantalon et un paletot, la population s'arrêtera.

Que sur certaines questions d'éducation et d'économie domestique les femmes puissent répandre quelques lumières, cela n'est pas douteux; mais en conclure qu'el-

les doivent à ce titre donner leur avis sur les questions les plus difficiles et les plus complexes de la politique à côté de leurs maris, c'est se jeter tête baissée dans cet océan de folies et d'extravagances dont nous sortons à peine; c'est demander l'égalité du chêne et du roseau, de la terre et du ciel, du ver et de l'étoile. Cela n'est pas de l'égalité, c'est de l'aplatissement.

L'Assemblée nationale a sagement compris qu'il y avait anomalie à permettre aux femmes de siéger aux clubs et à ne pas leur permettre de siéger à la Chambre. Si on leur conférait le droit de faire des insurrectionts, on ne suppose pas pourquoi on ne leur accorderait pas aussi le droit bien plus politique de les réprimer. Et une Chambre ayant des femmes pour représentants, une Chambre composée d'hommes et de femmes, ne nous rassurerait guère sur sa parfaite indépendance. On craint les influences! mais celles du regard, de la toilette, de la grâce! l'influence des deux mains se rencontrant dans l'urne! mais celle de la parole, qui est si entraînante chez certains députés quand ils ne sont pas à la tribune! mais la buvette, mais les *pas perdus*, mais les couloirs sombres, mais le jardin de la présidence avec ses voluptueux acacias, où l'on se rencontrerait si souvent par hasard!

Il y a aussi beaucoup de portefaix riches à la chambre, s'il y a beaucoup de financiers ruinés: la séduction par l'or n'est-elle pas à craindre? Voyez-vous le Rhône, par exemple, corrompant avec un bracelet de diamants l'aimable Seine-et-Oise ou les trop légères Deux-Sèvres? On compte aussi à l'Assemblée nationale beaucoup de militaires dont la gloire relève les charmes personnels : qui peut dire si Lille en épaulettes ne troublerait pas le cœur et n'enlèverait pas le vote de la Gironde, qui a l'organisation si exaltée et l'imagination si poétique? Je ne parle pas des avocats : peu de représentantes leur résisteraient et ils résisteraient à bien peu de représentantes. Jamais on ne pourrait prévoir le sort d'une loi : cela dépendrait du jour, de la saison.

» Le printemps aurait des effets inouis sur la destinée

d'une proposition. Tel ministre, comptant sur une majorité respectable, se verrait battu le lendemain par une minorité qui aurait eu l'adresse de s'adjoindre ou tous les beaux hommes ou toutes les jolies femmes. Je ne répondrais que des hommes de lettres journalistes qui auraient l'honneur de siéger : l'habitude de vivre dans l'intimité des actrices les rendrait invulnérables aux coups d'une séduction ordinaire. Mais les médecins !! passons.

» Et voyez-vous d'ici les partis physiologiques qui se formeraient à côté des partis exclusivement politiques : le parti des vieilles femmes représentantes en face du parti des jeunes femmes représentantes ; le parti des veuves et le parti des femmes mariées ; puis, les nuances politiques se compliquant des nuances de cheveux, on aurait le parti blond, le parti brun, le parti châtain, le parti maigre constitutionnel, le parti gras républicain. On s'y perd. Dieu nous garde de cette invasion ! La France y laisserait sa dernière vertu. Figurez-vous encore le département des Bouches-du-Rhône, ce département si distingué, envoyant des bouquetières et des cuisinières à l'Assemblée, et le département du Finistère se faisant représenter par de nobles marquises et de fières duchesses. Mais ces dames s'arracheraient les yeux, elles se battraient, elles se... Plus d'une fois le président serait obligé de rappeler les représentantes à lapudeur, tandis qu'il inviterait les représentants à se voiler.

» Encore une fois, l'Assemblée nationale a raison : il ne faut pas que les femmes aient le droit d'aller dans les clubs. Il n'en résulterait qu'une aggravation du mal que font les clubs, quand ils font du mal. On ne le croira pas, cela est pourtant d'une observation générale et d'une vérité éternelle, les femmes vont plus loin que les hommes en cruauté. Dans les temps de guerre civile, elles sont des torches dans le conseil et des poignards dans la rue. Elles incendient au lieu d'éclairer, elles tuent tout ce qu'elles rencontrent ; elles ne font pas de prisonniers. C'est qu'elles ne raisonnent pas, elles

se passionnent; elles mêlent l'amour et la haine à tout ce qu'elles touchent; et, l'orgueil s'y joignant, elles veulent aller même plus loin que les hommes, dont elles excitent le courage : eux tuent, elles mutilent; eux se débarrassent, elles font souffrir; l'homme se contente d'un cadavre, la femme veut un martyr.

» Et, quand elles seraient à la Chambre et aux Clubs, qui gérerait la maison, qui salerait le potage, qui répondrait aux visiteurs, qui soignerait les enfants? Le mari peut-être.

» Femmes chez lesquelles il reste encore le bon sens, cette qualité qui devient si rare parmi les Français, femmes d'esprit que de mauvaises lectures n'ont pas dégradées, femmes de cœur qui n'avez pas laissé éteindre le chaste feu de la famille, la famille, cette première société créée par Dieu et destinée à demeurer la dernière sur la terre, femmes de toutes les conditions qui souriez au sourire de l'époux bien-aimé et pleurez aux larmes de votre enfant malade, qui agrandissez toutes nos joies et diminuez toutes nos douleurs par votre seule présence au foyer domestique, allez remercier l'Assemblée nationale de l'honneur qu'elle vous a fait de vous exclure des clubs. Jamais affront ne fut plus digne, jamais insulte ne fut plus sainte. Ce soufflet vous fait grandes et reines, comme le soufflet que donnaient autrefois les papes aux souverains d'Allemagne, le jour de leur sacre les faisait empereurs.

Revenons aux choses sérieuses.

Le roi est mort, vive le Peuple! — *Le Peuple constituant* : Lamennais. — *Le Représentant du Peuple* : Proudhon. — *L'Ami du Peuple* : Raspail. — Autres *Amis* du Peuple, sa *Cause*, son *Triomphe*, sa *Souveraineté*, ses *Apôtres*, ses *Tribuns*, etc.

Le Peuple constituant, journal de l'abbé de Lamennais, éloquent pamphlet de la presse démocratique et radicale, parut en placard sur les murs de

Paris le 27 février, et ce fut comme un événement que la résurrection de cette parole retentissante. Les premiers numéros sont pleins de foi, pleins d'enthousiasme pour la république : on se passionne d'autant plus vivement pour le nouveau-né de ses rêves qu'on l'avait moins espéré, qu'on craint de ne le pas posséder long-temps. Voici, en effet, quels conseils M. Pascal Duprat donnait aux ouvriers (nº 5), conseils qui témoignent du peu de confiance qu'on avait dans la durée du nouvel ordre de choses :

« Que les ouvriers ne se dessaisissent pas légèrement de leurs armes, qu'ils gardent avec la même sollicitude la plupart de ces barricades qui ont été le tombeau de la royauté. C'est ainsi qu'ils fonderont véritablement la république. Ces pierres, qui on fait tout à coup des citadelles, seraient encore au besoin les gardiennes du droit populaire. » — « Que crains-tu, ô peuple, en retournant au travail? ajoutait M. Henri Martin. Qu'on t'arrache ces droits reconquis au prix de ton sang? qu'on te vole encore cette égalité politique qui est le seul moyen et la seule garantie des améliorations sociales? N'as-tu pas ton fusil à côté de ton établi ou de ton métier? »

La réponse ne se fit pas attendre; c'était un des héros du parti qui devait le désarmer, et, quatre mois après, *le Peuple constituant* était réduit au silence. Le numéro du 11 juillet parut encadré de noir; il portait cet avis :

Le cautionnement imposé aux journaux ne nous permettant pas de continuer le nôtre, nous prévenons nos abonnés, qu'à partir de ce jour ils recevront le journal *la Réforme* à la place du *Peuple Constituant*, suspendu forcément. Que nos lecteurs reçoivent, avec nos fraternels adieux, l'expression de notre reconnaissance. Leurs sympathies nous ont soutenus, encouragés, dans la tâche, souvent difficile et rude, que nous nous étions

imposée. Puissent-ils nous rendre ce témoignage, que nous n'avons point failli à nos devoirs ! Maintenant nous sommes dans les jours mauvais ; il en viendra de meilleurs. Désespérer de la France serait un sacrilége.

Voici les adieux que Lamennais adressait à ses lecteurs ; ce cri suprême d'une âme profondément ulcérée traversera les âges :

« Le *Peuple Constituant* a commencé avec la république, il finit avec la république : car ce que nous voyons, ce n'est pas, certes, la république, ce n'est même rien qui ait un nom. Paris est en état de siége, livré au pouvoir militaire, livré lui-même à une faction qui en a fait son instrument ; les cachots et les forts de Louis-Philippe encombrés de 14,000 prisonniers, à la suite d'une affreuse boucherie organisée par des conspirateurs dynastiques devenus, le lendemain, tout-puissants ; des transportations sans jugement, des proscriptions telles que 93 n'en fournit pas d'exemple ; des lois attentatoires au droit de réunion, détruit de fait ; l'esclavage et la ruine de la presse, par l'application monstrueuse de la législation monarchique remise en vigueur ; la garde nationale désarmée en partie ; le peuple décimé et refoulé dans sa misère, plus profonde qu'elle ne le fut jamais : non, encore une fois, non, certes, ce n'est pas là la république ; mais, autour de sa tombe sanglante, les saturnales de la réaction.

» Les hommes qui se sont faits ses ministres, ses serviteurs dévoués, ne tarderont pas à recueillir la récompense qu'elle leur destine et qu'ils n'ont que trop méritée. Chassés avec mépris, courbés sous la honte, maudits dans l'avenir, ils s'en iront rejoindre les traîtres de tous les siècles dans le charnier où pourrissent les âmes cadavéreuses, les consciences mortes.

» Mais que les factieux ne se flattent pas non plus d'échapper à la Justice inexorable qui pèse les œuvres et compte les temps. Leur triomphe sera court. Le passé qu'ils veulent rétablir est désormais impossible. A la place de la royauté, qui, à peine debout, retomberait

d'elle-même sur un sol qui refuse de la porter, ils ne parviendront à constituer que l'anarchie, un désordre profond, dans lequel aucune nation ne peut vivre, et de peu de durée dès lors. En vain ils essaieraient de le prolonger par la force. Toute force est faible contre le droit, plus faible encore contre le besoin d'être. Cette force, d'ailleurs, où la trouveraient-ils? Dans l'armée? L'armée de la France sera toujours du côté de la France.

» Quant à nous, soldats de la presse, dévoués à la défense des libertés de la patrie, on nous traite comme le peuple, on nous désarme. Depuis quelque temps, notre feuille, enlevée des mains des porteurs, était déchirée, brûlée sur la voie publique Un de nos vendeurs a même été emprisonné à Rouen, et le journal saisi sans autre formalité. L'intention était claire : on voulait à tout prix nous réduire au silence. On y a réussi par le cautionnement. Il faut aujourd'hui de l'or, beaucoup d'or, pour jouir du droit de parler : nous ne sommes pas assez riche. Silence au pauvre! »

Cet article valut au gérant du *Peuple constituant* une condamnation à six mois de prison, 3,000 fr. d'amende et trois ans d'interdiction des droits civiques. Lamennais avait inutilement fait auprès de l'Assemblée nationale les plus honorables efforts pour assumer la responsabilité de son œuvre.

L'AMI DU PEUPLE *en* 1848, « an 1er de la république reconquise, par F.-V. Raspail. — Dieu et patrie. — Liberté pleine et entière de la pensée. — Tolérance religieuse illimitée. — Oubli du passé.— Vigilance pour l'avenir. — Suffrage universel. »

« Salut! toi qui as béni mon berceau, et toi qui béniras désormais ma tombe, République, gouvernement des peuples majeurs et dignes de la liberté! Salut, culte de toute ma vie!.... Cette république qui n'était pas possible en France, la voyez-vous déjà qui couvre l'Europe

(le 27 février !) ? *Vive la république européenne !* Dans un an, *Vive la république universelle !* Vive la cité de Dieu sur la terre ! Vive le règne de la fraternité et de l'égalité devant Dieu et la patrie! Les peuples, terribles contre leurs tyrans, ne videront plus désormais leurs querelles qu'en conseil de famille et par la pacifique discussion. Ce fer qui lançait la foudre pour pulvériser les trônes se transformera en levier de travail pour enfanter d'autres prodiges tout aussi dignes de nos bénédictions.... Que reste-t-il de ces lois liberticides qui peuplaient chaque année nos bastilles et nos cachots avec l'élite de la population, avec les citoyens les plus avancés de la France ? Rien ! rien ! rien !.... Rien, c'est cruel ; mais rien, c'est beau.... Peuple, voilà ton œuvre! Peuple veille sur elle, et que nul n'y porte plus une main profane : car toi seul gouvernes en souverain. Tu as fait grâce, c'est bien ; mais tu n'abdiques pas ta préséance. Nul n'est rien sans toi, nul ne doit être rien que pour toi, et toi seul n'as besoin de personne afin d'être tout et encore quelque chose !... »

Ainsi chantait Raspail le 27 février, mais dès le lendemain, — ce sont ses expressions, — « sa plume s'était brisée entre ses mains, sa langue s'était attachée à son palais, et il voue subitement au plus profond silence une voix qui n'avait jamais vibré plus sonore qu'en se mettant au diapason des mâles accents du peuple. » Si vous demandez pourquoi, il vous répondra *en toute humilité* : « J'avais fait peur ! » D'autres, au contraire, prétendent que c'est lui qui trembla. A tort ou à raison, une grande rumeur avait accueilli l'apparition de *l'Ami du Peuple*, et les étudiants avaient fait un auto-da-fé du n° 2 sur la place Saint-Michel. Cette exécution répondait peut-être à cette phrase du premier numéro : « Neuilly, ce boudoir d'une royauté décrépite, a disparu dans les flammes ; le peuple a purifié ainsi le foyer de la corruption gouvernementale. » Autrement, ce que nous y

avons vu de plus remarquable, c'est l'acharnement avec lequel Raspail poursuit l'appellation de *Monsieur*, dont les ministres, les journaux, les particuliers, continuent à se servir, par une vieille habitude. C'est pour lui le sujet d'une *profonde affliction*, et il y revient à chaque page.

Interrompue au 28 février, la publication de *l'Ami du Peuple* fut reprise le 12 mars et continuée jusqu'au 15 mai. On sait quel rôle Raspail joua dans cette journée; elle se termina pour lui par une captivité qui dure encore.

Il y eut plusieurs autres *Amis du Peuple*, et cela devait être : le roi est mort, vive le Peuple! « Le Peuple est souverain, disait un journal du temps, *la France*, et déjà il a tous les inconvénients de ce titre, en attendant qu'il en ait, s'il le peut, les avantages. Les flatteurs, qui vivent aux dépens de ceux qui les écoutent, après avoir donné le dernier coup de pied aux rois tombés, se sont tournés du côté des forts. Grâce à cette tactique, il n'est plus qu'un mot émouvant et sonore, c'est celui de PEUPLE. Tout homme qui s'adresse au public s'institue mandataire du peuple, son commis, son valet. On se fait plus humble que les humbles, plus petit que les petits. Les journaux, en grande partie du moins, sont des encensoirs qui brûlent au nez du peuple un parfum qui n'est pas toujours pur, mais qui enivre les cerveaux faibles... »

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun étaient de petits saints.

Ah! c'est que, comme le disait le *Père Duchêne*, « quand il se rebiffe, le peuple, quand il se lève, quand il redresse la tête et le bras, alors on a peur,

on tremble autour de lui, on l'appelle *peuple souve rain*. Il a pendant deux jours sa cour, ses flatteurs, ses palais ; il est maître, il commande. »

Donc on vit successivement défiler : *l'Apôtre du Peuple ;* les *Archives du Peuple*, registre politique du bien et du mal, où nous lisons cette boutade :

Vive Dieu ! les prisons sont pleines
Sous cette ère de liberté :
Pourquoi ne pas nommer Vincennes
Le fort de la fraternité !

Le Bon sens du Peuple, journal de honnêtes gens, par Paul Féval et Auguste Vitu, avec cette épigraphe empruntée à la Constitution de 1793 : « Le peuple est l'universalité des citoyens français », vérité un peu méconnue alors.

La Cause du Peuple, par George Sand, non plus seulement du peuple suivant la Constitution de 93, mais du vrai peuple, du peuple en blouse, du peuple souverain. George Sand s'associe corps et âme à la cause de ce peuple, « elle veut la plaider, cette cause aujourd'hui pendante au tribunal de la postérité. » Malheureusement le vrai peuple est peu familier avec les théories nébuleuses de l'illustre romancier, avec son style abstrait : *la Cause du Peuple* n'eut qu'un numéro (9 avril).

Le Peuple souverain, journal des travailleurs, conseille aux électeurs de choisir des hommes qui puissent sauver la République par leur *énergie,* leur *obscurité,* leur *pauvreté.*

La Presse du Peuple, journal de tous, fondé par un typographe, un ingénieur et un prêtre, et demandant « l'abolition du monopole de la pensée. » — *La Souveraineté du Peuple*, par le citoyen Michelot, président du club de la Sorbonne ou de la Jeune Montagne. Le rédacteur en chef de cette feuille ne

devait payer ses collaborateurs « que comme ouvriers ; l'excédant des recettes, une fois les frais couverts, eût été employé à la propagation des *saines doctrines* et au soulagement de ceux des membres qui, en attendant les réformes sociales, seraient tombés dans la gêne. » Malheureusement la police arrêta une si belle entreprise. Hélas ! le citoyen Michelot avait eu des disgrâces en Cour d'assises. Sous le masque de ce patriotisme d'emprunt, on reconnut l'ex-abbé Juin d'Allas, qui avait fui en Angleterre pour échapper aux persécutions judiciaires du tyran, il y avait une dizaine d'années. La République, non moins rigoureuse, lui infligea cinq nouvelles années de bagne pour faux, rapt, escroqueries et autres bagatelles. Fie-toi donc, ô peuple, à tous ces bons apôtres !

Le Tribun du Peuple, organe des travailleurs, par l'ex-abbé Constant, si connu par le procès que lui valut sa *Bible de la Liberté*, auteur de *l'Assomption de la Femme*, du *Livre de larmes*, de *la Voix de la famine*, et autres déclamations *ejusdem farinæ*. « La haute cour est partie, s'écrie cet ardent socialiste, mais la basse cour est restée, et voilà pourquoi on intrigue tant encore pour faire représenter le pays par des canards et des dindons.... Arrière donc, arrière la volaille ! » — Un autre *Tribun du Peuple*, journal des révélations politiques, archives du favoritisme, du cumul et de tous les abus, par P. E. Laviron, président du Club des hommes de lettres (sans ouvrage).

Le Triomphe du Peuple, par M. Amédée de Césena, aujourd'hui rédacteur en chef du *Constitutionnel*, parut le 16 avril, le jour même de la grande manifestation *réactionnaire*, avec laquelle il était, je crois, très susceptible de marcher.

Le Représentant du Peuple, journal des travailleurs. — « Qu'est-ce que le producteur? — Rien. — Que doit-il être? — Tout. » — *Le Représentant du peuple* représentait, comme on le sait, les doctrines du citoyen Proudhon, c'est-à-dire la destruction de la propriété, la ruine de la famille et la négation de la divinité. « La propriété, c'est le vol. » — « Dieu, c'est le mal. » — « Travailler, c'est produire *de rien*. »

« La royauté, la propriété, le numéraire, voilà la trinité monarchique que nous avons à démolir; voilà la triple négation dans laquelle se résume pour nous tout entière l'œuvre révolutionnaire commencée en février : car, ainsi que nous aurons lieu de le démontrer par la suite, toute négation, c'est-à-dire toute réforme dans la religion, la philosophie, le droit, la littérature, l'art, se ramène à la négation de l'idée purement subjective, à la négation de la propriété. Et la propriété abolie, on verra, pour employer le langage vulgaire, ce que nous entendons mettre à la place de la propriété, à la place de l'autorité, à la place de Dieu..... »

La panacée de M. Proudhon c'était, on se le rappelle, une banque d'échange des produits, objets pour objets, troc pour troc, comme au temps d'Homère, où l'on payait cent bœufs un bouclier; le sellier donnerait une bride et des éperons au Savoyard qui ramonerait sa cheminée, et le musicien qui achèterait du pain paierait le boulanger en lui jouant un air de flûte.

Supprimé au mois d'août, le *Représentant du Peuple* reparut en novembre sous le titre simplifié de : *le Peuple*, journal de la République démocratique et sociale, mais émaillé d'une foule d'épigraphes, l'ancienne d'abord : « Qu'est-ce que le producteur? etc. »; puis : « Qu'est-ce que le capitaliste? —

Tout. — Que doit-il être? — Rien. — Plus d'impôts, plus d'usure, plus de misère. — Le travail pour tous, la famille pour tous, la propriété pour tous. — Division des fonctions, indivisibilité du pouvoir. » — Voilà certes, sans compter l'inévitable devise : Liberté, Egalité, Fraternité, qui dominait tout l'édifice, un titre qui en disait à lui seul autant qu'une longue constitution. Les circonstances ne sont plus les mêmes, la tactique ne doit plus être la même.

« Le succès de la contrerévolution, citoyens, nous a rejetés sur la défensive; c'est la défense qu'il s'agit en ce moment d'organiser, en attendant que nous puissions organiser la victoire. Et c'est comme gage de bataille que nous venons demander à votre patriotisme un dernier effort, l'acte de vertu suprême du chrétien et du citoyen : la PATIENCE. La patience est le tout de l'homme; patience au travail et patience à l'étude, patience à la guerre, patience dans la persécution. C'est la patience qui fait les héros et les génies, qui donne la victoire au droit sur la force, à la pauvreté sur la fortune. C'est la patience qui fait les peuples libres, les grands peuples. Les complots, les provocations à la révolte, vous environnent : que le peuple soit, comme Dieu, patient, parce qu'il est tout puissant et immortel, *patiens quia œternus*, dit l'Ecriture. Donnez-nous donc, ô travailleurs, nos frères, donnez-nous pour quelque temps encore la patience; écoutez nos paroles de paix et de sacrifice, et nous vous promettons, en échange, justice pour vous, honte et condamnation pour vos ennemis.....

» En fondant le *Peuple*, organe de la pensée ouvrière, nous venons constituer l'unité des travailleurs en présence de l'anarchie des priviléges, poser l'idée révolutionnaire, l'idée progressive, en face des progrès réactionnaires, des idées rétrogrades. La révolution de février, qui devait satisfaire à tous les vœux du peuple, trompé en juillet, la révolution de février n'est déjà

plus, comme celle de 1830, comme celle de 89 et 92, qu'une étape dans la route de notre émancipation; ce sera la dernière...

» Nous voulons la famille, et nous la voulons pour tout le monde... Qui ne sait que l'homme de labeur est aussi, et par excellence, l'homme d'amour?..... Vous, dont l'ambition est de gagner de quoi nourrir une femme et la rendre heureuse, voulez-vous savoir quels sont les ennemis de la famille? Portez le flambeau chez votre voisin le capitaliste, le rentier, l'homme de bourse, le gros salarié, le parasite, l'intrigant, l'oisif; pénétrez dans sa vie intime; interrogez sa femme, sa bonne, son petit garçon, et vous saurez quel est celui qui, par son égoïsme avare, par ses amours désordonnés, corrompt les mœurs publiques et dissout la famille. C'est la misère qui fait l'ouvrier libertin et fornicateur; chez lui il y a horreur naturelle du vice et entraînement à la vertu. C'est le luxe qui rend le riche incestueux et adultère : la satiété et la paresse sont en lui des agents indomptables de désordre. Nous voulons le mariage monogame, inviolable et sans tache, contracté en toute liberté d'amour, dégagé de motifs sordides, résoluble seulement par la mort et la trahison. Où donc trouverez-vous cet idéal de mariage, si ce n'est parmi vous, ouvriers et ouvrières?...

» Nous voulons le travail comme droit et comme devoir, et sous la garantie de la constitution pour tout le monde. Le droit à l'assistance, dont on nous entretient avec une philanthropie hypocrite, n'est que le corollaire, la sanction du droit au travail; c'est l'indemnité du chômage... De nos jours, sous ce régime de bancocratie, ne travaille pas qui veut, même en payant..... On se battait jadis pour ne pas travailler, c'était la guerre sociale; on se bat aujourd'hui pour travailler, c'est encore la guerre sociale. La civilisation est allée d'un pôle à l'autre : on se tuait d'abord parce qu'il n'y avait pas de loisirs pour tout le monde, et cela pouvait se comprendre; on se tue maintenant parce qu'il n'y a pas de travail pour tout le monde, et cela ne se comprend plus. Nos capitalistes légis-

lateurs refusent de reconnaître le droit au travail : peuple, encore une fois, nous te demandons la patience !... »

M. Proudhon explique ensuite, « pour se conformer au langage vulgaire, et afin d'éviter toute calomnie, toute équivoque », comment il veut la propriété, comment il entend la religion, comment enfin il veut comme forme de gouvernement et de société la république. Malheureusement, « aux tendances bourgeoises du gouvernement et de l'Assemblée nationale, aux entraves jetées sur la liberté d'association et sur la liberté de la presse, à mille autres symptômes, il est facile de juger que notre pays est en pleine voie de restauration royaliste. A peine l'Hercule populaire a tranché une tête de dynastie, que de ce tronc exécré il en surgit de nouvelles, *repullulat hydra!* Là est le péril... Mais, encore une fois, patience ! C'est tout l'avenir du peuple et le salut de la République... Encore quelques jours de souffrance, travailleurs ! et vous aurez changé la face du monde en moins de jours qu'il n'a fallu d'années au Christ pour établir sa religion. »

Le Peuple a eu un dernier écho dans *la Voix du Peuple,* qui parut du 1er oct. 1849 au 16 mars 1850, et succomba sous le poids des condamnations. Le 1er numéro contenait une lettre de Proudhon à ses anciens collaborateurs, datée de Sainte-Pélagie, le 30 septembre, et qui se terminait ainsi : « Je vous dirai comme ce général à ses soldats : « Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi ! »

Après ces brûlantes paroles de l'athlète du socialisme, que pourrions-nous dire de *l'Esprit du Peuple,* courrier des rues ; et même de *la Feuille du Peuple,* organe des principes démocratiques, rédigé

par Félix Pyat, Babaud-Laribière, Durand-Savoyat? Nous les nommons pour remplir jusqu'au bout notre tâche d'historien; mais nous croyons pouvoir nous dispenser des mêmes égards vis-à-vis d'une foule d'avortons qui avaient pris le nom du peuple pour drapeau. Et si nous parlions du *Conseiller du Peuple*, par Lamartine, remplacé depuis par *le Civilisateur*, ce serait pour exprimer la profonde douleur dont on ne peut se défendre en voyant le génie ainsi mis en coupe réglée par la spéculation.

Quelques journaux honnêtes et modérés : *l'Assemblée nationale*, — *l'Ère nouvelle*, — *l'Opinion publique*, — *le Bien public*, — *l'Avenir national*, etc.

L'Assemblée nationale, fondée le 28 février par M. Adrien de Lavalette, fut le premier cri de protestation contre la révolution de février. Ce titre était à lui seul un trait d'habileté: il voulait dire que la France entendait réserver l'avenir. Le moment d'ailleurs était on ne peut plus favorable pour une semblable entreprise : la vieille presse modérée faisait la morte, l'opinion se cherchait, les départements attendaient l'arme au bras, quand *l'Assemblée nationale* planta fièrement son drapeau au beau milieu du camp révolutionnaire. On a dit qu'elle avait semé de verres cassés la route du gouvernement provisoire, et, de fait, elle n'a cessé de lui faire une guerre aussi courageuse qu'énergique; à quelque opinion qu'on appartienne, on ne peut méconnaître qu'elle a poursuivi sa marche avec beaucoup de talent et de courage au milieu des entraves, des menaces, des dangers, dont elle était entourée. Aussi son succès fut-il rapide et grand. Suspendue aux journées de juin, elle a reparu le 7 août; mais ses beaux jours étaient passés : on pourrait dire que sa mission était rem-

ptie. En 1851, *l'Assemblée nationale* est devenue la propriété d'un comité fusionniste, se composant, à l'exclusion de quelques noms de la légitimité, de la réunion des hommes considérables qui ont été aux affaires sous le dernier règne. Les membres actifs de ce comité sont MM. Molé, Guizot, Berryer, Duchâtel, de Pastoret, de Salvandy, de Falloux, duc d'Uzès, de Talleyrand, de Larochefoucauld, de Valmy, de Noailles, de Montebello, de Montalivet, etc., etc.

L'Ère nouvelle, par le P. Lacordaire (15 avril).—Nous avons peu de chose à dire de ce journal, comme de tous les journaux honnêtes : le bien est un, le bien aussi est peu bruyant. Nous nous bornerons à citer quelques passages de son prospectus, remarquables à plus d'un titre, comme d'ailleurs tout ce qui sort de la plume du savant dominicain :

« De grands événements viennent de s'accomplir dans notre patrie. Une troisième fois, depuis cinquante ans, l'impuissance des hommes à fonder en France un pouvoir solide a été manifestée. Le premier qui l'ait tenté, en s'appuyant sur le prestige de la victoire, a vu tomber son œuvre le jour où la victoire l'a trahi. Ceux qui sont venus après en ont appelé aux traditions antiques, à la force des races royales consacrées par le temps et l'hérédité : ils ont péri d'une main qui a retourné contre eux la majesté du sang. Les derniers se croyaient plus forts en demandant secours aux intérêts matériels ; ils espéraient dans le développement du commerce et de l'industrie, dans une activité qui ne laisserait jamais ni reposer la fortune, ni tarir l'ambition : on vient de les voir s'évanouir dans le pressentiment continu d'un mal-être issu des entrailles mêmes de la prospérité. La terre a manqué sous leurs pieds comme elle l'avait aux descendants des grandes races, et avant eux à l'homme de la victoire ; et à chaque fois le gouffre s'est élargi. Napoléon avait été vaincu par

l'Europe, et un million de soldats nécessaires pour l'abattre avaient enveloppé sa chute dans une solennité qui imposait à l'âme. Charles X avait laissé derrière lui sauve et intacte la dignité du parlement national. Mais aujourd'hui, que reste-t-il qui n'ait été atteint? Rois, princes, pairs, députés, soldats rangés en bataille, tout a disparu dans une ruine qui n'a rien coûté. Il semble que la révolution d'un empire ne soit plus qu'un jeu d'enfant, et l'œil étonné contemple cet abîme où trois fois, en moins d'un demi-siècle, un vaste royaume a précipité son gouvernement. Faut-il donc désespérer? N'y a-t-il plus d'ancres pour nous? La France est-elle dans l'enfantement de sa vie ou de sa mort? Beaucoup n'en savent rien et tremblent d'une peur qu'ils ne cherchent pas même à s'expliquer. Les uns espèrent, les autres doutent, plusieurs maudissent, un grand nombre croit et attend. Nous sommes de ceux qui croient et attendent : car, au milieu de ces catastrophes répétées, nous retrouverons toujours deux choses debout, la nation et la religion. Ce peuple qu'on estime perdu ressaisit au moment même le sentiment de l'ordre, et tire de son sein, avec une imperturbable fécondité, de nouveaux éléments de hiérarchie et d'organisation. On le jugeait ennemi de Dieu, et, dans l'enivrement même de la victoire, il tombe aux pieds de celui qui ne demande rien tant aux victorieux que le sentiment de leur faiblesse.

» Non la France n'est point un peuple inexplicable ou mort. Il a vers le *vrai* et le *juste* une aspiration dont ses mouvements désordonnés ne sont que le témoignage; il cherche un gouvernement sincère comme lui, généreux comme lui, qui ne fasse pas de son existence une contradiction perpétuelle à ses vœux. *On promet trop à ce peuple et on ne lui tient pas assez*; les lois lui reprennent ce que ses constitutions lui donnent, les restaurations lui ôtent ce que ses révolutions lui gagnent, et dans cet horrible jeu, s'il perd la foi aux pouvoirs qui lui mentent et aux choses qui le trahissent, il ne perd jamais l'espérance d'une vie régulièrement ordonnée, qui consacre les principes de liberté, d'égalité et

de fraternité que le christianisme a mis au monde.. »

Ce que nous avons dit de *l'Ère nouvelle*, nous pouvons le dire également de L'OPINION PUBLIQUE, fondée le 3 mai par M. Alfred Nettement, journal franchement légitimiste, de l'école de *l'Union*, mais plus hardi et plus vif dans ses allures. *L'Opinion publique* « était, au dehors, avec l'esprit de progrès et de liberté, contre la politique de l'immobilité et du *statu quo*. Elle demandait, au dedans, que l'épreuve de la république fût faite, non pas tant parce qu'elle ne pouvait l'empêcher, que parce qu'elle croyait qu'il était utile, qu'il était nécessaire que la France allât au fond de ce mot. Mais elle demandait qu'on sortît des réminiscences des temps qui ne sont plus, qu'au lieu d'innover avec des souvenirs, de ressusciter avec une superstition puérile les noms et les choses du passé, on présentât des idées nouvelles, et qu'on nous donnât, en 1848, une république qui ne ressemblât en rien à celle de 93. Elle pensait que les hommes de la droite devaient apporter loyalement leur concours pendant cette épreuve ; qu'ils devaient approuver tout ce qui était bien, combattre sans ménagements timides tout ce qui était mal ; appuyer et réclamer toutes les institutions politiques ou nécessaires à la liberté ; appuyer, revendiquer toutes les institutions qui peuvent faire descendre ce sublime principe de la fraternité chrétienne dans la vie sociale.... »

L'Opinion, à force de talent et de dévouement, a vécu jusqu'au milieu de 1850.

LE BIEN PUBLIC, fondé à Mâcon, sous les auspices de M. de Lamartine, est venu, en 1848, se placer, à Paris, sous l'aile de l'illustre poète, dont il recevait, dit-on, les confidences, et dont il a partagé

les variations. Rédigé par Eugène Pelletan, ce journal avait, du moins, une incontestable valeur littéraire.

Nous en pouvons dire autant de l'AVENIR NATIONAL, journal des libertés civiles, politiques et religieuses (4 juin), continuation du *Bon sens du peuple*, par Paul Féval. Voici comment il chantait la chute du gouvernement provisoire :

« Désormais les *messieurs* pourront parler aux *citoyens* sans flechir le genou. Il n'y aura plus de matamores de la veille ni de parias du lendemain. La rogue, la raide, la revêche aristocratie du *National* dépose ses parchemins sur l'autel de la patrie étonnée. Dorons des cornes de bœufs, allons quérir chez le bonhomme huit cents jeunes filles mal habillées, rouges et ornées de feuillages verts; achetons des flûtes à sept trous, et chantons les dieux immortels sur le mode achaïque. Faisons une fête! Réjouissons-nous! Nos seigneurs renoncent à leurs priviléges si légitimes; les conquérants descendent de leur char... »

Le Père et *la Mère Duchêne*, et leur honorable famille. — *La Commune de Paris*. — *La Montagne*. — *L'Organisation du travail*, etc. — Le Banquet à cinq sous. — *L'Aimable faubourien*, etc.

LE PÈRE DUCHÊNE, gazette de la révolution, par les citoyens Thuillier et Colfavru, président du club des hommes libres. — LA MÈRE DUCHÊNE, journal populaire, démocratique socialiste, par Vermasse, dit Mitraille. — La voilà donc enfin cette bonne, eette excellente famille! Nous commencions vraiment à désespérer de la voir, à désespérer par conséquent de la République. Après six semaines, la révolution tournait singulièrement à l'eau de rose, et le besoin d'un peu de boue et de sang se faisait généralement sentir. Rendons cependant cette justice

au *Père Duchêne* de 1848, qu'il fut loin d'égaler la violence de son aîné. Aussi *la Mère Duchêne* le traite-t-elle d'aristocrate, de révolutionnaire; aussi le pousse-t-elle du pied et du coude :

« Marche donc, vieux, ou bien je te casse mon sabot sur le pot au noir politique. » — « La mère Duchêne, la veuve du conventionnel Hébert, ne se souillera jamais jusqu'à faire alliance avec un homme taré qui n'a aucune conscience morale ; la veuve d'un vieux républicain ne souffrira point qu'on ose insulter à sa dignité jusqu'à la faire descendre au niveau de la fange... Eh bien! sachez une fois pour toutes que deux misérables exploiteurs, que l'on dit aujourd'hui vendus à la police et à l'aristocratie, cette éternelle ennemie du peuple, représentent le vieux Père Duchêne, le grondeur d'autrefois : l'un est un sieur Thuillier, ancien ci ou ancien ça, mais que je sais avoir passé en Cour d'assises pour banqueroute frauduleuse, puis en police correctionnelle pour une autre disgrâce. Son collaborateur, associé ou complice, est un sieur Colfavru, espèce d'avocat sans cause qui a pour ressources pécuniaires une femme....»

Le Père Duchêne, un des journaux démocrates les plus populaires, se vendait, dit-on, à 60,000 ou 80,000 exemplaires. Ce fut l'un des agents les plus actifs de l'insurrection de juin, à la suite de laquelle il fut suspendu.

De la boue et du sang, un style à soulever le cœur, des phrases tirées au crochet de la hotte d'un chiffonnier : voilà, dit la *Physionomie de la presse*, toute *la Mère Duchêne*. Citons quelques phrases :

Guerre aux riches! « Il y a en France 157 hommes qui se tuent pour la jouissance d'un seul. » — Guerre à la civilisation! « C'est un chaos immonde. » — Guerre aux membres du gouvernement! « Ce sont des paillasses politiques par lesquels le peuple est volé, archi-volé... ils escamotent la grenouille... » — Guerre « aux bour-

gnoises décrottées qui puent la chair humaine !... »

Voici d'ailleurs un extrait du premier numéro ; on jugera du reste.

« Les vampires royaux sont tombés, buvant jusqu'au dernier râle le sang du peuple, qui envahit en vainqueur l'Hôtel-de-Ville. C'en est fait, la succession des hauts emplois, des grasses sinécures, est ouverte, et d'indignes bâtards se jettent au travers des rues, tournent les barricades, salissent de leurs bottes vernies le sang versé par nos frères, et sautent par dessus les cadavres pour courir à la curée. D'où viennent-ils, que veulent-ils, que sont-ils? La belle question ! Ils sortent des caves où ils étaient enterrés depuis le 24 fevrier, et maintenant qu'il n'y a plus de balles à mordre, de cartouches à brûler, les voici qui accourent effarés, pestant encore contre ces remparts de pavés qui les empêchent d'aller d'un train de poste dans les rues pour arriver au partage qu'ils ont convoité.

» Ce qu'ils veulent, pardié ! la chose n'est pas neuve : il faut à ces gants jaunes, non pas une baïonnette pour faire la faction comme les camarades, mais le pouvoir, la force armée, la police et la loi, parce qu'avec la force armée, la police et la loi, l'on exploite cet *imbécille de peuple*, qui a au moins le mérite d'être le bœuf gras de la fête.

» Qui ils sont ? — Morguienne, vous devez les connaître : voici venir les Garnier-Pagès, les Marrast, les Crémieux, suivis d'un nombreux état-major de laquais et de marmitons. Laissez passer la séquelle, et vous allez voir venir ensuite les Pagnerre, les Flottard, les Buchez, les Recurt, les Buffet, et toute la bande noire des bipèdes affamés de titres et d'épaulettes. O République ! place donc à tous les laquais de nos rois, place aux laquais des laquais ! Cette aristocratie nouvelle a besoin de lambeaux et d'esclaves. Et toi, peuple des barricades, la baïonnette au canon, efface-toi ! Montagnards, vous les nouveaux affamés, veillez sur vos seigneurs. Couchez-vous sur les dalles de l'Hôtel-de-Ville

16

pendant que vos maîtres reposent mollement sur les couchettes dorées du vieux Rambuteau. Restez trente-six jours sans ôter vos chaussures pourries, vos haillons usés, pour assurer à ces vendus de la royauté gloire et sécurité....

» La vermine couvre vos habits, enfants; que vous importe?... N'êtes-vous pas le peuple souverain? Ils vous l'ont dit. Alors que voulez-vous? Soyez donc les sentinelles de ces matadors hermaphrodites. Gardez votre linge sale et vos haillons, et ouvrez les grilles aux solliciteurs et aux femmes galantes qui viennent marchander des emplois, des grâces et des tontines à vos féaux seigneurs. Vous êtes là pour tout faire, la République le veut. A ce prix, vous aurez bien mérité de la patrie!...

Les superbes fêtes renouvelées de 93 ne trouvent pas grâce devant la sans-culotterie de la mère Duchêne, pas même *la fête dite de la Concorde.*

« *La mère Duchêne* n'est pas allée à la fête; la vieille mère du travailleur ne va pas grimacer un sourire dans la foule, quand elle sait que des milliers de ses enfants sont sans pain et sans travaux. Et qu'irait-elle faire au milieu des baïonnettes et des chars de triomphe? Voici neuf cents cumulards satisfaits, étalant leur pédantisme et leur impuissance! Allons donc! Pense-t-on que, si la vieille était passée par là, elle aurait pu se tenir la langue? N'aurait-elle pas engueulé cette bande de claqueurs soudoyés du Champ-de-Mars, applaudissant quand même aux phrases banales sorties de cerveaux creux, ou aux moindres contorsions des commis de la nation? N'aurait-elle pas été indignée de voir nos jeunes filles s'oublier jusqu'à jeter des fleurs à ces mêmes commis? Vraiment, cela passe toute expression : nos filles devraient être de meilleure maison.

« Et puis, pour ceux qui ont la panse pleine, qui ont 25 francs par jour et plus à grignoter, les fêtes peuvent avoir de l'attrait; mais pour ceux qui sont dans la misère, pour ceux qui pleurent sur les destinées de

la Pologne, pour ceux enfin qui ont du cœur au ventre, ce jour-là était un jour de deuil.

» J'ai cru qu'il n'y avait que la canaille royale capable de voter 2,000,000 de francs pour danser sur des cadavres et devant des cachots ; mais hélas ! la vieille balayeuse des barricades s'est trompée un jour de plus. Pauvre peuple, toi le seul souverain, on se moque de toi comme de Colin-Tampon. *La Mère Duchêne se fâchera, entends-tu?*

Le Petit-Fils du Père Duchêne (21 juin). — Un ménage comme celui que nous venons de citer ne pouvait avoir que des enfants dénaturés : ainsi est celui-ci ; il le dit lui-même tout d'abord : *Is pater, non talis filius.* Brutus-Boniface-Hector Duchêne renie père et mère ; il les malmène même d'une assez rude façon, aussi bien que « ces Cincinnatus du ruisseau, ces muscadins du bonnet rouge, qui ont pris le bagage et les tréteaux de monsieur son vénérable grand-père. »

« Eh quoi ! Messieurs, vous dirait le brave marchand de fourneaux, vous m'appelez *votre maître !* Eh bien ! dans mon temps, je n'aurais pas voulu de vous pour décrotter les sabots de ma servante, que j'ai épousée à la face du soleil, ayant pour prêtre l'humanité et le gazon pour autel ! Moi, j'étais terrible par moi-même et par les autres ; je traînais à ma suite un peuple nouvellement réveillé par tous les crimes de la parole, du sophisme, du meurtre ; un peuple avide de nouveauté et rendu féroce par cette nouveauté même. J'étais comme lui un brutal, un barbare, un furieux ; nous portions les mêmes sentiments obscènes dans la même vengeance ; la rue était notre domaine, nous aimions à nous vautrer dans cette fange sanglante, enfants du sang et de la fange. Nos femelles partageaient nos instincts ; nos petits se mêlaient à nos fureurs. Nous avions tant de choses à souiller, à détruire, à abattre, depuis le berceau de l'enfant

jusqu'au tombeau du vieillard, depuis le velours du trône en lambeaux jusqu'aux sommets des tours de Notre-Dame. C'était le bon quart d'heure de l'orgie politique, c'était le bon moment de la curée, le vrai jour du *Père Duchêne*. Nous avions la sagacité du chien, la faim du loup; et moi j'étais le limier qui menait toute la bande en hurlant.

» Mais vous, qui êtes-vous, pour toucher à mon arsenal d'invectives? De quel droit osez-vous m'emprunter mes folies furieuses? Et non seulement de quel droit, mais en quel moment? Où sont les seigneurs à renverser? Où se cache la féodalité? Quels châteaux-forts? Quelle Bastille? Quelle race royale? Quels propriétaires à dépouiller au dedans? Quels ennemis à arrêter au dehors? J'ai beau chercher, parmi les bonnes gens qui écrivent le *Père Duchêne* de 1848 je ne vois que des enfants qui se font peur à eux-mêmes, des fats en bonnets rouges brodés par les mains de leur maman, et qui se cachent de papa pour écrire *le Père Duchêne* avec de l'encre de la Petite-Vertu.

» J'ai beau chercher les choses et les hommes destinés au renversement de 1848, je ne trouve rien qui puisse exciter nos colères. Quand on pense que vous n'avez pas d'autres aristocrates que M. Ledru-Rollin ou M. Crémieux, on est tenté de rire! Quand on voit que votre royauté repose sur la tête fortunée de M. et Mme Flocon, on est tenté de se demander pourquoi vous publiez *le Père Duchêne*, sinon pour rire. Je cherche en vain des comtes, des marquis, des vicomtes; je ne vois que le duc Pasquier et le comte de Salvandy! Est-ce qu'au fait *le Père Duchêne* peut empêcher M. de Salvandy d'être un comte, si ça l'amuse? Est-ce qu'au fait *le Père Duchêne* peut forcer M. Pasquier de s'appeler Pasquier tout court, comme son père et son grand-père, s'il remonte jusque là?.... Vous nous la donnez belle avec vos réformes! Mais cette société que vous voulez réformer, elle est réformée depuis cinquante ans, et du haut en bas! Je ne vois que des bourgeois, des ouvriers, des travailleurs, et à la place de ce clergé tout puissant, de

ces moines, de ces princes, de ces grands propriétaires, qui fatiguaient la France du poids de leur oisiveté, que vois-je, sacrebleu! que vois-je? Une république divisée en cent trente-deux millions de petits morceaux de terre, sept millions cinq cent mille foyers, ayant chacun sa famille, son jardin, son champ de blé! Ne sont-ce pas là des aristocrates bien dangereux, et cela valait-il la peine de tirer le vieux *Père Duchêne* de son tombeau? »

La Commune de Paris, *Moniteur des clubs*, ou plutôt moniteur officiel du gouvernement du citoyen Sobrier, siégeant rue de Rivoli, 16, sous la protection des montagnards, avec cette enseigne: « Se rallie à notre bannière qui voudra, l'attaque qui l'ose. » On connaît assez Sobrier, et par conséquent son journal, pour que nous nous dispensions de toute citation. *La Commune de Paris* disparut le 15 mai avec son rédacteur en chef. Quelques adeptes essayèrent de la ressusciter, en ajoutant à son titre : Journal du citoyen Sobrier, et une foule de devises, parmi lesquelles celles-ci : « Maintien de la famille et de la propriété, droit au bien-être, droit au travail. — Vivre en travaillant, mourir en combattant. » Elle mourut définitivement dans les premiers jours de juin.

Trois autres essais de *Commune de Paris* furent tentés en 1849.

La Montagne *du peuple fraternel et organisateur* (mai 1848) portait cette épigraphe, inscrite sur un poteau : « Qu'a été le peuple? — Rien. — Que doit-il être? — Tout. » Rédigée par les sommités socialistes et humanitaires, par George Sand, Lamennais, Proudhon, Pierre Leroux, Esquiros, Constant Hilbey, l'apôtre Journet, etc., etc., *la*

Montagne semblait devoir enfanter des merveilles;
il n'en est sorti que du vent.

L'ORGANISATION DU TRAVAIL, journal des ouvriers. « La voix du peuple est la voix de Dieu. » Le travail, les travailleurs, voilà de grands mots autour desquels s'est fait alors beaucoup de bruit, et malheureusement pour rien. C'est là, en effet, une question brûlante, et, nous pourrions dire, grosse d'orages; nulle autre assurément n'est plus digne des méditations de l'homme politique. Mais, soit qu'elle ne fût pas mûre encore, soit que les hommes qui en ont tenté la solution en 1848 ne fussent pas à sa hauteur, nous ne voyons pas qu'elle ait avancé d'un pas; et c'est uniquement pour mémoire que nous citerons: *le Travail*, journal du travailleur électeur et éligible; — *le Travail*, véritable organe des intérêts populaires, organe du club de la révolution. « Dieu et l'humanité, droits et devoirs. » — « Arrière, rhéteurs! Arrière, faiseurs de statistiques! Arrière, rhétoriciens ampoulés! Arrière, poètes aux mots splendides! Place, place au philosophe humanitaire! » c'est-à-dire à Pierre Leroux, son héros, son demi-dieu; — *le Travail affranchi*, par Vidal, Toussenel, Vinçard, et autres protestants de l'école de Fourier; — plus deux ou trois *Travailleurs*, un *Travailleur libre*, etc., etc.

Quant à *l'Organisation du travail*, pour qui la rue est le premier et le plus saint des clubs, elle préludait à son œuvre en publiant à deux reprises la liste des soixante principaux capitalistes de Paris, qu'elle fit suivre de celle des quatre-vingts plus riches propriétaires de France, ou du moins réputés tels, « car, disait un spirituel chiffonnier, nous en connaissons dans le nombre qui n'ont pas un pouce

de terre ; si bien qu'en allant chez eux les *organisateurs du travail* eussent été volés. De tout quoi on pourrait tirer cette conclusion : Si la propriété *c'est le vol*, l'organisation du travail *c'est le pillage.* » C'est là du moins ce qu'ont pensé les tribunaux.

L'Organisation du travail avait encore voulu organiser autre chose : le fameux *Banquet à cinq sous, fraternisation des travailleurs.* Nous trouvons à ce sujet dans le *Petit-fils du père Duchêne* un excellent article que nous reproduisons à l'intention de ces étranges professeurs d'égalité, Proudhon en tête, qui ne procèdent que par exclusion, qui veulent qu'il n'y ait de vertu que sous la blouse.

« Est-il bien adroit, bien politique, dans ce banquet, de vous séparer des autres classes ? Vous demandez l'égalité, et je vous vois sans cesse proclamer l'exclusion ; c'est mal, c'est vouloir la désunion, c'est provoquer la lutte, c'est appeler la guerre civile. Elle ne vient que trop sans qu'on l'appelle, vous le savez aussi bien que moi. Il n'y a pas que des ouvriers sur la terre et dans la société ; il y aussi des savants, des artistes, des poètes, des philosophes, et même des bourgeois, ce que vous n'êtes pas fâchés de devenir, et vous avez raison, dès que vous pouvez allonger vos vestes. Vous m'invitez à mal dîner sur l'herbe ; moi, je voudrais pouvoir vous inviter tous au café de Paris. Allez, messieurs les commissaires, la réserve, les bonnes manières, la tenue, le silence, l'ordre, la commodité, les plafonds dorés, les siéges élastiques, le filet au madère, le vin vieux, valent bien les coups de soleil ou la pluie. Désirez le mieux, et vous y arriverez en passant par le bien, auquel vous avez droit, comme tout le monde. Pour cela, il faut, pardonnez-moi l'expression, renoncer à votre hypocrisie, ne plus vanter sans cesse le médiocre et le bas, lorsque, comme toute créature humaine, vous avez dans

l'âme le sentiment du beau et du grand. Tout est en vous, la pensée et l'action, les grandes vertus et les nobles dévoûments, la force et la justice. Vous êtes la mine inépuisable d'où l'on tire sans cesse les grands hommes et les grandes choses. Pourquoi ne vouloir dans cette mine que la boue, et jamais l'or? Pourquoi écoutez-vous ces empoisonneurs de morale qui vous rendent fous et furieux, en chatouillant en vous les mauvais instincts et les passions mauvaises, espèces de marquis de Sade de la politique et de la raison? Votre avenir est en vous, votre amélioration est en vous, votre bonheur est en vous.

»Prenez le temps pour auxiliaire. Vous êtes fatigués d'attendre, dites-vous? Est-ce que nous n'attendons pas tous? Si la bourgeoisie vous fait ombrage, croiriez-vous, par hasard, lui être un voisin fort agréable? Cependant vous ne pourrez jamais vivre l'un sans l'autre. Aimez-vous donc, non pas de cette fraternité peinte en noir sur les murs par le grand M. Caussidière, ce Franklin du pétard, ce Washington du lampion, mais de cette fraternité chrétienne, universelle, invisible, mais réelle, que n'ont pas inventée les rédacteurs du *National*, lesquels n'ont pas encore pris la place de Dieu, la seule place qu'ils aient respectée, parce qu'elle est sans appointements.

» Votre banquet a donc tout l'air, à votre insu, d'une vengeance du fromage sur le rôti, avec vos ouvriers, vos prolétaires, votre égalité et votre fraternité. Mes amis, on ne refait pas le passé; si toutefois l'on peut, dans une certaine mesure, préparer et améliorer l'avenir. Voyez! on a essayé du drapeau rouge: où est le drapeau rouge? du bonnet phrygien : où est le bonnet phrygien? de l'ignoble tutoiement : où est le tutoiement? Ces vieilles et laides choses sont mortes, bien mortes, très mortes. Guerre à leurs cendres! Vous vous moquez de la perruque, de la canne à bec de corbin, des culottes, de la poudre et des mouches; mais ce n'est pas plus suranné que vos banquets civiques et vos arbres de la liberté, autres perruques. La liberté est comme la

santé, dès qu'on s'en occupe, on n'en jouit plus. Ne soyez pas les hypocondres de la liberté. »

L'Aimable Faubourien, *journal de la canaille* (« vendu par la crapule et acheté par les honnêtes gens », beuglaient les canardiers), avec ces deux épigraphes :

La grande populace et la sainte canaille
. . . . se ruaient à l'immortalité.

(Auguste Barbier.)

Ce peuple qui sur l'or jonché devant ses pas,
Vainqueur, marchait pieds-nus et ne se baissait pas.

(Hégésippe Moreau.)

Voici comment *l'Aimable Faubourien* explique son titre :

« On cherche, suivant l'expression textuelle de Louis-Philippe, « une ressource *victorieuse* pour *maintenir* » dans le *devoir* et la *soumission* la *très turbulente* po» pulation de Paris et ses AIMABLES FAUBOURGS... »

» On sait sans doute de quoi se composent cette *très turbulente population* et les aimables faubourgs ; ce qu'on appelle ainsi, c'est la France démocratique de 92 et de 1848, les penseurs et les soldats, les volontaires de la Révolution......

» La *canaille*, ne voyez-vous pas que ce n'est pas précisément cette lie de la société corrompue par la misère et l'ignorance, cette masse qui cherche à se soustraire aux atroces douleurs de notre enfer civilisé par des orgies de cabaret... Non ! la *canaille*, c'est tout ce qui a une pensée trop profonde et un cœur trop sympathique, tous ces *Candide* qui trouvent que tout n'est pas pour le mieux dans notre République... Cette canaille-là, on ne lui pardonne pas, on ne se donne pas même la peine de la juger, on l'exile ou on la tue !

» Supposez, en attendant, que quelques uns de ces parias s'avisent de vous exposer deux fois par semaine

leur franche opinion sur les affaires de la patrie, et de jouer cartes sur table.... ; lisez en tête de cette feuille la définition qu'Hégésippe Moreau et Barbier nous donnent de la sublime canaille, et vous aurez une idée claire et nette de notre but.

» Et maintenant, en avant! »

. . . .

« Je comprends les grondements de ta colère et les cris rauques de ta puissante douleur, ô peuple! Les rhéteurs et les bourgeois ne les comprennent pas et ils te calomnient! Ils ne savent pas, ils feignent d'ignorer ce que ton cœur ulcéré a amassé de fiel et d'amertume pendant ton demi-siècle de servage et de misère! Ils ne veulent pas te croire honnête, ô peuple, après t'avoir vu terrible et fort! Ils connaissent ton énergie et ils doutent de ton intelligence! Ces moucherons stupides harcèlent tes flancs amaigris, mais nerveux, ô vieux lion, si long-temps muselé, si long-temps enchaîné! ils croient t'apaiser en te jetant quelques lambeaux de phrases tricolores ou plutôt multicolores, vaillant champion, qui t'es trouvé debout à l'heure solennelle du combat, à l'heure où ils étaient couchés et cachés, eux qui voudraient t'humilier et te museler de nouveau!

» Que leur as-tu donc fait, à ces eunuques du Palais Bourbon, pour qu'ils te châtrent ainsi? Est-ce pour te mettre à leur niveau qu'ils cherchent à te rapetisser, à t'étriquer de cette ignoble et honteuse façon? Est-ce pour n'entendre plus ta voix grave et forte qu'ils essaient de te bâillonner?

» O peuple des *aimables faubourgs*! toi qui sais combien de généreux cœurs battent dans les robustes poitrines de tes enfants, combien de nobles intelligences rayonnent sous les fronts brunis de tes fils; — ô peuple, sais-tu où l'on te mène, le sais-tu? Sais-tu dans quel traquenard on veut te faire tomber? quels projets s'ourdissent dans l'ombre contre tes libertés, ô peuple héroïque des barricades? Non, tu ne le sais pas! Toi qui souffres, tu espères, comme tous ceux qui souffrent! tu comptes sur des jours meilleurs, et, calme

comme la force, ferme comme le droit, tu attends l'avenir réparateur de tant de jours mauvais rêvé par tes poètes et annoncé par tes prophètes!

» Tu attends! et tu délaisses ton fusil pour les instruments de travail! Ton fusil! oh! cache-le, car, aujourd'hui que la loi des suspects est décrétée, on te prendrait pour un conspirateur! Cache-le, mais pourtant ne le quitte pas de l'œil, et qu'au premier signal, il se retrouve dans tes viriles mains!

» Car tes neuf cents représentants, ô peuple, te préparent une surprise à laquelle tu ne t'attends pas! La Chambre est grosse de projets de réformes et elle accouchera d'une mystification! oui, le mot est écrit, je ne le rayerai pas. La révolution de février, comme sa sœur la révolution de juillet, est une révolution ESCAMOTÉE! »

La petite presse et la presse littéraire. — *Le Canard*, *le Lampion*, *le Pamphlet*, *la Chronique de Paris*. — *Le Spectateur*. — *Le Journal*, de M. A. Karr. — *La Liberté*, M. Alexandre Dumas et *le Mousquetaire*. — *L'Evénement*. — Les Écoliers littéraires.

LE CANARD, journal drôlatique, fantastique, anecdotique, politique et critique de l'an Ier de la République, par Xavier de Montépin, Alphonse de Calonne, marquis de Foudras : c'est dire que cet oiseau domestique appartenait au parti de la fidélité soumise, qui, plumé par les autres, s'en vengeait par des *cancans*. On était dans les premiers jours d'avril; on était à peu près rassuré sur les suites de l'éruption de février : on pouvait donc recommencer à rire. *Le Canard* en donna le signal. Voici comment il terminait sa profession de foi : « *Le Canard* croit à la liberté, *le Canard* croit à la fraternité; mais, hélas! l'égalité lui paraît un mythe!.... En effet, si tous les Français étaient égaux, ils auraient tous assez d'esprit et assez d'argent pour s'abonner au *Canard*. Or... ils ne le font pas. Donc... con-

cluez. » — Condamné pour un article sur Garnier-Pagès, le *Canard* s'est fondu avec

Le Lampion, éclaireur politique, allumé le 28 mai par de Montépin et de Villemessant, « pour éclairer l'inauguration d'une république forte, modérée, honnête, constitutionnelle. » *Le Lampion*, avec non moins d'esprit, avait plus de solidité que *le Canard;* il avait d'ailleurs la même couleur. Nous n'en citerons que ce petit apologue :

« Nous croyons que les hommes de la veille ont trop pratiqué la théorie de la démolition pour qu'ils soient aptes à réédifier.

» Une maison menace-t-elle de s'écrouler, tous les hommes du quartier, bottiers, tailleurs, merciers, peuvent la démolir. Mais, une fois à terre, ni bottiers, ni tailleurs, ni merciers, ne pourront la reconstruire.

» Le grand tort de notre époque, c'est que tous ceux qui ont concouru à renverser la monarchie se croient propres à reconstruire la république.

» Avant tout il faut du bon sens, et puis encore du bon sens. »

Suspendu en juin, *le Lampion* reparut le 8 août; il fut resuspendu le 21 et poursuivi. Le 24 il essaya de reparaître sous le titre de *la Bouche de fer*, pamphlet politique et quotidien; mais *la Bouche de fer* était étouffée six heures après son apparition. Incorrigible et inaccessible à la peur, il se préparait à revenir sous le déguisement, qu'il croyait impénétrable, de *Pipelet-Lustucru*, lorsqu'il fut saisi pour la troisième fois et arrêté sous presse.

Après *le Lampion* on vit paraître trois ou quatre *Lanternes*, mais qui s'éteignirent bientôt faute d'huile, laissant la République dans les ténèbres. *La Chandelle démocratique et sociale* ne jeta pas

une plus vive lumière, et dura à peine deux soirs.

Aux premiers rangs de cet escadron de tirailleurs ou de guerillas de la petite presse, qui font une si rude guerre aux abus, il faut placer LE PAMPHLET, journal quotidien et illustré, plein de sel et de malice, rédigé par A. Vitu, A. Achard, Th. de Banville, Champfleury, P. Féval, A. Ponroy, H. Murger, etc.

Dans le même genre nous citerons encore la *Chronique de Paris*, dont nous avons déjà parlé, par M. de Villemessant, un des plus spirituels chroniqueurs, assurément, de France et de Navarre, René de Rovigo, Jouvin, etc. (1) — La *Revue comique*, par Lireux, qui fit à Louis-Napoléon, dans l'intérêt du général Cavaignac, une guerre à outrance que l'Empereur a généreusement oubliée. — *Le Petit homme rouge*, par Marc Fournier, Alex. Weill, etc.

Nous pourrions encore nommer, mais *longe post alios : la Tarentule*, revue critique des actes sérieux, des utopies, des excentricités et des bévues de nos hommes d'état; — *Les Bêtises de la Semaine*, et *les Cancans de la Semaine*.

LE SPECTATEUR RÉPUBLICAIN, fondé par un petit cénacle de gens de lettres appartenant à l'école dite du bon sens, et tous à la recherche d'une position sociale, sous la conduite de M. Louis Jourdan, eut une existence très décousue, très agitée. Il naquit le 19 juin sous le nom de *Nouvelles du jour*.

(1) La *Chronique de Paris*, morte sur le champ de bataille, avait commencé, sur le journalisme parisien, une série d'études pleines du plus piquant intérêt, dont nous nous sommes aidé plus d'une fois, et qui, nous l'espérons bien, sera continuée quelque jour.

Après la catastrophe de juin, il prend le nom de *Conciliateur*, et publie trois éditions, une le matin, une après la bourse, et une après la séance. Malgré tant de généreux efforts, il se mourait quand un rayon de soleil dictatorial le vint ranimer, et, le 29 juillet, il reparut plus florissant, sous le titre de *Spectateur*. Il fallut la loi du cautionnement pour arrêter le cours de ses métamorphoses. — Le premier numéro que nous avons sous les yeux, porte en tête la liste de ses rédacteurs, ainsi composée : rédacteur en chef, Louis Jourdan ; histoire politique, Théophile Lavallée ; bulletin scientifique, Barral ; bulletin industriel, Blaise ; variétés, Ponsard ; critique théâtrale, Emile Augier ; courrier de Paris, Taxile Delord ; critique, Gustave Planche ; beaux-arts, Laurent Jan ; voyages, docteur Yvan. Voilà, certes, qui promettait.

Le Spectateur républicain était, comme *le Journal*, qui suit, tout dévoué au général Cavaignac ; on le disait rédigé dans l'ancien cabinet de M. Génie, au ministère des affaires étrangères.

Le Journal, rédacteur en chef, Alphonse Karr, avec le concours de toutes les illustrations contemporaines. — Bonne foi, bon sens. — 15 fr. par an, un sou le numéro ; insertions, la ligne, 00 c. — Evohé ! chantons ! dorons les cornes des bœufs ! C'est bien le cas où jamais : voici, voici *le Journal*, le journal par excellence, le vrai, l'unique.

« Les journaux, dit M. Karr, ont toujours été des avocats qui plaidaient chacun une cause dans l'intérêt de certain parti et de certaines avidités. Si *je* ne voyais pas devant *moi* un but plus noble et plus grand, je n'abandonnerais pas la vie douce et calme que je me suis faite dans la retraite pour me consacrer à cette nouvelle

publication... J'ai fait un appel aux plus grands noms et aux plus illustres talents de notre époque ; tous m'ont promis leur concours assidu avec un noble empressement... *Je veux*, et j'espère, avec l'aide de tout ce qu'il y a d'hommes de cœur et de talent, *fonder enfin en France le parti de la probité, du patriotisme, du bon sens et de la bonne foi.* »

Si nous étions aussi fort sur le syllogisme que *le Canard* ci-dessus nommé, nous dirions : M. Karr n'a rien fondé ; donc... concluez. « Nous ne sommes pas, ajoutait l'illustre *guépier*, de ces prétendus amis du peuple qui l'enivrent de paroles empoisonnées et qui l'abandonnent ensuite à la misère, à la prison et à la mort. » Non, M. Karr plaçait mieux son amitié. Que voulez-vous ? 15 fr. par an et les plus grands noms et les plus illustres talents à rétribuer convenablement ! — Né le 28 juillet, un vendredi ! vingt-quatre heures avant *le Spectateur républicain*, et nageant dans les mêmes eaux, *le Journal* est mort le 1er novembre.

LA LIBERTÉ, journal des idées et des faits. — 1er mars. — Rédacteur en chef, Lepoitevin-St-Alme, du *Corsaire*. — Parmi les libertés à conquérir, *la Liberté* demande : « Liberté entière et complète de la pensée, orale, manuscrite, immprimée ou dessinée. — Plus de bureaux de timbre et de tabac privilégiés. — Justice rendue au nom de la nation par des juges nommés par des électeurs. — Application du jury aux tribunaux correctionnels. — Tout garde national fait partie du jury. — Suppression des impôts sur les denrées alimentaires, et établissement d'impôts de luxe. — Instruction libre et gratuite. Les notaires nommés par les électeurs de leur arrondissement ou canton, etc. »

Grâce à sa rédaction, spirituelle souvent, tou-

jours pittoresque, grâce surtout à la modicité de son prix, — ce fut le premier grand journal à 5 centimes, — *la Liberté* obtint un succès prodigieux; son tirage était permanent, et la vente allait jusqu'à 100,000 exemplaires par jour. Succès oblige; *la Liberté* le comprit. « Pour répondre à l'empressement du public et se rendre plus digne de sa bienveillance, elle fit l'acquisition de presses nouvelles douées d'une plus grande énergie, et d'un publiciste doué d'une non moins grande énergie, d'un des plus beaux esprits contemporains, d'un poëte habitué à voir tomber de sa plume les rubis et les perles : nous avons nommé M. Alexandre Dumas. On va crier bien fort : Un poète! un romancier! un faiseur de comédies! écrire sur la politique!!! Et pourquoi non? Corneille ne fut-il pas proclamé par le grand Condé le bréviaire des rois? Et l'auteur des *Lettres persanes!* et Rousseau! et Lamartine! M. Dumas, n'a-t-il pas écrit, d'ailleurs, *Gaule et France*, dans laquelle il prédit en 1833 la chute de la dynastie des grands propriétaires et la révolution de 1848? L'arène publique ouverte à tous ne saurait demeurer fermée à l'un des plus illustres enfants du pays, sous le singulier prétexte qu'il a plus d'esprit, de talent et de génie que ses frères. « Ce serait, comme le disait Chamfort, ouvrir la lice aux ânes et la fermer aux coursiers de race... »

M. Alexandre Dumas fit donc son entrée solennelle dans *la Liberté* le 25 mars 1848. Il semblerait qu'un homme aussi connu que l'illustre romancier eût pu se dispenser d'une profession de foi; M. Dumas éprouva le besoin d'en faire deux : « Il y a des gens, dit-il, qui ne peuvent faire leur profession de foi que pour l'avenir; j'ai le bonheur, moi, de

pouvoir faire la mienne dans le passé. Ces deux professions de foi, profession de foi du passé, profession de foi de l'avenir, qui occupent deux numéros, peuvent se résumer ainsi : *Ego sum qui sum !* J'ai fait la révolution de juillet ! j'ai fait la révolution de février ! J'ai écrit 400 volumes ! Je ferai toutes les révolutions qui me seront demandées ; j'écrirai tous les volumes qu'on voudra : car je suis celui qui suis.

Et dès le lendemain 27, Alexandre Dumas débutait dans son nouveau rôle par la tirade suivante, que nous reproduisons comme échantillon de son faire politique :

Les Lions de marbre.
Aux Prussiens et aux Autrichiens.

Salut, blonds enfants du Nord, vous êtes bien les fils d'Arminius ; nous sommes bien les fils de Vercingétorix : nous avons lutté contre les cohortes de César, vous avez dévoré les légions d'Auguste. — Nous sommes bien frères !

Nous avons eu un empereur commun qu'on appelait Charlemagne. Pour abriter la civilisation du monde en son berceau, il bâtit une ligne de forteresses qui s'étendait du Danube à l'Océan, de la mer Baltique aux monts Pyrénées ; puis il s'endormit à Aix-la-Chapelle, en disant aux Germains : A vous l'Orient et le Nord ; — aux Francs : A vous le Midi et l'Occident. — Salut, nous sommes bien frères !

Après mille ans, le vent de la liberté se lève, il passe sur Paris, sur Berlin et sur Vienne. Etudiants, gardes nationaux, bourgeois, deviennent soldats. Les trois villes sont au peuple, et partout le peuple est le même : grand dans la lutte, plus grand après la victoire. — Salut ! salut, nous sommes bien frères !

Seulement vous êtes plus cléments ; ayant été moins trompés.

Vous vous contentez, vous que le murmure du Rhin, vous que le vent de la forêt Noire a faits poètes, vous vous contentez de faire descendre votre roi dans la rue, de lui mettre la main sur la poitrine trouée d'un cadavre et de lui dire :

« Là était un cœur qui battait pour toi; ce cœur, tu l'as éteint: malheur à toi! »

Vous vous contentez, vous enfants du Danube, vous qu'une longue et douce tyrannie a faits bons et patients, vous vous contentez de crier : A bas Metternich ! de chasser vos archiducs; puis vous dételez la voiture de votre empereur et vous lui faites jurer sur le drapeau jaune et noir fidélité à votre future constitution.

Certes, c'est un autel sacré qu'un cadavre; c'est un noble symbole qu'un drapeau.

Mais Louis XVI avait juré aussi fidélité à la constitution de 91 sur les cadavres couchés au pied de la Bastille.

Mais Louis-Philippe avait juré aussi fidélité à la Charte sur le drapeau tricolore, arraché aux barricades.

Vous le savez avec nous, avec l'Europe, avec le monde, tous deux ont manqué à leur serment.

Dieu nous garde de vous dire : Traitez Frédéric-Guillaume comme nous avons traité Louis XVI.

Dieu nous garde de vous dire : Chassez Ferdinand comme nous avons chassé Louis-Philippe.

Mais nous vous disons : il y a une pierre de touche où vous saurez si leur serment est d'or ou de plomb, leur parole, d'argent ou de cuivre.

Ecoutez, vous qui semblez avoir obtenu maintenant tout ce que vous vouliez obtenir :

Il existait un peuple ancien parmi les peuples, une nation noble entre les nations.

Ce peuple avait trois ancêtres fameux. Le premier se nommait Piast; le second, Jagellon; le troisième, Sobieski.

Cette nation, c'était aussi notre sœur, puisqu'on l'appelait la France du nord.

C'était un peuple libre, — c'était une nation indépendante.

Quand elle nommait ses rois, elle traçait un fossé autour du champ de Kolau; elle jetait trois ponts sur ce fossé.

Par le premier passait la grande Pologne;

Par le second, la petite Pologne;

Par le troisième, la Lithuanie.

Les palatins étaient tous à cheval, comme il convient à de dignes descendants des Sarmates.

Là se faisait l'élection.

Puis, l'élection faite, des cavaliers partaient comme des flèches sur leurs chevaux tartares aux naseaux fendus, et allaient porter le nom de l'élu aux palatinats.

La Pologne était alors un puissant royaume. Ses limites étaient, au Nord et au Nord-Est, le grand duché de Moscovie et la Prusse; à l'Est, la Silésie et la Hongrie; au Sud, la Moldavie; à l'Ouest, la Tartarie.

Un jour, les Turcs menacèrent d'envahir l'Europe, comme avaient fait autrefois les Arabes. Kara-Mustapha vint jusqu'à Vienne, comme Abderrhaman était venu jusqu'à Poitiers.

Sobieski monta à cheval avec tous ses palatins, et les Turcs furent refoulés de l'autre côté du Danube.

Depuis ce temps, Belgrade garde Semlin et ne lui a point permis de repasser le fleuve.

Sans le marteau de Karl, sans le sabre de Sobieski, peut-être l'Europe serait-elle musulmane.

Ce royaume s'était conservé intact jusqu'au jour où la Messaline du Nord prit un de ses amants et le jeta de son lit sur le trône de Frédéric-Auguste.

A partir de ce moment, Poniatowski n'est plus qu'un vassal, la Pologne n'est plus qu'un fief.

Alors commence ce festin de rois, où l'on mange les peuples. Catherine, Frédéric et François s'attèlent à la Pologne, tirent à eux, et l'écartèlent.

Ce premier supplice est de 1772.

A partir de ce premier démembrement, les Polonais

sont encore un grand peuple, mais la Pologne n'est plus une nation.

Une seconde fois, à la suite de l'insurrection de Targowitz, que soutient la Russie, la victime change de forme, sans changer de bourreaux.....

Celui-ci est le démembrement de 1791.

Tout à coup Kosciusko apparaît; c'est à la fois l'enfant de la Pologne, le héros de l'Amérique et de la France.

Place à Kosciusko, le vainqueur de Cracovie; place, il faut un large champ de bataille au successeur de Sobieski, au prédécesseur des Clapicski et des Czartoriski; place dans la plaine de Macijowice, car avec lui va tomber encore une fois la Pologne!

Alors les trois aigles se ruèrent de nouveau sur son cadavre.

François II prend..... 834 milles carrés.

Frédéric-Guillaume prend..... 1,000 milles carrés.

Enfin Catherine, qui va aller rendre compte à Dieu de l'assassinat d'un empereur et du meurtre d'un royaume, Catherine prend..... 2,000 milles carrés.

Ceux qui ont moins en territoire auront plus en esclaves.

L'appoint des terres est fait avec des hommes.

Celui-ci est le démembrement de 1796.

Un jour, un seul, la Pologne crut à une aurore nouvelle. Elle se souleva sur son lit de mort, elle écarta son linceul, et, comme la fille de Jaïr, elle dit : — Me voilà!

Napoléon venait de tailler le duché de Varsovie avec l'épée d'Austerlitz.

Mais le duché de Varsovie croule avec l'empire français. A Alexandre ses plus riches débris, à François II la Gallicie, à Frédéric-Guillaume cent mille âmes.

Cracovie sera république, comme Francfort.

En voilà pour quinze ans.

Vous savez tous 1830, les promesses mensongères

de notre roi, la nationalité polonaise jurée, l'ordre régnant à Varsovie.

Alors tout ce qu'il y eut de nobles cœurs en France bondit de douleur.

Tout ce qu'il y eut de fronts généreux rougit de honte.

Mais que pouvait la France, séparée qu'elle était des martyrs par le grand duché de Bade, le Vurtemberg, la Bavière, la Bohême et la Silésie?

Aujourd'hui, grâce au ciel, il n'en est point ainsi. Le grand-duché de Bade donne une constitution; le roi de Vurtemberg est à peu près prisonnier; le roi de Bavière abdique; la Bohême se fait indépendante; une chaîne électrique de peuples, se donnant la main, s'étend de Strasbourg à Cracovie.

Après le congrès des rois vient le congrès des peuples.

Eh bien! frères du Nord, maintenant que vous avez travaillé pour vous, pensez aux martyrs?

Ce sont les rois, et non les peuples, qui veulent des esclaves. Vous n'êtes pas des Athéniens, pour avoir des Ilotes.

Dites à votre roi Frédéric-Guillaume :

— Oui, nous croyons à votre parole.

Dites à votre empereur Ferdinand :

— Oui, nous croyons à votre serment.

Mais d'abord lavez-vous des trois partages; faites amende honorable du triple démembrement.

Rendez l'homme à la terre, la terre à l'homme.

Ce n'est plus un grand duché de Varsovie que réclame l'Europe, c'est une Pologne nouvelle.

Donnez la liberté, la France donnera le fer.

On sait ce que les Polonais font avec du fer et de la liberté.

Et cette fois vienne le czar, — nous verrons ce que pèsera l'Asie despotique dans la main de l'Europe républicaine.

—

Frères, — vous connaissez ces lions de marbre —

qu'on met à la porte de nos jardins publics, et qui ont une boule sous le pied.

Chaque grand empire était semblable à un de ces lions ; comme lui, il avait sous sa griffe un petit royaume.

L'Autriche avait la Lombardie ; l'Angleterre, le Hanovre ; la Russie, la Pologne ; la France, la Belgique ; l'Espagne, le Portugal ; Naples, la Sicile.

Eh bien ! l'heure est venue où dans chaque boule il faut tailler un lion.

Suspendue le 27 juin, *la Liberté* fit, depuis, d'inutiles efforts pour se reconstituer.

En quittant *la Liberté*, qui ne pouvait suffire à l'activité de son esprit et au trop plein de son patriotisme, Alexandre Dumas fonda *la France nouvelle* ; il collabora ensuite à *la Patrie*, puis il prêta son nom, et sa verve quelquefois, à un recueil mensuel, *le Mois*, qui se disait *indispensable* à chacun. « La politique est un besoin universel, s'écriait le cornac de cet ours fameux. Que se passe-t-il à Paris ? Que se passe-t-il en Europe ? Que se passe-t-il dans le monde ? Eh bien, c'est ce que notre revue se charge d'apprendre à ces dix millions de lecteurs qui attendent chaque matin la pâture sociale, comme les Hébreux du désert attendaient chaque soir la nourriture matérielle. » Heureux abonnés du *Mois !* la pâture sociale qu'ils attendaient chaque matin, Dumas la leur donnait chaque mois ! Convenons pourtant que, si Dieu eût procédé de la sorte à l'égard des Hébreux, il en serait très peu sorti du désert.

Au moment où nous écrivons ces lignes, il se fait, autour du nom du célèbre improvisateur, un bruit plus grand que jamais. M. Dumas avait donné à la

Comédie-Française un drame en cinq actes, *la Jeunesse de Louis XIV*. On ne prévoit point d'obstacle, on répète avec activité, on prépare la mise en scène avec tout le soin que réclament et l'auteur et le sujet, on entrevoit enfin le grand jour de la première représentation, quand la censure arrête tout par un *veto* brutal. A la nouvelle qui lui en parvient à Bruxelles, où il était allé chercher un peu de tranquillité, Alexandre Dumas accourt à Paris, et promet au directeur, désolé de s'être mis inconsidérément en frais de dentelles et de velours, de lui livrer sous huit jours une autre jeunesse très capable de porter ces velours et ces dentelles, *la Jeunesse de Louis XV*. Et les mirmidons de rire. Cependant le fécond dramaturge fait mieux encore qu'il n'a promis : il écrit le nouveau drame en soixante-seize heures, et à qui prouvera qu'il ne l'a pas écrit dans cet espace de temps, il offre, dit-on, 100,000 fr., ni plus ni moins que le docteur Lob aux incrédules qui nieraient l'efficacité de son eau merveilleuse. Et les pygmées de rire de plus belle.

Irrité par les piqûres incessantes de ces moucherons, mécontent de la mollesse avec laquelle il est défendu par ses amis, le géant du drame prend alors une résolution digne de son courage. Il va fonder, à ce qu'on assure, une revue littéraire quotidienne à deux sous, dont toutes les batteries seront tournées contre la critique et nous promettent un carnage à faire venir l'eau à la bouche. Cette revue aura pour titre : *le Mousquetaire, journal de Monsieur Alexandre Dumas ;* elle sera exclusivement rédigée par les deux Alexandre, le père et le fils. On ajoute que, pour faire face aux exigences quotidiennes d'une pareille tâche, l'intrépide et inépuisable écrivain s'interdirait rigoureusement de travailler à l'avenir à toute autre

feuille, ce qui nous paraît difficile à croire. Ce journal aurait, d'ailleurs, une physionomie originale : on n'y admettrait pas la moindre reproduction, pas même une ligne de ce qu'on appelle les *faits Paris.*

— Le 1er numéro du *Mousquetaire* vient de paraître, et grande a été la déception. C'est, du reste, toujours le même homme et la même science de l'alinéa — « Vous allez faire un journal ? — Oui. — Littéraire ou politique ? — Littéraire. — Ah ! — Quoi ? — Vous vous ferez des querelles. — Nous nous appelons d'Artagnan, et nous avons pour amis Athos, Porthos et Aramis... — Vous allez vous brouiller avec les critiques, et ils vous attaqueront. — Nous avons armes offensives et défensives ; nous accepterons le combat. — Seul contre tous ? — La campagne de 1814 est la plus belle campagne de Napoléon. — Vous allez vous brouiller avec les directeurs, et ils ne joueront plus vos pièces. — Nous aurons un théâtre à nous, comme nous avons un journal à nous. — Le ministère fermera votre théâtre et suspendra votre journal. — Non. — Comment, non ! — Non... »

M. A. Dumas annonce qu'il a encore 50 vol. de Mémoires à publier en feuilleton. — « 50 volumes ! se serait écrié Méry ; mais c'est 25 bouteilles d'encre qu'il prétend faire avaler à tout le monde ? »

Disons que les on dit se trompaient sur un point : M. Alexandre Dumas est le propriétaire rédacteur en chef du *Mousquetaire ;* mais il aura des collaborateurs.

L'Événement. — Shakspeare, Victor Hugo, Dieu ! — En ce temps-là, le maître dit à ses disciples : Allez, et fécondez le monde politique comme

j'ai fécondé le monde littéraire ; implantez le romantisme dans la politique comme je l'ai implanté dans la littérature et le théâtre. Et *l'Événement* parut le 1er août 1848 sous l'invocation et dans l'intérêt exclusif de la personnalité de Victor Hugo, auquel elle empruntait son épigraphe : « Haine vigoureuse de l'anarchie, tendre et profond amour du peuple. » Ses fondateurs étaient M. Froment Meurice, le célèbre joaillier, qui voulait faire une position à son frère Paul ; M. Milhaud, de *l'Audience* et du *Pays*, et M. Anténor Joly, ex-directeur littéraire de *l'Époque*. — Jusqu'à ce jour, le journal s'était logé au premier étage ; il appartenait aux fondateurs de *l'Événement* de mettre le journal en boutique. Il y avait, sur le boulevard, vis-à-vis la rue Vivienne, une boutique néfaste où rien n'avait prospéré, ni café, ni exhibition de monstres, ni chiens savants : ce fut là que s'installa *l'Événement* ; c'est dans cette boutique, tapissée du haut en bas des numéros du jour, et gardée par deux galopins faisant sentinelle près d'une tirelire, que se débitait aux passants, moyennant deux sous, le pain quotidien de la prose hugo-politique. L'entresol, interdit au vulgaire, se transformait tour à tour en divan, en salle de festin, en harem ; mais à dix heures précises, fumeurs, dîneurs et amoureux saisissaient la plume et devenaient des écoliers studieux écrivant leur thème et leur leçon sous la dictée du maître. Le corps seul du journal était là, en effet ; l'âme habitait les paisibles solitudes de la place Royale. Le programme de la rédaction se faisait chaque matin dans la salle à manger de M. Victor Hugo. Le poète laissait tomber de ses lèvres fleuries l'évangile du jour, tout ruisselant d'images, et Charles et Victor, ses deux fils, le recueillaient dévotieusement, et le transmettaient, le

soir venu, aux deux autres disciples de l'hugolâtrie, Auguste Vacquerie et Paul Meurice.

La feuille qui venait de naître devait d'abord s'appeler *la Pensée ;* M. Victor Hugo la baptisa finalement du nom qui lui est resté. Le prospectus, du 31 juillet, qui contient la profession de foi du rédacteur, explique longuement la portée de ce titre : *l'Événement !*

« En général, la presse a un tort grave : en tout temps, dans les jours calmes comme dans les jours révolutionnaires, la politique occupe le premier rang... Les inventions se multiplient, l'industrie se perfectionne, la science change de face, on découvre une étoile, un grand poète publie un chef-d'œuvre qui fait la France universelle et qui la fera éternelle : n'importe ? L'étoile est reléguée dans les catacombes du feuilleton, et le chef-d'œuvre est exilé aux extrémités des *variétés*, pour laisser à quelque misérable question de portefeuille la place d'honneur et la façade du journal. C'est là, nous le répétons, une faute sérieuse. Les colonnes sont les membres du journal ; l'idée doit luire au front : il n'est pas indifférent que la pensée soit logée dans la tête ou dans les pieds... Nous donnerons, nous, la place la plus visible à l'événement de la journée, quel qu'il soit, quelle que soit la région de l'âme ou du monde d'où il vienne... Nous commencerons notre journal par l'acte principal du genre humain... Dans les premiers temps l'Evénement sera presque toujours français et politique... En ce moment toute la vie de l'Europe est concentrée dans Paris, comme, dans les grandes émotions, le sang afflue au cœur. La stupeur paralyse les nations. Quand la France cherche, le monde attend. — L'Evénement donc ne sortira guère d'abord de Paris, ni de la politique. Ce sera... l'accès de fièvre quotidien d'une nation en travail de civilisation. Mais, espérons-le, la France sera bientôt délivrée, la constitution naîtra, et alors les jours tranquilles reparaîtront. Les constitutions ont besoin de l'orage pour naître et de la

paix pour vivre. — Il en est du cœur humain comme du sol : la charrue commence, le soleil achève... Le sang n'est pas la seule pluie dont la Providence arrose l'intelligence humaine, elle a d'autres engrais que les cadavres. Nous hâterons de tous nos efforts l'heure clémente et pacifique où la terre, si labourée et si arrosée, sentira germer, sous le bienveillant rayonnement de l'idée, la sainte moisson de l'avenir... Ce n'est point dans une époque comme la nôtre qu'on peut avoir peur de manquer d'événements... Depuis quatre mois les faits se précipitent avec la rapidité des morts de la ballade. Combien d'hommes ils ont déjà usés... Poussés et éperonnés par cette fougueuse politique, les plus ardents esprits s'abattent avant le premier relais... La politique actuelle crève tous les hommes sous elle... Si, dans ces jours inouïs, il arrivait un jour ordinaire, qui serait le plus extraordinaire de tous, si, par impossible, l'événement nous faisait défaut une fois, cette fois *nous réunirions dans le même numéro, et comme en une constellation éblouissante, tous les noms illustres qui étoilent notre rédaction*, et nous tâcherions que, ce jour-là, notre journal fût lui-même l'événement. »

Jusqu'ici, on le remarquera, il n'est question que du titre du journal ; qu'on juge par là des antithèses et de la superbe de l'article capital, de la profession de foi. Malheureusement, nous sommes forcé d'abréger :

« Des esprits naturellement portés aux extrêmes avaient, peureux ou farouches, séparé peu à peu notre France en deux camps, la patrie en deux partis ; nous venons tenter l'œuvre de la réconciliation. Nous sommes des ouvriers bien petits pour une œuvre bien grande ; mais le spectacle du monde de Dieu ne nous montre pas autre chose... Nous voulons combattre l'anarchie, qui est la mort de la société, et défendre le peuple, qui en est la vie : tout est là... Nous croyons que c'est à la fois notre devoir de préserver la civilisation, c'est-à-dire l'œuvre accomplie du passé, et d'aimer le peuple,

c'est-à-dire l'œuvre vivante de l'avenir... Nous voulons cultiver sans cesse dans les âmes ces deux fleurs devenues si rares, l'espérance et la pitié ;... chercher comment on pourrait assurer le travail qui donne à l'individu le pain du corps, et développer l'art, qui donne à l'humanité le pain de l'âme; dissiper enfin, dans le monde libre et lumineux de notre république, les dernières fatalités et les dernières ténèbres de l'ignorance, qui est la nuit de l'esprit, et de la haine, qui est la nuit du cœur. — Et ce qui sortirait de notre idéal réalisé, ce serait la *république-civilisation*, république heureuse comme le rêve et belle comme l'idée !... république qui serait en un mot le majestueux embrassement du genre humain sous le regard de Dieu satisfait. »

Venait ensuite, sous le titre de: *les Premières Hirondelles*, le programme littéraire, non moins attrayant, non moins merveilleux. Tous les lundis, Auguste Vacquerie devait rendre compte du mouvement des lettres et du théâtre, « avec quel éclat, avec quelle énergie de conviction, avec quelle religion du génie, avec quelle profondeur dans la verve, avec quelle science dans l'enthousiasme, c'est ce que nous n'avons pas besoin de dire à quiconque a lu un seul des admirables articles de ce ferme et ardent esprit qui semble être le point juste où se rejoignent et se complètent la critique et la poésie. » Les ateliers des peintres et des sculpteurs devaient être visités, pour *l'Événement*, par Théophile Gauthier, le *statuaire du vers*, et par Auguste Préault, le *poète du marbre*. Théophile Gauthier avait promis en outre « la *Plastique de la civilisation*, — tout un livre! — dans lequel il fixerait, en types magnifiques et populaires, à l'usage du pauvre et du riche, tout ce qui peut devenir la poésie de chaque lieu et le charme de chaque jour ; il dirait ce que doit être le salon du millionnaire et ce que peut être la chambrette de

l'ouvrier; avec un plâtre, une fleur, une gravure, une cage d'oiseau, il ferait briller, pour quelques francs, dans la plus humble mansarde, les chefs-d'œuvre de l'art et les merveilles de Dieu. » Bref, vous voyez défiler devant vous, sur six colonnes, tout le ban et l'arrière-ban de la littérature et de la camaraderie, évoqué par la brillante imagination d'un des fils du dieu : Méry et Karr, Champfleury et Balzac, Léon Gozlan et Gérard de Nerval, Edouard Thierry et Amédée Achard, « qui allume son style à son cœur et qui poudre son encre avec des étincelles du soleil marseillais », etc., etc., etc. En un mot, *l'Événement* « voulait que l'étoile de la poésie guidât les nations vers le berceau de notre république, et devait amener au peuple, ce roi enfant, tous les rois mages de l'esprit, cet autre Orient ! »

En somme, la rédaction de *l'Événement*, à l'origine, se composait de Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Malher, Paul Mayer, Charles et Victor Hugo fils, que renforçaient, au besoin, les autres membres et les amis de la famille de Hugo le Grand : c'étaient madame Hugo, signant un feuilleton de son nom de jeune fille, Marie Foucher; mademoiselle Marie Hugo, écrivant sous le pseudonyme d'Adèle; madame Biard, la femme du peintre, rédigeant des articles modes signés : Thérèse de Blaru.

La pensée véritable qui avait présidé à la création de l'*Événement*, l'unique événement, *l'acte principal du genre humain* qu'il eût voulu placer en tête de ses colonnes, ç'aurait été la candidature de Victor Hugo à la présidence de la république : *le Bien public* portait bien Lamartine ! Mais il recula devant un fiasco trop certain, et se mit à soutenir la candidature de Louis Napoléon, sinon avec beaucoup d'adresse, au moins avec beaucoup de chaleur. Il en

fut malheureusement pour ses frais d'imagination et ses dernières ressources, et il allait mourir, quand M. de Girardin lui tendit une main secourable. Il changea alors pour la troisième fois de couleur et de format, et se fit journal du soir et quelque peu socialiste. Il trouva enfin le succès dans cette nouvelle voie, où vint malheureusement l'arrêter un arrêt de la cour d'assises, qui le suspendit pour un mois. Le lendemain il reparaissait sous le titre de *l'Avénement du Peuple*, avec cette épigraphe, empruntée encore à son oracle : « Soyez tranquilles, vous êtes souverains. » — « A partir de demain, avait-il dit en annonçant cette transformation, *l'Événement* prendra le titre de *l'Avénement.* Toute notre politique tenait dans une lettre. » On pourrait trouver dans ce jeu de mots un aveu un peu naïf. *L'Avénement* fut supprimé à la suite du 2 décembre.

Nous nous sommes longuement étendu sur le prospectus de *l'Événement*, parce que l'apparition de ce prospectus fut une sorte d'événement, parce que nous le regardons comme un des monuments les plus curieux du journalisme ; parce que, quoi qu'on ait dit du journalisme littéraire, un journal fait selon ce programme, — les exagérations à part, — serait un très agréable journal ; parce que, somme toute, *l'Événement* a eu une sérieuse valeur ; parce qu'enfin il fut une vive expression d'un effort auquel nous ne saurions ne pas être sympathique.

La révolution de février avait arrêté court toutes les industries, et, comme les autres, l'industrie littéraire — qu'on nous passe l'expression, d'ailleurs parfaitement juste. Tous ceux qui vivaient de leur plume se jetèrent dans le journalisme, comme dans la seule voie qui leur restât ouverte. Tout homme

qui devait aux lettres, aux arts ou à la politique, un peu de célébrité, de bon ou de mauvais aloi, ne put se passer d'un journal qui fût à lui. C'était la force et la faiblesse de ce temps-là. Nous avons vu Lamartine, Victor Hugo, Lamennais, Lacordaire, Dumas, Cavaignac, et même Ledru Rollin, patroner, inspirer ou rédiger des journaux. Et c'était bien naturel, quand le premier crétin venu se passait cette fantaisie.

Il est curieux de voir comment les écrivains, dans ce tournoi politique, se sont groupés par familles d'après la loi des affinités.

Dans le *Bon sens du Peuple*, l'*Avenir national*, le *Petit Homme rouge*, nous trouvons les républicains très modérés, c'est-à-dire malgré eux : Paul Féval, Léo Lespès, Marc Fournier, Auguste Vitu, et A. Ponroy.

Dans le *Pamphlet* nous retrouvons : Léo Lespès, A. Vitu, Am. Achard (Grimm), Champfleury, Ch. Monselet, Th. de Banville (Fr. Villon), Paul Féval (un ouvrier sans ouvrage), Henry Murger, H. Nicolle, Julien Lemer, Loys l'Herminier, A. Ponroy (G. Dicks), G. de la Landelle, tous, ou à peu près, républicains sans le vouloir.

Dans le *Spectateur* et le *Journal* nous rencontrons toute l'école du bon sens, c'est-à-dire des républicains sans le savoir : Alph. Karr, Francis Wey, Louis Jourdan, Th. Lavallée, Barral, Blaise, Ponsard, Emile Augier, Taxile Delord, Gustave Planche, Laurent-Jan, docteur Yvan, Carraguel, Félix Tournachon, etc., etc.

L'école de l'esprit, qui compte de nombreux adeptes depuis qu'avoir de l'esprit est devenu une profession, un métier, depuis qu'on apprend à devenir homme d'esprit, se livrait à ses exercices dans

la *Revue comique* et autres *Charivari*, où nous retrouvons Taxile Delord, Félix Tournachon, déguisé en Nadar, etc., sous le commandement de A. Lireux.

L'école de la fantaisie politique ne compte guère que trois ou quatre représentants : A. Vacquerie, Paul Meurice, Méry, Ch. Hugo.

De Pierre Leroux à Proudhon, en passant par George Sand, nous rencontrons l'école littéraire socialiste. Eugène Sue, Esquiros, Louis Blanc, en sont les chefs. Viennent ensuite Villegardelle, Lachambaudie, Crubailhès, Ch. Deslys, Pierre Dupont, l'abbé Constant, Greppo, Mesdames Adèle Esquiros, Gay, Fossoyeux, Niboyet, etc., etc.

Enfin il existe un petit cénacle — sans préjudice des grands — où de petits hommes de lettres se fabriquent entre eux de petites réputations qu'ils vont propageant à l'aide de leurs petites plumes, dans de petits journaux, tels que la *Carmagnole*, le *Gamin de Paris*, le *Petit caporal*, etc. Dans ce petit cénacle on distingue : A. Collin, E. Martin, A. de la Fizelière, Thierry, E. Wœstynn, etc., etc.

Quand nous aurons cité encore LE CRÉDIT, fondé par Ch. Duveyrier, l'ancien Saint-Simonien, sous le patronage, dit-on, du général Cavaignac, qui voulait « non la république des sans-cœurs, ni la république des sans-culottes, mais une république humaine, intelligente, industrielle, libérale, magnanime ; une république que les prolétaires défendissent, que les banquiers créditassent, qui fût respectée par les rois, enviée par les peuples, que les femmes et les prêtres bénissent, et que les poètes un jour pussent chanter » ; — LE PAYS, sur lequel nous reviendrons ; —L'ORDRE, fondé par M. Chambolle, quand il quit-

le *Siècle*, passé dans le camp du *National*; — le *Messager de l'Assemblée*, également né d'une dissidence d'opinion, celle-ci entre la *Patrie* et ses deux principaux rédacteurs, Eugène Forcade et Félix Solar, — nous aurons nommé les principaux journaux issus de la révolution de février, et même un peu plus; mais on n'aurait, si nous en restions là, qu'une idée très incomplète du mouvement ou plutôt du débordement de la presse dans ces jours de fièvre. Nous allons donc en passer une nouvelle revue', et nous noterons deci delà les feuilles qui, par une chose ou par une autre, arrêteront nos regards.

Salmigondis. — Les *Démocrates* — *Liberté, Egalité, Fraternité.* — *Le Kabbaliste* et les tables parlantes. — Les *Murs de Paris.* — *Les Napoléoniens.* — *Le Tribunal révolutionnaire, le Sanguinaire, le Pilori* et *la Guillotine.*

L'Asemblée constituante (1er mai), fondée, sous la direction de M. Saint-Edme, par des rédacteurs dissidents de *l'Assemblée nationale*, dont elle avait les tendances, mais non l'esprit ni le bon goût : c'est elle qui comparait « le citoyen Louis Blanc, enveloppé de ses grands projets et de ses grandes phrases, à un tout jeune veau qui se promènerait gravement sur le boulevart, revêtu d'une peau de lion. »

L'association, cette puissance nouvelle qui tôt ou tard doit changer la face du monde, donna son nom à quelques revues sans valeur : l'*Association démocratique des amis de la constitution*, l'*Association fraternelle et universelle des travailleurs*, l'*Association libertiste*, etc.

L'Avant-garde, par M. L'Herminier, du *Portefeuille*, veut que la révolution nouvelle ne soit pas seulement politique, mais sociale; ce ne doit pas être l'avénement d'une classe privilégiée, mais l'avéne-

ment de toutes les classes, la vraie, la grande démocratie ; elle ne comprend pas qu'un simple changement de mots puisse faire que ce qui était trois mois auparavant scandale, gaspillage et corruption, devienne patriotisme. Aussi gourmande-t-elle rudement le gouvernement provisoire.

« Citoyens gouvernants, leur dit-elle, représentants, gens de finance, de plume, de robe et d'épée, à notre tour maintenant, deux mots, s'il vous plaît. Nous vous connaissons de vieille date : les grands mots et les grimaces ne nous en imposent guère. Vous grimacez mal les vertus que vous ne connaissez que de nom. Prenez donc garde ! votre masque se déchire ; on voit déjà votre orgueil et votre rapacité. Criez bien fort : Vive la république ! ceinturez-vous d'écharpes tricolores à crépine d'or... Lâchez vos petits discours à jets continus ; si les hommes se laissent conduire par le nez, n'oubliez pas qu'ils se prennent par les oreilles... Prêchez l'égalité, mais que cela ne vous empêche pas de vous goberger dans les palais ministériels, de vous voiturer dans les carrosses de la cour... Les ateliers sont fermés, les magasins déserts... qu'importe cela ? En chasse, messieurs du provisoire ! Allons, avec les citoyens Garnier-Pagès et Pagnerre, courre le cerf à Chantilly... Vous aimez le peuple ! ce bon peuple, si facile et si bête, toujours prêt à crier vive n'importe qui ! à bas n'importe quoi !... » — « Aujourd'hui, c'est triste à dire, mais la démocratie n'est ni dans nos mœurs ni dans nos habitudes ; l'aristocratie est partout. Exemple : les portiers veulent être concierges ; les huissiers, officiers ministériels ; les comédiens, artistes dramatiques ; les épiciers sont entrepositaires de denrées coloniales, etc., etc. »

Le Banquet social, journal du 2e arrondissement, qui prit son nom du fameux banquet dont l'interdiction amena la révolution de février.

Le Bien-être, resté, nous croyons, à l'état de projet, aussi bien que *le Prévoyant*, du même philan-

trope, assurait à ses abonnés : 1° une pension de retraite après trente ans d'abonnement, 2° les frais d'inhumation (3e classe), et 3° une indemnité de 100 fr. à la veuve ou aux héritiers du défunt. — Un autre, *le Bienfaisant*, par M. Eugène de Montglave, promettait à ses abonnés, à 50 centimes par mois, un médecin et des médicaments.

M. de Girardin, soit dit sans comparaison, a publié en 1851, sous le titre de *Bien-être universel*, journal de la vie et du gouvernement à bon marché, une revue hebdomadaire qui a eu un grand succès.

Le Bon conseil, où préluda M. Léon Plée, aujourd'hui secrétaire de la rédaction du *Siècle*. — Le *Bonhomme Richard*, journal de Franklin, par MM. Wallon et Champfleury, dont les conseils n'étaient pas moins bons. — *Jacques Bonhomme* n'avait pas moins de bon sens ; il voulait la vie à bon marché ; il n'entendait pas que, sous prétexte d'égalité, on raccourcît les habits pour en faire des vestes ; il préférait, avec Garnier-Pagès l'ancien, qu'on allongeât les vestes pour en faire des habits.

Le Christ républicain, inventé tout exprès pour les esprits forts de février, par le citoyen Delclergues (breveté sans garantie du gouvernement), qui, indigné du peu de succès qu'obtenaient ses plates invectives contre le clergé, nous condamna au *Règne du Diable*.

Le Conservateur de la République, par le citoyen Marchal, auteur de pamphlets qui avaient fini par le conduire à Doullens, et qui n'a su conserver ni son *Conservateur*, ni *la Presse républicaine*, ni *la Fraternité*, ni un *Ami du Peuple*, qu'il rédigea successivement.

Nommons pour mémoire une demi-douzaine de *Constitutions*, qui vécurent ce que vivent... les cons-

titutions; une douzaine de *Courriers*, morts dès les premiers relais, à l'exception du *Courrier de Paris, des Départements et de l'Étranger*, rédacteur en chef W. Duckett, qui fournit une course de trois mois environ. Dans le nombre, nous remarquons un *Courrier de la Californie*, et à son propos nous dirons que le pays de l'or baptisa bien aussi une douzaine de journaux qui n'étaient que des prospectus de sociétés plus ou moins sérieuses.

Les *Démocrates* ne pouvaient manquer : aussi en avons-nous eu plusieurs, un entre autres, fondé et rédigé par le citoyen d'Alton-Shée, ancien pair de France, qui fonda encore, de concert avec MM. de Boissy et Louis Deplanque, le *Journal des Pauvres*.

Le Démocrate égalitaire, semaine sociale et républicaine, par Fr. Gérard, collaborateur de M. d'Alton-Shée, nous a conservé le touchant récit d'un banquet organisé sur la place du Châtelet, le dimanche 2 avril, par le club des Incorruptibles, « composé de démocrates éprouvés. » Nous aurions voulu, si la place nous l'eût permis, léguer à la postérité le souvenir de cette fête lacédémonienne; nous aurions dit comment « les clubs de la banlieue arrivèrent, bannière flottante, au milieu des chants patriotiques, et reçurent l'accolade; comment au centre de la place s'étendaient deux longues tables chargées de pain et de viandes froides; comment la société populaire de Montrouge avait apporté un énorme gâteau dû au citoyen Flotte, frère du démocrate de ce nom, et qui fut destiné à la communion républicaine; comment, après des discours empreints des sentiments les plus fraternels, le peuple qui assistait à cette manifestation fut appelé à prendre part au banquet; comment des corbeilles pleines de vivres furent distribuées, ainsi que quelques rafraîchissements, et

comment le gâteau du citoyen Flotte, coupé en petits morceaux, servit de pain béni dans cette communion démocratique ; comment enfin, après être allé faire le tour de la colonne de Juillet par une pluie battante, chacun rentra plein..... de la grandeur de cette fête fraternelle, qui étonna les spectateurs les plus indifférents, et laissa dans tous les esprits un souvenir vivace. »

L'Égalité, journal des intérêts de tous. — La devise de la république, qui frappait inévitablement les regards, de quelque côté qu'on les tournât, si étrangement barbouillée qu'elle était sur tous les murs et toutes les clôtures, offrait trois titres pour un aux faiseurs de journaux. Nous avons déjà cité une *Liberté*, elle eut plusieurs sœurs. Voici maintenant *l'Égalité* de M. Julien Lemèr, qui n'était à vrai dire que du réchauffé. *L'Égalité*, en effet, était un nouveau tirage des *Nouvelles du soir*, fait le lendemain matin pour les bons Parisiens. Et, comme ce titre pouvait mal sonner aux oreilles des provinciaux, on faisait à leur intention un troisième tirage sous le titre de *la Propriété*. Quel dévouement à la chose publique ! — Quant à *la Fraternité*, elle orna également le front de plusieurs canards, dont les prétendus rédacteurs en chef étaient de la force du singe de la fable, et très capables de prendre « le nom d'un port pour un nom d'homme. »

A la fraternité les socialistes avaient substitué la solidarité, expression beaucoup plus significative. Nous eûmes donc plusieurs *Solidarités* et un *Solidarisme*.

Le Kabbaliste. — Nous avons dit et montré déjà comment la presse de 1848 avait parodié la presse de 93. Elle eut cependant ses spécialités. Ainsi les droits de la femme, méconnus par la première con-

stituante, et si vaillamment réclamés par les citoyennes Jeanne Déroin, Eugénie Niboyet, Sophie Battanchon et autres Judith; ainsi le droit au travail, ou plutôt l'organisation du travail, question qui ne fait que de naître; ainsi les sciences occultes, qui, sous une forme nouvelle, gagnent incessamment du terrain, en dépit des arrêts de savants gourmés qui nient superbement ce qu'ils ne peuvent expliquer, en dépit des esprits forts, qui se refusent à voir ou ne veulent pas croire ce qu'ils voient. Ces sciences eurent pour organes en 1848 : *le Kabbaliste*, journal des sciences occultes et divinatoires; *le Voyant*, écho des temps passés, présents et futurs; — *le Révélateur*, journal prophétique, qui démontrait clairement — après coup — que tous les événements de ce temps-ci ont été prévus par les somnambules, et qui demandait que la présidence fût donnée à un somnambule. Ceci nous rappelle une lettre de Robert Owen qu'on a bien voulu nous communiquer, et que nous croyons devoir citer tout entière.

.... Je n'ai plus aucun doute sur l'existence des esprits invisibles et leur communication avec nous, par médiums sincères et fidèles à leur mission.

» A l'aide d'un de ces médiums, j'ai eu dix-huit séances les plus convaincantes possibles. J'ai été mis en communication directe avec ma défunte femme, mes deux filles, mon père, ma mère, mes deux frères et ma sœur; deux fois avec le président Jefferson, une avec Benjamin Franklin, trois avec le prince duc de Kent et de Stretherrn, père de notre reine, et avec d'autres personnages dont la vie n'a pas été publique.

» Il en résulte pour moi :

» 1° Que l'objet de ces manifestations qui ont lieu en ce moment de tous côtés est de préparer la réforme du monde;

» 2° De convaincre tous les hommes de la réalité d'une existence immortelle après celle-ci ;

» 3° De leur inspirer une charité, une bienveillance, une mansuétude mutuelle sans bornes ;

» 4° Que le mouvement des tables sous des chaînes de mains est déterminé par des esprits de personnes mortes ;

» 5° Qu'ils produisent les coups par lesquels ils répondent par de l'électricité animique ;

» 6° Enfin, que les mediums sur la terre sont choisis par Dieu.

» Dans ma dernière séance j'ai demandé quelles étaient les qualités les plus estimées dans le monde des esprits? La réponse a été :

» La bienveillance et l'amour.

» Je donnerai dans ma *Revue rationnelle* les détails de quelques unes de mes séances.

» Si votre empereur savait et voulait réaliser les conditions, les arrangements au moyen desquels, en prenant chaque individu à sa naissance, il est possible et facile de rendre excellente l'espèce humaine, il laisserait bien loin derrière lui tous les princes et potentats qui l'ont précédé dans l'histoire. »

Nous avons vu tant de merveilles depuis quelques années, que rien ne saurait vraiment plus nous étonner. Avouons cependant que ce serait, pour nos gouvernants, pour les gouvernants des peuples, une Egérie bien commode, qu'une jolie petite table, qu'on aurait toujours sous la main, qui remplacerait avec avantage les conseillers officiels et officieux, qui ne parlerait que lorsqu'on l'interrogerait, dont la discrétion serait à toute épreuve, à laquelle on se confesserait le soir, que l'on consulterait le matin sur la conduite de la journée, sur les grandes mesures que l'on médite. Exemple :

Puis-je rendre à la presse un peu de liberté? — Oui.

Et aux exilés leur patrie ? — Oui.
Etc., etc.

Les Murs de Paris, journal de la rue. Collection de toutes les affiches politiques, cette publication, malgré son titre, n'est pas précisément un journal, non plus que les *Affiches républicaines* et les *Murailles révolutionnaires ;* mais elle a tant d'affinité avec notre sujet que nous avons cru devoir la citer. Les murs de Paris étaient alors, en effet, un immense journal, toujours ouvert, et de tous les journaux le plus pittoresque assurément et le plus divertissant. Quel bon temps pour le flâneur, surtout à l'approche des élections !

« Paris se couvre d'affiches, Paris devient le théâtre des plus étranges bouffonneries, quand il est livré aux élection, disait *le Mois*.

» Autrefois, dit-on, quand on voulait être député, on s'en allait dans son département, on faisait des visites à ses électeurs, on leur promettait un chemin de fer ou des places pour leurs enfants, petits-enfants ou neveux, on leur donnait à dîner, ils vous donnaient leurs voix. Cela s'appelait corrompre.

» Aujourd'hui, on ne corrompt plus avec des dîners, on corrompt ou plutôt on essaie de corrompre avec des affiches.

» Les restaurateurs y perdent, mais les imprimeurs y gagnent. Chacun son tour, c'est trop juste. La république a été établie pour cet axiome.

» La députation est devenue un état, au lieu d'être une mission. On est député comme on est ébéniste. C'est une chose qui rapporte 25 fr. par jour, c'est-à-dire 9,000 fr. par an. Aussi la concurrence est-elle effrayante. L'argent est si rare ! Puis les 25 fr. sont insaisissables, et les représentants ne peuvent être arrêtés, si bien que la conscience de ces messieurs est à l'abri, et que ceux qui, il y a six mois, étaient menacés

de la prison pour dettes, peuvent voter aujourd'hui pour la contrainte par corps.

» Et il y a des gens qui disent qu'il n'y a pas progrès. Ce sont les créanciers qui disent cela.

» Après tout, je ne sais pas pourquoi je critique cette nouvelle entreprise. Elle a son bon côté.

» Aller tous les jours de deux heures à quatre dans une grande chambre, où il y a des gens qui causent et qui se promènent, un petit monsieur qui agite de temps en temps une grosse sonnette, et des individus qui montent dans une tribune; venir de temps en temps et au hasard déposer un bulletin dans une urne, et, lorsque le président met aux voix une question quelconque, avoir la liberté de se lever si l'on veut se tirer les jambes, ou de rester assis si l'on est fatigué; manger en entrant et en sortant un morceau à la buvette du Palais, passer à la caisse et recevoir cinq bonnes pièces de cent sous en échange d'un mauvais reçu, cela n'est pas ennuyeux, et je connais des braves pères de famille, maçons ou couvreurs, qui se donnent plus de mal et qui font plus de bien pour 3 fr. par jour.

» En outre, on n'est pas forcé, dans cette carrière-là, de parler le français ni de mettre l'orthographe.

» Lisez plutôt la Constitution, si vous ne me croyez pas : c'est concluant.

» Il résulte de tous ces avantages que quinze ou vingt jours avant les élections, il se fait à Paris une immense commande de papiers rouge, bleu, jaune, orange, violet, ocre, de toutes les couleurs, enfin, de l'arc-en-ciel et de l'opinion, et les candidats se mettent à l'œuvre.

» Il y en a pour tous les goûts. Il y a des avocats, des rentiers, des entrepreneurs, des princes, des généraux, des économistes, des banquiers, des socialistes, des hommes de lettres, des communistes, des phalanstériens, des prisonniers même, qui ont trouvé cet ingénieux moyen de sortir de prison. C'est si commode! il y a des omnibus qui passent à Vincennes, et qui, pour huit sous, vous mènent à la place de la Concorde. »

Le Napoléon. — A la première nouvelle des

événements de février, Louis-Napoléon était accouru à Paris, et son nom était bientôt devenu un drapeau qu'arborèrent quelques journaux anciens et plusieurs feuilles nouvelles. Mais il devait lui arriver ce qui arrive à tout homme, à toute chose, qui a le privilége de fixer l'attention publique : la spéculation s'empara de ce nom dont la puissance se révélait à nouveau d'une façon si vive, et en fit le prétexte d'indignes canards. Nous nous contenterons de nommer *l'Aigle, le Bonapartiste, la Démocratie napoléonienne*, devenue ensuite *la France napoléonienne; le Socialisme napoléonien*, organe de la ligue démocratique pour l'extinction du paupérisme; *le Napoléon, le Napoléon républicain*, portant pour devise : « Le peuple est le seul souverain; les représentants sont ses commis », et qui, mettant Napoléon en scène, lui fait dire au peuple de se souvenir du drapeau rouge du Champ-de-Mars si ses commis violaient le mandat qu'il leur a donné; — *le Napoléonien, la Redingote grise, le Petit Caporal*, journal de la jeune et vieille garde, où nous trouvons ce portrait de la commission exécutive : « Ledru-Rollin est la basse du gouvernement; Arago, la crecelle; Marie, la flûte; Garnier Pagès, le piston; Lamartine, la vielle organisée; Pagnerre, la guimbarde. Est-ce un concert? Est-ce un charivari? »

Nous devons mentionner particulièrement *le Dix Décembre*, journal de l'ordre, rédigé par M. Solar, et *le Pouvoir*, journal du 10 décembre, continuation du précédent, deux journaux barboteurs, mais qui pourtant ne doivent pas être confondus avec les canards susnommés.

Le Nouveau Monde, journal historique et politique, rédigé par Louis-Blanc (juillet 1849); — *Le Public*, journal de tout le monde (décembre 1851),

qui avait, sur la fin de ses jours, pour rédacteur en chef, M. A. de Césena.

La Révolution, par Xavier Durrieu; — *la Révolution de 1848*; *la Révolution démocratique et sociale* (novembre 1848), rédacteur en chef gérant, Ch. Delescluze, ex-commissaire général à Lille, qui demandait, entre autre choses, l'éducation gratuite, commune et obligatoire; l'abolition des contributions indirectes et de tous les octrois, et la substitution de l'impôt direct et progressif à tous les impôts que nous a légués la royauté; la consécration du droit au travail avec toutes ses conséquence; la révision de toutes les lois; la suppression du pouvoir présidentiel, « dangereuse image de la royauté. » Le 10 avril 1849, Ch. Delescluze fut condamné à trois ans de prison et 10,000 fr. d'amende, et son successeur à la gérance le fut, le 19 septembre, à deux ans de prison et 5,000 fr. d'amende.

Ébranlée par la secousse de février, la société penchait vers l'abîme : les sauveurs ne pouvaient lui manquer; elle se noyait : c'est à qui lui tendrait une planche de salut. Dès le 27 février apparaissaient à l'horizon deux *Salut public*, qui ne purent se sauver eux-mêmes. Le 26 mars, un autre *Salut public*, qui paraissait mieux organisé, nous fut présenté par l'abbé Orsini, Achille Comte, Achille Jubinal, etc.; mais il n'eut pas non plus une longue vie, et le nom de *la Providence*, qu'il crut devoir substituer au sien, le 1er mai, ne prolongea que de bien peu ses jours. — Mentionnons encore, pour la curiosité de la chose, *le Salut social*, « moniteur du commerce véridique, journal des droits de l'homme, rédigé par les opprimés sous la direction du vieux de la montagne » (Arthur de Bonnard, président du club des Épiciers) et imprimé sur papier rouge comme ses opinions,

avec cette épigraphe : « A bas la guillotine politique ! A bas la guillotine de la faim. »

La Séance, par A. Lireux (mai), petite feuille du soir qui rendait compte des débats de l'Assemblée nationale avec l'esprit, l'aplomb et la partialité d'un critique de théâtre.

« Dans toutes les dictatures, même dans la dictature de la liberté, il y a quelque chose qui ne veut pas que la discussion soit toujours libre ; on la tolère bien plus qu'on ne l'autorise. Aujourd'hui, voici l'assemblée nationale : la discussion reprend toute sa puissance. Désormais les écrivains qui n'oseront point parler tout haut, la main sur la conscience, seront des niais d'habitude, des républicains de métier, ou des trembleurs de naissance. Nous, nous ne faisons point le commerce du journalisme, nous ne tremblons guère, et nous croyons à notre intelligence ! »

Le Tocsin des travailleurs (1er juin), par Émile Barrault, l'éloquent prédicateur Saint-Simonien.

« Pouvons-nous laisser faire l'Assemblée constituante, et dormir ? Sans doute cette assemblée veut le bien ; mais il s'y trouve tant de bonnes intentions en paletot ou en frac ! La blouse y est si rare qu'elle à l'air d'y faire tache. La blouse était l'uniforme des barricades ; ce n'est qu'une exception dans la représentation nationale. Le proverbe a beau dire, l'habit ne fait pas le moine ; ce qui trop souvent est vrai, c'est que l'habit fait le bourgeois. Prenons garde ! Ayons la main sur le tocsin. — Est-ce que le comité exécutif est propre à nous rassurer ? Le lendemain de la révolution on garantissait au peuple un labeur quotidien, on logeait le problème de l'organisation du travail au Luxembourg, on instituait des ateliers nationaux. Ne semblait-il pas que l'état devenait le père de la grande famille ? Aujourd'hui les ateliers nationaux vont être dissous ; le Luxembourg a reçu d'autres locataires. Le *National* épilogue sur les garanties affichées à l'Hôtel-de-Ville, à la grande joie du *Siècle*. Ce que le gouvernement provisoire a écrit, le di-

taire intérimaire commence à le raturer. Enfin l'Etat donne sa démission de ses entrailles paternelles, cela le mettait sur les dents.

» Alerte ! un premier coup de tocsin.

» Et à qui nous fierions nous ? Aux *républicains de la veille ?* Parlons en vite. La plupart de ces messieurs sont d'avis qu'avec un roi de moins et le suffrage universel de plus, le peuple tient *la meilleure des républiques*, surtout s'ils sont en place. Un roi de moins ! comme cela suffit à remplir la poche du peuple ! Le suffrage universel ! comme cela le rassasie ! Grand merci, messieurs ! Le langage de ces républicains fossiles nous rappelle ces gens que l'Evangile réprouve : on leur demande du *pain*, et ils vous donnent.... une *pierre*.

» Vite un second coup de tocsin.

» Serions-nous assez insensés pour compter sur les *républicains du lendemain ?* D'avance, nous le savons, si la république permettait l'exploitation du travail par le capital et les misères du prolétariat, plusieurs de ces royalistes d'hier seraient des Brutus. Ce qu'ils regrettent dans ce trône tombé, c'est l'abri de leur pot-au-feu : selon eux, la couronne constitutionnelle est le meilleur couvercle de la marmite bourgeoise ; l'une est faite pour l'autre, et réciproquement.

» Vite, vite, un troisième coup de tocsin. »

Le Français est naturellement, essentiellement orateur, — un moins poli dirait bavard ; — il aime es tribunes. Aussi lui en éleva-t-on, en 1848, de toutes les formes et de toutes les tailles. Citons : la *Tribune de* 1848, petit journal fait par de petits hommes dans un petit café du carrefour de l'Odéon ; — la *Tribune parisienne ;* — la *Tribune nationale*, par Esquiros ; la *Tribune populaire ;* — la *Tribune du Peuple*, véritable caméléon qui changea quatre ou cinq fois de titre ; — la *Tribune universelle ;* — la *Tribune des Peuples*, par Mickiewicz, professeur au collége de France, etc., etc.

Il va sans dire que de toutes ces tribunes ne descendaient que des paroles de vérité : la vérité, tout le monde la cherchait, tout le monde croyait l'avoir trouvée. Parmi toutes les vérités qui nous furent offertes, nous nous bornerons à recommander la *Vérité*, journal des vrais intérêts du peuple ; — la *Vérité*, journal des intérêts israélites, par Ben-Baruch Créhange, auteur de la *Semaine israélite* et d'autres excellents ouvrages à l'usage de ses coreligionnaires ; — la *Vérité*, feuille mensuelle illustrée de la religion socialiste ; la *Vérité démocratique ;* — enfin la vraie vérité, la *Vérité sans chemise*, par un franc Gaulois.

Mais il y avait des tribunes bien autrement retentissantes : c'étaient les clubs ouverts dans tous les coins de Paris. C'est là qu'il fallait aller pour entendre, non pas précisément la vérité, mais de bonnes vérités, ce qu'on aime mieux encore quand elles s'adressent à d'autres. Ceux qui ont eu le bonheur d'assister à quelques séances de ces assemblées orageuses savent quelles incessantes accusations y retentissaient : accusations contre le passé, accusations contre le présent, accusations contre les ennemis, accusations contre les amis.

Les clubs avaient leur moniteur officiel : c'était la *Voix des clubs*, journal quotidien des assemblées populaires, plein de renseignements curieux, par Garay de Montglave. — Leur œuvre était continuée dans la presse par le *Tribunal révolutionnaire* (juin). — « Justice ! ! ! »

« Ah ! si l'on a dit quelque part que l'indignation fait les poètes, cette fois-ci aristocrates, conspirateurs, comploteurs de guerre civile, corrupteurs, exploiteurs, et de tous les rangs, de tous les étages, caméléons et hyènes politiques, l'indignation qui s'empare de nous va vous

donner des juges ; et devant notre TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE vous comparaîtrez un à un, pour entendre le réquisitoire de l'accusateur public, pour présenter votre défense, si le crime trouve des défenseurs, si la lâcheté trouve des apologistes, si la corruption trouve encore des avocats !... »

Au parquet du tribunal révolutionnaire siégeaient : *l'Accusateur public*, soufflé par Alphonse Esquiros et de Mme Adèle Esquiros (Sophie Battanchon), lequel tonnait surtout contre les *boutiquiers réactionnaires* du 1er et du 2e arrondissement, qu'il accuse de vivre « des dépenses folles et scandaleuses des lorettes, des produits du marchandage et de la débauche » ; — *l'Accusateur révolutionnaire*, qui écrasait sous les foudres de son éloquence les hommes d'affaires perfides, les banquiers aux doigts crochus, les rentiers poltrons, les nobles imbéciles, les hommes de lettres faméliques, les professeurs gommés de science, la séquelle des avocats habitués à filer des phrases, comme le ver à soie file son cocon, en laissant le milieu vide, etc., etc.», et qui, en conséquence, sur les 34 députés de Paris à l'Assemblée nationale, proposait de porter 24 ouvriers.

C'étaient là les chefs d'emploi. Ils étaient substitués par *l'Impitoyable*, redresseur de tous les abus publics, et *le Sanguinaire*.

Enfin, en face du *Tribunal révolutionnaire* se dressaient le *Pilori* et.... LA GUILLOTINE, — non pas une, mais trois *Guillotines*.

Encore à tort et à travers. — Les *Boulets rouges* et les *Coups de trique*. — M. *Robespierre* et sa *Queue*. — Les *Bohémiens* et les *Sans-Culottes*. — *Le Bonnet rouge* et autres couvre-chefs. — *La Carmagnole*. — La *Mère Michel* et *Mayeux*. — *Diogène* et son grand jugement sur ses confrères de la presse. — Le *Gamin de Paris*, etc.

Mais détournons les yeux, et, pour nous remettre le cœur, faisons si vous voulez bien un tour de boulevarts : nous rencontrerons là encore plusieurs excentricités que je veux vous signaler.

Voici M. *Robespierre*, criant au peuple qu'il est le seul souverain, que les représentants sont ses commis. — *La Queue de Robespierre* est portée par M. Montbrial de Bassignac.

Gare dessous ! voici *les Boulets rouges*, pleuvant sur les sinécures et les privilèges ; — voici *les Coups de trique*, tombant à tort et à travers. — Gare aux coups de batte ! Voici *l'Arlequin démocrate*, habillé « de toutes pièces, de toutes couleurs, politique, littéraire, et blagueur comme ses grands confrères ; ce n'est pas peu dire. »

Si vous ne craignez pas l'odeur du sang, approchons-nous de cet homme coiffé d'un *bonnet rouge*, « drapeau des sans-culottes, symbole de liberté et de civilisation. » Ecoutons-le : « En 93, le *sans-culottisme* fut une vertu qui résuma toutes les vertus révolutionnaires, et la *sans-culotterie* une espèce de noblesse sans parchemins, obligeant à l'amour de la patrie et à la haine des rois. » Il est applaudi à outrance par le citoyen Constant Hilbey, un tailleur qui a poussé l'abnégation et le patriotisme jusqu'à faire un *Journal des sans-culottes*.

Ce *Casque à mèche* est plus folâtre ; pourtant ne vous y fiez pas trop, regardez bien : ne reconnaissez-vous pas sous ce couvre-chef pacifique le terrible Mi-

traille? Il donne le bras au *Bohémien de Paris*, que l'on dit issu de ses œuvres et de celles de la *mère Michel*.

C'est le jour aux déguisements. Voici encore le citoyen de Bassignac ; cette fois il a emprunté la *casquette du Père Duchêne*, gentillesse qui lui vaudra quelques mois de prison. — En voici un autre qui s'est affublé de *la Carmagnole*, sous prétexte de nous offrir un journal des enfants de Paris, auquel on s'abonne sur les boulevarts, dans les rues, sur les quais, à Paris, à Pontoise et à Tampico.

Ah ! ça ira ! ça ira ! ça ira !
Ça ira-t'y bien ? ça n'ira-t'y pas ?

Ainsi chante Jean qui rit, en faisant la nique à Jean qui pleure. Mais rassurez-vous, cette carmagnole n'est qu'un habit d'emprunt sour lequel se cache un *réac* qui n'a pas la moindre envie de pendre qui que ce soit.

« L'abbé Maury avait raison : nos pères s'amusaient à pendre les aristocrates, et nos pères n'y voyaient pas plus clair, même du temps des lanternes. Jugez donc, quand nous avons le gaz, si nous y gagnerions quelque chose. Et puis, ces aristocrates, où sont-ils ? Ce n'est pas le propriétaire, qui porte douloureusement la main à son cou, comme un homme qui s'est vu pendre en effigie ; qui n'ose plus compter avec son locataire, mais avec qui le fisc compte deux fois. Ce n'est pas le capitaliste : il a mis son or en terre, mais l'herbe n'a pas levé, la moisson ne viendra pas, et toute la semence est perdue. Ce n'est pas le marchand, qui se promène dans son magasin désert, et qui voit, quand la traite protestée sort par une porte, le billet de garde entrer par l'autre. — Non, les aristocrates, ce sont les courtisans du peuple ; ceux qui font toujours cortége au souverain pour se pousser aux gros emplois ; c'est le républicain qui se croit propre à tout, comme le grand seigneur

d'autrefois, et s'imagine que l'on sait tout sans avoir rien appris, par droit de conspiration et par droit de naissance; ce sont nos cinq petits rois d'aujourd'hui, qui se partagent la dépouille des princes d'hier, etc., etc. En avant donc, enfants de Paris, le vieux refrain accommodé à la circonstance :

Ah! ça ira! ça ira! ça ira!
Les aristocrat' au ridicule!
Ah! ça ira! ça ira! ça ira!
Les aristocrat' on en rira!

Sous tous ces travestissements il n'est pas difficile d'apercevoir la queue du *malin,* qui se fourre dans toutes nos affaires, comme on ne le voit que trop. Il ne craint pas, du reste, de se montrer en personne, et c'est à peine si on le remarque dans cet infernal tohu-bohu. Tenez, voici *le Diable boiteux* se rendant à l'Assemblée nationale; prenez garde : « cet animal est fort méchant, quand on l'attaque il se défend. » — Voici un autre *Diable boiteux*, mais celui-là « politique, véridique, charivarique, dramatique, et vive la République! » — Mais voyez ce *Diable rose* courant sur les toits et regardant par les tuyaux de cheminée. — Voilà qu'il parle? Que crie-t-il donc? Ecoutons : « A vendre au plus offrant et dernier enchérisseur plusieurs chiens couchants ayant appartenu à l'ex-roi Louis-Philippe. On garantit que ces animaux ont totalement oublié leur maître, et montreront pour n'importe qui toute la docilité désirable. — *Nota.* Ces animaux ne sont pas à louer. »

Voici *la Mère Michel*, qui invite au nom de la fraternité les vieilles portières à vouloir bien lui faire tenir tous les cancans de leur maison. En retour elle prendra dans toutes les occasions les intérêts de ses collaboratrices, et réclamera la parole quand il s'agira de discuter à l'assemblée nationale les gran-

des questions de l'amende après minuit, du sou pour livre, de la bûche à la voie, du denier à Dieu et des étrennes.

Voici *Mayeux*, roulant sa bosse, et amusant les badauds avec ses vieux lazzis et ses sottes pasquinades.

Celui-ci est facile à reconnaître à sa lanterne : c'est *Diogène*, aussi peu culotté que le Cynique, mais plein, comme lui, de malice et d'esprit. Ai-je vu, s'écrie-t-il,

Ai-je vu des faquins,
Des coquins et des sots, des sots et des coquins !

« La *tribune*, les *journaux*, qui hurlent à chaque instant, avec leurs cent mille voix : « Je suis républi-
» cain ! un vrai républicain ! prenez ma républque ! » par Jupiter ! si on ne les connaissait, on serait fort embarrassé dans le choix : quels petits saints ils font tous ! Tout beau ! mes mignons, paix ! paix ! N'agacez pas le chien : il a encore des dents pour mordre et des crocs pour déchirer !

» — Nous sommes républicains !

» — Vous le voulez ? Eh bien soit ! Approchez ! J'ai la vue faible, je vais vous mettre ma lanterne sous le nez.

» Passez, passez, vous autres, nullités écloses sous le soleil de l'impudence !

» Quels sont ces Démosthènes ? Ils sont nombreux... Oh ! les drôles de figures ! Ça, des républicains ? C'est une nuée de corbeaux élus par des niais, des badauds, dont il est facile d'obtenir les suffrages quand on sait s'y prendre... quand on a le gosier bon, de l'effronterie, des grimaces et des poumons ; voilà le secret. Allez, allez, Messieurs, croasser plus loin, votre asthme patriotique éteindrait ma lanterne.

» Voici un général, bien galonné, ma foi ! qui s'avance à la tête de ses légions... Je vais peut-être voir un ré-

publicain... Comme il fait caracoler son cheval avec grâce! Quelle belle bête que ce cheval!...

» Mais j'entends la voix des *journaux*... Moins haut, crieurs! Vos larynx épuisés ne suffiraient pas à nous débiter toutes ces sottises écrites!

» *La Presse! la Presse!*... du citoyen Girardin; un républicain, ni de la veille, ni du jour, ni du lendemain! *La Presse! la Presse!*... Je ne suis ni pour la régence, ni pour Henri V, ni pour les Bonaparte! *La Presse!* Cinq centimes, un sou!... A bas les communistes, les socialistes, les anarchistes et les réactionnaires! A quoi sert une constitution? Vive *la Presse!* Vive Girardin! Vive moi!!!

» *Le Père Duchêne!* Demandez *le Père Duchêne!* il est en colère *le Père Duchêne!* — Parce que son journal *ne va pas*; — Parce que ses acheteurs diminuent, et que les petits sous ne font plus les gros sous..... *Le Père Duchêne*, c'est un gaillard qui a compris bien vite, que, si les riches n'ont plus d'or, le peuple a toujours un sou... pour le lui faire *cracher* : il s'agit de tourner son habit à l'envers, et de se dire l'avocat de la *sainte canaille!* Pauvre canaille! la police l'assomme, les riches la mangent, et les avocats lui rongent les os!... Pauvre canaille!...

» Les hommes! les hommes! Quels animaux ils font! Depuis le haut de l'échelle jusqu'au bas, tous... trompeurs ou trompés!... fourbes ou niais!

» Gare le chien!... Me voilà comme jadis sur la place d'Athènes...

» Républicains de toutes couleurs...

» Royalistes de tous les partis...

» Socialistes de tous les ragoûts...

» Journalistes, publicistes à tous vents...

» Gare le chien!..... Le cynique n'est pas mort, il s'est fait *sans-culotte!* »

Voulez-vous maintenant savoir l'opinion de Diogène sur la politique et la conscience des grands journaux? Ecoutez :

Les Débats. — Politique : les fonds secrets. Conscience : le secret des fonds.

Le Constitutionnel. — Politique : bonneterie. Conscience : un tiers.

Le Siècle. — Politique : un portefeuille. Conscience : gauche.

Le National. — Tous les rédacteurs de ce journal, grands et petits, étant à la curée, leur politique n'est plus qu'une mâchoire; leur conscience, un estomac.

La Réforme. — Même position que *le National*, avec une mâchoire plus petite et un plus grand estomac.

La Presse. — Politique : débit des exemplaires. Conscience : puff.

Le Courrier français. — Politique : un rhume de cerveau. Conscience : une prise de tabac.

La Démocratie pacifique. — Politique : le pot au feu. Conscience : l'anse du panier.

La Gazette de France. — Politique : blanche. Conscience : noire.

Le Charivari. — Le panier : mannequin. Conscience : Cham.

Le Corsaire. — Politique : en lunettes. Conscience : s'attend.

La Vraie République. — Politique : tarée. Conscience : gorge de sang.

La Liberté. — Politique : romantique. Conscience : 5 centimes.

Assemblée nationale. — Politique : fleurs de lis. Conscience : coloquinte.

Le Père Duchêne. — Politique : 65 francs de capital. Conscience : 2,500 francs d'intérêts.

La Voix des Femmes. — Politique : une culotte. Conscience : cou-cou.

Le Napoléonien. — Politique : manteau long. Conscience : invalide.

Les autres journaux. — Politique : concurrence. Conscience : des gros sous.

Enfin, *Diogène Sans-Culotte.* — Politique : conscience.

Enfin il ne saurait y avoir de bonne révolution sans gamins. Voici donc *le Gamin de Paris*; un jeu de cartes à la main, il fait droguer un roi. Le jeune Fouyou prend énergiquement la défense de ce bon M. Caussidière; mais pourtant il ne faudrait pas trop le contrarier dans ses goûts, il faut qu'on le laisse s'attrouper et crier à son aise; autrement il aurait bien vite planté là son héros.

« De quoi! plus d'attroupements, plus de rassemblements; et si je veux m'attrouper et me rassembler, moi, faudra la permission de M. le maire?

» Magistrat, je te respecte, mais j'ai l'oreille dure et je n'entends pas à demi-mot.

» Faut-il être deux, trois ou cinq cents pour former un rassemblement gênant? — Y aura-t-il des sommations? Combien? Dans quel genre? Seront-elles respectueuses? — Et après les sommations?... C'est là que je t'attends, magistrat.....

» Tu dis comme cela que c'est gênant pour les cochers. Mais si les clubs en plein air gênent ceux qu'a le moyen de se fendre d'une voiture, ton idée à toi, qui ressemble à celle de Duchâtel, n'est pas commode non plus pour la liberté de tout le monde.

» Quelle liberté doit-on vouloir? Celle d'aller en voiture, ou celle de se réunir, même dans la rue.

» Enfin, Magistrat, je te respecte, et je veux entrer dans ton idée. Tu connais à fond ta voirie, et tu es un édile modèle. Je ne pourrai pas m'attrouper dans les rues, v'là qu'est bon... Mais au Champ-de-Mars, hein? C'est une autre paire de manches, ça n'embarrasse rien, ça, hein, monsieur le maire? Si pourtant ça te gênait, faudrait le dire. »

Nous nous arrêterons là, car nous n'avons pas l'intention de faire un catalogue. Les collectionneurs ou ceux qui y auront un intérêt quelconque pourront consulter la *Revue critique des journaux* publiés à

Paris depuis la révolution de février jusqu'à la fin de décembre, par M. Wallon, revue écrite avec trop de passion sans doute, mais pleine de renseignements curieux; — *la Presse parisienne*, statistique bibliographique et alphabétique de tous les journaux, revues et canards périodiques, nés, morts, réssuscités ou métamorphosés à Paris depuis le 22 février jusqu'à l'empire, par H. Izambard; — La *Physionomie de la Presse*, revue rapide, mais pleine de sel des journaux qui ont paru depuis le 24 février jusqu'au 20 août, par un chiffonnier (Petit de Baroncourt); — *Le Croque-mort de la Presse*, nécrologie politique, littéraire, typographique et bibliographique de tous les journaux, pamphlets, revues, nouvelles à la main, satires, chansonniers, almanachs et canards périodiques, nés, morts, avortés, vivants, ressuscités ou métamorphosés à Paris, à Lyon et dans les principales villes de France, depuis le 22 février jusqu'à l'installation du président de la République en décembre 1848, etc. etc., suivi de *l'Art de déterrer les journaux morts et de s'en faire* 3,000 *livres de revenu;* par un bibliophile bien informé, actionnaire de quatorze imprimeries, membre de vingt-sept clubs, et rédacteur de trente-trois gazettes mortes et enterrées (H. Delombardy). *Le Croque-mort*, qui paraissait par *convois*, a poussé la minutie jusqu'à reproduire, autant que cela était possible, la forme du titre des principaux journaux.

On n'a pas compté moins de quatre à cinq cents canards de février à décembre 1848; mais, nous le répétons, la plupart de ces feuilles mouraient dans leur germe et n'avaient point de lendemain; pour une feuille de ce temps-là une semaine était une existence remarquable; un mois, c'était un phénomène de longévité.

VII

LA PRESSE DEPUIS 1848

Réaction contre le journalisme. — La presse devant le général Cavaignac. — La loi Tinguy. — Décret organique sur la presse. — Etat actuel de la presse.

L'opinion, d'ailleurs, n'avait pas tardé à se soulever contre ce débordement qui faillit engloutir la société dans les fatales journées de juin. Il arriva alors ce qui était déjà arrivé, ce qui arrivera encore, sans aucun doute, — car, il faut bien le dire, nous ne savons pas jouir de la liberté, — la liberté enfanta la licence, et la licence a bientôt amené un nouvel et plus dur asservissement. Et, chose étrange! ce devait être encore une fois la république qui porterait à la presse les plus rudes coups : tant il est vrai qu'il n'y a pas de gouvernement possible chez nous, pas même le gouvernement républicain, avec la liberté illimitée de la presse.

Un des premiers actes du général Cavaignac, en arrivant au pouvoir, fut dirigé contre la presse. Le 25 juin, onze journaux étaient, suivant l'expression du *Peuple constituant*, passés au fil du sabre africain ; c'étaient : *la Révolution, la Vraie République, l'Organisation du travail, la Presse, l'Assemblée nationale, le Napoléon républicain*, *le Journal de la canaille, le Père Duchêne, le Pilori, la Liberté* et *le Lampion*. « La rédaction de ces journaux, ainsi frappés sans distinction d'opinion, disait une note du *Moniteur*, était de nature à prolonger la lutte qui avait ensanglanté la capitale. »

La Presse fut l'objet d'une rigueur toute particulière. « Le préfet de police, portait l'ordre qui la concernait, et tout agent de la force publique, sur le vu du présent arrêté, *fera arrêter le citoyen Emile de Girardin,* et SUPPRIMER le journal *la Presse.* » M. de Girardin fut en effet conduit à la Conciergerie, où il fut tenu pendant huit jours au secret le plus rigoureux, sans qu'aucun mandat de justice eût été décerné contre lui, et il en sortit, le 5 juillet, sans avoir eu à se défendre d'aucune accusation.

On assigna à cet acte exorbitant, qui élevait, en quelque sorte, le rédacteur de *la Presse* à la hauteur d'un danger public, des causes moins légitimes que la nécessité et le salut de l'état; beaucoup de personnes y virent une vengeance du *National.* Voici, au surplus, comment le chef du pouvoir exécutif l'expliquait lui-même en répondant à M. de Girardin, qui s'était hâté de lui écrire pour demander sa mise en liberté sous caution :

« Citoyen, les ordres qui vous ont atteint aujour-
» d'hui n'atteignent pas, peut-être, votre pensée : la
» justice seule en peut décider; mais ils atteignent
» certainement vos *imprudentes publications* : elles
» perdraient la république, la nation, la société eu-
» ropéenne tout entière.

» La confiance de l'Assemblée m'a chargé d'une
» responsabilité que je veux justifier. A la hauteur
» où ces scènes cruelles m'ont placé, où je ne dé-
» sirais pas m'élever, où je ne désire pas rester,
» les passions ne peuvent atteindre. Rassurez-vous
» donc, vous n'avez rien à craindre de moi. Je vous
» laisse apprécier ce que la justice du pays pourra
» vous devoir. »

Quoi qu'il en soit, à peine sorti de prison, le ré-

dacteur de *la Presse* commença contre le chef du pouvoir exécutif une guerre implacable qui ne se termina que le 10 décembre, avec le triomphe de Louis-Napoléon, dont *la Presse* avait embrassé la cause avec une chaleur doublée par sa rancune contre le général. Parmi les publications lancées à cette occasion par M. de Girardin, il en est une que nous signalerons comme plus particulièrement intéressante au point de vue de la presse ; elle a pour titre : *Documents pour servir à l'histoire. Révolution française de* 1848. *Liberté de la presse.* Elle contient, entre autres pièces, une très remarquable consultation délibérée par M. Labot, et à laquelle avaient adhéré MM. Berryer, Odilon Barrot, Th. Bac, Paillet, Jules Favre, etc, qui tous concluaient à l'illégalité de la mesure qui avait frappé *la Presse*, mesure qui était un véritable attentat à la propriété, et que l'état de siége même ne saurait autoriser (1).

Cette éloquente protestation, dont la presse pouvait, devait s'emparer, s'éteignit sans écho ; pas une voix ne protesta dans les journaux, pas un député ne songea à en faire l'objet d'une interpellation à la tribune. Ce n'est que le 1er août que M. Crespel de Latouche interpella le gouvernement sur un acte qu'il qualifiait « le plus énorme qui se fût commis dans notre pays depuis cinquante ans. » — « Prenez garde à la liberté de la presse, disait à cette occasion Victor Hugo au chef du pouvoir exécutif : la liberté de la presse était avant vous, elle sera après vous ! » Cette tentative, demeurée infructueuse, fut renouve-

(1) *La Presse* comptait alors près de 70,000 abonnés; elle valait au moins 1,500,000 francs ; elle faisait vivre plus de 300 familles, plus de 1000 personnes, et versait dans la circulation plus de 6000 francs par jour. (*Pétition adressée à l'Assemblée nationale le 25 juillet* 1848.)

lée un mois après par le même député et par quelques autres qui demandaient que l'état de siége fût levé et la liberté rendue à la presse avant la discussion de la Constitution ; mais le général Cavaignac, une seconde fois, se retrancha derrière le grand principe de la nécessité politique et du salut public, et « sa parole, plus concise, plus nette, plus *carrée* encore que d'habitude », selon l'expression d'un de ses journaux, entraînait l'assemblée, qui se prononçait, à une majorité de trois cents voix, pour le maintien du régime du sabre.

« Nous renfermons un sentiment bien naturel de tristesse et d'amertume au fond de nos cœurs, disait à ce sujet le *Journal des Débats*. Nous sommes dans une situation exceptionnelle ; on nous le dit, on nous le répète, comme si nous pouvions l'oublier. Hélas ! oui, nous sommes dans une situation exceptionnelle, nous le voyons, nous le sentons cruellement tous les jours. Depuis six mois, nous n'avons fait que changer d'épreuves et passer de la licence à la dictature. Quatre mois d'anarchie nous ont conduits où nous sommes, à l'état de siége indéfini, à la suspension des lois, à la suppression des journaux... »

Personne assurément n'accusera le général Cavaignac de mauvais sentiments contre la presse. Lui-même cependant craignit qu'on ne vît dans l'acte du 25 juin un acte de colère, c'est lui qui le dit à la tribune, et, le 7 août, il leva la suspension qui avait frappé les onze journaux que nous avons cités. Mais, dès le 21 du même mois, il se voyait dans la nécessité de suspendre de nouveau *le Représentant du Peuple, le Père Duchêne, le Lampion* et *la Vraie République*.

« Considérant, porte le décret, que ces journaux,
» par les doctrines qu'ils professent contre l'état, la

» famille et la propriété, par les excitations violen-
» tes qu'ils fomentent contre la société, les pouvoirs
» publics émanés de la souveraineté du peuple, con-
» tre l'armée, la garde nationale, et même contre les
» personnes privées, sont de nature, s'ils étaient to-
» lérés davantage, à faire renaître au sein de la cité
» l'agitation, le désordre et la guerre ;

» Considérant que ces publications, répandues à
» profusion, et souvent gratis, dans les rues, sur les
» places, dans les ateliers et dans l'armée, sont des
» instruments de guerre civile, et non des instru-
» ments de liberté... »

Cette mesure était suivie, trois jours après, d'une autre de même nature, mais peut être encore plus significative, la suspension de la *Gazette de France*, motivée sur ce que ce journal « contenait des
» attaques incessantes contre la république et des
» excitations tendant à détruire cette forme de
» gouvernement, pour y substituer la forme monar-
» chique. »

Ainsi, la république proscrivait les idées monarchiques comme la monarchie avait proscrit les idées républicaines, et en cela la république n'avait pas plus tort que la monarchie. Le grand tort qu'elle avait eu, c'était de faire des promesses qu'elle ne pouvait tenir, de proclamer des libertés impossibles : elle se hâte de proclamer la liberté absolue de la presse, et bientôt après elle confisque les journaux et emprisonne les journalistes sans aucune forme de procès ; elle proclame le droit au travail, et à ceux qui lui en demandent elle répond par des coups de canon et par la transportation en masse.

Quelles réflexions n'appelleraient pas de semblables actes ! Nous savons bien qu'on les rejettera sur les partis. Tous les gouvernements ont agi de même

les uns après les autres, et, ce qui est triste à dire, c'est qu'ils agiront toujours ainsi : on changera les mots, mais non les hommes; et ce n'est pas parce que la France portera une enseigne sur laquelle il y aura république, au lieu de monarchie, que nous deviendrons instantanément meilleurs. Quel que soit le mode de gouvernement qui régisse un pays, si bon, si honorable, si juste que soit ce gouvernement, il aura toujours déplacé quelqu'un, il aura toujours nui aux intérêts d'un ou de plusieurs partis, il aura toujours, en satisfaisant certaines ambitions, reculé certaines convoitises. Il y aura donc toujours des mécontents qui feront des partis, car les partis ne sont pas autre chose que l'alliance de beaucoup de mécontents autour d'un seul. Maintenant, qui a raison d'un parti ou de l'autre? Toute la politique des gouvernements est là, et les révolutions ne se font pas pour autre chose que pour trancher cette discussion. Ceux qui font une révolution la font-ils pour prouver qu'ils ont raison et convaincre leurs antagonistes? Non; ils la font pour mettre à la porte ceux qui ne sont pas de leur avis. C'est la raison du plus fort, voilà tout. La fable du loup et de l'agneau remonterait déjà jusqu'à Esope, si elle ne remontait jusqu'à Caïn.

Seule, nous disait-on, la république, une république libre, égale, fraternelle, est capable d'étouffer dans un immense embrassement toutes les discordes de cette grande famille qu'on nomme la France, et qui un jour s'appellera le monde. Mais qu'est-il advenu de toutes ces promesses? Où était la liberté, dans ces jours d'agitation? où était l'égalité, où était la fraternité, si ce n'est sur les murs? Vit-on jamais plus de discordes, plus de défiances, plus de haines? Même les républicains ne pouvaient s'en-

tendre sur le sens du mot qui devait les rallier ; ils passaient leur vie à se dire les uns aux autres : Ce n'est pas de cette république-là que nous voulions parler.

Et puis, il faut bien le répéter, la révolution de février était moins une révolution qu'une surprise. On sait comment *le tour avait été fait*, suivant l'expression d'un tribun fameux. Le tour était bien joué sans doute, puisqu'il avait donné le pouvoir à une infime minorité ; mais l'effet n'en pouvait être de longue durée. On n'avait pas tardé à se reconnaître, à se compter ; les partis se retrouvèrent bientôt en présence, réunis en deux camps : les républicains et les non-républicains ; deux millions de ceux-là peut-être, et trente-trois millions de ceux-ci, qui ne savaient pas bien pour qui ils étaient, mais qui savaient contre qui ils étaient, contre la république, qui avait promis la liberté et qui votait l'état de siége à perpétuité, qui avait promis le travail et qui ne donnait que l'impôt.

Aussi y eut-il bientôt réaction de tous les côtés, de la part des légitimistes, de la part des orléanistes, de la part des bonapartistes, de la part des républicains eux-mêmes, car il paraît que la république que nous avons eue n'était pas celle des vrais républicains.

La réaction contre la licence amène inévitablement la compression, *et vice versa ;* c'est un cercle fatal dans lequel il semble que nous soyons condamnés à tourner.

Le premier pas dans ce retour en arrière, en ce qui concerne la presse, fut le rétablissement du cautionnement, décrété le 9 août 1848. Seulement, de 100,000 fr. qu'il était pour Paris, il fut abaissé à 24,000 fr. C'était trop encore pour ces Bohémiens

de la pensée qui avaient fait irruption dans le domaine de la presse. Quelques uns essayèrent de ruser pour sauver leur vie; mais la plupart furent tués du coup.

Le 13 juin 1849, un décret du président de la république suspendit *le Peuple*, la *Révolution démocratique et sociale, la Vraie République, la Démocratie pacifique, la Réforme* et *la Tribune des Peuples.*

Le 16 juillet 1850, l'Assemblée nationale vota d'urgence une loi destinée à réglementer la presse. Les dispositions de cette loi ayant été reproduites ou modifiées par un décret postérieur que nous analyserons tout à l'heure, nous n'en reproduirons qu'une disposition, restée depuis en vigueur : c'est celle qui concerne la signature des articles.

Tout article de discussion politique, philosophique ou religieuse, inséré dans un journal, devra être signé par son auteur, sous peine d'une amende de cinq cents francs pour la première contravention, et de mille francs en cas de récidive.

Toute fausse signature sera punie d'une amende de mille francs et d'un emprisonnement de six mois, tant contre l'auteur de la fausse signature que contre l'auteur de l'article et l'éditeur responsable du journal.

Les dispositions de l'article précédent seront applicables à tous les articles, quelle que soit leur étendue, publiés dans des feuilles politiques ou non politiques, dans lesquels seront discutés des actes ou opinions des citoyens, et des intérêts individuels ou collectifs.

« De ce jour, dit M. Edmond Texier, le voile qui cachait la statue d'Isis a été violemment arraché, les demi-dieux sont devenus des hommes. Tous les autocrates de la presse, tous les porte-voix de l'opinion publique, ont été contraints de sortir de l'arrière-bureau de la rédaction et de montrer leur visage par la

fenêtre de la publicité. Nous avons assisté au mercrédi des cendres du journalisme. L'homme qui, sous le domino de l'anonyme, prêchait la morale et le culte de la famille, était précisément le même qu'on voyait folâtrer chaque soir, papillon quinquagénaire, dans le parterre des fleurs animées de l'Opéra. Le carnaval finissait aux premières lueurs du jour, et le public, en voyant défiler tous ces noms qui sortaient du bal masqué, disait : *Je te connais, beau masque.* »

Le besoin d'esquiver les commandements de la terrible loi Tinguy a fait créer dans quelques journaux un emploi d'éditeur responsable, déguisé sous le titre honorable et problématique de *secrétaire de la rédaction* : c'est le bouc-émissaire des articles dont le coupable désire garder l'anonyme.

On a diversement jugé cette obligation de la signature ; ce qu'on ne peut se dissimuler, c'est que, si elle a été favorable à quelques journalistes, elle a été fatale au journalisme en supprimant cette association intellectuelle, cette puissante individualité de la pensée, qui faisait son importance et sa force.

La loi de 1850 fut remplacée, nous l'avons dit, par un décret du 17-23 février 1852, qui régit encore la presse, et dont nous croyons devoir faire connaître les principales dispositions.

Décret organique sur la Presse.

De l'autorisation préalable et du cautionnement des journaux et écrits périodiques.

Art. 1er. Aucun journal ou écrit périodique traitant de matières politiques ou d'économie sociale, et paraissant, soit régulièrement et à jour fixe, soit par livraisons et irrégulièrement, ne pourra être créé ou publié sans l'autorisation préalable du gouvernement.

Cette autorisation ne pourra être accordée qu'à un Français majeur, jouissant de ses droits civils et politiques.

L'autorisation préalable du gouvernement sera pareillement nécessaire à raison de tous changements opérés dans le personnel des gérants, rédacteurs en chef, propriétaires ou administrateurs d'un journal.

Art. 3. Les propriétaires de tout journal ou écrit périodique traitant de matières politiques ou d'économie sociale sont tenus, avant sa publication, de verser au Trésor un cautionnement en numéraire, dont l'intérêt sera payé au taux réglé pour les cautionnements.

Art. 4. Pour les départements de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et du Rhône, le cautionnement est fixé ainsi qu'il suit :

Si le journal ou écrit périodique paraît plus de trois fois par semaine, soit à jour fixe, soit par livraisons irrégulières, le cautionnement sera de cinquante mille francs.

Si la publication n'a lieu que trois fois par semaine ou a des intervalles plus éloignés, le cautionnement sera de trente mille francs.

Dans les villes de cinquante mille âmes et au-dessus, le cautionnement des journaux ou écrits périodiques paraissant plus de trois fois par semaine, sera de vingt-cinq mille francs.

Il sera de quinze mille francs dans les autres villes, et, respectivement, de moitié de ces deux sommes pour les journaux ou écrits périodiques paraissant trois fois par semaine ou à des intervalles plus éloignés.

Art. 5. Toute publication de journal ou écrit périodique sans autorisation préalable, sans cautionnement ou sans que le cautionnement soit complété, sera punie d'une amende de cent à deux mille francs pour chaque numéro ou livraison publiée en contravention, et d'un emprisonnement d'un mois à deux ans.

Celui qui aura publié le journal ou écrit périodique, et l'imprimeur, seront solidairement responsables.

Le journal ou écrit périodique cessera de paraître.

Du timbre des journaux périodiques.

Art. 6. Les journaux ou écrits périodiques, et les recueils périodiques de gravures ou lithographies politiques, de moins de dix feuilles de 25 à 32 décimètres carrés, ou de moins de cinq feuilles de 50 à 72 décimètres carrés, seront soumis à un droit de timbre.

Ce droit sera de 6 centimes par feuille de 72 décimètres carrés et au-dessous dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise, et de 3 centimes pour les journaux, gravures ou écrits périodiques publiés partout ailleurs.

Pour chaque fraction en sus de 10 centimètres carrés et au dessous, il sera perçu 1 centime et demi dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise, et 1 centime partout ailleurs.

Art. 9. Les écrits non périodiques traitant de matières politiques ou d'économie sociale, qui ne sont pas actuellement en cours de publication, ou qui, antérieurement à la présente loi, ne sont pas tombés dans le domaine public, s'ils sont publiés en une ou plusieurs livraisons ayant moins de dix feuilles d'impression de 25 à 32 décimètres carrés, seront soumis à un droit de timbre de 5 centimes par feuille.

Il sera perçu 1 centime et demi par chaque fraction en sus de 10 décimètres carrés et au dessous.

Art. 11. Chaque contravention aux dispositions de la présente loi, pour les journaux, gravures ou écrits periodiques, sera punie, indépendamment de la restitution des droits frustrés, d'une amende de 50 fr. par feuille ou fraction de feuille non timbrée; elle sera de 100 fr. en cas de récidive. L'amende ne pourra, au total, dépasser le chiffre du cautionnement.

Pour les autres écrits, chaque contravention sera punie, indépendamment de la restitution des droits frustrés, d'une amende égale au double desdits droits.

Cette amende ne pourra, en aucun cas, être inférieure à 200 fr., ni dépasser en total cinquante mille francs.

Art. 13. En outre des droits de timbre fixés par la présente loi, les tarifs existant antérieurement à la loi du 16 juillet 1850 pour le transport, par la poste, des journaux et autres écrits, sont remis en vigueur.

Délits et contraventions non prévus par les lois antérieures. — Juridiction. — Exécution des jugements. — Droit de suspension et de suppression.

Art. 14. Toute contravention à l'article 42 de la Constitution sur la publication des comptes-rendus officiels des séances du Corps législatif sera punie d'une amende de mille à cinq mille francs.

Art. 15. La publication ou la reproduction de nouvelles fausses, de pièces fabriquées, falsifiées ou mensongères, attribuées à des tiers, sera punie d'une amende de cinquante à mille francs.

Si la publication ou reproduction est faite de mauvaise foi, ou si elle est de nature à troubler la paix publique, la peine sera d'un mois à un an d'emprisonnement, et d'une amende de cinq cents à mille francs. Le maximum de la peine sera appliqué si la publication ou reproduction est tout à la fois de nature à troubler la paix publique et faite de mauvaise foi.

Art. 16. Il est interdit de rendre compte des séances du Sénat autrement que par la reproduction des articles insérés au journal officiel.

Il est interdit de rendre compte des séances non publiques du conseil d'état.

Art. 17. Il est interdit de rendre compte des procès pour délits de presse. La poursuite pourra seulement être annoncée; dans tous les cas, le jugement pourra être publié.

Dans toutes affaires civiles, correctionnelles ou criminelles, les cours et tribunaux pourront interdire le compte-rendu du procès. Cette interdiction ne pourra s'appliquer au jugement, qui pourra toujours être publié.

Art. 18. Toute contravention aux dispositions des ar-

ticles 16 et 17 de la présente loi sera punie d'une amende de cinquante francs à cinq mille francs, sans préjudice des peines prononcées par la loi, si le compte-rendu est infidèle et de mauvaise foi.

Art. 20. Si la publication d'un journal ou écrit périodique frappé de suppression ou de suspension administrative ou judiciaire est continuée sous le même titre ou sous un titre déguisé, les auteurs, gérants ou imprimeurs seront condamnés à la peine d'un mois à deux ans d'emprisonnement, et, solidairement, à une amende de cinq cents francs à trois mille francs par chaque numéro ou feuille publiée en contravention.

Art. 25. Seront poursuivis devant les tribunaux de police correctionnelle : 1° les délits commis par la voie de la presse ou tout autre moyen de publication mentionné dans l'article 1er de la loi du 17 mai 1819, et qui avaient été attribués par les lois antérieures à la compétence des cours d'assises; 2° les contraventions sur la presse prévues par les lois antérieures; 3° les délits et contraventions édictés par la présente loi.

Art. 29. Dans les trois jours de tout jugement ou arrêt définitif de contravention de presse, le gérant du journal devra acquitter le montant des condamnations qu'il aura encourues ou dont il sera responsable.

En cas de pourvoi en cassation, le montant des condamnations sera consigné dans le même délai.

Art. 30. La consignation ou le paiement prescrit par l'article précédent sera constaté par une quittance délivrée en duplicata par le receveur des domaines.

Cette quittance sera, le quatrième jour au plus tard, remise au procureur de la République, qui en donnera récépissé.

Art. 31. Faute par le gérant d'avoir remis la quittance dans les délais ci-dessus fixés, le journal cessera de paraître, sous les peines portées par l'article 5 de la présente loi.

Art. 32. Une condamnation pour crime commis par la voie de la presse, deux condamnations pour délits ou contraventions commis dans l'espace de deux années,

entraînent de plein droit la suppression du journal dont les gérants ont été condamnés.

Après une condamnation prononcée pour contravention ou délit de presse contre le gérant responsable d'un journal, le gouvernement a la faculté, pendant les deux mois qui suivent cette condamnation, de prononcer, soit la suspension temporaire, soit la suppression du journal.

Un journal peut être suspendu par décision ministérielle, alors même qu'il n'a été l'objet d'aucune condamnation, mais après deux avertissements motivés, et pendant un temps qui ne pourra excéder deux mois.

Un journal peut être supprimé, soit après une suspension judiciaire ou administrative, soit par mesure de sûreté générale, mais par un décret spécial du Président de la République, publié au *Bulletin des lois*.

On peut certes reprocher à cette loi sa grande sévérité; nous lui reprocherons bien plus encore, avec tous les hommes qui aiment une sage liberté, de trop prêter à l'interprétation, à l'arbitraire, d'ouvrir un trop large champ à ce zèle maladroit qui est la plaie des nouveaux gouvernements. Aussi a-t-elle eu pour effet de réduire les journaux qu'elle n'a pas tués à un mutisme qui nous semble plus mauvais, plus dangereux, que les abus qu'on avait en vue de réprimer : mieux vaut un ennemi qui parle qu'un ennemi qui se tait.

On ne compte plus aujourd'hui (novembre 1853) à Paris que quatorze journaux politiques quotidiens : le *Journal des Débats*, *la Presse*, *le Siècle*, *le Constitutionnel*, *le Pays*, *la Patrie*, *l'Assemblée nationale*, la *Gazette de France*, *l'Union*, *l'Univers*, *l'Estafette*, le *Journal des faits*, *le Charivari*, et le *Moniteur*. Il nous reste peu de chose à en dire.

Le **Journal des Débats** est resté après la révolution de 1848, comme il l'était avant, le plus important de nos journaux, nous croyons même pouvoir dire des journaux de l'Europe. Il n'est pas moins recherché à l'étranger qu'il l'est en France, et peut-être s'en souvient-il un peu trop quand il se trouve en face de la question qui depuis six mois agite si profondément l'Europe. — Spectateur impassible des premiers actes de la révolution qui avait renversé cette monarchie constitutionnelle dont il avait été un des fondateurs et des plus fermes soutiens, il prit parti, dans la question de la présidence, pour le général Cavaignac. Depuis le nouveau règne, depuis surtout la nouvelle situation faite à la presse, il se tient dans une réserve pleine de dignité, protestant autant qu'il est en lui, par son silence, en faveur d'une liberté qu'il n'a jamais désertée (1).

La Presse. — *Le Journal des Débats* est le journal du fait; *la Presse* est le journal de l'idée: il n'est pas un système qu'elle n'examine, pas une théorie qu'elle ne soit prête à discuter; c'est en quelque sorte le terrain neutre où se rencontrent toutes les opinions; c'est l'éclectisme appliqué au temps, le libéralisme sans ses préjugés révolutionnaires. Nous dirions en un mot que c'est un véritable journal, par opposition à certaines autres feuilles dans lesquelles nous ne pouvons voir autre chose que des boutiques. D'ailleurs *la Presse* est restée ce qu'elle était dès le premier jour, l'expression d'une individua-

(1) La loi Tinguy nous dispense de donner les noms des rédacteurs de nos différents journaux. Nous renvoyons, d'ailleurs, ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de les connaître autrement que par leur nom, à la très piquante *Biographie* qu'en a publiée M. Edmond Texier.

lité toujours jeune, hardie, aventureuse; « c'est M. de Girardin tout entier, avec son audace, sa verve, sa passion, et son inépuisable talent. » Voici enfin, pour terminer, un fait qui vaut des phrases par le temps qui court : l'excédant des revenus de *la Presse* sur les dépenses a été, pour les trois premiers trimestres de 1853, de 75,000 francs, bien qu'elle soit obligée de faire trois tirages, ce qui constitue une dépense considérable.

Le Siècle. — On a dit du *Siècle* que c'était le journal des épiciers et des marchands de vin ; ce qu'il y a de certain c'est que, grâce à ses romans et au ton général de sa rédaction, grâce aussi à sa loyauté et à son honnêteté, il s'est créé un immense auditoire parmi le public affairé des trafiquants des villes et des campagnes ; c'est lui qui a commencé l'éducation de cette classe laborieuse du pays qui a besoin d'une monnaie d'idées toute frappée et d'une valeur moyenne pour ses échanges quotidiens ; il est, en un mot, pour la classe ouvrière, ce qu'a été *le Constitutionnel* pour la bourgeoisie. C'est un rôle plein d'avenir, et il s'en acquitte avec une vigueur qui n'est pas sans mérite dans les circonstances actuelles. Disons en passant que l'attitude toute française qu'il a prise dès le début dans la question d'Orient lui a concilié les sympathies universelles.

Le Constitutionnel. — Le Pays. — Ce dernier journal fut fondé le 1er janv. 1849 par MM. E. Alletz et de Bouville. En 1850 la direction politique en fut donnée à M. de Lamartine, qui choisit pour rédacteur en chef M. Arthur de la Guéronnière. Le 1er décembre 1852, *le Pays* ajouta à son titre celui de *Journal de l'Empire*, titre qui, suivant son

expression, « ne pouvait rien ajouter à son dévoûment, ni rien enlever à son indépendance. »

Le Constitionnel et *le Pays* sont aujourd'hui attelés au même char, et conduits à grandes guides par M. de la Guéronnière. Ces deux journaux sont un des articles de la maison de banque Mirès et compagnie.

La Patrie fut fondée en 1841, par M. Pagès de l'Ariége, et, si nous avons bonne mémoire, avec primes de librairie. Elle s'éteignait de langueur une année après sa création, quand M. Boulé, son imprimeur, l'acheta et en fit un journal du soir. En 1844 elle fut adjugée moyennant 200 fr. à M. Delamarre, qui l'a conduite, à travers tous les camps, jusque dans les eaux gouvernementales, où elle nage aujourd'hui avec un assez grand succès, pécuniairement parlant.

Gazette de France, *Journal de l'appel au peuple.* — La *Gazette*, depuis les commencements de la restauration, représentait moins un parti qu'un homme, M. de Genoude, qu'elle a perdu il y a quelques années. Esprit à la fois souple et impérieux, se pliant au temps dans l'illusion de plier ensuite le temps à sa propre pensée, M. de Genoude s'était attaché à la légitimité du pouvoir héréditaire comme à un dogme de sa conscience ; mais sa légitimité était plus libérale que la république. Tout ce que l'activité de l'homme, les ressources du publiciste, l'adresse de l'esprit, le courage du citoyen, peuvent déployer de fécondité et de tactique pour un système, il le multiplia dans son journal, surtout dans les jours qui suivirent la révolution de février. Les traditions de M. de Genoude sont fidèlement continuées par son successeur, M. de Lourdoueix.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit de **l'Assemblée nationale**, sinon que c'est le seul des journaux de février qui ait survécu.

L'Univers, fondé par l'abbé Migne, poursuit depuis 1833, avec une opiniâtreté que rien ne fatigue, le même but, la liberté de l'Eglise. C'est un des journaux qui font aujourd'hui le plus de bruit, grâce à la plume agressive de son rédacteur en chef, M. Louis Veuillot.

L'Union ci-devant *monarchique*, est née en 1847 de la fusion de *la Quotidienne*, de *la France* et de *l'Echo français*. M. Berryer est, dit-on, la pensée dirigeante de ce journal, qui représente les principes du droit divin pur. Il a deux rédacteurs en chef, celui de l'ancienne *France* et celui de l'ancienne *Quotidienne*, M. Laurentie et M. Lubis. C'est ce dernier qui a publié dans *la France*, en 1841, ces fameuses lettres de Louis-Philippe où il était si fort question des *aimables faubourgs*, et qui ont causé à cette époque une si vive sensation.

L'Estafette, qui date de 1833 et appartient à M. Boulé, et le **Journal des faits**, fondé en 1850, par l'abbé Migne, sont deux journaux reproducteurs, qui ont le même rédacteur : une paire de ciseaux.

Le Charivari, fondé en 1831, par M. Philippon, vit un peu sur sa vieille réputation, soit dit sans vouloir faire injure à ses rédacteurs et dessinateurs actuels, qui ne peuvent faire l'impossible.

Le Moniteur universel date du 24 novem-

bre 1789 ; il fut fondé par Maret, duc de Bassano, et Sauvo, qui l'a rédigé jusqu'en 1840. Il a pour directeur-gérant M. Ernest Panckoucke, le fils du célèbre éditeur de ce nom. Après 63 ans d'immobilité, il vient de subir une transformation radicale : le 1er janvier 1853, il a adopté, très malencontreusement, à notre avis, le grand format, et a baissé son prix de 116 à 40 fr. Encore un petit effort, on en faisait un journal, et quel journal on en pourrait faire !

Nous serions tenté de citer parmi nos journaux *l'Indépendance belge*, aussi lue, aussi recherchée, à Paris, du moins, et dans les départements du Nord, que le plus lu, le plus recherché de nos journaux, parce que c'est un journal bien fait d'abord, ensuite et surtout parce qu'on ne trouve que là ces mille petits détails, ces mille bruits, qui ont plus ou moins de valeur, mais dont, dans tous les cas, nous sommes si friands.

Voici le rang qu'occupent les principaux journaux de Paris, dans l'ordre de leur tirage : 1° *le Siècle* ; — 2° *la Presse* ; — 3° *le Constitutionnel* ; — 4° *la Patrie* ; — 5° le *Journal des Débats* ; — 6° *l'Assemblée nationale*.

Les autres journaux n'ont qu'une publicité insignifiante.

Le tirage des *Débats* et le tirage de *l'Assemblée nationale*, réunis, n'atteignent pas 14,500 exemplaires, dont les deux tiers pour les *Débats*.

Le tirage des trois journaux officieux du pouvoir forme un total de 49,000 numéros.

Le tirage du *Siècle* et de *la Presse* dépasse 47,500 numéros ; il n'y a entre les deux journaux qu'une différence de 2 à 300, en faveur du premier.

Parmi les journaux non quotidiens, nous nous bornerons à citer le **Journal des villes et des campagnes**, dont peu de Parisiens soupçonnent l'existence, et qui pourtant date de 1814, et compte une assez nombreuse clientèle, composée surtout de curés et de maires de campagne;

Et parmi les revues politiques et littéraires, la **Revue des deux mondes**, fondée en 1831, par M. Buloz, et qui s'est élevée au premier rang des recueils européens de ce genre; —et **l'Illustration**, dont le plus bel éloge est dans le nombre de ses abonnés, qui s'élève aujourd'hui au chiffre, fabuleux pour une revue, de 18,000.

Il se publie dans les départements quelque chose comme 5 à 600 journaux; mais, à l'exception d'un très petit nombre, ces feuilles n'ont aucune portée, politique ni littéraire.

Nous avons dit comment les journaux avaient été forcés de baisser leurs prix par suite de l'avénement de la presse à 40 fr. En 1848, le timbre ayant été aboli, ils leur firent subir une nouvelle réduction; mais depuis que le timbre a été rétabli, tous, à l'exception de *la Presse*, les ont relevés, non pas au taux de 1847, mais à celui de 1835. Ainsi sous ce rapport encore nous avons reculé de vingt années.

—

Et maintenant, si c'était l'histoire de la presse que nous eussions entreprise, nous pourrions, au point où nous sommes arrivé, éprouver quelque embarras, ou plutôt non, nous n'en éprouverions aucun, nous n'aurions plus à faire qu'une oraison funèbre : la presse se meurt! la presse est morte! L'instrument, la machine, existe encore, mais sans le ressort

qui lui donne le mouvement ; le souffle qui la pourrait animer, l'opinion publique, s'est retirée d'elle ; c'est comme un corps sans âme, que la question d'Orient est venue fort à propos galvaniser quelque peu.

« Le journal, écrivait en 1835 M. Granier de Cassagnac, dans une feuille ultraministérielle, le journal, c'est la critique du gouvernement, de la société. » Or le gouvernement, par des motifs dont nous sommes loin de contester la valeur, mais qui auront bientôt cessé d'être, nous l'espérons, ne croit pas devoir tolérer aujourd'hui, nous ne dirons pas la critique, mais même la polémique, et le public, pour le moment, paraît assez peu s'en soucier. Que faire à cela ?

« On s'étonne de mon silence ! nous disait dernièrement le plus oseur de nos journalistes ; mais je ne lis même plus mon journal ! Que dirais-je, et à quoi bon ? J'aimerais mieux compter les cailloux de mon jardin : du moins j'aurais la perspective d'un résultat. »

Heureusement ce n'est là qu'une boutade, et nous aimons mieux la parole de Renaudot :

« La presse tient cela de la nature des torrents, qu'elle se grossit par la résistance. »

TABLE DES MATIÈRES.

I. — La Presse avant la Révolution.

II. — La Presse pendant la Révolution.

III. — La Presse sous l'Empire.

IV. — La Presse sous la Restauration.

V. — La Presse sous la monarchie de Juillet.

VI — La Presse en 1848.

VII. — La Presse depuis 1848.

[illegible] Städs
[illegible] ances de
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible] les
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

